BLANC SAINT HILAIRE

L'ESPAGNE MONUMENTALE ET PITTORESQUE

AVEC UNE PRÉFACE DE

JAMES CONDAMIN

Docteur ès Lettres

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LYON



PARIS

VICTOR RETAUX & FILS, LIBRAIRES-EDITEURS

82, Rue Bonaparte, 82.

1894

L'ESPAGNE

MONUMENTALE

ET

PITTORESQUE

N.-D. DE LÉRINS. — IMPRIMERIE M. BERNARD.

BLANC SAINT-HILAIRE

L'ESPAGNE
MONUMENTALE
ET
PITTORESQUE

AVEC UNE PRÉFACE DE

JAMES CONDAMIN

Docteur ès Lettres

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LYON



N.-D. DE LERINS

IMPRIMERIE M. BERNARD

PRÉFACE

L'Espagne, comme l'Italie, est la terre classique des grands souvenirs. Plusieurs races se sont succédées sur son sol, qui y ont laissé, avec d'imposants vestiges de leur civilisation, des traces durables du séjour plus ou moins long qu'elles y ont fait. Aussi y trouve-t-on, un peu partout, du nord au midi, et de l'est à l'ouest, de la péninsule, une prodigieuse accumulation d'œuvres d'art, ici, merveilleusement conservées; là, terriblement entamées par les morsures du Temps, sinon même profanées quelquefois par la main également impitoyable des hommes; plus loin, tellement atteintes et amoindries, que leurs ruines désolées rendent à peine aujourd'hui un faible écho du passé disparu. Mais, debout ou à terre, toutes ces œuvres-là sont intéressantes; toutes ont leur langage, et provoquent à la réflexion: et c'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles l'Espagne a toujours si vivement éveillé la curiosité des esprits d'élite qui aiment à voir pour apprendre, et à apprendre pour se mieux connaître et pour mieux connaître les hommes.

De là, tant de relations de voyage sur l'Espagne, et de si variées. Car c'est énoncer une vérité banale de dire que chacun porte avec soi, en voyage, ses idées, son tempérament et ses goûts ; chacun, la frontière une fois franchie, juge l'étranger avec son ouverture d'intelligence personnelle : en sorte que, de la largeur de cette ouverture d'esprit et du degré de la culture propre de chacun, ressortent souvent, sur les hommes comme sur les choses, des appréciations totalement diverses.

Je n'en veux signaler d'autre preuve que le volume même que j'ai la mission flatteuse de présenter ici au public : *l'Espagne monumentale et pittoresque.* Comparez-le, par exemple, au livre, étincelant de verve et d'humour, que Théophile Gautier, cet enthousiaste, a écrit sur le même sujet : vous verrez qu'il en diffère, à peu près autant que le jour diffère de la nuit. Et pourtant, entre les deux, je n'aurais garde d'hésiter un instant. L'un me divertit et ouvre, toute grande, la porte à mon imagination qui chevauche, la bride sur le cou ; l'autre m'instruit, et me fait penser : le premier, plein de caresses, m'invite aux molles rêveries, et m'enivre, comme le parfum d'une fleur capiteuse ; le second, héroïque et chrétien comme le pays qu'il me raconte, m'incite au contraire à l'action. Faut-il tout dire en deux mots ? L'un n'est qu'un « joli » livre ; l'autre est un « beau » et « bon » livre, dont la lecture, saine et réconfortante, élève l'esprit et provoque au bien.

C'est que, à y regarder d'un peu près, il faut plusieurs conditions pour savoir réellement voyager et

pour, ayant beaucoup vu, et retenu, s'entendre ensuite à faire bénéficier les autres de ses découvertes.

La première, et, à certains égards, la plus indispensable de toutes, c'est d'avoir préalablement acquis, par des études fortes et variées, une somme de connaissances aussi vastes que possible. La littérature, l'histoire, la géographie, la science des arts, l'archéologie, l'ethnographie, etc. sont la menue monnaie obligatoire du touriste vraiment digne de ce nom. C'est en vain qu'il se mettrait en route, son portefeuille bourré de bank-notes : cette monnaie-là — sans l'autre — lui donnera assurément libre accès dans tous les palais et les musées, de même que dans les plus luxueux hôtels ; mais elle sera impuissante à ressusciter le passé, sous ses yeux, et à lui en révéler les secrets ; elle lui rendra matériellement le voyage aisé et confortable, mais non pas fructueux ; et, s'il est réduit à la seule richesse de ses écus bien trébuchants, il courra grand risque de n'acquérir, chemin faisant, ni une idée solide, ni un sérieux souvenir ; d'ordinaire, il reviendra, le voyage terminé, comme il était parti, frivole, blasé, et incapable d'impressions sincères.

Tel n'était pas, à beaucoup près, M. Blanc Saint-Hilaire, le consciencieux et érudit écrivain, dont une main pieuse et délicate fait paraître, en ce moment, l'ouvrage posthume : *l'Espagne monumentale et pittoresque*. Celui-là *savait :* il avait pris la peine de savoir ; et, grâce à cette « longue patience, » dont Buffon a fait un synonyme du génie, il était arrivé à savoir beaucoup. Or, le propre des hommes qui savent est d'estimer qu'ils ne savent rien, en regard de ce qui leur

reste encore à apprendre : ils sont, par conséquent, curieux de tout, et tout est, pour eux, matière à recherches et à comparaisons ; si bien que, les souvenirs s'éveillant en leur âme les uns les autres, ils s'en servent pour deviner ce qui leur échappe encore et pour agrandir sans cesse le cercle de leurs conquêtes.

On voit assez, après cela, quel admirable champ d'exploration la terre d'Espagne a pu fournir à un esprit de la trempe de M. Blanc Saint-Hilaire. Familier avec l'idiôme local, qu'il parlait très-couramment, il s'est mû à l'aise dans un pays où l'ignorance de la langue élève, en quelque sorte, une « muraille de la Chine » devant les voyageurs mal préparés à le visiter. La mémoire abondamment pourvue de souvenirs littéraires et historiques, il a prêté aux monuments une voix pour s'en faire expliquer le passé. Vivement attiré enfin par cet ensemble de choses, traditions, mœurs, coutumes particulières, qui impriment en partie à chaque peuple sa physionomie propre, il a porté partout une rare puissance d'observation et d'analyse, et n'a rien avancé qu'il n'ait contrôlé sérieusement ni dans les détails.

Ainsi donc, avant tout, pour voyager avec fruit, il faut *savoir*.

Toutefois, à cette première et indispensable condition de tout voyage utile, il convient d'en ajouter une seconde, dont l'importance pratique n'est guère moindre : c'est de.... *savoir voyager*. Je vois d'ici, à ce mot, sourire d'incrédulité la plupart de mes lecteurs. « Eh quoi ! » s'écrient-ils, « prétendriez-vous donc que cela s'enseigne, et s'apprend, par a + b, comme

les mathématiques ? » — Pas absolument. Mais encore est-il vrai que savoir voyager est un art, et que cet art-là, ainsi que tous les arts, ne s'acquiert point du premier coup, ni sans le secours d'un maître, lequel a nom, ici : l' « Expérience. » Eh oui ! l'on ne naît pas voyageur ; mais on le devient. L'apprentissage est de durée variable, selon les prédispositions ou aptitudes de chacun, et selon le degré de docilité avec lequel on se prête aux leçons du maître : mais il n'est pas douteux qu'il faut céans un apprentissage. Quand on quitte son pays natal pour la première fois, il n'est sorte d' « écoles » que l'on ne fasse. L'expérience intervenant bientôt, avec l'à-propos dont elle est coutumière, on en fait moins, à la seconde ; puis, moins encore, à la troisième ; et, peu-à-peu, l'on arrive à n'en plus faire du tout. Alors seulement on a, à l'étranger, ses coudées franches : on y est chez soi, fût-on seul, et perdu, parmi les indigènes ; on s'y mêle tout naturellement à la vie publique, et, si j'ose ainsi parler, on y est *à point* pour étudier le milieu. Au surplus, et toujours grâce à l'expérience acquise, on se convainct vite qu'il n'est guère possible d'avoir une idée complète d'un peuple qu'à la condition de se mêler à la race, d'être admis à la fréquenter dans l'intimité et à partager, au moins pendant quelque temps, sa vie intérieure. En conséquence, le touriste qui « sait voyager » a soin, au départ, de se pourvoir de lettres de recommandation pour quelques familles, dans tous les centres où il a l'intention de s'arrêter : de la sorte, il est sûr d'avance d'être toujours bien accueilli ; d'avoir partout ses entrées grandes et petites, et ainsi d'être placé

partout à souhait pour bien observer et pour.... retenir.

Cet art, ou ce talent, de « savoir voyager », l'auteur de l'*Espagne monumentale et pittoresque* le possédait en plénitude. Et ce ne sera pas un des moindres charmes de la lecture de son livre que de le suivre chez tous ces amis qu'il s'est faits à lui-même, ou qu'on lui avait faits d'avance, le long de la route. « On tira », dit-il quelque part, « on tira un beau feu d'artifice sur la place où était notre hôtel. Nous avions reçu si bon accueil des personnes pour qui nous avions des lettres de recommandation, que nous crûmes devoir leur offrir de prendre place à nos fenêtres. Nous eûmes donc nombreuse compagnie, et nous passâmes un soirée des plus agréables. »

J'en viens maintenant à un autre détail, dont je n'exagèrerai rien, en affirmant qu'il est capital en la matière.

S'il est indispensable en effet de *savoir*, et fort utile pratiquement de *savoir voyager*, il est plus important encore, lorsqu'on a quelque chance d'avoir ses impressions livrées, un jour ou l'autre, à la publicité, d'être, au sens le plus large des mots, un homme de caractère, et un convaincu. Faire un livre n'est rien ; dépenser de l'esprit dans un livre est peu de chose : faire un livre dont l'*esprit* soit *bon,* c'est tout. Or, à en juger par ce qui se passe journellement dans la sphère de la librairie, le bon esprit n'est rien moins qu'une marchandise commune, en ce bas monde : sur cent volumes qui paraissent, il y en a dix à peine dont l'inspiration soit franchement honnête, la lecture bienfaisante et recom-

mandable; tous les autres sont ou frivoles, ou effrontément mauvais. C'est que l'esprit de leurs auteurs n'a point cette forte santé morale, qui vivifie les œuvres; un souffle empoisonné circule dans les pages qu'ils écrivent; il ne s'y rencontre que des allusions équivoques, des brocards salés, ou de dangereuses peintures: en y cherchant un passe-temps ou une distraction, l'on y côtoie les abîmes ou y trouve la mort.

Donnez-moi au contraire un homme de cœur et de convictions, un de ces chrétiens robustes et fièrement pratiquants tel qu'était M. Blanc Saint-Hilaire, et le livre se ressentira aussitôt du voisinage de l'auteur: tout y sera marqué à son « esprit » et y portera une noble empreinte; rien n'y détonnera jamais dans les réflexions, les anecdotes, ni les récits; en un mot, l'écrivain y saura exploiter les qualités aimables du conteur et sauvegarder les droits de l'érudit, sans jamais entreprendre sur le respect suprême qu'il doit à ses lecteurs.

Bien plus, cet écrivain sera, le cas échéant, doublé d'un apôtre: il prendra heureusement occasion de ce qu'il aura vu, ou pu entendre, pour glisser discrètement un conseil et faire accepter gracieusement une leçon; rapporteur fidèle, il consignera ses observations, sauf à les présenter sous une forme incisive qui invite à en dégager les conclusions morales qu'elles renferment; et, tantôt par un simple mot, tantôt à l'aide d'une de ces sentences qui, frappées en relief, s'enfoncent ensuite, comme un clou d'or, dans la mémoire, il résumera les faits qu'il aura racontés et tiendra ainsi les âmes de bonne volonté constamment en éveil.

Un jour, visitant, à Grenade, le « Généralife », M. Blanc Saint-Hilaire jeta, en entrant, un coup-d'œil sur certain registre où les touristes étaient invités à inscrire leurs noms. Il y en avait là de toute provenance, et, avec des noms, quelques citations qui n'étaient point toutes marquées au coin de la correction. Le voyageur vigilant a vite fait de s'en apercevoir, mais plus vite fait encore de les flétrir : « Un gros registre », écrit-il, « reçoit les noms et les pensées *fugitives,* et souvent *à fuir,* des visiteurs ! »

Ailleurs, après avoir décrit, avec l'enthousiasme d'un fin connaisseur, l'incomparable cathédrale de Séville, il se prend de pitié pour la folle ambition de notre siècle à prétendre construire des chefs-d'œuvre d'architecture : « En considérant », dit-il, « tout ce que contient cet édifice, et l'édifice lui-même, on ne peut que constater la pauvreté des temps actuels, qui se disent en progrès. Oui, progrès de dégénération, progrès de folie en reniant Dieu, en proclamant la libre-pensée, la prétendue puissance du génie de l'homme. En repoussant la loi du Christ notre Sauveur, nous marchons à la barbarie la plus stupide, à l'incapacité, à la brutalité : voilà le progrès actuel ! »

Mais voici qui est plus topique encore. Ecoutez ce beau et émouvant récit de la fête du *Corpus,* ou Fête-Dieu, et remarquez comme, en finissant, le moraliste reparaît derrière l'auteur. La scène se passe à Murcie, et M. Blanc Saint-Hilaire fait, presque sans s'en douter, un de ces admirables petits tableaux de genre, qui abondent dans son volume : « On voit arriver en foule les gens de la campagne, vêtus de ce qu'ils ont de plus

beau. Les maisons, les fenêtres, les balcons se garnissent de tentures, de bouquets, et de femmes parées. Aux deux côtés des rues, le populaire forme la haie. On entend au loin la musique, dont les sons se rapprochent lentement; puis, apparaissent les châsses des reliques, les statues des saints, toutes les Madones de grandeur naturelle des églises de la ville, des oriflammes, des ornements sculptés, le clergé de chaque paroisse, les autorités, les pénitents, les files de fidèles, le cierge à la main, les corps de musique, et enfin les massiers *(maceros)*, en costume moyen-âge : toque, pourpoint, chausses à bouffants en velours rouge ; au cou, l'ample *golilla* empesée. Quand le Saint-Sacrement passe, toute l'assistance se jette à genoux, en se prosternant, et une pluie de fleurs tombe des balcons et des fenêtres. Vous souriez, libres-penseurs ; mais pourtant, plus d'un parmi vous est ému et troublé. Vous aurez beau chercher à remplacer nos fêtes chrétiennes : vous ne parviendrez jamais à l'imposante et noble dignité, au calme respectueux, à la majesté, à l'impression morale de nos cérémonies catholiques et de nos processions, que vous supprimez, parce que vous avez honte de vos simulacres toujours ridicules, qui se terminent par des saturnales et des orgies ! »

Tout M. Blanc Saint-Hilaire est dans cette page : on a là, tout ensemble, l'homme et l'écrivain.

Quant à l'artiste, il n'est point d'une autre sorte : éclairé et sincère, il défend toujours les prérogatives sacrées et inaliénables du beau et du bien. Dans la cathédrale de Cordoue, comme au palais de Charles-Quint, à l'Alhambra de Grenade, il éprouvera de saintes in-

dignations en voyant les incroyables mutilations dont la célèbre mosquée d'Abdérame a été l'objet, et en constatant l'acte inoui de vandalisme perpétré par Charles-Quint dans l'ancien palais d'hiver des rois Maures.

Que s'il vient à s'apercevoir qu'il a, incidemment, un peu bien insisté sur tels détails pittoresques de quelque fête populaire, vite il reprend, avec sa bonne humeur habituelle, la gravité de son rôle, non sans s'excuser d'abord humblement auprès du lecteur, et lui dire : « Mais mes nombreux hivers *s'étonnent* et *réclament* contre cette description des ébats chorégraphiques d'une jeunesse ardente. Je passe donc, avant de quitter cette ville enchantée et enchanteresse, au récit de fêtes d'un tout autre genre. »

C'est Grenade, que M. Blanc Saint-Hilaire qualifie de la sorte. Et la même épithète revient, nombre de fois, sous sa plume, dans le cours de l'ouvrage. La faute en est apparemment à l'*enchanteresse* Espagne. Mais s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il existe d' « heureuses » fautes, je dois à la vérité de dire que la faute en est aussi à l'auteur. Partout où il rencontre le beau et le vrai, sa sensibilité s'émeut, et il se passionne. Du même coup, on le devine, son récit se colore, sa phrase s'anime, l'idée jaillit en gerbes lumineuses, et, avec lui, on se laisse éprendre d'amour pour le merveilleux pays, qu'il a si minutieusement décrit, et qui l'a si puissamment attaché. « Nous quittâmes », dit-il, « nous quittâmes Grenade avec peine, car chaque jour nous y apportait de nouvelles surprises, et nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce pays privi-

légié. On comprend, sur les lieux, l'immense douleur qu'éprouvèrent les Maures perdant ce dernier et magnifique joyau de leurs possessions en Espagne. »

A quoi bon insister ?...

Et était-il vraiment nécessaire de *présenter* au public un livre qui porte la signature d'un tel homme ? Ne sait-on pas que son érudition est impeccable, son talent de conteur exquis, sa fine et indulgente bonhomie inépuisable, insatiable enfin sa passion pour le bien ?...

Qu'elle aille donc, son *Espagne monumentale et pittoresque,* qu'elle aille, sans retard, occuper, dans toutes les bibliothèques choisies et sérieuses, la place privilégiée à laquelle elle a tant de droits ; qu'elle se glisse, aimable messagère, aux foyers chrétiens, où elle se fera lire, avec délices, durant les longues soirées hivernales ; qu'elle devienne, au terme des années scolaires, la douce et glorieuse récompense des jeunes gens laborieux !

Partout, et à tous, elle apprendra beaucoup : elle n'aidera pas non plus médiocrement à faire apprécier, et vénérer, l'un des plus admirables chrétiens de notre temps ; et, s'il m'est permis de tout dire, au risque d'afficher le plus parfait égoïsme, elle fera connaître un peu, par surcroît, là où il ne l'eût jamais été peut-être sans cette bonne fortune, l'humble « préfacier » qui se félicite d'avoir eu le grand honneur d'être invité à écrire ces lignes.

J. C.

LYON, *le 15 novembre 1893.*

AVANT-PROPOS

Peu importe au lecteur de savoir les motifs qui plusieurs fois m'ont appelé dans la belle Ibérie. J'en indiquerai deux cependant. Il y a quarante ans environ, j'y allais pour la première fois avec ma compagne chérie dont la santé exigeait un changement d'air, un climat plus chaud et moins humide que celui de Lyon. On me blâmait vivement d'emmener une femme malade et un tout jeune enfant dans un pays barbare, disait-on, où la guerre civile sévissait et que parcouraient dans tous les sens des bandits se livrant aux plus épouvantables forfaits. Un voyage en pays très-chaud était nécessaise à la malade, ma petite fille était le seul enfant qui nous restât ; nous partîmes.

A peine mettions-nous le pied en Espagne, (les chemins de fer n'existaient pas encore,) que la diligence s'arrêtait dans une auberge écartée à quelque distance d'un village abandonné, comme cette auberge, d'où l'on avait enlevé l'argenterie et toute chose ayant quelque valeur parce que la nuit même on attendait une

bande de prétendus carlistes et que tous les habitants s'étaient réfugiés à quelque distance, dans un grand bâtiment sur la hauteur où la défense était plus facile. Une femme âgée restait seule dans la *venta*. Nous mangeâmes peu et peu commodément de ce qui put se trouver de provisions oubliées ; puis nous nous couchâmes sur des grabats dans des chambres fermées par de simples volets à moitié brisés. Je veillais sur mes êtres chéris ne pouvant dormir sous la menace des brigands, me rappelant tout ce qu'on m'avait dit pour me détourner d'entreprendre ce voyage, me reprochant d'avoir ainsi exposé la vie de ma femme et de mon enfant. Mais les brigands ne vinrent pas cette nuit là, et dès deux heures du matin nous repartîmes suivant la coutume en Espagne, sans la petite tasse de chocolat par une exception inouïe dans les fastes péninsulaires, mais que les circonstances expliquaient.Peu de jours après, je recevais à Barcelone des lettres de France qui m'apprenaient que l'on se battait à Lyon où l'émeute était maîtresse de la ville. Les projectiles sillonnaient les rues, les bombes incendiaient les maisons, chacun était fermé chez soi, la faim seule finissait par faire braver le danger en augmentant le nombre des victimes. Le canon grondait sans interruption et cette malheureuse ville était restée ainsi pendant trois jours livrée aux horreurs de la guerre civile. En lisant ces terribles nouvelles, je serrais ma femme et mon enfant dans mes bras, heureux de les avoir auprès de moi.

Peu d'années après, j'allais réclamer à un libraire français établi à Madrid le payement d'une somme importante, prix de la propriété littéraire d'un ouvrage

que je lui avait cédée après avoir publié une édition. Mais cet habile homme, qui chaque année imprime et publie le nom de ses débiteurs en retard, et que je puis qualifier en toute vérité plus durement, sous des prétextes inspirés par la plus insigne mauvaise foi, ne m'a pas encore compté un centime. J'ai appris trop tard que ce n'est là qu'un de ses nombreux exploits, mais je perdrai patience. Voici trop de détails sur une affaire peu intéressante pour le lecteur.

L'ESPAGNE

MONUMENTALE & PITTORESQUE

CHAPITRE PREMIER

Perpignan brûle-t-il ? — Départ pour l'Espagne. — Le col de Pertus. — Bellegarde. — La frontière et la douane de la Junquera. — Les trois crinolines. — La tramontana, cérémonie religieuse pour l'obtenir ou la conjurer. — L'idiôme Catalan. — Figueras. — Encore la cérémonie de la tramontana. — La diligence espagnole. — Quelle serait l'indignation de la Société protectrice des animaux.—La reine Christine se plaint des cahots.—Ce que j'eus un jour à en souffrir.— La cuisine espagnole. — Moyen tout espagnol d'éviter les trop mauvais pas. — Bascara. — Rentrée de Ferdinand VII en Espagne.

En approchant de Perpignan, l'air était obscurci jusqu'à une grande hauteur comme si un immense incendie dévorait la ville. La cause était bien différente. Par suite de pluies diluviennes les torrents qui descendent des Pyrénées avaient entraîné une énorme quantité de gravier et de sable. La violence du vent était telle qu'elle soulevait, en l'emportant au loin, la partie la plus subtile de ce fléau sous lequel étaient ensevelis prés, jardins et récoltes. C'était tout autour et sur une immense étendue une désolation générale.

Les chemins de fer n'existant pas encore, nous dûmes nous contenter de la diligence à la française confiée à un conducteur et traînée par six chevaux qu'excitait le fouet d'un postillon, et nous partîmes pour l'Espagne.

Des buissons de grenadiers bordaient la route, entremêlés parfois d'aloès aux feuilles épaisses terminées en pointes aiguës et menaçantes. Devant nous les Pyrénées bornaient l'horizon, les pics du Canigou élevaient leurs cimes neigeuses, de nombreuses vallées zébraient en teinte sombre le géant pyrénéen sur un fond d'un bleu vaporeux. Nous traversâmes le village de Boulon sur le Tech, et commençâmes à gravir le col du Pertus où Pompée et César élevèrent chacun un monument en mémoire de la conquête de l'Espagne. Le temps n'a pas plus épargné l'orgueilleuse construction du premier que le modeste édicule du second. Sur cette route suivie par tant de conquérants et par les barbares qui s'emparèrent successivement de la Péninsule ibérienne, tous ont détruit, laissant peu de vestiges de la domination romaine.

Le chêne-liège abonde en cette région, il nous montrait son tronc et ses branches tordues, gris et rugueux encore avant d'être dépouillé de sa précieuse écorce, lisse et rouge foncé, lorsque la main de l'homme a détaché cette enveloppe

Le château fort de Bellegarde que Louis XIV fit construire sur un pic élevé pour assurer la conquête du Roussillon opérée par son prédécesseur, domine la contrée et défend le passage entre les deux états ; puis on franchit la frontière pour arriver à la Junquera, village espagnol où les *carabineros* (douaniers) visitent scrupuleusement les bagages. Jusqu'au dernier, tous les objets et toutes les hardes que chacun avait placés avec soin dans sa malle sont extraits brusquement et examinés, puis tout est repoussé pêle-mêle dans le récipient ; le pauvre voyageur en gémit, mais il est pressé de se débarrasser de ce poignant ennui. A l'un de mes passages, deux crinolines appartenant à deux voyageuses nous retinrent trois grandes heures. Une de ces dames avait sur elle une troisième crinoline, engin qui ne pouvait se dissimuler, les douaniers ne voulaient pas admettre la nécessité de trois machines de cette espèce pour deux personnes.

Les chefs, appelés pour décider la question, ne cédèrent qu'après une longue et vive discussion à laquelle galamment les autres voyageurs prirent part. Les dames eurent enfin raison et les trois pièces du litige entrèrent en Espagne. Les ennuis de la douane ne sont pas les seules impressions que ce lieu laissa dans le souvenir, car il s'agit ici de *Campus juncarius* situé dans un vallon marécageux où abondent les roseaux. Quand la tramontane du Nord (moyen providentiel de chasser les miasmes paludéens) tarde à y faire sentir sa violence qui parfois jette à terre les meilleurs cavaliers et renverse les voitures, les populations du val font des processions pieuses en élevant leurs prières au ciel pour le conjurer de ne pas leur refuser plus longtemps ce brutal bienfait. Ces processions et ces prières ont également lieu pour en obtenir la cessation si les ravages de l'aquilon sévissent trop longtemps ; j'en parlerai bientôt encore.

La langue du pays, comme dans toute la Catalogne, est le Catalan, dialecte qui se rapproche beaucoup de la langue limousine du moyen-âge.

Les oliviers forment comme un bois continu jusqu'à Figueras, place forte située au milieu des plaines du Lompourdan. Nous y entrâmes en traversant des rues larges et propres. Les maisons ont bonne apparence, la place vaste et carrée est entourée d'arceaux, mais les maisons inégales, irrégulières, en gâtent le coup d'œil. C'est dans cette ville que se forme la procession de la tramontane dont nous venons de parler, elle dure trois jours, un pour aller, le second pour séjourner dans la montagne et le troisième pour le retour. A sa tête marche le clergé suivi de la municipalité, des congrégations et de la majeure partie des habitants. Sur le parcours, la population de chaque village se joint au cortège jusqu'au territoire de la paroisse voisine qui la remplace et ainsi de suite. Sur le soir du premier jour, lorsqu'elle approche du sanctuaire, un immense brâsier est allumé ; à ce signal toutes les cloches sonnent à grande volée et la foule

accourt de tous les environs pour assister au salut solennel.

La citadelle de Figueras, élevée sous le règne de Ferdinand VI, est très forte et à l'abri de la mine, cependant les Français se sont emparés plusieurs fois de cette place, ce qui a fait dire aux Espagnols qu'elle leur appartenait en temps de paix, mais que la France la possédait en temps de guerre. Du point le plus élevé, la vue s'étend au nord sur les Albères aux pentes couvertes de chênes-lièges, à l'orient des bouquets d'oliviers rompent la monotonie, à l'est est une plaine fertile arrosée par de nombreux cours d'eau. Le golfe de Rosas termine et embellit encore cet admirable panorama de son vaste circuit bordé d'une ceinture de sable et de son galon d'argent.

La diligence française ne dépasse pas Figueras où l'on prend la diligence espagnole escortée, pour le reste de la nuit, de deux *escopeteros* qui ne la défendent pas toujours. Elle est attelée de nombreuses mules à grandes guides que tient un conducteur (*mayoral*), un postillon *(delantero)* à cheval sur un des deux timoniers, le *zagal* presque toujours à pied se tient parfois sur une des mules de devant, mais plutôt court presque toujours sur les flancs des deux files de mules qu'il excite à grands coups de bâtons ou de pierres, criant à chaque bête qui semble se ralentir le nom qui lui a été donné par ironie, pour la couleur de son poil ou pour toute autre cause. Les pauvres animaux lancés ainsi au triple galop surtout aux montées ordinaires ne peuvent éviter le fouet, le bâton ou les pierres du *zagal* qui court encore plus vite qu'eux, tout en faisant souvent le tour du véhicule et du long attelage. Souvent aussi le *mayoral,* le *delantero* et le *zagal* tous ensemble, crient de toute la force de leurs poumons les plus grossières, les plus honteuses injures aux mules moins animées en leur jetant des pierres dont ils ont fait provision. C'est un concert peu harmonieux, mais dont l'effet ne manque pas de pittoresque. En voyant donner ces coups incessants, cause des ruades les plus violentes, le membre le moins sen-

sible de l'association protectrice des animaux ne pourrait retenir son indignation. Privé de ce titre honorable, que je n'accepterai qu'autant que la dite association mettra en première ligne dans ses statuts que sa protection s'étend principalement sur l'animal raisonnable ou non, sur l'homme veux-je dire, je me sentais impuissant à combattre un usage qui rentre dans les *cosas de Espana*. Pendant ces courses frénétiques le pauvre voyageur est secoué de terrible manière, et si la pluie a défoncé les routes dont les pierres sont cachées sous la profonde couche de boue, c'est à se croire à son dernier moment. La reine Christine allant un jour de Paris à Madrid, dans une excellente dormeuse, se trouva tellement incommodée des cahots incessants, qu'elle adressa de vifs reproches aux postillons ; mais ceux-ci, sans se déconcerter, répliquèrent que si tout l'argent donné pour les routes n'était pas détourné, les chemins seraient meilleurs et Sa Majesté moins secouée. C'est qu'il y a en Espagne des mains toutes républicaines où l'argent s'arrête. Quant à moi, allant de Victoria à Pampelune, je fus durant tout un jour tellement secoué, lancé incessamment du siège auquel je me cramponnais à l'impériale et aux parois de la voiture, que, mouchant et crachant le sang, je dus rentrer en France et renoncer à cette partie de plaisir.

On a parlé si souvent de la soupe et de toute cuisine à l'huile nauséabonde, du bouc, etc. au piment des auberges espagnoles, que je n'ennuierai pas mes bienveillants lecteurs d'une nouvelle lamentation sur ce sujet ; toujours est-il que souvent je savourais d'excellentes *ollas podridas* où roulent pêle-mêle des morceaux de volaille, du bœuf, du mouton, du saucisson, de bons légumes, sans oublier les *gorbanzos*. Rien n'arrêtait cependant les plaintes de mes compatriotes, les voyageurs de commerce et surtout les moins bien pourvus chez eux, les moins habitués au bien-être ; ils me rendaient tout honteux. Les chemins de fer en se multipliant font disparaître diligences et repas d'auberges ; les

buffets des gares sont mieux fournis, la cuisine y est moins exclusivement nationale. On l'a dit, l'Espagne qui a produit tant de grands hommes remarquables n'a pas encore produit un grand cuisinier. Cependant les chemins de fer ont bien diminué les charmes ou l'intérêt d'un voyage en Espagne, où l'on ne visite plus que les grandes villes, moyen insuffisant de connaître un pays. Jugerait-on la France en ne s'arrêtant que dans ce grand et immonde égoût de Paris, fabrique des plus décevantes et folles révolutions ?

Je retrouvai avec plaisir, il y a peu d'années, l'occasion de me confier à une diligence pour aller d'Alcala la real à Grenade. Elle avait bien la réputation de verser à chaque voyage, mais comme je possède, dirait-on, un talisman qui m'a préservé toujours de tout accident de voyage, je me confiai à mon étoile, pour me servir de l'expression usitée, ce qui, pour moi chrétien, veut dire que je me confiai à la Providence divine. Mon étoile pâlit un peu avant d'arriver à Archidona ; c'était au milieu de la nuit, par moments je ne pouvais comprendre si par l'effet d'un plus violent cahot la voiture n'était pas traînée sur un de ses côtés, et ne sautait pas si vivement tout-à-coup, qu'elle se retrouvait rejetée sur ses quatre roues solidement confectionnées, on ne peut en disconvenir. Pour nous donner le temps de nous remettre un peu, de reprendre nos esprits, nous nous sentions, après une de ces crises, mollement entraînés sur un fonds de gazon brûlé par le soleil sans doute. Le conducteur, pour éviter des tronçons de route plus scabreux encore, faisait passer la voiture en pleins champs, ce qu'il ne pouvait malheureusement pas exécuter toujours. Je me rendis compte de cet affreux casse-cou de plusieurs longues lieues, en revenant de Grenade par le même chemin en plein jour. On nous fit prudemment descendre de voiture et nous nous demandâmes comment nous avions pû y passer nuitamment, sans y laisser nos os.

Mais nous étions dans la diligence de Figueras, ne nous

écartons pas plus longtemps de notre route et faisons en sorte d'arriver à Gérone avec tous nos membres en état. En passant à Bascara, Ferdinand VII, rentrant en Espagne en mars 1814 après sa captivité de Valençay, fut remis par l'armée française commandée par Suchet au général de Copons à la tête de sa division espagnole, et neuf coups de canon saluèrent le monarque à sa rentrée dans son royaume. Mais nous, nous n'eûmes que les honneurs retentissants des coups de fouet et des cris à tout rompre de nos trois conducteurs.

CHAPITRE DEUXIÈME

Notre entrée à Gérone et à l'hôtel de la *Fontana de oro.* — Un galant tabellion Français. — Une famille anglaise se moque du tabellion et fait pleurer mon enfant. — Courte description de Gérone. — Les *Serenos.* — Les *Noria.* — Le curé et son chapeau d'un mètre. — Tordera. — Route dangereuse le long de la falaise. — Une diligence jetée à la mer. — Arenys del mar. — Mataro, prise et saccagée en 1808. — Tiano-Mougat, son château soutient un siège et ses défenseurs se laissent tuer jusqu'au dernier. — Vallée de Montalegre. — Le pape Nicolas V et le Frère Juan de Néa. — Badalona. — Barcelone. — Le mont Juich. — Les églises et leurs belles grilles de fer. — Description. — Calle de la plateria. — Calle Fernando. — La *Rambla* et les belles roses. — La muraille de mer.

Nous entrâmes joyeux à Gérone, car nous mourions de faim; aussi répondîmes-nous gracieusement à l'accueil empressé de Senor don Pablo, maître de la fonda de la *Fontana de oro.* Nous attendions impatiemment le dîner, quand sur l'appel de don Pablo un vieil original, tabellion Français, tenant d'une main un élégant calepin sur lequel il écrivait chaque mot espagnol qu'il entendait prononcer afin, disait-il, d'apprendre mieux et plus promptement la belle langue castillane, quand, dis-je, sur l'appel de don Pablo ce galant chevalier se précipita en arrondissant le bras et présenta la main libre à ma femme en la conduisant pompeusement jusqu'auprès de la table où il s'inclina jusqu'à terre. Nous étions trop bien appris pour éclater de rire; une famille anglaise se gêna beaucoup moins, et nous rendit notre

réserve beaucoup plus difficile. Ce ne fut pas notre seul dépit contre ces insulaires, car le lendemain matin appelé par les cris de mon enfant qui réclamait sa poupée que venait de lui arracher la plus jeune des miss, le milord son père ne la fit pas restituer malgré ma réclamation. Je ne voulus pas faire une dispute à ce propos d'autant plus qu'on nous appelait pour le départ, et je consolai ma pauvre affligée, en lui promettant un plus beau joujou.

Gérone est aussi une ville forte, prise et reprise maintes fois par les Français. Assise au pied de deux montagnes assez élevées, elle se divise en deux parties, basse et haute, séparées par la rivière Ona qui se jette à peu de distance dans le Ter. Les maisons à plusieurs étages sont bien construites, dans la ville haute elles s'échelonnent en amphithéâtre, le long des rues étroites et tortueuses ce qui rend l'aspect de la ville sombre et triste. On remarque la cathédrale, l'évêché et la façade de quelques maisons du moyen-âge aux sculptures bizarres. En montant vers les forts, on jouit d'un coup d'œil superbe : au nord les Pyrénées, à l'ouest les montagnes de Monseni, à l'est la mer.

C'est à Gérone que, pour la première fois, nous entendîmes dans la nuit la voix mélancolique des *Serenos*. Si ce n'était leur lanterne, on ne pourrait les voir sous leur manteau gris ; ils sont armés d'une pique et chantent en débutant par une louange à Dieu ou à la sainte Vierge, par exemple : *Alabado sea Dios* ou *Ave Maria purisima : Las doce, la una, las dos y cuarto ; sereno* ou *llueve* ou *llueve a cantaros*. L'étranger égaré dans les rues est enchanté de rencontrer un *Sereno* qui l'accompagne jusqu'à son hôtel. Parfois avec son aide, évitera-t-il le poignard d'un scélérat.

Nous n'avions plus rien à voir à Gérone, nous reprîmes la diligence et continuâmes notre route.

Des *noria* d'une extrême simplicité arrosent les jardins et les

champs en Catalogne, partout où il peut en être établi. En traversant les villages, nous avions souvent la visite du bon curé du lieu, coiffé de son immense chapeau en forme de tuyau de poële de près d'un mètre de long, horizontalement placé sur sa tête, fumant son *puro* et causant amicalement avec quelques-uns de ses paroissiens dont il est le père et l'ange gardien.

Nous dinâmes assez bien à Tordera petite ville de pêcheurs, où les femmes travaillent généralement à la dentelle. Bientôt après l'avoir quittée, on descend vers la mer dont on suit la plage. La route s'élève parfois jusqu'à cinquante mètres le long de falaises rocheuses ; elle est souvent étroite et le passage dangereux, n'ayant en général au bord du précipice qu'un parapet de terre peu élevé ou une haie d'aloès. Les détours brusques aux pentes rapides augmentent le danger. Un jour, la violence du vent souleva la diligence et la précipita de la hauteur dans la mer qui l'engloutit. Grâce à mon talisman ou bien plutôt avec la grâce de Dieu, sous la garde de nos anges gardiens, nous atteignîmes malgré la fureur du vent Arenys del mar, jolie petite ville pittoresquement située au pied de collines bien plantées, ornées de jolis jardins. On y voit de grands chantiers de construction et une école de marine entretenue par la Chambre de commerce de Barcelone. La ville possède en outre un établissement d'eaux thermales. De là on suit la plage en passant au milieu des modestes habitations des pêcheurs et de leurs embarcations.

Caldas ou Caldetas est une petite bourgade à peu de distance qui possède aussi des eaux thermales comme l'indique son nom.

Nous ne pouvons passer sous silence la jolie petite ville de Mataro. A l'extrémité de sa *huerta* fertile, la vieille ville dans son antique enceinte descend d'une élévation avec ses portes bien conservées et ses rues étroites, qui font ressortir la ville nouvelle étalant jusqu'à la mer ses rues larges et droites, le long desquelles s'élèvent d'élégantes constructions presque toutes

peintes à la fresque. L'église paroissiale, la maison de ville, le collège, le théâtre, la station du chemin de fer attirent l'attention ainsi que l'abondance des fontaines. En juin 1808, cette ville fut prise et saccagée par la division italienne de Lecchi, en représailles d'une attaque des habitants contre une colonne française. L'incendie allait achever la destruction de la ville, quand le courageux Don Félix Guarro parvint à adoucir Lecchi, à lui faire retirer l'ordre fatal et cesser le pillage. En moins d'une heure des tartanes conduisent de Mataro à l'établissement des eaux acidules ou carbonatées d'Argentona.

Je ne dirais rien de Tiano-Mougat au vignoble renommé, si n'était le château de Mougat qui soutint contre la division Lecchi et son artillerie un siège de quatre jours; pris d'assaut, ses défenseurs se firent tuer jusqu'au dernier.

Près de là, au commencement du XVe siècle, dans la charmante et pittoresque vallée de Montalegre, passaient en retournant dans leur village deux jeunes étudiants délivrés de l'école. Ils s'arrêtèrent pour admirer ce site délicieux. Qu'un monastère serait bien ici! dit l'un d'eux, si jamais je deviens Pape je ne manquerai pas d'en faire construire un. Et moi, reprit le second, je me ferai moine pour en être le premier habitant. Bien des années plus tard, le pauvre Frère Juan de Néa, de l'abbaye de l'Escale-Dieu, fut envoyé à Rome mandé par le Saint-Père. Introduit auprès de Sa Sainteté il reconnaît en Nicolas V son ancien condisciple. Le Pape lui rappelle ce qu'ils avaient dit à Montalegre, le nomme son légat en Espagne, lui donne l'ordre d'aller y construire la chartreuse de Montalegre et l'argent nécessaire.

A neuf kilomètres, on trouve Badalona, l'ancienne Betulo des Romains qui résista longtemps au Carthaginois Amilcar. Son origine remonte beaucoup au-delà de celle de Barcelone. Elle est riche en souvenirs archéologiques, on admire ses beaux jardins d'orangers, sa riche plaine couverte d'importantes fabriques à

vapeur et ses chantiers de construction au bord de la mer.

Tout à coup nous apercevons les clochers de Barcelone, l'éclat du soleil les fait étinceler. Déjà, il nous semble entendre le bruit de cette ville aux mille industries, le murmure confus de ses nombreux et actifs habitants. Cervantès la désignait comme le séjour de la courtoisie, l'asile des étrangers, l'hôpital des pauvres, la patrie des hommes vaillants, le refuge des offensés, le centre des amitiés sincères, la ville unique par son site et sa beauté. Je ne retrancherai rien de ce magnifique éloge, mais j'y ajouterai que j'y ai trouvé et laissé des voleurs. Il y en a partout, dira-t-on; c'est vrai, mais il y en a là bon nombre, il y a tant d'italiens! Le commerce y attire aussi beaucoup de français et des représentants de toutes les nations du globe. Il n'est pas étonnant que cette prodigieuse activité, dont l'unique but est de gagner de l'argent, entraîne à chercher à en acquérir n'importe par quels moyens. Je sais une charmante cité des Alpes-Maritimes, naguère pauvre village et petit port de la ville des parfums, dont l'accroissement est prodigieux et la rapacité aussi, à tel point que le malheureux étranger qui va y chercher le soleil et la santé y est volé du matin au soir, payant tout le triple et plus encore que le prix régulier; où les domestiques, d'accord avec les marchands et fournisseurs ou endoctrinés par eux, volent leurs maîtres qui déjà sont tenus de leur allouer des *appointements* exorbitants; je dis appointements car le mot gages offenserait ces voleurs et cupides domestiques.

Le mont Juich (montagne des Juifs), gigantesque rocher que couronne une forteresse hérissée de fortifications, domine Barcelone seconde ville mais premier port de la péninsule Ibérique. Au XVe siècle, son école de sculpture était célèbre, on y travaillait admirablement la pierre, le bronze et le fer. On voit encore dans les églises et les cloîtres de merveilleuses grilles de fer dont on a pu dire que ce sont des pièces d'orfèvrerie grossies au microscope. On y voit aussi l'emploi simultané de la pierre et du bronze;

entr'autres exemples à citer, il y a dans la cathédrale de Barcelone un ange de pierre aux grandes ailes de bronze que toute personne ayant le sentiment de l'art ne peut manquer d'admirer, l'effet en est des plus heureux.

Délivrée de ses murailles qui la resserraient dans une étroite enceinte, la ville s'est étendue au loin ; ses rues étroites et tortueuses ont été élargies, on tend à les rectifier ; ses places, naguère de simples carrefours, s'agrandissent ; les maisons trop élevées parce que l'espace manquait sont reconstruites dans de meilleures conditions. Les rues nouvelles sont larges, alignées, bordées de jolies maisons et de beaux magasins. Toute ville d'Espagne a sa *calle de la plateria;* celle de Barcelone est dans l'ancienne ville et dès lors étroite et sinueuse, les magasins y sont pourvus de bijoux d'or et d'argent de toute sorte, mais pour satisfaire le goût vulgaire, on y voit les modèles les plus primitifs, grossièrement travaillés, de formes bizarres et parfois si pesants que certaines boucles d'oreilles doivent être soutenues au moyen d'un fil solide. Des ex-voto, des figures de saints, surtout de la Ste Madone de Montserrat, vénérée à juste titre de tous les Catalans et des pays circonvoisins. La *Calle Fernando*, la plus belle et la plus animée de la ville, présente les plus riches magasins bien ordonnés. La *Rambla* n'était autrefois qu'un ravin, au fond duquel le torrent la *Riera den malla* courait se précipiter dans la mer ; c'est maintenant un magnifique boulevard et la principale promenade plantée de deux rangs d'arbres qui forment une belle allée bien entretenue et bordée des deux côtés de rues pavées et de belles maisons. Cette promenade est très fréquentée. Des marchands offrent du haut de leur élégant petit comptoir de belles fleurs parmi lesquelles j'ai remarqué de superbes roses les plus volumineuses qu'on puisse voir.

Une autre promenade attire la foule au milieu du jour en hiver et le soir en été, c'est la muraille de mer. Cette belle et large terrasse couronne le rempart le long du port qu'elle

domine. La mer en baigne le pied, à droite l'immense rocher et le fort de Montjuich, à gauche la vue plonge dans la forêt de mâts et de cheminées des nombreux bâtiments à voiles et à vapeur au mouillage, pour s'étendre au large dans la rade et se perdre à l'horizon sur la Méditerranée. Au jardin public, ou *del general*, on remarque une grande volière remplie d'oiseaux de tous pays. Le Paseo nuevo ou de San Juan, tout auprès du jardin public, le Paseo de Barceloneta près de ce faubourg : le Paseo del Cementerio, de la puerta de mar a la puerta de Don Carlos ; le Paseo de Gracia planté de cinq rangs d'arbres s'étend depuis l'ancienne porte del Angel jusqu'à la jolie ville de Gracia sur une longueur de quinze cents mètres. Telles sont les promenades de la belle cité.

CHAPITRE TROISIÈME

Les écoles de Barcelone. — Bibliothèques. — Musée. — La Cathédrale : Santa Eulalia. — Le cloître et les truands. — D'autres églises. — On s'y accroupit sur des nattes. — On y cause. — Les cimetières en Espagne et manière d'ensevelir. — Une jeune veuve meurt de désespoir auprès du cercueil de son époux. — Le supplice du *garrote*. — La Casa de Diputacion. — La Casa Consistorial. — La Bourse. — Quelques maisons particulières. — Le théâtre du Liceo. — Les faubourgs. — Maisons de campagne.

On compte à Barcelone un grand nombre d'écoles très bien tenues pour l'instruction primaire et secondaire. L'instruction religieuse, base indispensable, y est particulièrement soignée comme dans tout pays qui comprend le sentiment du vrai et la dignité de l'âme et ne veut pas retomber dans la plus honteuse barbarie, la plus affreuse anarchie.

La bibliothèque publique de San Juan est ouverte tous les matins ; elle possède quarante mille volumes. La Bibliothèque épiscopale est également ouverte au public ; on y compte quinze mille volumes, deux mille manuscrits, une précieuse collection de monnaies, de minéraux, etc.

Le Museo Salvador est remarquable.

La cathédrale Santa Eulalia, comme la plupart des églises de Barcelone, est très ancienne. Les Catalans la nomment la Seu *(seou)*, elle n'a pas de façade, mais l'intérieur est très beau. Des piliers élancés supportent la voûte très élevée ; les vitraux du

chœur répandent une lumière mystérieuse. Sous le chœur dans une crypte, des cierges en grand nombre brûlent nuit et jour, en l'honneur de Santa Eulalia patronne de la ville. Comme partout en Espagne, les tuyaux d'orgue placés horizontalement font l'effet d'une machine infernale et par leurs éclats produisent souvent un effet peu mélodieux ; on croirait quelquefois entendre l'explosion subite de l'électricité déchirant la nue au-dessus de soi avec ses plus violents et saccadés fracas. Une horrible tête de Sarrasin grimace au pendentif qui supporte les orgues. Des lustres, merveilleux ouvrages du XVe siècle, fouillés et travaillés à jour, descendent des nervures de la voûte. C'est dans le cloître surtout que l'on remarque les belles barrières *(rejas)* de fer dont j'ai parlé et dont on ne se lasse pas d'admirer la finesse du travail, le fini. Au milieu du cloître, des orangers de toute ancienneté abritent la *Fuente de las ocas*, charmante fontaine du XVe siècle. On se croirait cependant dans une cour des miracles en voyant réunis là de véritables truands, sabouleux, marmiteux, dont il se trouve encore en Espagne de très nombreux spécimens. Dignes et fiers, ils se drapent majestueusement des lambeaux de leur mante.

Je citerai parmi les autres églises la Colegiata de Santa Ana dont on admire le cloître où se trouve le tombeau de Miguel Bohera qui sous le règne de Ferdinand le Catholique commanda à la bataille de Ravenne. — Santa Maria del mar, édifice gothique. — Santa Maria de los reges, reconstruite en 1380. — San Justo et San Pastor, première église chrétienne de Barcelone ; elle posséda durant trois siècles la sainte image de Notre-Dame vénérée actuellement au monastère de Montserrat.

Les églises en Espagne sont presque toujours faiblement éclairées. Les chaises y sont remplacées par de grandes nattes sur lesquelles les femmes s'agenouillent, mais le plus souvent s'accroupissent et parfois se rapprochent les unes des autres pour faire la conversation. On ne se gêne pas dans la maison

d'un bon père, disent les Ibériens et le prouvent les Ibériennes. Si n'était le spectacle de ces postures inconvenantes et de ces causeries familières, l'aspect général de l'intérieur du temple du Roi des rois y gagnerait beaucoup. Cet aspect est bien *gâté* à mon avis par ces rangs de chaises, ou ces prie-Dieu alignés, attribués et réservés à des privilégiés qui bien souvent, arrivant les cérémonies commencées, dérangent un grand nombre de personnes pour atteindre leur place, et troublent le service divin. L'Eglise est la maison de Dieu et doit être respectée de tous, mais elle est aussi indistinctement ouverte à tous les fidèles ; elle est et doit rester le lieu de réunion de la véritable démocratie qui est nécessairement catholique; tout autre démocratie qui n'a pas pour base la doctrine de N.-S. Jésus-Christ est une insanité, une folie, ainsi que le prouve le système du jour, prôné par les ennemis de Dieu et de sa Religion.

On sait qu'en Espagne la manière d'ensevelir les morts diffère de la nôtre. Nous fûmes donc voir le cimetière pour assister à un ensevelissement. Pas un arbre, pas une fleur ni un seul brin d'herbe ne vient adoucir les tristes pensées du visiteur. Partout des murailles en pierre brûlées par le soleil, formant des rues alignées et mornes où règnent le silence et la mort. Dans ces murailles calcinées sont pratiqués des casiers symétriques sur plusieurs rangs en ligne droite, à peu près comme dans les catacombes de Rome. Chaque casier reçoit un cercueil, puis l'ouverture est murée avec des briques et du plâtre et sur cet enduit est tracé le nom du défunt. A Barcelone, comme dans toute grande ville, ces rues funèbres sont nombreuses et produisent un singulier mais bien lugubre effet : on ne peut pas aller s'agenouiller et prier sur la tombe de l'être qui n'est plus, qui nous fut si cher, et qui reste vivant dans le profond du cœur. On ne peut pas jeter des fleurs sur ses cendres en lui disant ce qu'on ne cesse de penser loin de lui. Les cimetières espagnols sont froids et muets comme les temples protestants.

Tous ces casiers s'achètent, un délai est fixé passé lequel, si le prix n'a pas été payé, le cercueil est retiré du casier et le corps est déposé dans une grande fosse du *Zanjos* où il est brûlé.

Aucun cortège n'accompagne le corps, les parents et les amis du défunt se rendent directement au cimetière où ils constatent le casement du cercueil. J'ai assisté dans ce lieu, où les corps de ceux qui ont vécu se réduisent en un peu de poussière, à une scène de désespoir qui m'a laissé longtemps une impression de tristesse profonde. Une pauvre jeune femme, se croyant assez forte, avait accompagné le corps de son époux bien-aimé jusqu'à sa dernière demeure, mais après avoir concentré sa douleur et maîtrisé son désespoir, elle fut prise au pied du mur dans lequel on allait sceller les restes de son ami d'un accès de fièvre chaude; dans son délire elle poussait des cris à fendre l'âme, en adressant à celui qui ne pouvait l'entendre des adieux déchirants. On ne put la calmer, elle expira dans ce triste lieu dans des convulsions effrayantes.

Mais ceci est trop triste, et je n'en prolongerai pas l'impression en parlant du supplice du *garrote* (strangulation) qui en Espagne remplace la guillotine.

Reprenons la visite des principaux édifices et voyons d'abord la Casa de Diputacion, édifice du XVI[e] siècle situé sur la place S. Jaime. La façade est d'ordre corinthien avec un beau portail à quatre colonnes et piédestaux. Les balcons et les jalousies, dont on a voulu orner les fenêtres, gâtent l'ensemble de ce monument. Sur l'un des côtés, dans la calle del obispo, on admire la charmante façade de la chapelle de S. Jorge de style gothique fleuri.

La casa consistorial, gothique de 1373, est du côté opposé de la place; le patio et l'arrière façade sur le jardin d'orangers sont admirés, mais la façade principale a été refaite en 1832 pour la mettre en harmonie avec le palais de la Diputacion. Cet édifice renferme les archives générales de la couronne d'Aragon.

La Bourse *(Lonja)* près de la cathédrale, est un bâtiment moderne construit avec luxe et orné de statues, de marbres, de peintures et de fontaines ; on y voit aussi de vastes salons, le *Consulado* (tribunal de commerce) et l'école des beaux-arts.

Peu d'édifices particuliers sont dignes d'attention. Nous ne citerons que la Casa de Gralla du marquis d'Aytona, la Casa de Dusay, la Casa de Cardonas et celle qui renferme des colonnes romaines dans la rue Paradis.

Le théâtre du Liceo est, dit-on, le plus vaste qu'il y ait en Europe. L'élégance et le luxe y règnent, il date de 1845. Il est très suivi, car les Barcelonais ont une véritable passion pour le spectacle, la musique et la danse. Les théâtres de Santa-Cruz et des Capuchinos ne présentent rien de remarquable. La *plaza de Toros* a été construite en 1833 sur le modèle de celle de Madrid, derrière la station du chemin de fer de l'Est; elle peut contenir dix mille spectateurs.

Barcelone a une grande abondance d'eau potable au moyen de deux réservoirs, l'un établi au XIVe siècle dans la montagne de Collcerola, l'autre datant de 1825 et situé à Moniada. Ils alimentent dans la ville un grand nombre d'autres réservoirs qui fournissent les fontaines publiques, quantité de concessions particulières, des abreuvoirs, des lavoirs, etc.

Barcelone a deux faubourgs principaux : Barcelonette bâtie sur un plan régulier et dont les rues bien alignées sont bordées de maisons presque toutes uniformes n'ayant qu'un seul étage ; elles abritent plus de 11.000 marins et pêcheurs. Gracia, autre faubourg, est à 1.500 mètres de la ville, au pied de la montagne de San Pedro. Une belle avenue y conduit. Les Barcelonais s'y portent en foule dans les soirées d'été et les jours de fêtes ; de délicieux jardins contribuent à faire de Gracia un charmant séjour.

La ville est entourée de belles maisons de campagne (*Torres*) très agréables, décorées avec goût ; presque toutes sont peintes

à la fresque et reçoivent beaucoup d'eau. La campagne est généralement belle, riante et fertile. Les nombreuses usines à hautes cheminées n'embellissent certainement pas l'aspect général ; cependant, mêlées à cet ensemble, elles donnent au moins à cette ville celui d'une grande cité industrielle.

CHAPITRE QUATRIÈME

Les fêtes de Barcelone. — Les géants. — Conservation et vivacité de la foi catholique en Espagne. — Une salle de bal public.— L'Inquisition. — Aventure à propos d'*azucarillos*. — Les fanfarons Catalans. — C'est un Catalan qui a pris la tour de Malakoff.

L'activité de cette population la porte aussi à célébrer de nombreuses fêtes. Le 17 janvier on honore St Antoine, et ce jour-là ont lieu des courses de chevaux agréablement parés. Le 12 février on va fêter Ste Eulalie dans le joli village de Soria, au-delà de Gracia, le chemin de fer y conduit et fait ce jour-là de magnifiques recettes. Le Jeudi gras la *Rambla* est encombrée de gens masqués ou bien parés, tout autour circulent tartanes, voitures et brillants équipages. Le mercredi des cendres, presque tous les habitants vont enterrer carnaval hors de la ville. A Pâques et à la Pentecôte, se tient à Gracia la foire aux moutons avec privilège, pour ces deux jours, d'en introduire dans la ville sans payer les droits. Le 23 avril à la casa de Diputacion on célèbre la fête de St Georges dans le joli *patio* gothique. Le coup d'œil est extrêmement beau. Dans les cours, dans les galeries sont établies de petites boutiques de fleurs et de jouets d'enfants devant lesquelles se presse une foule d'acheteurs. Le jour et l'octave du *Corpus* (Fête-Dieu) la population se porte sur le passage des processions précédées de deux maures gigantesques dont la tête atteint le premier étage des maisons.

On voit avancer ces deux colosses, bien proportionnés du reste, sur les petits pieds des deux individus qui se sont chargés de cette représentation ; puis les bannières, le temple de Jérusalem en bois ouvragé, la Ste maison de Lorette, des scènes de la Passion, des pénitents de toute couleur, le clergé revêtu de ses beaux ornements, les autorités, la municipalité, et une foule pieusement recueillie à l'espagnole, ce qui ne l'empêche pas de jouir du sens de la vue et de la parole. Avant le passage religieux, les jeunes gens distribuent à droite et à gauche des bonbons à tous, des fleurs aux dames. Cette procession a conservé un air moyen-âge qui ne fait nullement disparate dans ce pays, où règne encore la foi, la croyance en tout ce qui contribue au salut de nos âmes pour l'éternité et celui des nations pour le temps à passer ici-bas. Oui, la foi a résisté en Espagne et à la propagande satanique qui semble vouloir précipiter l'Europe dans la plus abjecte barbarie, et à la démoralisation malheureusement si répandue dans la Péninsule, où après une vie de désordre on meurt en général en bon et fervent chrétien déplorant les erreurs de la vie.

J'ai acquis la preuve la plus formelle de la conservation et de la vivacité de la foi en Espagne, cette preuve la voici : Me trouvant à Cadix, il y a peu d'années, je vis un jour la foule qui se rendait dans un jardin public où avaient lieu des divertissements et des jeux de tout genre. J'entrai dans une enceinte garnie de gradins élevés les uns au-dessus des autres comme dans une place de courses de taureaux. Là, s'exécutait une représentation théâtrale en plein jour. L'assistance était nombreuse, toutes les places étaient occupées. Cette réunion d'individus des deux sexes, de tout âge, était là pour se distraire, pour s'amuser, et s'en donnait, je l'assure, à cœur joie ; la pièce qui se jouait, véritable farce bouffonne, excitait le rire le plus franc, le plus éclatant. Tout à coup, on entend dans le lointain la cloche annonçant le passage d'un prêtre portant le St Viatique à un

malade ; aussitôt toute cette foule se lève comme un seul homme, se tient debout dans le plus grand silence, la musique se tait, les acteurs restent immobiles. Le son de la cloche s'est rapproché, le religieux cortège va passer, la cloche annonce qu'il est devant l'établissement, toute l'assistance alors, sans exception, se jette à genoux et se prosterne recueillie pour ne se relever que lorsqu'elle comprend que le prêtre est bien loin ; alors le spectacle continue, et la joie renaît à grand bruit.

Je n'ai rien vu de plus émouvant, de plus consolant que cette démonstration de foi et de respect pour le divin Sacrement de l'Eucharistie, présentant, sous les simples apparences de l'hostie consacrée par le prêtre, le Corps et le Sang du Sauveur du monde. *Sacrosancta commixtio corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi.*

Puisque nous venons de parler des fêtes et des distractions des Barcelonais, qu'il nous soit permis de profiter de la visite que MM. G. Doré et Ch. Davillier firent à une salle de bal, et qu'ils veuillent bien me pardonner le plagiat que je commets en copiant une jolie page de leur relation où elles sont toutes jolies.

« Nous retrouvions la vie et la pétulance méridionales sur les pelouses voisines des fortifications, où les matelots catalans s'exerçaient au jeu de boules, puis aux *campos eliseos*, belle promenade ombreuse à l'extrémité de Barcelone. On y voit comme à Madrid des élégants plus élégants que ceux de Paris ; les cravates étaient groseille et les pantalons lilas clair. Quant aux femmes, elles étalaient dans leurs calèches des toilettes purement parisiennes avec l'immanquable éventail qu'elles agitent, ouvrent et referment avec une volubilité vivement gracieuse. Nous n'avions pas quitté le boulevard des Italiens pour le retrouver en Catalogne, aussi nous laissâmes-nous attirer par les sons d'un orchestre voisin où les voix se mêlaient aux instruments. Une allée bordée de fleurs nous conduisit à la salle de

bal ; moyennant la modique somme de deux réaux (50 centim.) nous entrâmes en soulevant le rideau qui formait la porte, et un charmant tableau s'offrit à nos yeux. Sous une vaste tente aux vives couleurs, les couples tourbillonnaient aux sons d'une valse entraînante, l'orchestre composé d'une vingtaine d'instrumentistes occupait une estrade sur un des côtés ; des chanteurs se tenaient derrière rehaussant l'effet des instruments par des chœurs pleins d'entrain. Au fond de la salle, des draperies flottantes laissaient voir par une échappée un coin du ciel bleu, dans un horizon lointain se dessinaient les collines verdoyantes des environs de Barcelone, semées çà et là de blanches villas, et baignées dans cette lumière transparente qui donne tant de valeur aux paysages méridionaux.

« L'air était pur et léger, le soleil arrêté au-dessus de nos têtes par la toile rayée, répandait autour de nous une ombre encore lumineuse ; assis dans un coin nous dégustions avec délices l'*orchata de chufas*, ce sorbet exquis, neige parfumée de noisette. Devant nous, les danses se succédaient : la valse, le quadrille, la scotish même, danses parisiennes il est vrai, mais relevées par une gaité et un entrain dont nous avons perdu le secret. C'était pour nous un spectacle nouveau que cette gaité sans turbulence des ouvriers endimanchés ; nous nous reportions par la pensée aux fêtes champêtres des environs de Paris, et aux bals de barrières si bruyants, si avinés, si laids, et cela sans regretter notre extrême civilisation. Les femmes aussi avaient plus de tenue, plusieurs étaient charmantes avec leur corpino ou spencer de velours noir, leur jupe courte, et le foulard rouge dont elles s'entouraient la tête. D'autres, mieux douées sans doute, n'avaient pour parure qu'une simple fleur dans les cheveux. Leurs cavaliers portaient galamment le marsille, veste courte des Catalans, et la cravate de couleur voyante passée dans un anneau d'argent. A les voir si propres et si élégants même, on ne les eut pas pris pour de simples ouvriers fileurs

ou tisserands de Barcelone. L'orchestre aussi, du moins celui des chanteurs, était composé d'ouvriers qui à l'instar de nos sociétés chorales, charmaient les loisirs du dimanche par les pures jouissances de la musique. »

Je n'aurais pas su parler aussi bien d'une salle de bal, ne pouvant d'ailleurs être inspiré, moi si misantrophe, à propos du plaisir de la danse surtout, qu'à l'âge de dix-sept ans je répudiai à tout jamais après avoir aperçu dans une glace combien j'y étais ridicule, sans toutefois accuser les autres danseurs de l'être autant que moi.

Les bâtiments de l'Inquisition existent encore à Barcelone, construction sombre et massive percée d'étroites fenêtres. C'est ce tribunal que la cruauté du sombre Philippe II a rendu odieux, dont les Papes ont si vivement, si activement blâmé les rigueurs, dont les libres-penseurs et les hérétiques ont tant et si odieusement exagéré et falsifié les jugements en accusant la religion, ou tout au moins ses chefs, de tous les excès que la politique seule des gouvernements ordonnait. Je blâme, bien plus j'ai horreur plus que personne des excès que commirent les tribunaux de l'Inquisition ; mais à côté de cette question, je vois aussi avec plus d'horreur encore combien plus atroces et plus sanglantes ont été les abominations, et les résultats des guerres de religion hors de l'Espagne qui en fut préservée. Il faut bien reconnaître aussi qu'il suffit d'accuser l'Eglise catholique des abominations les plus incroyables, les plus invraisemblables même, pour être cru sur parole. On veut écraser, anéantir l'Eglise catholique, on ne trouve et l'on ne peut trouver que la calomnie la plus odieuse pour travailler à cette œuvre diabolique et franc-maçonne. Mais la parole de N.-S. Jésus-Christ nous rassure et l'enfer ne prévaudra pas contre son Eglise sainte.

Il ne suffit pas en Catalogne de parler Espagnol, souvent on ne serait pas compris, il faut savoir le catalan. Un jour, j'entrai dans le magasin d'un confiseur de la Rambla ; une dame fran-

çaise qui ne savait pas un mot de l'idiôme du pays et fort peu de castillan, demandait en prononçant mal des *azucarillos;* le confiseur ne comprenait pas. Ne se rendant pas compte de la difficulté, l'acheteuse répétait en élevant progressivement la voix des *azucarillos;* le marchand ouvrait de grands yeux et une large bouche, mais ne servait pas. Impatientée, la dame reprit en criant presque, en Français : je demande du sucre soufflé qui fond dans l'eau dès qu'on l'y jette. Sur ce, toute l'assistance de laisser échapper un long éclat de rire et le marchand, qui ne comprenait pas mieux, retenait avec peine un calme bien imparfait, le français étant pour lui un véritable hébreu. J'intervins, on s'explique, mais le confiseur ne vendait pas des *azucarillos.*

Les Catalans sont très portés à se croire le premier peuple du monde, les fanfarons y sont nombreux. J'avais une commission à remplir de la part d'un de mes amis auprès d'un Barcelonais. Je me présentai à sa porte, on me dit que Madame était malade, et je me retirais discrètement, mais mon Catalan avait entendu à moitié le colloque, il vint à moi et informé du motif de ma visite il me força à entrer, et sans que je pusse le prévoir me conduisit auprès de sa femme accouchée de la veille ; je voulais fuir, mais le passage me fut fermé et je dus subir une véritable détention. Vint à passer un régiment musique en tête ; aussitôt mon hôte ouvre la fenêtre m'y appelle et d'une voie émue d'admiration s'écrie : « *Que bigotazos ! que hombres, mira Vd que hermosos y valientes guerreros, van à conquistar la Africa entera.* » Il n'en finissait pas, et d'éloges en éloges il ajouta : tous sont Catalans, les premiers soldats du monde. Nous autres Catalans, nous ne reculons jamais. Vous savez, c'est un Catalan qui a pris la tour de Malakoff, votre général en chef ne décidait, ne faisait rien sans lui. Notre Catalan donne au général le plan de l'attaque et se charge de la diriger, le général qui ne demandait pas mieux y consent, et le Catalan part et la tour de

Malakoff est prise. Il m'en dit bien d'autres, le fanfaron, mais il m'obsédait. Je dus me fâcher pour me faire ouvrir la porte et partir, à tel point que je n'écoutais plus ce qu'il me disait.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le Montserrat. — Légende de la statue vénérée de la Ste Vierge. — Le monastère en partie détruit par Napoléon Ier. — Légende de Gari. — Les pélerins à Montserrat. — Excursion. — Description de cette montagne remarquable. — Départ pour Tarragone.

De Barcelone, nous allâmes visiter le Montserrat, lieu célèbre de pélerinage. On y vénère avec beaucoup de piété la statue de la Ste Vierge sous le titre de Madone du Montserrat. L'histoire de cette madone est un des tableaux les plus dramatiques des annales catalanes. Je voudrais pouvoir en la traduisant rendre la naïveté du récit.

L'an 717, Erigonio gouverneur et Pedro évêque de Barcelone voulant soustraire aux désastres du temps une statue vénérée de la Ste Vierge immaculée la cachèrent dans une grotte de Montserrat où elle resta ignorée. En 880, les bergers de Riusech parcouraient tous les jours la montagne du Nord au Midi, en faisant paître leurs troupeaux de vaches et de chèvres, chantant des cantiques à la bonne Vierge et au Seigneur Jésus qui les avaient délivrés du joug des Sarrasins ; ils mêlaient aux pieuses ballades les chants patriotiques et légendaires des exploits héroïques des châtelains de la montagne.

Sept était le nombre de ces bergers ; ils s'échelonnaient sur autant de points chacun avec son petit troupeau, leur bonheur était de former des chœurs, les uns reprenaient ce que les autres

venaient de faire entendre. De vallée en vallée les échos répétaient leurs harmonieux refrains, expirant au loin dans le murmure des eaux du Llobregat.

Toute leur ambition était satisfaite dans ces jouissances que chaque jour renouvelait.

Un jour, au coucher du soleil ils retournaient à Riusech, quand tout à coup leur attention fut attirée par des lumières dont le grand nombre et l'éclat, ainsi que l'heure et le lieu où elles brillaient, les surprit. C'était un samedi.

La nuit vint trop prompte à leur gré dans leur admiration du prodige auquel ils assistaient, la crainte des ténèbres et de l'inquiétude de leur maître les forçant à s'arracher à cette contemplation. Ils convinrent entre eux de garder le silence sur ce qu'ils venaient de voir.

Les jours suivants les lumières ne reparurent pas; mais le samedi à la même heure et sur le même point elles brillèrent de nouveau.

Le dernier jour de la troisième semaine la vision apparut exactement, en même temps se fit entendre une musique délicieuse qui transporta les bergers en les inondant de joie et de douces larmes.

Huit jours après, les lumières reparurent et la musique se fit entendre encore. Dans les transports de leur joie, les bergers résolurent enfin de tout révéler au seigneur de Riusech leur maître, qui sur ce, les questionna minutieusement et voulut s'assurer par lui-même de ce fait merveilleux. Le cinquième samedi il partit donc avec les bergers. Sur le soir, il entendit tout à coup une musique d'abord lointaine; mais bientôt les notes mélodieuses devinrent distinctes. Se retournant alors, il aperçut sur le grand avancement de rochers au-dessous du château Otger et de là chapelle de S. Michel une multitude de lumières, fixées sur le point même d'où se faisait entendre la musique céleste. Oh c'est bien vrai! s'écria-t-il hors de lui,

mes yeux l'ont vu, mes oreilles l'ont entendu. Aussitôt il retourna à Riusech nageant dans un océan de délices, dit le narrateur espagnol.

Il existe un acte qui prouve que dans ce même lieu se trouvait alors comme aujourd'hui un oratoire ou chapelle ; un prêtre y disait la messe tous les dimanches.

Le lendemain, le seigneur de Riusech raconta la vision à ce chapelain qui vérifia le fait le samedi suivant et courut aussitôt à Manresa faire son rapport à l'évêque qui s'écria comme Moïse : J'irai et je verrai. Le prélat s'y rendit effectivement et s'assura de la vérité.

On découvrit sous les ronces et les buissons un petit sentier que les paysans mirent trois jours à débarrasser de tout ce qui l'obstruait afin qu'il put donner accès jusqu'au lieu miraculeusement indiqué. Ce sentier était sans aucun doute celui qu'avaient suivi l'évêque Pedro et le gouverneur 163 ans auparavant, lorsqu'ils étaient venus mettre le trésor en lieu de sûreté.

Sous les ronces, les arbustes et les débris accumulés depuis tant d'années, on ne pouvait soupçonner l'existence d'une grotte. Les assistants ne voyaient devant eux qu'une montagne à pic et sous leurs pieds un abîme.

Tous élevèrent des cris au ciel dans leur affliction, mais tout à coup la musique se fit entendre, les lumières apparurent sur un point déterminé. Les cris de joie succédèrent aux lamentations.

C'est ici ! fut le cri universel ; ici doit être ce que le ciel veut nous donner.

Les robustes jeunes gens, de leurs piques, de leurs haches et de leurs pelles firent si bon emploi qu'ils enlevèrent tous les obstacles et découvrirent l'entrée de la grotte. Un temple, Monseigneur ! crièrent-il pleins d'enthousiasme ; une église !

L'Evêque entra dans cette grotte merveilleuse, convertie en lieu saint, illuminée des lumières célestes qui avaient servi de guide. Tous étaient en extase en écoutant l'harmonie des cantiques

des anges, en apercevant au milieu d'un nuage d'encens la statue miraculeuse de la Mère du divin Rédempteur, et tous ensemble firent vœu de bâtir une église sur le lieu même.

Ce vœu fut accompli : une belle église et un couvent de Bénédictins ont été élevés. Le service divin s'y fait avec beaucoup de pompe, on accourt de fort loin pour vénérer la statue et entendre la belle musique exécutée par la maîtrise.

Bonaparte a détruit une grande partie de l'ancien monastère pour établir une batterie au sommet de cette montagne élevée et entièrement isolée.

Une légende raconte le premier prodige de la statue miraculeuse de la Sainte Vierge ; elle est enregistrée dans les archives de Montserrat, la voici :

Gari, moine bénédictin du monastère de Montserrat, avait donné les preuves les plus irréfutables de toutes les vertus monastiques, alors son abbé le jugea digne de la vie solitaire, toutefois il lui donna pour compagnon le moine Julien, puis au bout de quelque temps il le lui retira et le laissa seul chargé de la chapelle de S. Acisclo et de la statue miraculeuse nouvellement retrouvée.

Dieu voulut éprouver la vertu de Gari qui commençait à considérer avec trop de satisfaction les dons qu'il tenait de la divine Providence.

Le malin esprit que Gari avait si souvent vaincu conçut l'espoir d'entraîner celui qui se complaisait trop dans les faveurs dont il était comblé.

Le vice qui dégrade le plus l'homme en le rabaissant au niveau de la brute, est le plus souvent le châtiment de l'orgueilleux.

Wifred le barbu, premier Comte, gouvernait à Barcelone. Le mauvais esprit s'empara de Riqueldis une de ses filles, et déclara qu'il ne la quitterait que sur le commandement de Gari qui redoutant un piège refusait d'intervenir. Cependant il finit par

céder aux instances du père qui lui amena sa fille, la laissa auprès de lui et retourna à Barcelone.

Le moine comprit le danger, mais il le brava sans recourir à la prière ; apercevant un ermite, il courut à lui comme à un ami; cet ami était Satan qui le poussa au mal. Gari se rendit coupable.

Aveuglé de plus en plus, il recourut encore à son perfide conseiller qui lui dit de cacher sa faute par un meurtre. Et Gari répandit le sang de sa victime. Mais aussitôt, épouvanté, il s'abandonna au désespoir et résolut de se détruire. Il était sur le point de mettre ainsi le comble à ses crimes en se précipitant dans un abîme sur le bord duquel il s'était avancé quand, levant les yeux, il aperçut la chapelle de Sainte Acisclo et se rappela ce dont il aurait dû se souvenir avant de devenir criminel. La Sainte Vierge le regarda alors comme le Sauveur regarda saint Pierre qui le reniait. Il poussa un profond soupir et se sentit enlevé par une force secrète du bord de l'abîme où il allait tomber. Il courut en versant un torrent de larmes, se jeter aux pieds de la statue miraculeuse du Refuge des pécheurs, qui voulait que le premier gage de sa miséricorde retombât sur le plus criminel des hommes.

Prosterné au pied de l'autel, il ressentit une indicible douleur de ses forfaits et résolut de recourir au Saint-Père.

Arrivé à Rome il fut absous, mais la pénitence qui lui fut imposée rappelait celle de Nabuchodonosor, il devait ramper sur la terre et ne plus regarder le ciel. Il retourna au Montserrat pour expier son crime aux lieux mêmes qui en furent seuls témoins. Ses jours se passaient à arroser de ses larmes la tombe qui recouvrait les restes de sa victime, et à ramper comme un vil reptile.

Six années s'étaient écoulées dans cette expiation et pourtant il devait en subir une plus humiliante encore. Son crime et son châtiment étaient ignorés, ils devaient venir à la connaissance de ceux qu'ils intéressaient le plus.

Le Comte Wifred se rendit au Montserrat pour une partie de

chasse, les piqueurs étaient en avant, quand tout à coup les chiens se mirent à aboyer en cherchant à escalader une élévation de terrain.

Les piqueurs se précipitèrent à la suite des chiens et, après avoir écarté les ronces et les épines, ils s'arrêtèrent surpris à la vue d'un être qu'ils ne pouvaient définir, et dont le regard fixé sur eux était plein de douceur. Ils attendirent l'arrivée du Comte qui, après avoir vu ce dont il était question, ordonna de ne faire aucun mal à cet être inconnu, et de le lier pour l'emmener. Gari avait reconnu le Comte et se soumit. Il fut logé à Barcelone dans l'écurie du palais.

Un jour, Wifred donnait un grand repas à l'occasion de la naissance d'un enfant. Au dessert, il fit amener le monstre de Montserrat. A son entrée, le nouveau-né s'écria d'une voix claire: « Lève-toi Jean Gari, Dieu t'a pardonné tes péchés! » puis l'enfant redevint muet.

Je laisse à penser quelle fut la surprise du Comte et de ses convives. Gari se releva et fit l'aveu de ses crimes, le Comte lui accorda son pardon, l'embrassa et le revêtit d'une tunique; aussitôt tombèrent les poils qui couvraient tout son corps. Je ne te demande qu'une chose, ajouta Wifred, tu me conduiras sur la tombe de Riqueldis.

Le Comte et Gari montèrent au tombeau de la jeune victime. A peine était-il ouvert, que Riqueldis, dit le chroniqueur, comme si elle se réveillait d'un doux sommeil dans les bras de Marie Mère de Dieu, se leva rayonnante de beauté, le sourire sur les lèvres, embrassa son père venu là pour transporter ses cendres au tombeau de ses ancêtres.

Apercevant Gari, elle s'écria: Pardon mon père, pardon pour le coupable qui est auprès de vous.

Le Comte, faisant taire les sentiments de la nature, consentit à ce que sa fille se consacrât à Dieu dans le monastère de femmes qui fut fondé sur les lieux.

Gari se retira dans sa grotte où il finit ses jours dans la pénitence la plus austère.

Telles sont les deux légendes de Montserrat, consignées dans les vieilles archives du monastère.

Le couvent procure le logement aux pélerins qui doivent acheter tout ce dont ils ont besoin, luminaire compris, dans un magasin bien fourni, où l'on trouve aussi une merveilleuse eau distillée d'arnica.

Un restaurant est établi, depuis quelques années, tout près du couvent, pour les pélerins qui peuvent se permettre un peu plus de dépense ; l'industriel qui l'a créé ne fait pas payer trop cher. Nous venions de nous y installer, très disposés à faire honneur au repas que nous pourrions obtenir, quand un anglais s'approcha de nous très gracieusement et nous conseilla en fort bons termes de nous faire servir un excellent rôti dont il venait de se régaler. Nous suivîmes son charitable conseil et n'eûmes pas à nous en repentir. Les lits étaient faits à l'ancienne routine espagnole, mais nous étions si fatigués que nous finîmes par y dormir.

Le lendemain, montés sur des mules, nous parcourûmes les sites élevés ; nous nous trouvions parfois au sommet d'un talus si rapide, qu'une chûte nous aurait immanquablement fait rouler jusqu'au bas de cette montagne géant. Puis, tout à coup, nous étions resserrés entre des blocs effilés composés d'un béton naturel, où nous descendions d'un monticule à pic dans un bas-fond, d'où il nous fallait bientôt gravir péniblement. Arrivés enfin au point culminant d'où le vent nous menaçait de nous précipiter, nous nous mîmes ventre à terre pour jouir d'un coup d'œil magnifique ; on découvre les Pyrénées, plusieurs provinces de la Péninsule, et la Méditerranée. La pierre que nous jetions du bord de l'abîme ressautait le long des parois des blocs pyramidaux, et faisait entendre longtemps le bruit de ses chocs.

Le Montserrat est formé d'un assemblage de cônes immenses entassés les uns au-dessus des autres, nus, inaccessibles. Les pyramides ou aiguilles qui, en grande partie, ont pris l'apparence de statues gigantesques que l'on nomme *les Moines* dans le pays, sont formées de pierres calcaires rondes, de diverses couleurs, liées par un béton naturel mêlé de sable. Les pluies, à la longue, enlèvent peu à peu ce béton en amincissant les aiguilles. Le Montserrat est isolé, il s'élève à 1.130 mètres au-dessus du niveau de la mer, il a 12 kilomètres de circonférence. On y trouve 200 espèces variées d'arbres et de plantes, dont une partie ne se voit que sur cette montagne unique en son genre; quelques-unes de ces plantes croissent et fleurissent sur des blocs de béton où il semble impossible qu'elles puissent se nourrir et trouver un peu d'humidité.

Au bas, sont des grottes remarquables, que les touristes ne manquent pas de visiter.

On croit que le nom de Montserrat vient de ce que ses pics lui donnent une forme de scie à dents profondes.

Barcelone nous plaisait, un grand nombre de bateaux à vapeur pour la France et tous les ports d'Espagne, les chemins de fer, les diligences, y donnent un mouvement prodigieux d'étrangers. On y rencontre beaucoup de compatriotes, puis nous y étions près de notre chère France, et d'ailleurs cette ville est réellement agréable. Cependant nous dûmes en partir et nous diriger sur Valence par Tarragone.

CHAPITRE SIXIÈME

Tarragone. — Son ancienne importance. — Ses ruines. — Le *Puente del Diablo*.—Trait de friponnerie à Tembleque, réparée par le Maître d'hôtel de Tarragone. — Les brigands devenus légendaires. — Les *civiles* (gendarmes). — Reuss, sa tour gothique. — Tortose. — Horreurs de la route. — Col de Baraguer. — Beau pont sur la rivière Cenia. — Entrée dans le royaume de Valence. — Vinaroz. — Les *atalayos* arabes. — La récolte des *algarrobas* (caroubes). — Benicarlo. — Péniscola où Annibal jura haine aux Romains. — Castellon de la Plana. — Dévouement inutile de deux *civiles* précipités dans la mer avec une diligence. — Murviedro l'antique Sagonte.

On parle peu de Tarragone, les voyageurs semblent pressés d'arriver à Valence; cependant cette petite ville, si l'on en croit les historiens, était sous les Romains, la plus importante de la Péninsule et comptait 1.000.000 d'habitants. Les Consuls, les Préteurs, les Scipion, Octave, Auguste et Adrien y résidèrent. Cette cité avait alors un cirque, un amphithéâtre, des palais, des temples, une enceinte immense. Elle déclina sous les Goths; les guerriers d'Euric la détruisirent en 467, puis reconstruite en partie, les Maures la dévastèrent en 714. Deux fois reprise sur les infidèles, elle fut définitivement conquise par Alphonse le Batailleur en 1220. Rebâtie avec les débris de l'ancienne cité romaine, les inscriptions tronquées, les fragments de sculptures, de bas-reliefs abondent, on en trouve en fouillant le sol. Elles composent en grande partie les murs des constructions moder-

nes. On ne retrouve rien du Capitole que remplace le palais archiépiscopal, ni des temples dont les ruines sont enfouies sous le sol, sous les rues ; ni du Forum qu'indiquent encore quelques salles souterraines, conservées dans les maisons de la calle de la mercuria; ni de l'amphithéâtre près de la mer ; ni du théâtre. Une grosse tour, (*Torreon de Pilatos*) représente seule le palais d'Auguste. La prison y est établie. Quelques vestiges des voûtes inférieures du Cirque ; quelques bains près du port. Mais on voit encore la plus grande partie du magnifique aqueduc, non utilisé aujourd'hui. Il s'alimentait au rio Gaya, de belles galeries souterraines amenaient les eaux à une vallée profonde, près de la route de Valls où se trouve le beau pont de las Ferieras que le peuple nomme *Puente del Diablo*. Il se compose de deux lignes d'arcades superposées ; 11 arcades forment la ligne inférieure, la ligne supérieure est de 25 arcades. Cette construction en belles assises sans aucun mortier ni ciment, taillées en bossage, est parfaitement conservée. Au-delà de ce pont, la conduite de l'eau a disparu. Près du chemin del Angel, se trouve une galerie souterraine, mais rien n'indique l'arrivée et la distribution de l'eau dans la ville.

La cathédrale, l'une des plus anciennes de l'Espagne, ne présente rien de remarquable. Dans le cloître, se voit une belle arcade en style arabe, avec des inscriptions du Xe siècle.

Tarragone me rappelle un trait de friponnerie et un trait de probité patriotique singulière. Passant un soir à Tembleque, je n'avais pu obtenir du distributeur des billets du chemin de fer qu'il voulut bien mettre au guichet un luminaire quelconque afin que je pusse reconnaître la monnaie qu'il me rendait. Il refusa en me disant que je pouvais bien m'en rapporter à son honorabilité. La discussion ne pouvant prendre fin, je cédai en lui disant que puisqu'il mettait son honneur en jeu je m'en rapportais à lui ; mais peu d'heures après je pus reconnaître qu'il m'avait remis plusieurs pièces fausses de nulle valeur,

soit en argent soit en or. Si j'en parle à propos de Tarragone, c'est que là le maître du *Parador de las diligencias* à qui je montrai ces preuves du délit, indigné qu'un espagnol eut agi ainsi, voulut absolument me les changer sans aucune perte pour moi. Ce ne fut pas le seul agrément que je trouvai à Tembleque. La ligne du chemin de fer n'étant pas encore prolongée, je dus y prendre la diligence pour continuer ma route et sortir de ce vilain trou. La montée était rude, et selon la coutume espagnole les 16 mules attelées étaient lancées au triple galop, la route était pavée de gros blocs de pierre irréguliers, inégaux, forts disjoints et déchaussés par les grandes pluies. Les cahots étaient si épouvantables que plusieurs fois je crus la voiture brisée ; mais si elle résista, mes côtes et ma cervelle étaient en plus triste état et toute ma personne affligée d'un tremblement nerveux qui me fit dire à mes compagnons de malheur que le nom de Tembleque était bien adapté à un pareil casse-cou.

Puisque nous sommes sur la route de Valence, il faut nécessairement parler des brigands qui, au temps jadis, infestaient ces contrées et dont les faits sont maintenant passés à l'état de légende et aussi rares que partout ailleurs, beaucoup plus rares même qu'en France où chacun étant devenu souverain est disposé à se croire tout permis. J'entends parler de ceux qui prônent cette fable absurde de souveraineté, ou veulent en tirer parti. Moi sur qui elle pèse, je me trouve au contraire, dans ma naguère noble patrie, beaucoup moins souverain, beaucoup moins libre dans le domaine de ma famille. Voulant pour mes enfants une éducation chrétienne, la seule incontestablement bonne, elle m'est presque interdite ; je ne puis non plus aller à l'église, catholique bien entendu, sans perdre mon emploi si j'en ai un, ou sans être conspué, honni de tous ces citoyens dont la force actuelle s'appuie sur la lie de la société, sur ce qu'elle présente de plus honteux, de plus criminel, et ainsi mis au ban de la

république multiple et très divisible. Mais je ne veux pas me lancer dans la politique, donc etc, etc.. et j'en reviens aux brigands espagnols devenus légendaires. On ferait l'ouvrage le plus considérable du monde si l'on réunissait tous les récits des exploits de cette couche sociale. L'histoire du fameux José Maria, à elle seule serait volumineuse. Maintenant, combien de faits cités dans ce recueil seraient controuvés, faux ou considérablement exagérés, je ne me chargerais pas d'en faire la nomenclature. Toujours est-il qu'il y avait des brigands. Me trouvant en Espagne, il y a bien des années, avec ma femme et un enfant, je voulais me rendre de Madrid en Andalousie, mais il devint si avéré que des bandes organisées arrêtaient chaque jour les voyageurs sur les routes, que je ne voulus pas risquer de compromettre ainsi mes chers compagnons de voyage. Le récit d'une des victimes d'une arrestation toute récente me décida à renoncer pour cette fois à continuer mon voyage. Les voyageurs d'une diligence avaient été dépouillés même de leurs vêtements, les bagages, tout absolument avait été enlevé, des voyageurs de commerce avaient réclamé en vain de messieurs les bandits la restitution de leurs échantillons, tout petits morceaux d'étoffes colés sur du papier et ne pouvant être utilisés, ils n'avaient pu l'obtenir et se trouvaient ainsi, à une distance considérable de leur pays, sans ressources et sans pouvoir s'en procurer en s'occupant de leurs affaires. Quoiqu'il en soit, il y a toujours eu des bandits et très incontestablement l'Espagne était leur Paradis terrestre. Ils y exerçaient leur inique métier très impunément, et s'ils se repentaient ou se lassaient, ils obtenaient très facilement l'indult, l'*amnistie*, en faisant leur soumission, mais non sans avoir auparavant vendu à d'autres leur *établissement* et leur *clientèle*. Il y avait des assureurs contre les bandits, les assureurs payaient à ceux-ci une prime très lucrative pour eux qui se la faisaient rembourser à grosse usure par les assurés. Les diligences étaient bien escortées de deux *escopeteros*, mais en suppo-

sant qu'ils ne fussent pas de connivence avec les voleurs, toujours est-il qu'ils ne faisaient leur devoir que très rarement, et que le plus souvent ils disparaissaient au moment du danger.

Maintenant, grâce au service très bien établi, au courage et à la fidélité des *civiles* (gendarmes), les routes sont plus sûres en Espagne que partout ailleurs. Des postes sont établis de distance en distance sur les routes. De chacun de ces postes partent deux *civiles,* ils vont en avant jusqu'à ce qu'ils rencontrent les deux *civiles* du poste suivant, alors ils retournent sur leurs pas pour rentrer à leur corps-de-garde d'où repartent à l'instant même deux autres *civiles,* et ainsi de suite sans interruption. Plus sensés que nos radicaux et communards de France qui veulent, on le comprend, la licence la plus effrénée, l'anarchie, les Espagnols aiment et respectent les gendarmes.

Nous n'avons rien dit du pays parcouru entre Barcelone et Tarragone, et de fait il n'offre rien de bien remarquable, si ce n'est qu'il est très peuplé.

En quittant Tarragone, nous allâmes visiter Reuss, ancienne place forte dont les vieilles murailles ont été presque entièrement abattues pour céder la place au beau quartier neuf de l'Arrabel, cette cité est donc composée de la ville vieille et de la ville nouvelle dont les rues sont bien alignées. Du haut de la tour hexagone gothique qui s'élève à 66 mètres et surmonte l'église, la vue est magnifique, elle s'étend sur la campagne et sur la mer. Reuss est située dans une plaine qui descend doucement du pied d'une chaîne de montagnes. La maison de ville est assez remarquable ainsi que les anciens couvents qui ont été fermés et dont l'un aujourd'hui est consacré à une école publique. Le pays est bien cultivé et les manufactures emploient un grand nombre de métiers de tissage. On porte le nombre des fabriques à cent environ.

Nous nous détournâmes pour visiter Tortose, la ville pittoresque dont l'antique cathédrale fut bâtie sur les ruines d'une

mosquée. Cette ville avait été la capitale d'un petit état arabe; on lit encore à la cathédrale une inscription qui date de cette époque. On nous montra dans le trésor de l'Eglise la ceinture de la Ste Vierge. De nombreux miracles obtenus avec cette relique sont attestés; on la porte solennellement à Aranjuez pour implorer la délivrance des princesses de la famille royale.

Avant d'arriver à Tortose, nous avions franchi des montagnes dont M. de Laborde a narré les horreurs, les sinuosités et les difficultés de la route; les abîmes effrayants, les gorges étroites et profondes d'où l'on n'aperçoit qu'un faible point du ciel, mais beaucoup de rochers et de maigres arbustes. Une de ces montagnes est si élevée que l'on a dû multiplier les détours pour établir la route avec de petits parapets. C'est là le col de Baraguer où la végétation est plus forte, alimentée sans doute par les milliers de cadavres victimes des bandits dont l'histoire serait effrayante. Maintenant ce fameux passage est aussi sûr qu'il a été dangereux.

Après avoir traversé l'Ebre (l'*Iberius* des anciens) au-dessous du gros bourg d'Amprosta où nous ne nous arrêtâmes pas, et non loin duquel une tour carrée nous annonça que nous allions entrer dans le royaume de Valence que la rivière Cenia sépare de la Catalogne, nous la traversâmes sur le beau pont d'une seule arche construit sous le règne de Charles IV et nous passâmes également sans nous arrêter à Vinaroz, près de la plage mais privé de port. Les pêcheurs composent une grande partie de la population. Ces pauvres gens sont forcés de tirer à grands efforts sur la terre leurs embarcations pour les préserver du gros temps. On y voit des restes de ses anciennes murailles et quelques belles habitations. Les rues sont larges, mais pavées de cailloux pointus. Le duc de Vendôme y mourut d'apoplexie en 1712.

Nous sommes au milieu des souvenirs de la domination arabe et les *Atalayos*, vigies de ces anciens dominateurs, s'élèvent de distance en distance sur les hauteurs au-dessus de la mer. Les

gigantesques aloès, les rugueux palmiers se multiplient élevant leur tête dans l'horizon ; les tortueux caroubiers (*algarrobas*) couvrent les côteaux, ils offrent aux habitants une grande ressource pour nourrir le bétail qui préfère leur fruit à tout autre aliment. Les femmes et les enfants se multiplient comme dans nos vignes les vendangeurs, et frappent les branches avec des bâtons pour faire tomber les *algarrobas,* (caroubes) qu'ils ramassent et dont ils emplissent de grands paniers de jonc sous lesquels disparaissent les ânes qui les emportent.

Nous ne citerons que Benicarlo renommé pour ses vins. Cette petite ville est encore entourée de ses anciennes murailles et de fossés, le château tombe en ruines. Nous laissâmes de côté Péniscola l'ancienne Acra-lenta que fonda Amilcar sur un roc escarpé relié à la terre par un simple banc de sable que la mer recouvre souvent. Là, sur les autels du temple payen, Annibal jura haine éternelle aux Romains.

Avant d'arriver à Castellon de la plana, la route est mauvaise, cahotante, le sol plat est borné d'un côté par la mer, de l'autre à quelque distance par des montagnes. Les caroubiers forment à peu près toute la végétation. Parfois les hauteurs s'avancent jusqu'au rivage et les montées sont rudes, escarpées, bordées à droite de rochers, suspendues à gauche sur un précipice effrayant au pied duquel la mer brise ses flots écumants. Un mauvais parapet de terre est là insuffisant pour préserver d'une affreuse chûte, aussi les accidents sont fréquents dans ce lieu funeste où un obélisque a été élevé par la garde civile en mémoire du dévouement de deux *civiles* qui, cherchant à retenir une diligence qu'un vent furieux soulevait, furent emportés avec elle et périrent dans les eaux.

Nous ne passâmes pas à Castellon de la Plana sans donner un souvenir au peintre Ribalta qui y est né et y a laissé de bonnes toiles ; elles ne sont pas les seules que l'on puisse admirer dans cette ville de 20,000 âmes, mal bâtie, aux larges

rues non pavées, mais généralement bordées de trottoirs. L'industrie est surtout agricole, cependant on y voit des ateliers de corderie et de préparation du chanvre qui occupent environ 600 personnes. On y fabrique en outre des toiles communes et du papier. Quelques moulins à farine et à huile complètent le mouvement industriel.

On ne peut passer Murviedro sous silence, car c'est là l'antique Sagonte, elle a perdu même son nom pour prendre celui de Murviedro qui semble indiquer un vieux mur. Au fait, cette pauvre petite ville est construite avec les décombres de l'antique cité. Bien que Sagonte eut été rebâtie par les Romains et qu'elle passât successivement aux Goths, aux Arabes, puis aux Epagnols, elle n'offrait plus que des ruines que les Espagnols employèrent à de nouvelles constructions, ruinées à leur tour. Cependant on découvre encore le théâtre antique, il avait plus de quatre cents pieds de circonférence et pouvait contenir neuf mille spectateurs. On croit voir en outre des vestiges des ruines d'un cirque et d'un temple de Bacchus. Sagonte fut un port florissant, mais la mer s'est retirée et Murviedro est à environ trois kilomètres du rivage.

CHAPITRE SEPTIÈME

Valence. – Son beau ciel. — La béauté de ses produits. — Son caractère mauresque. — Costume populaire. — Les marchés et les belles marchandes. — Hospitalité. — L'Idiôme. — La tartane. — Population. — La place du marché et la Casa Lonja. — La calle del mar et les mantas. — Anciennes et nouvelles habitations. — Les égouts et l'emploi des boues. — Edifices à visiter. — La cathédrale reconstruite. — Les 7 têtes d'hommes et les 7 têtes de femmes. — Quelques-unes des 14 autres églises. — Les couvents supprimés. — Les hôpitaux. — Les écoles. — Les bibliothèques. — Le *Presidio*.

Nous arrivons enfin à Valence aux trois cents églises, dit Victor Hugo, dans son enceinte crénelée bien conservée, dans cette ville un des joyaux de l'Espagne et dont la position est délicieuse. C'est un magnifique oasis de jardins et de fleurs. Les Maures l'ont enrichie par leur habileté en agriculture et leur industrie, aussi les Valençais virent-ils avec peine leur bannissement. Cette perle de la péninsule, berceau du Cid qui l'illustra, porte les titres de *muy noble è inclita antigua, leal, insigne, magnifica, ilustre, sabia, coronada y jamas acabada de celebrar ciudad de Valencia del Cid,* que lui donnent les chroniques avec l'emphase que permet la belle et sonore langue Castillane, et qu'elles n'épargnent pas aux autres villes ibériennes. On pourrait lui donner d'autres titres encore pour son ciel d'un bleu si pur et si bien chanté par les poètes, son climat si doux qui permet aux arbres des tropiques d'y croître librement, qui présente en

décembre et janvier nos fleurs d'avril et mai, qui ne connaît ni les gelées même les plus légères, ni les brouillards ; dont les récoltes sont si belles, où les orangers caressent la terre de leurs branches chargées de leur fruit d'or en s'élevant pyramidalement pour briller au soleil.

Valence conserve son caractère mauresque dans ses murs crénelés, ses tours de marchicoulis, ses rues étroites et sinueuses protégées contre le soleil par de grandes toiles tendues d'une maison à celle en face. Les maisons blanches ornées de balcons sur lesquels, derrière des *esteras* de jonc ou de longs rideaux rayés, se montrent coquettement de brunes mais belles valenciennes.

Tout, jusqu'au costume populaire, a conservé le caractère arabe. Pour l'homme de la campagne au teint basané du Bédouin, un mouchoir aux couleurs vives roulé autour de la tête, imite un peu le turban ; quelquefois un chapeau de feutre ou de velours noir aux bords relevés, de forme pointue et souvent de dimensions incroyables. Un bouton double attache la chemise au cou. Aux jours de fête, un gilet vert ou bleu aux nombreux et grands boutons d'argent ou argentés, rarement une veste, un caleçon très large, de toile blanche ou grise, en guise de pantalon, flottant jusqu'aux genoux et retenu au milieu du corps par une large ceinture de soie ou de laine aux couleurs éclatantes, rarement des bas qui sont toujours sans pied. Pour chaussure, des *alpargatas* ou espadines de chanvre tressé et battu, fixées autour de la jambe comme un cothurne, de plus et invariablement la mante, longue et large bande de laine rayée aux couleurs vives, dont les deux bouts sont ornés de grandes franges. Nul ne sort sans cette mante roulée autour du bras ou jetée sur l'épaule, ou encore drapée sur la poitrine. Valence fabrique ce vêtement dont elle fait des expéditions dans toute l'Espagne. Au besoin, on en relève les coins en formant ainsi un sac pour recevoir les emplettes, les provisions. Pliée en quatre, elle forme

une élégante selle pour monter à cheval. En étendant sa mante sur le sol, se faisant un oreiller de son bras, le valençais parfois s'y étend et s'endort à la belle étoile en été. L'étoffe en est solide, aussi la mante est un meuble qui se transmet d'une génération à l'autre; en vieillissant elle perd, il est vrai, ses couleurs vives pour prendre des tons roussis, des nuances incertaines.

Les marchés abondent en belles oranges avec leurs feuilles, en énormes quantités de dattes fraîches, en volumineuses grappes de raisin aux grains dorés, le tout, offert par de belles et gracieuses valençaises aux cheveux noirs roulés en nattes sur les tempes, et reliés en chignon derrière la nuque où il est fixé par une longue épingle d'argent que termine aux deux bouts un gros bouton relevé de pierres fausses ou de perles fines.

On a cité souvent la méchanceté des Valenciens. Je ne sais, mais moi, je n'ai trouvé chez eux, que bonne et gracieuse hospitalité, utiles et bons renseignements, toutes les fois qu'il m'est arrivé d'en chercher, tandis que, très recommandé à un français qui habitait Valence depuis longtemps, je compris bientôt que je lui étais à charge, et n'eus plus recours à sa complaisance. Je n'y ai pas vu une seule dispute dégénérer en rixe sanglante; il faut aller, pour assister à des atrocités de ce genre, partout où il y a des italiens, surtout des piémontais.

L'idiôme du pays diffère beaucoup de l'Espagnol; moins dur que le catalan et le majorquin, avec lesquels il a de l'analogie, il se rapproche du patois du midi de la France, dont l'origine, est la langue limousine du moyen-âge.

La tartane, voiture publique, coûte une *peseta* par personne, et 10 *réaux* pour conduire à Grao distant de 2 kilomètres. Grao est le port de Valence, si l'on peut donner le nom de port à une plage qui n'offre aucun abri sûr pour les bâtiments, et que des travaux entrepris à plusieurs époques, mais mal dirigés, il est vrai, n'ont pu améliorer.

Valence est située sur la rive droite du Guadalaviar, elle

compte selon les uns, 260.000 habitants, et selon d'autres auteurs 106.150 seulement; la différence est un peu forte. Chef-lieu de province de première classe, un capitaine général y réside, il étend son autorité sur les provinces d'Albarete, d'Alicante, de Castellon et de Murcie. Valence est aussi le siège d'une *Audiencia* ou Cour suprême avec juridiction sur Alicante et Castellon, et d'un archevêché dont les suffragants sont Segorbe, Oribuelos, Mayorque et Minorque.

Il faut, pour bien connaître Valence, visiter la place du marché. Elle est irrégulière, mais l'animation qui y règne, la variété extraordinaire de magnifiques comestibles et d'objets de toute nature qui s'y vendent sont vraiment remarquables. Cette place est d'ailleurs pleine de souvenirs. Là, jadis avaient lieu les tournois, les joûtes, les courses de taureaux, là aussi, les exécutions capitales. On y retrouve la célèbre Casa Lonja, halle à la soie, l'église des Santos Juanes. La calle del mar présente un autre genre d'animation; celle de las mantas est bordée de beaux magasins de tissus et surtout de belles mantes aux vives couleurs, dont les Valenciens se drapent avec tant d'élégance. La calle de los caballeros est la plus belle. En général, les rues étaient étroites, tortueuses et sombres, les maisons presque sans ouvertures, d'un aspect mystérieux; mais peu à peu des maisons nouvelles se construisent, et remplacent agréablement les vieilles habitations; elles ont quatre ou cinq étages, sont peintes et ornées avec goût, entourées de jardins et de fleurs, Celles à visiter sont entr'autres: l'hôtel du Comte de Parsent, du marquis de dos Aguas, dont les façades sont en marbre supérieurement sculptées, celui du Comte d'Aluidia; dans celui du Comte de Pinodermoso se voient des toiles remarquables et un superbe ameublement. Je pourrais en citer beaucoup d'autres. A peu d'exceptions près, les rues ne sont pas pavées, les Valenciens recueillent précieusement dans un réservoir commun vers lequel se dirigent de vastes égouts, établis par les Romains et bien conservés, la boue affreuse que produisent les pluies, et

qui alors, rend la circulation presqu'impossible. Les Valenciens l'emploient comme engrais.

En fait d'édifices publics, on visite l'Audiencia du XVIe siècle, où des salles présentent les portraits remarquables d'anciens députés de Valence. — Le Palacio arzobispal communiquant par un pont avec la cathédrale. La chapelle renferme de belles peintures. Ce palais était autrefois la halle au blé. La Douane de 1758, aujourd'hui fabrique de cigares, la douane ayant été transférée au Grao. — La Casa de la Ciudad dont le grand salon présente une profusion d'ornements d'une grande richesse. On y conserve l'épée du roi Don Jaime le Conquérant, les clefs de la ville qui furent remises à ce prince par les Maures ; la vieille bannière de Valence et l'étendard que les Maures livrèrent en se rendant. La *Casa del Vestuario* où l'Ayuntamicato se réunissait pour se rendre en corps à la Cathédrale, c'est aujourd'hui la justice de paix. La *Lonja de la Seda*, sur l'emplacement du somptueux alcazar d'une fille du roi maure Alhakem, où demeura plus tard Chimène veuve du Cid. La belle salle de la *Lonja*, maintenant dégradée, laisse voir encore une multitude d'anges, d'animaux, de feuillages, de fleurons que défigurent des couches de peintures. Une galerie de créneaux couronne la façade. Vingt-quatre colonnes torses partagent l'intérieur en trois nefs ; seize de ces colonnes sont appuyées aux murs de côté, les huit autres supportent les arcs de la voûte d'une hardiesse et d'une légèreté étonnantes.

La Cathédrale (la *Seu*) est la réunion de tous les styles suivis depuis le XIIIe siècle. Comme dans toute l'Espagne cette église est peu éclairée on y entrevoit à peine de beaux tableaux de l'école locale. Elle s'élève sur les assises d'un temple romain dédié à Diane. Les Goths la consacrèrent au Divin Sauveur, les Arabes à Mahomet, le Cid à St Pierre, et en 1238 Don Jaime la dédia à la Ste Vierge. Elle menaçait ruine en 1262 ; on commença à la relever, mais plusieurs siècles s'écoulèrent avant

son achèvement. Commencée en 1381, la grande tour Miguelete est octogone, elle a près de quarante-six mètres de hauteur et à peu près six mètres de chaque côté ; sa circonférence est égale à son élévation. De la plate-forme, entourée d'un riche balcon en pierre sculptée à jour, on jouit de la vue d'un magnifique panorama ; on domine toute la ville et sa riche campagne.

On entre dans ce temple par trois portes principales : de Miguelete, de los Apostoles, del Polau. Au-dessus de celle-ci, on remarque sept têtes d'hommes et sept têtes de femmes sculptées et rangées le long de la corniche. On prétend qu'elles représentent les guerriers souches des premières familles de la ville, et les sept femmes qu'ils obtinrent dans les cités voisines. Les sept couples amenèrent à Valence trois cents jeunes filles qui bientôt furent recherchées en mariage, surtout les laides, parce que, dit-on, le Roi leur donna des dots magnifiques, la beauté suffit aux autres.

Cette église à quatre-vingt-dix-huit mètres de longueur sur soixante de largeur au transept, trois nefs voûtées que soutiennent vingt-cinq piliers à pilastres avec chapiteaux corinthiens. Une coupole octogone à grandés fenêtres surmonte le transept. Les nefs latérales de huit mètres cinquante centimètres de largeur contournent la Capilla mayor au fond de la grande nef, avec huit petites chapelles sans fenêtres au chevet.

Le retable du maître-autel a de belles peintures et renferme une image vénérée de la Ste Vierge. Le chœur est fermé par une belle grille en bronze. Les scènes de l'histoire sacrée en albâtre qui ornent le trascoro sont assez remarquables. La Sala capitular de 1358 renferme les portraits de tous les Archevêques et Evêques du diocèse. Le long des murs est attachée une grosse chaîne que sous le règne d'Alphonse V d'Aragon les Valenciens enlevèrent au port de Marseille. Le trésor de la cathédrale est très riche.

Valence possède quatorze autres églises ; nous citerons Saint-

4

Martin où, au-dessus du maître-autel, on admire un Christ mort, de Ribalta, un St Pierre et un St Paul, des fresques de Camaron. — San Andres dont la grande porte est un chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture de la Renaissance. Cette église possède des peintures de Ribalta, d'Orrente, de Vergara et de Camaron, peintres Valenciens. — Santa Catalina, ancienne mosquée où se voit encore au pied de la tour une des logettes où se retiraient des femmes dévotes. Cette église est l'une des plus remarquables de Valence. — Santos Juanes où l'on remarque des fresques de Palomino et une Conception de Juan de Joanes. — San Esteban, ancienne mosquée. — San Nicolas avec ses belles fresques. — San Salvador où se voient trois beaux tableaux de Conchello. — San Bartolomé, vieux monument où se trouve un autel du St Sépulcre qui daterait du règne de Constantin-le-Grand. — San Juan del hospital, on y remarque un tableau de José Garcia, la bataille de Lépante.

On comptait 27 couvents d'hommes ou de femmes à Valence : celui de San Miguel de los Reyes, construit avec les pierres enlevées aux ruines de Sagonte. — Santo Dominguo, où deux chapelles de son église, San Vicente Ferrer et la Capilla real, sont admirées pour leur construction et leurs richesses artistiques. — El Temple, ancien palais arabe transformé en couvent par les Templiers. — La Congregacion, devenue caserne. — Los Jesuitas, vaste édifice où l'on a mis le gouvernement civil, la députation provinciale et les archives générales de l'ancien royaume. — La chapelle de San Cristobal, casa natalicia de Vicente Ferrer.

Valence possède plusieurs hôpitaux, une Université qui maintient au premier rang l'instruction religieuse. — Le Seminario Conciliar, dont l'église possède une belle Cène de Ribalta sur le maître-autel et plusieurs autres bons tableaux. Chaque semaine au chant du *Miserere* le tableau est enlevé à l'aide d'un mécanisme invisible. Quand il a disparu, quatre rideaux s'ouvrent

lentement et laissent voir un magnifique crucifix de grandeur naturelle, très vénéré à Valence ; en même temps les prêtres terminent le chant du *Miserere,* les rideaux se referment avec lenteur et le tableau de Ribalta reprend sa place.

Cette ville a une école normale, des écoles primaires et d'adultes, une académie des beaux-arts à laquelle sont attachés des professeurs ; un conservatoire des arts ; une école de commerce et plusieurs autres établissements secondaires et scientifiques. La Bibliothèque publique de l'Université possède 40.000 volumes ; celle de l'archevêché, publique aussi, compte 10.500 volumes. Le Musée, dans une salle réservée duquel se voit une collection de tableaux très remarquable.

Le théâtre est spacieux, mais très simple. Il y a aussi à Valence l'immanquable Casino et un hippodrome. — Le *Presidio,* immense atelier où 1.500 détenus travaillent à toute sorte de métiers dont ils retirent un certain bénéfice. La pensée qui a inspiré cette fondation fut sans doute celle de la charité, cette vertu éminemment catholique, qui a fondé à Lyon un refuge pour les libérés repentants, désireux de se réhabiliter en travaillant, et sous la direction d'un prêtre pieux et zélé, dont ils mettent à profit les excellents avis et l'instruction religieuse qu'ils y reçoivent. Après un séjour plus ou moins long, une bonne conduite soutenue dans cette maison de S. Léonard, le certificat et les démarches du Directeur facilitent à ces hommes redevenus honnêtes et travailleurs des emplois lucratifs. Ils rentrent dans la société, qui, jusque là, les avait repoussés de partout, où ils avaient été forcés en quelque sorte de commettre de nouveaux délits pour retrouver le pain de la prison, puisque même les ateliers leur étaient fermés. En sortant de la maison de S. Léonard, d'où ils emportent un petit pécule, ce ne sont plus des parias, s'ils y ont mérité une attestation de bonne conduite. J'ai cru devoir placer ici cette petite note sur

une institution des plus intéressantes, et qui déjà, a réduit sensiblement dans le ressort de Lyon le nombre des récidivistes. Il est à désirer que les fondateurs de la maison de S. Léonard de Lyon trouvent des imitateurs dans toute la France.

CHAPITRE HUITIÈME

Les Promenades de Valencé. — Ses orangers et ses citronniers. — Le Guadalaviar. — Le système d'arrosage établi par les Maures. — La fertilité. — Le tribunal des eaux ou *Cort dos acequieros*. — Les aveugles et leurs guitares. — Les *Mozos de la escuadra*. — Encore la tartane. — Départ pour Madrid. — Jativa la jolie et sa belle campagne. — Almansa. — Désespoir d'un nouveau marié qui a perdu sa femme. — Le train emporte la belle à Alicante. — Lazzis de voyageurs français. — Désordre au bureau des bagages de la gare. — La Manche. — Ses solitudes où pourtant Don Quichotte a eu tant d'aventures. — Ses immenses champs de blé. — Changement d'aspect le long du Guadiana. — Valdepenas renommé pour son vin. — Le *Puerto de los Perros*. — La route dans cet étroit passage de la Sierra Morena où Don Quichotte fit ses culbutes et Sancho Panza une heureuse trouvaille. — Cuenca avec ses huit ponts dont un est remarquable. — Son antique cathédrale gothique. — C'est une ville déchue.

La Glorieta est la promenade principale, elle est située près de la Douane et de la Capitainerie générale : plantée de beaux arbres, on y cultive aussi des fleurs. L'Alumeda, autre promenade, est sur la rive opposée du Guadalaviar. Les arbres des tropiques, des bambous énormes, les chirimoyas et les bananiers produisent des fruits excellents. Mais rien n'égale la beauté des orangers, dont le feuillage épais et lustré retombe jusqu'à terre couvert de son fruit d'or, et les citronniers moins élégants de forme, mais toujours surchargés de fleurs et de fruits.

Les pétales, en tombant, recouvrent la terre comme la neige de nos contrées plus froides et parfument l'atmosphère, en même temps que l'arbre est chargé de fruits mûrs et de ceux qui commencent à se former.

Le Guadalaviar, presque toujours à sec en été, soit par le manque de pluies, soit par les nombreuses saignées pour l'irrigation, devient quelquefois, en hiver, un terrible torrent.

Les Arabes, ont établi dans toute la campagne de Valence, un admirable système d'arrosage au moyen de 8 canaux principaux qui se subdivisent en *arequias* ou canaux plus petits. Grâce à ces travaux que l'on a conservés, la fertilité est admirable sur tous les points de la *huerta* et ne se repose jamais, une récolte remplace bientôt celle qu'on vient de rentrer. Le maïs atteint de 5 à 8 mètres de hauteur; le chanvre et le blé y sont d'une beauté, d'une longueur et d'une force que je ne leur ai vu nulle part ailleurs. La culture du riz exige un terrain marécageux dont les émanations produisent assez souvent des fièvres.

On ne doit pas manquer d'assister à une séance du tribunal des eaux, cette institution établie par les Arabes a été sagement conservée. Sa simplicité est admirable. Ni soldats, ni gendarmes pour maintenir l'ordre. Pas d'huissiers, pas d'avoués ni d'avocats; les juges, simples cultivateurs, sont nommés par les cultivateurs. Cette cour, *La Cort dos Acequieros*, se réunit tous les jeudis à midi en plein air, devant le portail latéral de la *Seu*. Le chapitre fournit le canapé pour les juges, pas de table, parce qu'il n'est besoin ni de papier, ni de plume, ni d'encre. Ce tribunal rappelle la simplicité du roi S. Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes.

Les plaideurs se présentent à leur tour deux à deux. Le plaignant expose ses griefs avec les gestes les plus énergiques, les plus expressifs; l'adversaire n'est pas moins véhément dans ses répliques. Le syndic de l'*acequia* écoute les parties, les interroge et la cour délibère et rend son jugement. Le syndic fait connaître la

sentence, il est très rare que les délinquants refusent de s'y soumettre.

On entend souvent dans les rues des aveugles (*ciegos*) drapés dans leur mante faisant vibrer les cordes de leur *bandarria*, quelquefois de la *gaïta* ou de la *dulzaina* (musette) et chantant sur un rythme étrange, des modulations bizarres, les *oraciones* en l'honneur des saints. La guitare est fort en usage aussi à Valence comme dans toute l'Espagne où il est fort amusant de voir les conscrits, à l'époque du tirage, assis sur les portes et tirant de leur guitare les sons plaintifs des adieux à leur fiancée ou des accords de bravoure s'ils ne rêvent que de gloire. La mélodie laisse le plus souvent fort à désirer et ces jeunes gens tenant la guitare plus ou moins gracieusement, dans des poses parfois un peu raides, ne laissent pas que de produire un singulier effet sur l'étranger qui les voit pour la première fois, mais *es cosa de Espana*.

Les *Mozos de la escuadra* sont assez remarquables, ils remplissent l'office de nos gendarmes et sont chargés d'arrêter les malfaiteurs jusque dans les lieux les plus retirés des montagnes. Surchargés de plumes de coq, de ceintures rouges, de pistolets, de poignards, de mousquets les plus arriérés, ils produisent au premier abord à qui les rencontre dans un lieu écarté l'impression désagréable que causerait la vue des bandits qu'ils poursuivent.

J'ai nommé la tartane comme voiture remplaçant nos fiacres à Valence, mais je n'ai pas vanté ses précieux avantages. En voici la structure : deux bancs posés sur des traverses assises sur les essieux des deux roues, surmontées de bâtons retenant des cerceaux formant voûte au-dessus des voyageurs, le tout revêtu d'une toile quelconque, toujours peinte plus ou moins pittoresquement. Des planches souvent mal jointes, séparent du sol, laissant parfois entrer la poussière du chemin. Dans cette machine, le patient secoué d'une horrible manière a fort à faire

pour se maintenir assis. Les plus prudents ont soin de se placer entre deux compagnons obèses afin d'être moins contusionnés. Le cocher, assis tant bien que mal sur le devant de cette charrette, frappe le pauvre bidet à grands coups de fouet et surtout du manche, en l'accablant d'injures ou de jolis surnoms, c'est là le plus souvent sa seule ration d'avoine. Quant à l'automédon, il chante en même temps sans aucune harmonie. On est charmé d'atteindre le terme de la course et de quitter cet instrument de torture.

Nous partîmes de Valence en nous dirigeant sur Madrid d'où nous voulions revenir ensuite aux rivages de la Méditerranée par Alicante. Les environs de Valence sont une suite incessante de jardins d'arbres fruitiers. Nous passâmes à Jativa ou San Felipe de Jativa une des plus jolies petites villes d'Espagne. Adossée à sa haute montagne, elle est couronnée de vieilles murailles crénelées qui lui donnent un aspect sévère. Mais à ses pieds et à perte de vue s'étale une campagne d'une fertilité admirable. C'est un océan de verdure parsemé de jardins d'orangers, de grenadiers, que dominent majestueusement de magnifiques palmiers. Jativa est restée une cité arabe. Elle conserve son caractère mauresque, on a voulu changer son nom en celui de San Felipe, mais peu à peu elle reprend celui de Jativa qui est arabe. L'abondance des eaux est remarquable, on visite surtout la *Fuente de los veinte y cuatro canos* près de l'une des entrées de la ville.

L'église est belle. La maison de ville, l'école, la lonja de Seda, la plaza de Toros et une belle promenade d'où la vue s'étend sur toute la campagne attirent le visiteur.

En quittant Jativa, le chemin de fer continue le long d'une allée de riches jardins plantés de muriers, de grenadiers, d'orangers, dont on pourrait presque cueillir les fruits en allongeant le bras en dehors du wagon.

Nous arrivons à la station d'Almansa où je ne passerai jamais

sans me rappeler la gare de cette ville boueuse, et l'aventure tragi-comique à laquelle nous assistâmes. On ne peut se faire une idée du désordre, de la confusion qui régnaient dans cette gare, point de bifurcation pour Valence et Alicante. A l'arrivée du train venant de Madrid, tous les bagages étaient jetés pêle-mêle un peu partout, chaque voyageur allant chercher dans ce chaos ce qui lui appartenait, au milieu des cris croisés, des bousculades de tous ces gens pressés, harcelés par les employés criant de leur côté : hâtez-vous, voyageurs, les trains vont partir ! Des voix plus nombreuses et sur un ton désespéré criaient plus fort encore : je ne trouve pas mes effets ! Tout à coup, nous entendons des cris désespérés, des cris à fendre l'âme. C'est un élégant jeune homme qui rentre au bureau tout en larmes : *Dios mio!* le train d'Alicante qui vient de partir et qui emmène ma femme, que va-t-elle devenir toute seule, *Dios mio !* que va-t-elle devenir ? Il se trouvait dans cette bagarre plusieurs français voyageurs de commerce enchantés d'un épisode qui leur promet pâture de malices. Tout le monde entoure le pauvre désolé, on cherche à le consoler en lui disant qu'il prendra le premier train suivant et qu'il retrouvera sa compagne : mais, répond-il, le premier train ne part que dans vingt-quatre heures, tout un jour *Dios mio !* et ses cris redoublent et ses larmes aussi. Un des français lui demande alors si sa femme est très jeune. — Sans doute, et nous venons de nous marier.— Oh, oh ! c'est grave, reprend un autre. — Est-elle jolie ? dit encore le premier. — Jolie, *Dios mio,* jolie que c'est un amour de femme. — Et les méchants de partir d'un éclat de rire impitoyable qui gagne la nombreuse assistance. — Mais alors, reprend le plus malin questionneur, elle ne manquera pas de chevalier galant qui s'empressera de se mettre à son service. — Mais c'est toute ma frayeur *Dios mio !* puis, elle n'a point d'argent. — Raison de plus, c'est à qui prendra des droits à sa reconnaissance, elle n'aura que le choix. — *Dios mio ! Dios mio!* — Moi, senor, je la vois d'ici entourée d'une foule empres-

sée d'adorateurs, c'est à qui lui offrira son cœur, sa bourse et son bras, soyez tranquille, elle ne manquera pas de donner la préférence au plus aimable et vous la retrouverez demain hors de peine, ayant même fort bien passé son temps. — A ce méchant discours, le jeune époux éperdu sanglotait à faire pitié. Nous cherchâmes en vain à lui faire entendre des encouragements plus convenables, mais il ne cessait de crier et de pleurer. Le train repartait pour Madrid nous dûmes le laisser à son désespoir.

Almansa est de la province d'Albante, à peine a-t-on quitté celle de Valence que brusquement on a changé de climat et retrouvé la végétation du nord.

On voit à Almansa la pyramide élevée par Philippe V en mémoire de la bataille du 25 avril 1707 entre son armée et celle de l'archiduc d'Autriche. Les troupes françaises qui furent victorieuses étaient commandées par Berwick, anglais naturalisé français. H. de Ruvigny qui commandait l'armée anglaise était français, il avait pris du service en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. Son armée perdit 112 drapeaux, son artillerie et ses bagages. En récompense du zèle des habitants d'Almansa pour la cause royale, cette ville reçut le titre de *Fidelisima* qui fut ajouté à ceux de *muy noble y muy leal*, qu'elle possédait déjà. Le vieux château démantelé domine la vaste plaine, du sommet d'un énorme cône.

On traverse ensuite le pays de la Manche, nom qui lui vient de l'arabe *Manxa* (terre desséchée), aux plaines immenses et sans arbres, aux minces et très rares filets d'eau. Le territoire de cette ancienne province dont la dénomination a presque disparu fait maintenant partie des provinces nouvelles d'Albante, de Tolède, de Cuenca et de Ciudadreal qui est au centre et en a gardé la majeure partie. Elle était comprise dans l'ancien royaume de la Nouvelle-Castille. On y trouve en grand nombre des nappes d'eau salée et les plantes salines y abondent et sont recherchées par les bestiaux et pour la fabrication de la soude ; la population

est peu nombreuse et très-pauvre. On parcourt des espaces considérables sans trouver une habitation. Le soir, alors que le crépuscule fuit devant la nuit, on se croirait entouré des grandes eaux. Les lièvres abondent dans ces immenses solitudes où l'on voit paître de loin en loin de grands troupeaux. Les chevaux sont de bonne race. Il a fallu toute l'imagination de Cervantès pour illustrer ce pays des mille aventures du chevalier de la triste figure. Mais il ne faut pas parler de Don Quichotte à Porto Lapiche qui conserve une haine invétérée pour l'auteur de son histoire. Nous ajouterons au triste tableau que nous venons d'ébaucher, que le climat est désagréable, la chaleur excessive ; et lorsque les rares pluies y sont encore plus rares, les interminables champs de blé périssent brûlées, les sauterelles se joignent aux autres calamités de ces pauvres régions.

Il faut arriver au cours du Guadiana pour que l'aspect de cette désolation soit remplacé par des accidents de terrain, des arbres, de l'ombre et la possibilité de l'irrigation. Un peu plus loin, des côteaux, des sources, des cours d'eau et enfin des vallées profondes, de nombreuses sources d'eaux minérales, des mines et surtout celles de cinabre d'Almaden dont il a été parlé dans tous les temps. Les points favorisés du territoire produisent des légumes, de bons fruits, les pêches de Granatula sont renommées, le vin de Valdepenas ne l'est pas moins. Et puisque je parle de Valdepenas, j'ajouterai que M. Th. Gauthier dit avoir vu là, sur la droite de la route, des piliers sur lesquels étaient exposées trois ou quatre têtes de malfaiteurs. Je n'ai jamais trouvé en Espagne cette affirmation de la réputation colossale de la péninsule, au sujet des brigands qui y règneraient sur les grands chemins, et les innombrables atrocités qu'ils y commettraient. Je ne veux cependant pas présenter les récits des voyageurs comme des amplifications, presque des mensonges, puisque j'ai l'audace de m'enrôler, mais infime, dans cette phalange. Toujours est-il que je n'ai jamais vu ces malfaiteurs ni

trace aucune de leurs hauts faits ou de leur châtiment, dans mes sept ou huit pérégrinations péninsulaires.

Il m'était arrivé de suivre comme les Maures expulsés d'Espagne le *Puerto de los Perros* (passage des chiens), gorge étroite que le torrent a creusé en laissant bien juste à côté de lui la place de la route. Elle a reçu ce nom injurieux du passage des Maures vaincus retournant en Afrique, et emportant avec eux l'activité et aussi la science des œuvres admirables qu'ils y ont laissées. Cet étroit passage est vraiment remarquable entre ces blocs énormes, ces veines de marbre. Dans les fissures se suspendent des chênes verts, des lièges monstrueux qui semblent bien petits sur ces géants de pierre. En avançant, la végétation devient un fourré impénétrable ; on aperçoit à travers les feuilles des perles brillantes que les rayons solaires semblent former dans l'eau. Un parapet préserve tant bien que mal la voiture lancée au grand galop des mules dans ces mille détours au-dessus d'un abîme de plus de 200 mètres, dans cette *Sierra Morena* illustrée par la pénitence de Don Quichotte faisant des culbutes sur les rochers aigus, et la trouvaille que fit Sancho Panza de la valise de Cardenio, bien fournie de doublons et de linge fin.

Puis, la *Sierra* franchie, on se trouve dans un pays nouveau, ce n'est plus l'Europe, dirait-on, c'est presque l'Afrique. La nature devient puissante et se pare de magnifiques végétaux des climats brûlants dont on nous montre des diminutifs dans nos serres chaudes.

Mais nous sommes encore dans la Manche, où moins favorisés que Don Quichotte il ne nous arriva rien de remarquable dans cet interminable désert, si ce n'est l'ennui en le traversant et la joie d'arriver à Cuenca posée en échelons sur sa colline de roches vives, avec ses hautes maisons le long de ses rues étroites, tortueuses, mal aisées et mal entretenues, avec ses deux rivières le Jucar et le Huecar qui courent au fond de

déchirures pour se joindre bientôt et n'en former qu'une seule. Cette espèce de pyramide d'édifices dans son enceinte de murailles fit bientôt tomber la joie que nous avions éprouvée en y arrivant. Nous visitâmes ses six portes, ses huit ponts dont celui de *San Pablo* sur le Huecar est d'une hardiesse étonnante, et d'une solidité qui défie les siècles, appuyé à ses deux extrémités sur deux collines de rochers, il mesure quatre-vingt-dix-huit mètres de longueur ; quatre piles de quarante-deux mètres de hauteur le soutiennent, c'est un véritable monument digne d'attention. Puis, un ennui consolidé vous prend pour ne vous quitter qu'en fuyant ce maussade coin du monde, non toutefois sans avoir vu la cathédrale gothique très ancienne. Elle mesure quatre-vingt-sept mètres de longueur sur trente-neuf de largeur. Elle a trois nefs jusqu'au transept, de ce point elle forme un demi-cercle en double nef autour du maître-autel, avec des chapelles assez remarquables commes celles de la partie inférieure. Cette église est riche en peintures, la sacristie en possède aussi et de plus de riches ornements et un tombeau. On visite encore avec intérêt la vaste *sala capitular*. Il ne reste rien à Cuenca de ce qui l'illustrait jadis, ni ses collèges, ni ses imprimeries, ni ses manufactures, tout a disparu. Les arts et les sciences y occupaient un haut rang. Les Maures y élevèrent une puissante forteresse, elle résista neuf mois au roi Don Alphonse de Castille, qui y entra le 21 septembre 1177.

CHAPITRE NEUVIÈME

Mines de sel gemme de Minglanilla. — Utiel. — Madrid, son origine. — Hôtel des Princes. — Gaîté des Madrilègnes. — Climat. — L'eau d'orge. — Orgueil et prévention des Espagnols. — Palais royal. — La chambre des députés. — Théâtre del Principe. — Monument du dos de mayo. — L'armeria. — Le Buen retiro et ses caricatures dans ses beaux ombrages. — Le Prado, la foule et la poussière qu'élèvent les beaux équipages. — Le musée. — Le peintre Goya.

On visite à Minglanilla les mines de sel gemme qui forment un banc d'une grande étendue, ce sel est d'une extrême dûreté. Le banc est au fond d'un vallon très resserré. Il faut trois heures pour le visiter et suivre ses belles cavités. En 1837, pendant les guerres civiles, l'escalier de deux cent-sept marches fut détruit, on descend maintenant à l'aide d'un treuil. On a pratiqué, à quarante mètres de profondeur, une cinquantaine de galeries ou rues que soutiennent d'énormes piliers. Elles sont taillées dans le banc à une hauteur de dix mètres et une largeur de douze ou quinze mètres, leur longueur varie de cent à huit cents mètres. Vers le puits, au sud, une salle de trois cents mètres de longueur sur cinquante de largeur et une hauteur de soixante-cinq était autrefois remplie de l'eau provenant des infiltrations de la montagne que l'on a fait écouler au moyen d'une galerie de quinze cents mètres. La lumière que projettent les torches des guides reflétée par les innombrables facettes de sel

sous ces voûtes souterraines produit une impression indéfinissable. Cette mine était exploitée par les Romains. Maintenant les difficultés du transport nuisent à son exploitation qui a peu d'activité. Le sel très pur renferme cependant quelques rares parcelles de cuivre.

De Cuenca il n'y avait pas de route directe pour Madrid et nous dûmes retourner jusqu'à Utiel pour la retrouver. Une belle et longue avenue de beaux arbres, bordée de jolis jardins, rend l'entrée d'Utiel très agréable et prévient en faveur de cette jolie petite ville, qui cependant n'offre rien d'assez remarquable pour retenir le voyageur. Et bien que les Barcelonais nous eussent répété « Vous allez à Madrid à quoi bon ? Ce n'est pas une capitale, Barcelone à la bonne heure, » il nous tardait d'arriver dans la ville où Gil Blas avait brillé.

Nous y arrivons enfin dans cette capitale d'une antiquité très douteuse, bien que d'après le calendrier officier espagnol cette antiquité remonte à 4038 ans. Mais les Espagnols aiment trop à flatter leur pays pour qu'on puisse admettre tous leurs calculs. Au fait, c'est Philippe II qui a érigé en capitale cette cité qui avait déjà quelqu'importance. En 939, le dimanche des Rameaux disent les chroniqueurs, Don Ramiro entra dans Mageril évidemment berceau de Madrid actuel. En 1083 Alphonse VI s'en empara définitivement et lui accorda des *fueros*. Ferdinand IV et Alphonse II y réunirent les Cortès trois fois. Henri III y fut couronné en 1394. Nous nous bornerons à cet aperçu, n'ayant pas l'intention de faire de ce simple récit une histoire d'Espagne.

Nous logeâmes à l'hôtel des princes, sur la place connue sous le nom de Puerta del sol, qui lui vient de ce qu'autrefois il y avait là une chapelle, au-dessus du portail de laquelle était figuré un soleil en peinture ; nous étions au centre du mouvement. En 1834, nous avions trouvé à Madrid toute la gravité castillane, quarante ans plus tard nous y avons remarqué un changement extraordinaire en tout et pour tout. La langue elle-

même s'est altérée ; à table d'hôte les espagnols admiraient la prononciation d'une jeune personne née en Espagne de parents français, elle ne prononçait jamais la lettre S. Quant à moi, je ne pouvais admirer ni son langage ni ses manières par trop cavalières, elle était là avec son père et sa mère, je n'ajouterai rien ; nous l'appelions Velasquez, ma fille et moi, afin de nous transmettre nos impressions sans inconvénient. Quoiqu'il en soit, nous n'avions plus le même plaisir à entendre causer et discuter dans cette langue sonore et si belle. Un magistrat très distingué du reste et d'un certain âge déjà, venait souvent voir un parent malade pendant le dîner à table d'hôte ; autant ce parent était grave et distingué dans ses manières et sa conversation, autant le magistrat madrilègne était pétulant et étourdi, il ne se donnait pas le temps de finir ses mots.

La dernière fois que nous avons séjourné à Madrid, et ce séjour a été de plusieurs mois, nous avons été étonnés de la légèreté, de la gaieté folle et pétulante des Madrilègnes, nous entendons parler de l'ensemble de la population. Dans la classe élevée, les exceptions à ce jugement sont nombreuses et complètes. Mais occupons-nous d'abord des curiosités que renferme cette ville de près de trois cents mille âmes, nous ne répéterons pas les détails que donnent les guides du voyageur, mais nous dirons assez pour satisfaire le lecteur ; il est dans les livres tant de curiosités qui n'en sont pas sur les lieux.

On sait que Madrid est la capitale la plus élevée de l'Europe, sur un sol inégal et sablonneux dont la blancheur rend l'ardeur du soleil pénible et même dangereux pour les yeux, aussi y compte-t-on beaucoup d'aveugles. Il est au milieu d'une plaine aride, bornée au nord par les hautes montagnes de Somosierra et de Guadarrama ses fournisseuses de glace, ses limites sont des autres côtés un immense horizon.

On prétend qu'autrefois le climat de Madrid était si bon qu'il décida Philippe II à en faire sa capitale, toujours est-il que le

ciel y est presque toujours pur et serein, mais l'air y est sec, vif et pénétrant surtout en hiver, et dès lors dangereux pour les poitrines délicates, pour les gens nerveux. Lors même que l'air ne souffle pas, on en ressent les mauvais effets, de là vient le proverbe :

El aire de Madrid es tan sutil
Que mata á un hombre
Y no mata á un candil.

Le printemps est très doux mais souvent pluvieux. La chaleur en été est insupportable ; l'automne sec et beau jusqu'en novembre, mais l'hiver fait ressentir un froid que l'on explique par le voisinage des montagnes ; explication incomplète à mon avis, toujours est-il qu'on souffre plus à Madrid sous quatre degrés de froid, qu'à Paris avec dix à douze degrés. Puis tout à coup surviennent de magnifiques journées, tièdes et sereines, un soleil éclatant ; mais il faut se défier, car si le lendemain l'air vient à souffler du Guadarrama on est pénétré, il envahit la poitrine, il faut s'envelopper soigneusement dans son manteau, se couvrir la bouche, sinon on peut être victime de la maladie du pays : la pulmonie si aiguë et si prompte, qu'elle amène la mort au bout de deux ou trois jours. Je crois que l'absence d'arbres dans tous les alentours et au loin de cette ville est une des causes de son terrible climat. La santé des étrangers trouve un autre ennemi, une colique convulsive ayant quelqu'analogie avec celle des peintres. Enfin, on dit proverbialement que les Madrilègnes les plus robustes doivent composer leurs repas de tisanes et de pilules, toujours est-il que je n'ai vu nulle autre part ingurgiter autant d'eau d'orge ; les cafés mettent bien en vue l'immanquable écriteau qui l'offre à leurs clients, et à mon avis, il suffit d'en prendre une fois pour ne pas y revenir. Mais Madrid est la ville la plus altérée du monde.

J'ai dit le jugement des Catalans sur leur capitale ibérienne, mais les vrais Espagnols disent tout au contraire : *No hay que*

un Madrid; solo Madrid es corte. (Madrid seul est une capitale). Ils disent encore : *Donde esta Madrid calle el mundo,* ou bien encore en généralisant : *Quien dice Espana dice todo.* Si le Catalan est outrecuidant dans son orgueil provincial, l'Espagnol est exclusif dans son admiration pour son pays, et pour le mettre au-dessus de tout autre, en tout et pour tout. Me trouvant un jour en wagon avec un homme décoré dont la conversation avait été des plus agréables depuis notre rencontre et prouvait beaucoup d'instruction, il en vint à parler de l'Espagne comme d'un pays incomparable et des Espagnols comme du peuple supérieur à tout autre. — « Voyez, dit-il, nos chemins de fer, vos ingénieurs français et anglais sont venus étudier les nôtres ; l'Espagne va en être sillonnée, tandis que vous vous n'en n'avez à peu près point (il n'y avait encore dans la Péninsule que celui de Madrid à Alicante terminé, et un faible tronçon commencé de celui de Madrid en France). De vos imprimeurs, lequel pouvez-vous comparer à notre immortel Ibarra ? Que sont tous vos Didot et autres auprès d'Ibarra ? » il en fut ainsi de tout absolument. Je finis par garder le silence, il était devenu impossible de parler raison et il continua son monologue jusqu'à notre arrivée. Mais oublions cette gloriole, et reconnaissons que l'Espagne est un beau pays et le peuple espagnol un grand peuple qui a fait de grandes choses.

Nous devions commencer par visiter les curiosités et les monuments de Madrid et nous parlerons ensuite des Madrilègnes.

Le Palais royal fait un bel effet ; c'est un grand bâtiment carré, solidement construit en belles pierres, avec un grand nombre de fenêtres, de portes, de colonnes, de pilastres doriques ; d'immenses terrasses descendent jusqu'au modeste *Manzanares* au mince filet d'eau en été. Ces terrasses soutiennent le palais, elles en forment aussi les jardins. Vu du pont de Tolède, d'une grande richesse de mauvais goût, ce palais fait un très bel effet, mais la Naïade du lieu trouve ce pont hors de propor-

tion avec la pauvre rivière que d'innombrables blanchisseuses utilisent en recueillant dans des excavations le peu d'eau qu'elle fournit pendant la plus grande partie de l'année, et que les poètes pourraient dire provenir des larmes de la nymphe désolée de son délaissement. Dans le palais, on voit de beaux plafonds peints par des artistes célèbres. Napoléon trouvait le grand escalier plus beau que celui des Tuileries. La magnificence du lieu est le panorama que l'on a devant soi, un peu lointain mais grandiose, le Guadarrama chargé de neiges, le lugubre Escurial palais, couvent, prison. On croit voir à une faible distance cette énorme construction imaginée par le sombre Philippe II, mais nous en parlerons bientôt plus au long.

Le Palacio del Congreso (chambre des députés) dont M. Th. Gauthier dit que ce bâtiment est entremêlé de colonnes pœstumniennes et de lions en perruque d'un goût si abominable, qu'il doute qu'on puisse faire de bonnes lois dans une architecture pareille.

En face de ce palais, au milieu de la place, on a élevé une statue en bronze de Miguel de Cervantes, si l'on peut trouver l'emplacement bien choisi, toujours est-il que la statue devrait être meilleure.

Nous aurions trop peu de choses à dire des autres édifices publics, ils offrent cependant matière à critique.

Le théâtre del Principe est bien ordonné, commodément distribué, d'excellents acteurs y jouent des comédies, des drames, des *sainetes*, des intermèdes, et des féeries mêlées de danses et de divertissements. Les chœurs sont très médiocres, on peut dire beaucoup mieux des comparses. Le ballet ne mérite pas qu'on le cite, il faut aller à Séville pour admirer le *baile nacional*.

Le monument en mémoire des victimes du dos de mayo situé sur le Prado, rappelle un peu l'obélisque Luxor de la place de la Concorde à Paris. Malheureusement, celui de Madrid n'est pas d'une seule pièce. On voit partout, à Madrid surtout,

des gravures et des tableaux représentant ce monument ; les français y sont représentés en véritables tudesques aussi laids que possible.

L'*armeria* a été rêtablie dans un meilleur ordre. Si le musée d'artillerie de Paris est plus riche, on trouve dans l'*armeria* de Madrid des armures qui n'existent nulle part ailleurs. J'y ai remarqué aussi, de la part du personnel, une politesse et une complaisance parfaites.

Des fontaines rococo, des églises peu remarquables, on chercherait en vain des monuments à Madrid. Allons au *Buen retiro*, résidence royale peu royale. Jardin très ombragé, beaucoup de fleurs éclatantes mais peu rares, de petits bassins à rocailles et maigres jets d'eau, quelques pièces d'eau animées de cygnes en bois peint, un châlet qui ne l'est guère, tout auprès une étable avec sa chèvre et son chevreau empaillés, une truie et ses petits marcassins en pierre, ce qui est beaucoup plus propre. Mais, qu'allons-nous voir à quelques pas où l'on ouvre mystérieusement une porte ? vous entrez, et vous vous trouvez devant d'abominables automates qui filent au rouet, battent le beurre et bercent des enfants en bois dans leurs berceaux. On entend le bruit sourd de la machine qui met toutes ces poupées en mouvement, l'illusion est complète. Dans une pièce voisine, on se trouve auprès d'un vieux malade, mais ne le plaignez pas, il est en bois, sa tisane est sur une table près de lui. La vaisselle indispensable est là aussi en évidence sous le grabat. Une statue équestre en bronze de Philippe V, mérite cependant l'attention au *buen retiro* où le bon peuple admire les pauvretés que nous venons d'énumérer.

Malgré cette description moins que laudative, j'aimais à aller me promener au *buen retiro* que je préférais de beaucoup au *Prado* où la foule soulève une poussière pénible, où l'on passe et repasse devant les élégantes et les élégants nonchalamment assis sur des chaises de fer, déguisant mal l'ennui qui les tra-

vaille, si leur malice ne s'exerce pas aux dépens des groupes qui passent devant eux. Sur les deux côtés de la promenade, les équipages bercent mollement dans leur allure lente des femmes aux plus belles toilettes, que bien souvent le mari et le père ne pourraient payer. En général, en Espagne, les dames en voiture ou à pied, portent des robes de couleur très claire et d'une extrême fraîcheur, le luxe y est si répandu qu'il devient un problème pour qui refuse d'écouter la médisance à l'égard d'une bonne partie de celles qui l'étalent. Partout en Espagne, à l'heure que la mode a fixée, les promenades deviennent des parterres émaillés des belles promeneuses ; ne sont-elles pas les plus charmantes fleurs !

Le musée de Madrid est des plus remarquables, son extrême richesse en tableaux des plus grands maîtres demanderait des volumes de description. On s'y oublie, on ne cesse d'y retourner, car on ne s'y lasse pas d'admirer. Un chef-d'œuvre entrevu vous arrache à celui que vous contemplez, mais vous y revenez et chaque fois ainsi, et l'on part de Madrid en regrettant de s'éloigner de ce musée où l'on ne pourra plus retourner, où l'on a si souvent passé des heures vite écoulées.

Comme architecture, ce monument a du style, dans l'intérieur surtout où les tableaux sont bien éclairés. La façade sur le *Prado* laisse cependant fort à désirer. On voit au cabinet d'histoire naturelle le mastodonte, peut-être le Behemet de la Bible, un pépite d'or vierge qui pèse plus de 8 kilogrammes, des kongs chinois qui rendent, au dire de M. Th. Gauthier, le son d'un chaudron dans lequel on donne un coup de pied. On y voit aussi une série de tableaux représentant toutes les variétés des croisements des races blanches, cuivrées et noires. On ne doit pas manquer d'aller voir à l'académie, d'admirables Murillo, Ribeira, Greco et Goya petit-fils de Velasquez et le dernier grand peintre de l'Espagne. Les Lopez marquent la décadence devenue complète. L'ère des révolutions n'est pas celle des arts

ni de la littérature, presque jamais celle du bon sens. Nous avons nommé Goya ; que de génie et d'originalité réunissait ce peintre, la moindre ébauche de sa main en dit plus, sur les mœurs espagnoles, que les plus longs récits. Sa vie agitée, son ardeur fougueuse, ses talents si variés, le rangent parmi les peintres des plus belles époques, il est mort à Bordeaux en 1828, il était Aragonais. Son activité extraordinaire lui a permis de produire beaucoup. Tout était bon dans sa main ; avec les instruments les plus incroyables il créait des chefs-d'œuvre, puisant la couleur dans des vases quelconques, il la distribuait avec des bâtons, des balais, des éponges, des lambeaux de linge, ou toute autre chose. On croyait voir un maçon appliquant du mortier. C'est ainsi qu'il donnait les tons, il perfectionnait avec le bout des doigts. En s'y prenant ainsi, en peu d'heures un pan de mur se trouvait revêtu d'une belle fresque.

CHAPITRE DIXIÈME

La *plaza mayor* de Madrid. — La *Puerta del sol* et les filous. — La poste aux lettres et les étudiants pauvres. — Pélerinage de S. Isidore. — Ma fille y est victime d'une voleuse. — L'Escurial. Description de cette lugubre merveille. — Joie d'en sortir. — Pavillon de Charles IV. — *Granja de la Fresneda.* — *Silla del rey.* — Retour à Madrid. — Compliments de n'être pas mort à l'Escurial et de n'avoir pas été dépouillé du tout. — La *Granja de San Ildefonso.* — Aranjuez, oasis ravissante au milieu du désert. — Le palais, les jardins. — Retour à Madrid.

La *Plaza mayor* est très belle. Les maisons qui l'entouraient furent démolies sur les ordres de Philippe III et reconstruites en deux ans, telles qu'on les voit aujourd'hui avec leurs portiques. Elle servit autrefois à la représentation des pièces religieuses de Lope de Vega, aux exécutions criminelles ou politiques, aux crises populaires, aux fêtes publiques et, en 1846, aux courses de taureaux, lors du mariage de la reine Isabelle et de l'infante sa sœur.

La *puerta del sol,* dont nous avons déjà dit quelques mots, est une espèce de carrefour où aboutissent les plus belles rues de la capitale. Elle rappelle en quelque sorte le Forum romain. C'est le lieu de rendez-vous de tous les oisifs qui ont besoin du grand air, de nouvelles et de politique. La chronique y accourt de tous les points de la ville, on y crie à rompre les tympans tous les journaux. La *Iberia* surtout m'a fait souvent donner au

Diable les journaux qui devraient tous y aller et n'en pas revenir, car je crois qu'ils sont partis de son laboratoire, ils font trop ses affaires. Les *fosforos* ou *cerillos* (allumettes en cire) les *palillos* (cure-dents) s'y vendent à profusion. Mais les voleurs surtout y exercent leur industrie, ce sont les descendants déchus des anciens brigands ; tout dégénère en ce monde, les voleurs comme les révolutionnaires. On ne peut compter le nombre des mouchoirs de poche enlevés, et tout ce qui se trouvait auprès. Je me tenais sur mes gardes et j'ai pu distribuer des taloches aux plus novices, les autres emportaient mes foulards.

La poste aux lettres est très près de la *Puerta del sol.* J'y vais et comme dans toute l'Espagne je parcours la liste des lettres de la poste restante ; les lettres y sont numérotées et classées par ordre alphabétique. En indiquant le numéro à l'employé, il vous remet ce qui est pour vous, après s'être assuré de vos noms pour éviter toute erreur. Contre les piliers de la porte, on trouve affichées toutes sortes d'annonces, même celles des étudiants qui pour gagner de quoi achever leur cours, se proposent pour valets de chambre, cireurs de bottes, commissionnaires, ciceroni, etc, etc.

Le jour de la fête de Saint Isidore, patron de l'Espagne, il y a pélerinage à une chapelle située à une heure de la ville, et une foire très suivie dans le village qui entoure cette chapelle. Je m'y rendis avec ma fille, nous rencontrions la foule qui revenait déjà chargée de poteries et de sifflets garnis de fleurs artificielles et de rubans, les deux objets en cours à cette fête. Malheureusement les sifflets étaient utilisés de manière à former un concert étourdissant et encore plus agaçant. La foule de ceux qui allaient comme nous au pélerinage était considérable, tous marchaient avec la gaîté la plus expansive, attaquant à grands éclats de voix ceux de leur connaissance qu'ils rencontraient. Arrivés au village de *San Isidro* c'était bien pis, la cohue formait masse compacte. Nous fûmes ainsi portés dans la chapelle où l'on res-

pirait à peine. Ma fille avait négligé de déposer à l'hôtel trois cent et quelques francs, ils se trouvaient dans une poche qui lui paraissait sûre, mais dans la pression exercée par cette multitude, une femme cherchait fortune. Nous l'avions remarquée pour son insolence et un sans-gêne sans égal à se servir de ses coudes, elle avait palpé nos vêtements et senti la présence de l'or convoité, elle coupa fort habilement la poche dépositaire de la somme, la fit tomber ainsi et l'emporta sans que nous nous fussions aperçu de l'opération. Avec l'or, se trouvaient toutes les clefs de nos malles et de nos meubles de l'hôtel, ce qui nous donna un embarras inouï. Les démarches que nous fîmes à la police n'eurent aucun résultat. En rentrant à Madrid, il nous semblait que tous les sifflets de cette foule joyeuse se moquaient de notre imprudence.

Il serait honteux de ne pas aller visiter l'Escurial. Pour cette course, on a le choix du chemin de fer ou d'un service spécial de voitures publiques ou encore de ces voitures dans le genre des tartanes de Valence peintes par un badigeonneur. Nous préférâmes ce dernier moyen et partîmes entourés de Cupidon, de Vénus et d'autres personnages mythologiques, dans le feuillage et autres ornements. Un *zagal,* qui par sa toilette prouvait qu'il se croyait d'une plus haute catégorie, fit courir ses quatre mules à grands coups de fouet, de bâton et de pierres suivant l'usage, *cosa de Espana;* il ne manquait pas d'y ajouter des cris à faire ressauter le plus vieux troupier. Dans ce bel équipage, nous franchîmes les 28 à 30 kilomètres d'une campagne aride, désolée, déserte, sans arbres, traversée par des ravins entremêlés, entrecroisés, sur des ponts qui prouvent que parfois des torrents passent au-dessous en creusant encore plus leur lit. De temps en temps apparaissent les montagnes couronnées par les neiges ou les nuages. Cette vue adoucit la sévérité de l'horrible paysage dépourvu de végétation et que les blocs de pierres, se multipliant à mesure que l'on s'éloigne de Madrid, découpent

bizarrement de leurs rugosités en prenant sur quelques points plus élevés l'aspect de grandes ruines.

Nous arrivâmes enfin à l'Escurial ou Escorial, peut-être, car tel est le nom des deux villages, nom qui provient des scories de fer dont le sol est couvert et rappellent une ancienne exploitation. L'Escorial *de Arriba* se compose d'environ trois cents jolies maisons servant de quartier pour les troupes, des anciens palais de l'infant Don Carlos, du favori Manuel de Godoy et des dépendances du palais de San Lorenzo.

Cet énorme édifice, que Philippe II fit construire en 1565 en souvenir de la prise de St Quentin et l'accomplissement d'un vœu à St Laurent, est regardé par les Espagnols comme la huitième merveille du monde. Pour lui donner la forme du gril sur lequel le saint fut martyrisé, il occupe un parallélogramme régulier. L'habitation royale représente le manche, les quatre tours des angles forment les pieds. Au total, c'est comme le dit M. Th. Gauthier, le plus grand tas de pierres de granit qui existe sur la terre après les pyramides d'Egypte. Le même spirituel auteur ajoute qu'il trouve que l'Escurial est le plus ennuyeux et plus maussade séjour qu'ait pu rêver un moine morose et un tyran soupçonneux.

La couleur jaune terne des murailles dont les joints des pierres sont indiqués par des lignes d'un blanc criard, produit un effet désagréable. Les corps de logis à six ou sept étages, sans moulures, pilastres ni colonnes, aux petites fenêtres écrasées, donnent l'apparence d'une caserne pour ne pas dire d'une prison. Mais c'est en granit, dit-on. Oui, mais à une petite distance l'œil ne peut apprécier ce mérite qui fait tout l'effet d'une bâtisse en terre. Là-dessus pèse comme accroupie une coupole bossue avec une multitude de boules de granit. Le tout est entouré de constructions du même genre, à petites fenêtres toujours vierges d'ornements. Elles communiquent entr'elles par des galeries en forme de ponts jetés sur les rues qui mè-

nent aux villages. La façade, manquant de saillie, ne produit aucun effet malgré son immense étendue ; des bâtiments transversaux figurent les barres du gril. Les gens qui aiment la ligne droite et le pauvre ordre dorique exaltent l'Escurial.

Au fond de la grande cour d'entrée dallée, humide et glaciale, où la mousse verdit aux murs, on a devant soi le portail de l'église. Déjà l'ennui, le malaise vous saisissent. L'église, dès son entrée, vous envoie l'odeur d'un caveau sépulcral dans un courant d'air inquiétant, d'autant plus que hors de cette résidence vous éprouviez quarante degrés de chaleur. On est saisi jusque dans la moelle des os qui tressaillent ; il semble que le sang se fige dans les veines. On pense à la *città dolente*, on se croit à jamais séparé des vivants. St Laurent ne doit pas aimer son palais, il y serait mort de froid après un plus long martyre que celui du gril.

Notre guide nous fit tout visiter, le bourreau ! nous expliquant en détail tous les tableaux, nous faisant parcourir les innombrables corridors, véritable labyrinthe.

L'église est triste, sans ornements, d'énormes pilastres de granit à gros grains s'élèvent jusqu'aux voûtes peintes à fresque dans des tons qui jurent dans l'ensemble. Le rétable est assez beau, à ses deux côtés sont deux belles statues en bronze doré. Le temple n'inspire pas la prière, le cœur participe à l'état du corps, le froid le domine.

Au-dessous du maître-autel est le caveau de douze mètres de pourtour sur treize de hauteur, le prêtre qui dit la messe au-dessus pose sur la clef de voûte du caveau où l'on descend par un escalier de granit et de marbre de couleur, fermé par une belle grille. Le corps des rois et des reines laissant des héritiers est déposé dans des niches pratiquées tout autour dans les murs. Là le froid est plus pénétrant encore, il est mortel dans ce séjour des morts. Les torches produisent sur ces marbres polis de lugubres reflets qui semblent ruisseler comme les parois d'une

grotte profonde et humide. C'est l'ossuaire de la *Città dolente.* Tout l'immense édifice vous écrase. On quitte au plus tôt ce sinistre caveau, où le désespoir s'emparerait du visiteur, s'il n'était chrétien.

Luca Jordano, l'artiste infatigable, a peint à fresque le plafond du grand escalier. On ne pourrait compter les œuvres de ce maître. D'autres célébrités ont peint à l'Escurial des cloîtres, des voûtes, des plafonds, des murailles. Dans la bibliothèque, M. Gauthier que j'aime à citer, fait remarquer que les livres sont rangés la tranche tournée du côté du visiteur et le dos contre le mur, les titres sont tracés sur la tranche des livres, de nombreux manuscrits enrichissent cette bibliothèque.

A part un Christ en marbre que l'on attribue à Benvenuto Cellini et quelques anciennes peintures bizarres, rien ne vient rompre la monotonie de ces interminables corridors sans nombre, de granit gris ; étroits et bas, ils circulent en formant mille détours, on croirait marcher sur des rapes à sucre ou du verre à peine pilé. Quand nous aurons l'épouvantable bonheur de gémir sous le régime de la république universelle et qu'un fabriquant de chaussures en sera président, il ordonnera la visite de l'Escurial, sa fabrique y gagnera.

La sacristie possède encore quelques bons tableaux, mais les meilleurs ont été enlevés et figurent au grand musée de Madrid. Le trésor de l'église est très riche en ornements et objets d'art.

Du dôme, on voit que les boules, qui d'en bas paraissent grosses comme les globules de pierre dont s'amusent les enfants, sont de la dimension des plus énormes mappemondes. On domine un immense horizon : d'un côté l'horrible campagne traversée depuis Madrid, de l'autre l'importante chaîne du Guadarrama surmontée de ses neiges ; à vos pieds, le monument dans tous ses détails d'architecture. Vous visitez du regard les cours, les cloîtres avec leurs arcades superposées, et sur les cheminées, les grands nids de paille des cigognes dont les petits

demandant leur pâture tendent leur long bec ouvert emmanché d'un long cou. La mère ne s'émeut pas et reste philosophiquement perchée sur une de ses longues pattes dans le nid, la tête rentrée, le bec sur son jabot, elle semble méditer.

On est heureux de se sentir vivre après avoir parcouru ce mortel palais aux onze cent-dix fenêtres extérieures, aux portes multipliées ; on est bien aise de le revoir de cette hauteur où l'on aspire à pleins poumons l'air chaud et vivifiant et l'on étend le bras pour lui jurer plus solennellement qu'on ne le visitera plus jamais.

Avant de quitter ce désolant séjour, nous parcourûmes le jardin, la végétation y est rare, la maçonnerie et l'architecture y abondent dans ses immenses terrasses et ses murs de buis taillé qui n'en finissent pas et donnent à ce jardin l'apparence d'une vieille étoffe à grands ramages. De maigres fontaines, des mares d'eau verte en guise de pièces d'eau. Au lieu de distraire, de dissiper les ennuis et le froid glacial du palais, ce jardin lourd, triste, ennuyeux, laisse revenir le frisson.

M. Th. Gauthier conseille à tous qui disent s'ennuyer d'aller passer trois ou quatre jours à l'Escurial, et que là ils apprendront le véritable ennui et s'amuseront, se distrairont tout le reste de leur vie en pensant qu'ils pourraient être à l'Escurial et qu'ils ont le bonheur de n'y être pas.

A côté de ce monument, sur la colline qui le domine, se trouve le pavillon de Charles IV, il a la forme de croix à trois branches. C'est un petit musée. A deux kilomètres est située la *Granja de la Fresneda,* aux belles plantations et pièces d'eau ; plus loin, la *silla del rey* taillée dans le roc sur lequel s'asseyait Philippe II pendant que l'on construisait l'Escurial.

Avec quelle joie, quel bonheur, je repris le chemin de Madrid ! je revenais à la vie : je m'était cru condamné à mort dans cette lugubre bâtisse. Le beau soleil me réchauffait, les désolantes impressions se dissipaient ; je pensais à ceux que j'aimais et

dont je m'étais cru séparé pour toujours. En rentrant à Madrid j'y fus complimenté par toutes les personnes que je rencontrais ; toutes paraissaient étonnées de me revoir vivant, marchant, et en possession de ma défroque et surtout de ma montre, dont on est ordinairement dépouillé par les bandits dans ce sinistre pèlerinage.

On nous parlait tant et tant de la *Granja*, demeure royale au village de San Ildefonso, que nous nous y rendîmes. Incendié sous Charles II, Philippe V fit reconstruire ce palais de manière à y retrouver un souvenir de Versailles, il y fit mettre la riche collection de statues et d'antiquités de Christine de Suède. On y voit aussi de beaux tableaux. Les jardins sont la plus grande magnificence de la *Granja*, la cascade *nueva* à dix étages successifs, descend d'un beau bassin circulaire où trône le groupe des trois Grâces que des Tritons soutiennent. Au-dessus, est un temple octogone très orné mais un peu lourd ; au bas de la chute, Amphitrite assise sur une coquille entourée de dauphins, de cygnes, de zéphirs. Partout dans le parc des bassins, des fontaines, des jeux hydrauliques. Toutes ces eaux sont fournies par le grand lac (la mer) établi dans le haut du domaine. On doit visiter aussi le labyrinthe et, si l'on en obtient la permission, les jardins réservés.

En deux heures, le chemin de fer nous déposa à Aranjuez où nous nous rendîmes, puisque nous visitions les demeures royales, après avoir entrevu au vol une campagne triste, nue, brûlée et poudreuse, çà et là des villages aussi tristes, mornes, silencieux, poudrés à blanc avec leur clocher carré, forme ordinaire en Espagne. Aux carrefours, des croix font penser aux accidents dont elles rappellent le souvenir en implorant la prière du catholique sur les victimes, car notre Sainte Eglise est bien véritablement une mère, elle n'oublie jamais ses enfants, et prie surtout pour les enfants prodigues, dont le nombre est bien grand maintenant que la chasse à l'or fait tant de

renégats et que les gouvernements interdisent l'enseignement catholique. De loin en loin, le bouvier dans sa mante, sans exciter la lenteur de ses bœufs, les laisse traîner son char pesant et pas à pas suivre bien doucement les rubans de la route; d'autres villageois à cheval, à l'air triste et farouche, cheminent au gré de leur monture, aucune différence ne les distingue du bandit en titre. Un ciel chaud, plombé par un soleil brûlant qui dessèche la terre en lui donnant la triste teinte d'un gris poudreux d'où le mica lance ses étincelles, un lointain dépourvu de tout repos pour l'œil fatigué, pas un arbre, pas le moindre filet d'eau, une chaleur excessive, une nature morte, on respire avec peine et la pensée s'attriste.

Mais tout à coup quel contraste ! On arrive à Aranjuez, oasis ravissante au milieu du désert. L'Espagne est par excellence le pays des transitions, j'y retournerai tel est mon désir. Mais voyons Aranjuez, ses eaux magnifiques d'abondance, sa végétation admirable, ses arbres de toute beauté comme nos arbres du nord, quel aimable revoir. Des jardins, des champs de légumes, de fraises délicieuses. Aranjuez est le pourvoyeur de Madrid où j'ai mangé des fraises autant et aussi longtemps qu'à Hyères. Le lit du Tage est encaissé et ses eaux sont jaunes, mais enfin c'est de l'eau, et cette eau vivifie et embellit la nature, là elle entretient une verdure superbe.

La gare du chemin de fer est au milieu de grands arbres, près d'un rond-point garni de haies, de belles allées forment des lignes brunes, elles sont ombreuses. Derrière le rond-point est une grande place avec une belle fontaine, on voit à gauche le palais, château de briques à coins de pierre, genre de Fontainebleau et des maisons de la place royale de Paris. On traverse le Tage sur un pont suspendu.

Godoy le prince de la Paix a fait établir la galerie que l'on remarque, elle conduit de son hôtel au palais.

La ville est à droite avec ses trente-quatre rues larges, ali-

gnées et désertes, bordées de maisons bien construites et presque uniformes. De trois mille six cents âmes habituellement, la population s'élève à plus de vingt mille pendant les quelques semaines du printemps que la Cour vient y passer.

Des fenêtres du palais on domine ce ravissant séjour, l'œil en embrasse l'ensemble, il aperçoit distinctement le nord de la Nouvelle-Castille, la partie occidentale de l'Aragon, le cours du Tage, les vallées, les plaines, les montagnes, un horizon immense.

L'intérieur du palais est comme celui de toutes les résidences royales; on y remarque quelques belles toiles, de beaux plafonds peints par Boyeu et Amiconi et surtout une mosaïque qu'on prendrait pour une peinture, elle représente une tempête.

Les jardins sont beaux, ornés de belles fontaines, de belles statues. Ils présentent deux caractères bien tranchés, sombres comme le fondateur Philippe II, mystérieux et galants comme l'étaient les goûts de Philippe IV. La *Casa del labrador* où l'on conduit le visiteur est une surprise de modeste apparence qui renferme les richesses de l'opulence royale. Les nouveaux jardins de la reine Isabelle sont limités par le Tage et l'avenue de la reine, ils réunissent tous les trésors de la végétation, des fleurs rares, des fruits et des arbres de tous les pays : très variés, ils sont riants et coquets. Un grand bois de haute futaie est au près et se prolonge au loin.

Nous retournons à Madrid enchantés de ce petit voyage. Nous donnerons encore quelques détails sur cette capitale, avant de repartir pour continuer notre voyage.

CHAPITRE ONZIÈME

Encore la *Puerta del sol* à Madrid. — Le chemin américain. — Luttes pour prendre place dans le wagon. — Les voitures pour se rendre aux courses de taureaux sont l'objet de nouvelles luttes.—Spectacle que présente alors la *Puerta del sol.* — Course de taureaux. — Coup d'œil du cirque. — La foule repoussée de l'arène. — Le défilé des *toreros*, etc.— Le *Picador*.— Cheval éventré, ses entrailles traînent à terre. — Le roi Amédée le fait enlever de l'arène. — La foule lui crie des injures pour cette infraction aux lois de la Tauromachie. — Le *Picador* blessé à la tête par le taureau. — Exploits des *Banderilleros*. — L'*Espada*. — Mort du taureau. — L'orchestre termine par un air de danse andalous qui exalte la foule. — Enlèvement des cadavres.

Nos fenêtres donnent sur la *Puerta del sol,* nous jouissons du spectacle le plus animé, le plus bruyant et le plus bizarre qu'il soit possible de voir. On avait établi depuis notre arrivée un chemin américain qui, partant de la *Puerta del sol,* suivait la large rue d'Alcala, une partie du *Prado* et se rendait au faubourg ou plutôt au beau quartier tout récemment créé par le banquier Salamanca. L'affluence était si grande, surtout le dimanche, que les wagons étaient assiégés, on les escaladait, on y entrait par les vasistas, pendant qu'aux portières il se distribuait des volées de coups de cannes, et de tout ce qui tombait sous la main, comme je n'en ai jamais vu distribuer, même à Paris aux portières d'omnibus à l'arrivée du chemin de fer les

6

jours de pluie. Les batailles à coups de poing, les soufflets donnés et reçus ne pouvaient se compter. Le nombre des chapeaux jetés à terre et foulés aux pieds était incalculable. Mais la bataille devenait risible quand, tiré par tous ses membres, par les pans de son vêtement, par les autres aspirants, un malheureux qui se croyait sûr de la victoire était arraché au wagon qu'il gravissait et jeté à terre où, ne sachant auquel de ses nombreux adversaires s'adresser, il se mettait à la recherche des pans de sa redingote et de tout ce qu'il avait perdu dans la bagarre, réparait à la hâte le plus indispensable de sa toilette réduite au plus triste état, et revenait au combat dans l'espérance de se venger sur quelqu'un de ses ennemis inconnus en lui faisant subir le sort fatal qu'il venait d'éprouver. Malgré toutes les précautions inspirées par la galanterie castillane, les dames étaient quelquefois victimes, et leur toilette endommagée. C'était bien pis pour celles qu'un naturel un peu trop vif, un caractère trop irritable portaient à attaquer une rivale plus heureuse qu'elles au moment où elle parvenait à mettre le pied sur la marche du wagon ; il faudrait un Homère pour narrer ces exploits.

Les jours de courses de taureaux, la *Puerta del sol* était beaucoup plus animée encore, le peuple Madrilègne vend sa chemise, les ustensiles de son ménage, tout en un mot, pour pouvoir non-seulement assister à la fête, mais pour y aller en voiture et cependant la distance n'est pas très grande. Le mouvement des véhicules de tout genre qui arrivent au grand galop de l'attelage, composé souvent des plus hideuses haridelles, ne peut être défini. Le populaire assiège ces véhicules, la plupart de forme et de laideur indescriptible, en un clin d'œil ils sont surchargés d'occupants qui, pour y prendre place, ont recommencé la bataille que je viens de décrire au sujet des wagons du chemin américain. C'est une bataille en règle, mais non rangée, la foule est beaucoup plus considérable. L'*automédon* appelle les

clients, en arrivant sur la place ; ils crient le prix de la course de toute la puissance de leurs poumons. On croirait entendre un seul cri produisant mille intonations différentes, jeté au milieu du bruit infernal des rixes, des injures, des vociférations des combattants et des appels des nombreux marchands. Chaque voiture pleine part aux acclamations et au chant joyeux de ses heureux occupants. On parle de la gaîté, de la folie du peuple français, j'affirme que la population de Madrid est mille fois plus gaie, plus folle encore. Il est vrai que nous avons changé, depuis que nous avons le singulier bonheur d'être tous souverains, cette haute position impose au peuple français l'obligation de respecter sa dignité, si ce n'est plutôt de gémir de son malheur.

J'avais toujours refusé, lors de mes précédents voyages, d'assister à une course de taureaux, ma fille éprouvant aussi la plus grande répugnance pour ce genre de spectacle. Mais cette fois, nous cédâmes aux instances trop vives de deux compatriotes avec qui nous partageâmes le prix d'une loge très bien située. Nous assistâmes donc pour la première et dernière fois à cette boucherie.

Plusieurs jours d'avance, la course est annoncée par des affiches nombreuses et d'immense dimension ; aussitôt la foule se porte aux bureaux de distribution des billets d'entrée. La première fois que je me trouvais en Espagne, je crus à une émeute en voyant cette affluence sur un seul point, on m'en expliqua la cause. Tout est dit sur ces jeux barbares et cependant on ne peut parler de l'Espagne sans en répéter quelque chose. Je ne comprends pas qu'on appelle fête *(fiesta)* une épouvantable tuerie dans laquelle plusieurs hommes risquent leur vie pour amuser leurs semblables. Arrivés à nos places, nous fûmes surpris du coup d'œil vraiment extraordinaire que présentait ce grand cirque où 20.000 personnes étaient réunies, remplissant pour la plupart des gradins étagés, dans les toilettes éclatantes du midi.

Les femmes formaient la partie la plus nombreuse des spectateurs. Le côté à l'ombre est réservé à la classe aisée, et aux loges d'un prix plus élevé encore, au milieu des loges est le *palco* royal. Toute la partie exposée au soleil est remplie d'une foule qui s'y presse, se serre au-delà du possible en quelque sorte. Toute cette multitude cause, rit, gesticule. Les marchands d'oranges, d'orchata, de chufas, d'évantails, de parasols en papier, de cigares, mêlent leurs cris, leurs lazzis, leurs bouffonneries aux cris, aux lazzis, aux bouffonneries de la foule, c'est une confusion sans égale. De l'arène, les marchands lancent avec une adresse merveilleuse leurs oranges jusqu'aux rangs les plus élevés des gradins. L'arène bien sablée, est pleine de promeneurs *aficionados* privilégiés et de marchands. Cette première partie du spectacle est à voir. Tout à coup une grande rumeur annonça que l'arène et la *valla* (couloir circulaire) allaient être évacués, c'est ce qu'on appelle le *despajo*. Les soldats poussèrent peu à peu devant eux les retardataires et le public criait, impatient de voir commencer la course. Alors la musique se fait entendre et le défilé ordinaire s'avance, ayant en tête deux *alguaciles* sur des chevaux noirs couverts de housses de velours cramoisi, vêtus eux-mêmes du costume noir primitif, chapeau à bords relevés, surmonté d'une épaisse touffe de plumes, *golilla* blanche empesée, justaucorps retenu par une large ceinture de cuir, le petit collet flottant sur les épaules, une culotte courte, des bas de soie et des souliers à boucles. Ils sont reçus par une décharge générale de sifflets et d'apostrophes peu flatteuses partant des gradins au soleil. Les *peones* viennent ensuite ; cette appellation comprend les *espadas*, les *banderilleros*, les *chulos* ou *capeadores* élégamment costumés. A leur apparition les applaudissements remplacent les sifflets. Les *peones* sont coiffés de la *monterilla* de velours noir à pompons de soie de chaque côté, la *mona* de soie noire attachée à la *coleta*, petite tresse de cheveux que les Toreros laissent pousser. Ce chignon

de femme produit un singulier effet auprès d'épais favoris noirs. La veste courte à retroussis et le gilet se voient à peine sous les franges et les ornements de soie qui flottent sur les broderies et le paillon. De chaque côté de la veste, une poche laisse paraître le coin d'un mouchoir de belle batiste, brodé par la *querida*. Une cravate à la Colin, retombe sur le jabot. La culotte courte collante est en satin bleu, rose, vert ou lilas tendre. Puis, l'inévitable *faja*, ceinture de soie aux couleurs vives, des bas de soie couleur de chair. On croirait voir Figaro ou des danseurs. Le costume des *espadas* ne diffère que par la richesse et coûte souvent douze à quinze cents francs.

Les Toreros, fièrement drapés dans la *capa* éclatante qui leur sert à écarter le taureau, étaient suivis des cinq *picadores* à cheval, coiffés du feutre bas et arrondi à larges bords, orné d'une énorme touffe de rubans en cône sur le côté, une veste courte et étroite avec pompons, broderies et paillons s'ouvre sur la poitrine et laisse apercevoir un gilet très orné et un jabot brodé, la large ceinture de soie, le pantalon de cuir jaune qui cache un jambart de tôle pour les préserver des coups de cornes qu'ils reçoivent aux jambes. La selle est élevée devant et derrière, les étriers en bois cachent entièrement les pieds. Les éperons, démesurément longs, excitent les chevaux qui n'ont plus que le souffle ; condamnés d'avance à la mort, on ne sacrifie que ceux qui n'ont à peu près plus de valeur.

Suivent deux *tiros* ou attelages de mules rétives, pomponnées, empanachées, aux nombreux grelots qu'elles agitent, couvertes de housses rouges, de petits drapeaux rouge et jaune flottent au-dessus de leur cou. Attelées trois de front à un palonnier à crochet de fer, deux *muchachos* les contiennent par la bride. Un troisième *muchacho* accroche les taureaux et les chevaux tués, et cet attelage les entraîne hors de l'arène. Les garçons de service, en costume andalous, ferment la marche.

Ce cortège défila lentement, alla saluer le roi Victor-Amédée

qui venait d'entrer dans son *palco*, et le senor Alcade qui préside, si le roi est absent, et chacun prit son poste. Un des *alguacils* reçut la clef du *toril* des mains du Président ; un *muchacho* s'approcha en courant de l'*alguacil*, lui tendit son chapeau dans lequel tomba la clef ornée d'un gros nœud de rubans. En ce moment, le peuple accabla de nouvelles huées l'*alguacil* qui s'empressa de quitter l'arène, les *muchachos* ayant ouvert la porte du *toril* à grand bruit et en jetant de grands cris pour faire venir le taureau qui ne se fit pas attendre, rapide comme un trait il s'élança dans l'arène, il était noir, superbe, de haute taille, aux cornes très écartées.

Le *Picador*, posté selon la coutume à huit ou neuf pas à gauche de la porte près de la barrière, avait mis comme à l'ordinaire sur les yeux de son cheval un foulard rouge afin qu'il ne vit pas venir le taureau, et un doigtier fixé au pouce pour que la lance ne glissât pas, il attendait l'ennemi. Le taureau, d'abord ébloui par le soleil, ne tarda pas à se précipiter sur le *Picador* qui, la pique passée sous le bras et retenue par son poignet de fer le frappa et lui fit une légère blessure à l'épaule d'où l'on vit sortir un filet de sang qui vint rougir le flanc noir de l'animal. La blessure ne pouvait être que légère, le fer étant garni d'étoupe ne peut pénétrer dans la chair. Le taureau, qui s'était jeté de côté, enfonça ses cornes dans le flanc du cheval, et en fit sortir les entrailles qui pendaient jusqu'à terre, le pauvre et noble animal se cabrait, mais les éperons du *Picador* le forcèrent à lutter contre l'horrible douleur qu'il devait éprouver. Ce spectacle était épouvantable, le *Picador* faisant éviter au cheval blessé les cornes du taureau en tournant tout autour, augmentait l'horrible blessure à tel point que le Roi ordonna qu'on emmenât le cheval. Ce furent alors des cris d'indignation, de fureur, les plus grossières injures étaient jetées par la foule et nous entendîmes distinctement que l'on criait au Roi : « Retourne à Gênes ! retourne vendre tes sardines ! marchand de sardines, va-t-en ! » et

mille autres invectives qui se perdaient dans l'indicible tapage de cette foule indignée d'une telle infraction aux coutumes de la tauromachie. Le cheval devait expirer sur l'arène en proie à la fureur du taureau acharné à lui labourer les entrailles jusqu'à ce que le *Picador*, qui s'est tiré comme il a pu de sa terrible position, revienne, monté sur une autre victime, détourner le taureau et l'attirer à une nouvelle lutte dont les résultats sont les mêmes. La vue de ce taureau enfonçant ses cornes dans le ventre du cheval inoffensif et les y secouant de toute sa force, fait mal. Je regardai ma fille et mes voisins, ils étaient pâles, seule la femme de notre compatriote, française aussi, riait aux éclats en battant des mains. Ma fille me demanda si je voulais me retirer, j'en avais le désir, la volonté même, mais il me fut impossible de me mouvoir, tout mon sang avait reflué au cœur, j'étais sous le coup d'une attaque d'apoplexie. De grands cris partant de la foule et de l'arène reportèrent l'attention sur l'horrible scène. Le *Picador* gisait sous son cheval expirant, il venait de recevoir un coup de corne à la tête, et la foule hurlait en trépignant : *Bravo toro, bravo toro !* Les *chulos* accoururent avec leurs *capas* qu'ils agitaient autour du taureau dont ils parvinrent à attirer sur eux la colère augmentée jusqu'à la rage par la vue du sang. Sur le point d'être atteints, les *chulos* abandonnant leurs *capas* s'élancèrent sur la barrière avec une agilité surprenante et disparurent derrière les tableros, laissant le taureau surpris d'abord, mais tournant bientôt sa fureur contre la barrière qu'il ébranlait. Pendant ce temps là, deux *chulos* avaient retiré à grand peine le *Picador* de dessous son cheval mort,et cet homme robuste comme un chêne vint saluer la foule en disant qu'il en était quitte pour un œil crevé. On lui enveloppa la tête d'un mouchoir, on étancha le sang qui coulait à flots de sa blessure. Les bravos de la foule qui venaient d'applaudir le taureau alors qu'elle croyait le *Picador* tué, accompagnèrent le blessé qui se retira : un second *Picador* était venu don-

ner au taureau un coup de sa pique garnie d'étoupe. Le coup fut si violent qu'il faillit être désarçonné, mais son cheval, troisième victime, tomba mort.

Une fanfare de trompettes et de timbales fit entendre ses sons aigres ; elle annonçait que les *Picadores* avaient fini leur tâche et que celle des *Banderilleros* allait avoir son tour. Ceux-ci accouraient lestement agitant leurs *banderillas* pour attirer le taureau. Ces *Banderillas, palillos, zarcillos* ou *rehiletes* gros comme le pouce et longs de soixante à soixante-cinq centimètres, sont ornés tout au long de bandes de papier de diverses couleurs frisées et découpées, une pointe aiguë comme celle d'un hameçon est fixée à une extrémité du petit bâton. Les *Banderilleros*, tenant de chaque main une *banderilla*, lèvent les deux bras à la fois au-dessus des cornes du taureau alors qu'il baisse la tête, et enfonçent les *banderillas* de chaque côté de l'épaule où elles se fixent dans la peau. L'animal, que la lutte contre les *Picadores* a déjà violemment courroucé, est rendu plus furieux encore par ces piqûres d'ennemis insaisissables. C'est là une des opérations les plus difficiles ; elle est en même temps des plus gracieuses, elle demande une agilité et un sang-froid extraordinaires ; une hésitation, un faux pas coûterait la vie. Les *banderillas* enfoncées, le *Banderillero* fait un pas de côté en battant un entrechat et l'animal lancé continue sa course, arrêté bientôt par un autre *Banderillero* qui de la même manière ajoute ses deux *banderillas* à côté des premières qui pendent sur les épaules du taureau, et ainsi font les autres *Banderilleros*. La fureur de l'animal est au comble. Ces petits dards l'agacent, l'irritent au dernier point. Alors, aux grandes acclamations de la foule, un *Banderillero* tenant deux *banderillas de a cuarta*, beaucoup plus courtes que les autres, ce qui augmente le danger de les appliquer en forçant à effleurer les cornes du taureau, se présente et accomplit des tours de force et d'adresse avec une hardiesse, une agilité qui soulèvent jusqu'à la frénésie les transports et les applaudisse-

ments de la multitude. Il y revint trois fois avec autant de bonheur, il allait même planter une quatrième paire de *banderillas de a cuarta* quand le clairon sonna la mort du taureau. *A matar suena el clarin,* s'écria l'assistance. L'*Espada* se présenta alors devant le président, et prenant de la main gauche l'épée et la *muleta,* il se découvrit de la droite et salua gracieusement de sa *montera,* c'est là ce qu'on appelle *echar el brindis,* porter le toast. Le président fit alors un signe de tête affirmatif. Ordinairement l'*Espada* fait une pirouette et demande la permission de tuer le taureau, puis il jette en l'air sa *montera* et se dirige d'un air résolu vers le taureau, ayant repris son épée dans la main droite et la *muleta* dans la gauche. La *muleta* est un drapeau rouge fixé à un bâton de moins d'un mètre de longueur. Ce drapeau est indispensable ; il sert à l'*Espada* à reconnaître les allures du taureau, selon qu'il se précipite sur l'*engano* (le drapeau) ou sur lui-même, il lui sert aussi à détourner l'attention de l'animal au moment fatal. L'épée, de longueur ordinaire, à lame plate et flexible, à poignée courte et pesante, est tenue l'index sur le talon de la lame, et en portant le coup le *torero* appuie le pommeau sur la paume de la main. L'air tranquille, insouciant même, de l'*Espada* placé en face du taureau, en l'attirant avec sa *muleta* et recevant sa charge produit un effet singulier. On ne pense plus qu'il risque sa vie, ces *pases* de *muleta* se répètent plus ou moins longtemps, c'est comme un jeu enfantin ; à ce ce jeu, le taureau perd de sa vigueur et devient *aplomado* (alourdi) sans charger. Le *torero* s'approche alors de lui, agite par défi, de la pointe de son épée, les *banderillas* fixées aux épaules de l'animal et se met enfin en position, son arme tenue horizontalement et sa *muleta* inclinée. *Que bien plantado,* s'écriait la foule, et de fait cet homme était superbe à voir ainsi posé. Alors le silence le plus absolu régna sur cette immense assemblée dont tous les regards étaient fixés sur le même point, dont toutes les pensées étaient une seule et même pensée. Tout à coup, le *torero* se

précipita en sautant agilement sur le pied gauche, les cornes du taureau touchèrent sa veste et l'épée entra toute entière dans l'épaule de l'animal.

Ce coup était superbe, c'était une estocade à volapiès. Le taureau était mort. Un tonnerre d'applaudissements retentit dans toute la salle, les chapeaux volèrent en l'air pour tomber dans le redondel, chapeaux de tout genre, de toutes les provinces, de toutes les formes, depuis le plus rustique jusqu'au plus beau des cornets de poêle, des casquettes, des bonnets, des éventails, des bouquets, une pluie de cigares. Les femmes surtout applaudissaient de leurs petites mains blanches, plus d'une lançait un bouquet. L'*Espada* drapé dans sa cape, le poing fièrement posé sur la hanche, remerciait et saluait sa *montera* à la main, entouré des *chulos* et des *banderilleros*. Çà et là gisaient les chevaux morts et moribonds, ces derniers soulevaient la tête pour la dernière fois et la laissaient retomber en exhalant le dernier souffle et en laissant échapper des flots d'un sang noir sans avoir fait entendre une plainte ni un cri. L'arène était jonchée de sang caillé, d'entrailles de chevaux, d'énormes bouquets de fleurs, de *capas* en lambeaux, d'écharpes de satin.

Si le coup donné par l'*Espada* n'a pas achevé le taureau, que l'animal ne soit pas tombé, bien que l'épée soit entrée jusqu'à la garde, il chancelle en décrivant des courbes comme ferait un homme pris de vin, il tourne sur lui-même et la foule crie, *se marea, se marea !* alors les *chulos* l'entourant, agitent leur *capa* l'un après l'autre ce qui accélère ses mouvements, puis il s'affaisse les yeux ternes et vitreux, le sang lui sort par la bouche, sa tête est encore droite. Alors le *cachetero* habillé de noir, armé du tout petit poignard (*cachete)* se glisse entre le taureau et la barrière, près de laquelle celui-ci est affaissé, se retenant de la main gauche aux *tableros*, il se penche au-dessus du taureau, choisit le point entre les deux cornes et d'un seul coup, prompt

comme l'éclair, plante son arme et la retire, la tête du taureau retombe lourdement, il est mort.

Aussitôt l'orchestre joue un des airs de danse andalous d'une grande originalité et qui passionnent les Espagnols, le public bat des mains en accompagnant le mouvement. Les attelages de trois mules, arrivent au grand galop dans l'arène, les *mozos* accrochent le taureau, les chevaux morts, non sans difficulté car les mules sont rétives et retenues par la bride par les *mozos* qui ont la plus grande peine à les tenir, elles repartent à fond de train pour revenir autant de fois que le nombre des animaux tués l'exige, plus il y a de cadavres plus la fête a été belle. Mais si un ou même plusieurs *toreros* ont perdu la vie, alors rien ne peut rendre la joie, le délire de la foule qui à chaque victime humaine a hurlé *bravo toro, bravo toro !*

Nous nous retirâmes sans attendre le 2me et 3me taureaux, nous en avions assez d'un tel spectacle, ma fille et moi, et nous jurâmes qu'on ne nous y reprendrait plus ; et pourtant je ne regrette pas d'y être allé une fois, je ne puis rendre l'impression que l'on y éprouve. On est saisi d'horreur et de dégoût, et cependant l'œil ne peut se détacher de ces scènes barbares : on ne peut perdre de vue ces hommes qui risquent leur vie, ces taureaux effrayants, ces chevaux éventrés gisant sur le sol. Maigres, efflanqués, en arrivant dans l'arène, on les regardait avec mépris avant la lutte, là ils ont retrouvé leur noblesse, ils restent debout sous la pression d'épouvantables douleurs, jusqu'au moment d'expirer; alors leur tête reçoit une poignante empreinte de souffrance, elle se rétrécit, s'amincit et après un dernier effort que l'homme a exigé à coups d'éperons, ils tombent pour expirer bientôt sans avoir donné le moindre signe de colère, de révolte contre leur barbare cavalier.

Je n'en finirais pas si je disais tous les exploits de quelques *Toreros* idoles du peuple, les actes de témérité inouïe d'où l'adresse et le sang-froid les faisaient sortir sains et saufs. Nommer

Sevilla, el Gordito, el Tato, Calderon, Francisco Montes, Guillen; Pepe, Illo, Manuel Diaz surnommé Labi, Julian Casas, etc, etc, c'est soulever des acclamations délirantes à n'en plus finir.

CHAPITRE DOUZIÈME

Chapelle de Calatrava à Madrid. — St Thomas. — Cette église est incendiée. — Une prisonnière sur un balcon. — Déception de l'Internationale. — Procession de la Fête-Dieu. — Piano de la reine emprunté par un ministre et non restitué, mais vendu par l'emprunteur. — Pillage du palais royal. — Mariage de la fille de la Reine. — Tolède. — Origines fabuleuses de cette ville. — Atrocités d'Amru. — Ancienne splendeur de cette ville. — La *puerta del sol* de Tolède. — Richesses architecturales. — L'Esplanade et une vue superbe. — Le Tage et ses deux ponts. — La Cathédrale. — Description de ce magnifique monument. — Le cloître. — Les autres églises de Tolède. — Le Zocodover. — Le pavé de Tolède. — Alcazar de Charles-Quint plusieurs fois incendié.

Pendant le mois de mai, consacré à la Ste Vierge et que l'on célèbre avec beaucoup de pompe et de piété, nous aimions à nous rendre à la chapelle de Calatrava, nous y entendions chanter la duchesse de ***, sa voix magnifique nous transportait ainsi que la nombreuse assistance. Depuis plusieurs années les couvents étaient supprimées en Espagne, mais la chapelle de Calatrava étant une propriété particulière restait ouverte, les propriétaires payaient les dépenses du culte. Toutefois la belle voix de la duchesse de *** attirant tout le monde et un monde trop distingué, les prétendus libéraux qui gouvernaient alors s'en offusquèrent et firent interdire l'office du mois de Marie dans cette chapelle. Nous suivîmes alors celui de l'église paroissiale de St Thomas. Le dernier cantique était très beau et se

terminait par le refrain : *A dios Maria, A dios Maria,* chanté par de très belles voix. Quelques semaines plus tard cette église était incendiée. Liberté, liberté ! que les libéraux l'entendent bien pour eux, mais non pour les autres ! *Vox populi, vox Dei,* dit-on, cependant on ne peut trop souvent comprendre l'excès de sottise du peuple en masse, lorsqu'il cède aux excitations d'ambitieux incapables et cupides qui ne peuvent réussir que par et dans le désordre des soulèvements populaires. Les masses dans lesquelles se glissent des agitateurs, se laissent entraîner à la révolte, à l'émeute, à faciliter des révolutions qui toujours retombent sur elles, et pour lesquelles le peuple seul verse son sang et compte de nombreuses victimes, pour acquérir de prétendues libertés politiques qu'il ne goûte jamais, auxquelles presque toujours il tient si peu qu'après les avoir obtenues il n'en profite pas. Le peuple Espagnol généralement craint le travail, dans le cours ordinaire de la vie il est indolent, il lui faut le plaisir, les courses de taureaux, les luttes gigantesques pour le tirer de son indolence. Il trouvait la nourriture à la porte des couvents, après avoir mangé il allait se reposer et attendait une nouvelle distribution. Il m'est arrivé d'offrir cinq francs pour une commission facile et très peu pénible, je m'adressai à plusieurs hommes couchés à terre, aucun ne voulut se relever et accepter ma proposition ; et ce peuple a détruit les couvents et subit une misère affreuse. Bien plus encore qu'à Paris, la ville des badauds, des flaneurs, les Espagnols s'attroupent en foule à la moindre émotion, au moindre incident. Il me souvient que je fus arrêté un jour dans la rue de la Montera par un foule si compacte qu'il me fut de toute impossibilité d'avancer ni de reculer. La cause de l'émotion était que de grands cris et des appels au secours venaient d'attirer l'attention sur les fenêtres du troisième étage d'une maison de belle apparence. Tout-à-coup on avait entendu ouvrir à grand fracas la porte d'un balcon et vu apparaître un homme

traînant violemment une jeune femme qu'il accablait d'injures et de menaces ; puis il ferma la porte, la laissant sur ce balcon qui ne lui offrait aucune issue. Cette pauvre créature se désolait, implorant en vain à grands cris la pitié de son mari. La curiosité et la malice du bon public étaient excitées au dernier point, l'œil braqué sur cette malheureuse emprisonnée en plein air, et qui ne pouvait se cacher aux regards de cette foule qui ne lui épargnait ni les sarcasmes, ni les injures, c'était à qui l'engagerait à venir le trouver. Je n'ai pu savoir la fin de cette aventure. Une autre fois, je trouvai dans l'immense rue d'Alcala un attroupement prodigieux, la cause en était une réunion des membres de l'Internationale dans une maison que l'on m'indiqua. Le gouvernement s'en était inquiété et avait pris des mesures pour l'empêcher. Les salles s'étaient remplies d'intrus avant l'heure, si bien que les internationaux arrivant et trouvant la place prise se livraient dans la rue à des menaces furibondes. Les orateurs de la bande prononçaient en plein air les discours les plus violents, excitant la foule à se joindre à eux et à prendre d'assaut les salles envahies. Ils tiraient des poignards, des pistolets, avec lesquels ils gesticulaient avec fureur. Mais la foule les laissait dire et se moquait d'eux. Au bout de deux heures la rue d'Alcala devint déserte. A Paris, pareille émotion eut été plus sanglante. L'Espagnol est plus lent que nous à se porter aux excès de ce genre, mais quand il s'y décide il nous dépasse. Presque à la même époque, le gouvernement voulant empêcher les démonstrations catholiques à l'occasion de l'anniversaire du grand Pape Pie IX, laissa la canaille qu'il soudoyait sans doute, se livrer aux plus ignobles excès ; les balcons furent escaladés pour y déchirer et détruire les emblêmes à la louange du Saint-Père et éteindre les nombreux lampions d'une illumination spontanée et à peu près générale. Bien plus, il laissa incendier l'église de St Thomas

où nous aimions à assister au salut du soir qui avait lieu avec une pompe extraordinaire et un luminaire féérique.

Nous assistâmes à Madrid à la Procession générale de la Fête-Dieu. Chaque paroisse y portait un grand nombre de bannières de toutes dimensions et de toutes formes, la plupart ornées d'emblêmes pieux, d'images de saints. Les pénitents de toute sorte y figuraient en grand nombre. Le clergé espagnol n'a pas la tenue digne et sévère du clergé français; cependant ce défilé considérable était imposant et inspirait un pieux respect. Victor-Amédée y était, entouré des principaux membres du gouvernement; je ne puis louer son attitude, ses préoccupations étaient autres et le laissaient en quelque sorte étranger à la pieuse cérémonie, il se savait entouré d'ennemis, il lui tardait déjà de leur échapper et de quitter l'Espagne.

Pendant notre dernier séjour à Madrid, un des ministres donna une grande soirée dansante. Ne jugeant pas son piano digne d'y figurer, il emprunta celui de la Reine qui ne le céda qu'avec une extrême répugnance. Le lendemain ou le surlendemain de la fête, le piano au lieu d'être rendu était mis en vente par le ministre, et à cette fin exposé dans un café pour attirer des acheteurs.

Après la fuite d'Isabelle, le palais royal avait été entièrement pillé, mais non par le peuple. Une révolution *libérale* est toujours une opération financière pour les meneurs, le peuple seul en souffre plus encore que les détrônés.

Pendant notre précédent séjour à Madrid, le mariage de la fille de la reine Isabelle avait eu lieu. Le défilé du cortège était certainement très remarquable, cependant toutes ces belles voitures étaient bien fanées et généralement d'un goût douteux. Ce qu'il y avait de plus joli, c'était d'admirables petits chevaux, parfaitement harnachés, tenus en laisse par de petits pages roses et frais, costumés à l'antique et poudrés comme de vieux marquis, leur tenue était irréprochable. Aucune acclamation n'avait lieu sur

le passage de la reine, selon le cérémonial espagnol, mais dans l'avenue de l'église d'Atocha où le mariage fut bénit, la foule acclama à grands cris le duc et la duchesse de Montpensier.

Avant de quitter définitivement Madrid, nous nous décidâmes à aller voir Tolède à 90 kilomètres. Cette ville existait plus de 200 ans avant N.-S. J.-C. Sur cette origine, déjà respectable par son ancienneté, on a amplifié, et il n'est pas de fable qui n'ait été débitée. On a avancé que les Juifs vinrent s'y établir après la captivité de Babylone. D'autres auteurs affirment qu'Hercule fut son fondateur. D'autres encore, avancent que Jubal fils de Caïn s'y établit 143 ans après le déluge. Tous ornent l'histoire de Tolède des contes les plus ridicules, ce qui fit dire à l'abbé Vayrac que ces conteurs tenaient Adam pour premier roi de Tolède dont le nom vient, dit-on, de deux mots hébreux qui signifient la mère des villes ; selon d'autres auteurs, Tolède vient du mot hébreu *Toledoth,* qui signifie générations. Tite-Live la cite comme une petite ville dans une forte position. Elle tomba sous la domination romaine en 192. Puis successivement les Alains et les Goths s'en emparèrent, sous ces derniers elle devint la résidence royale. Les Visigoths l'embellirent et en firent une ville plus importante encore. Elle devint la proie des Arabes après la bataille de Guadalete, ils y trouvèrent un immense butin ; entr'autres richesses la fameuse table de Salomon et 25 couronnes d'or massif des rois Visigoths. Amru, l'alcaïde de Talavera, s'en étant rendu maître y commit des atrocités dont l'une a donné lieu au dicton : *Una noche Toledana,* en souvenir du massacre de 400 nobles Tolédans qu'il invita à un festin qui devait avoir lieu au milieu de la nuit. Au lieu du repas il les fit égorger, leurs corps furent jetés dans une grande fosse et leurs têtes exposées le lendemain aux regards du public. Pour assurer leur conquête, les Arabes avaient été tolérants envers les chrétiens, mais en 1085 Alphonse VI de Castille, ayant vaincu et

reconquis le pays, persécuta les Arabes et bientôt les expulsa entièrement.

C'est à Tolède qu'on parlait le plus pur castillan. En 1560, Philippe II abandonna cette ville pour fixer sa résidence à Madrid. Depuis lors, l'ancienne capitale n'a cessé de décroître et de plus de 200.000 habitants qu'elle comptait dans son enceinte, est réduite à 15.000 à peine sur ses sept collines.

Nous y arrivâmes par le pont d'Alcantara sur le Tage, à l'extrémité duquel s'élève le Castillo de San Cervantes, corruption sans doute de San Servando, car nous ne trouvons pas de San Cervantes au calendrier; il est formé d'anciennes tours massives. Puis, après une montée longue et rude, nous passâmes à côté de l'une des anciennes portes (*la puerta del sol*) cette construction arabe que M. Th. Gauthier dit être rousse, cuite et confite de ton comme une orange de Portugal, et qui n'est plus maintenant qu'un beau décor qu'on laisse à droite. Après avoir secoué la poussière dont nous étions revêtus et nous être restaurés, nous allâmes visiter la ville des vieux souvenirs, assise sur son roc de granit, inébranlable témoin des vicissitudes de cette cité remarquable, au bas duquel le Tage gronde et s'échappe de rocher en rocher.

Il faut de toute nécessité un guide pour parcourir cette cité qui n'est qu'un dédale de ruelles étroites en échelles, que l'on est tenté de gravir en s'aidant des deux mains. Ces ruelles se croisent, s'entrecroisent en serpentant. C'est un pêle-mêle, une confusion de maisons superposées, entassées dans un étroit espace. Dans cet amas de constructions antiques, mauresques, barbares, il y a des richesses d'architecture, d'objets d'art, des merveilles de serrurerie. Des arceaux, des voûtes, des ogives, des fenêtres très rares sur la rue, des portes, des pilastres, des colonnes admirables, trésors recouverts de plusieurs couches de chaux. En émiettant l'enduit, on retrouve des travaux surprenants d'architecture, d'arabesques, de sculpture, des feuil-

lages, des animaux, des monstres inimaginables, fantastiques, des écussons armoriés et des devises au-dessus des portes, des balcons avec balustrades en fer admirablement travaillées. Partout d'antiques portes massives, souvent un peu basses, toutes bardées de bandes de métal, avec marteaux combinés, ouvragés à faire pâmer les antiquaires, elles sont ferrées de clous symétriquement rangés, à têtes ciselées et très grosses. Ces maisons sont tristes comme les couvents et les prisons, quelques-unes cependant sont peintes, ornées de fleurs, de guirlandes, de médaillons, de sujets mythologiques, elles forment un contraste des plus bizarres. Il n'existe pas deux villes comme Tolède.

Nous voulûmes revoir la *Puerta del sol* et tout auprès une esplanade d'où la vue est magnifique. La Vega couverte d'arbres et de cultures dont les canaux d'arrosage établis par les Arabes entretiennent la fraîcheur. Au fond de la déchirure du rocher le Tage roule ses eaux jaunes en formant comme un fer à cheval coupé aux deux extrémités par deux vieux ponts, le pont d'Alcantara et celui de San Martin. Le premier conduit dans la campagne au pied des monts de Tolède et de la Sierra Guadalupe ; l'autre conduit à Aranjuez. L'aspect de Tolède est saisissant, majestueux. Au premier plan, ses remparts crénelés posés sur les rochers au temps du roi Wamba, ses belles portes avec leurs tours mauresques finement ouvragées. Au bas de l'esplanade brillent au soleil les toits des maisons, les clochers des couvents et des églises couverts de carreaux de faïence, au-delà, les collines rougeâtres, la campagne accidentée et décharnée forment tout l'horizon. La pureté de l'air et sa transparence laissent saisir les moindres détails.

Mais je dois, sans plus de retard, parler de la fameuse cathédrale, richesse incomparable de cette ville singulière, fondée par S. Eugène, premier évêque de Tolède. Les Arabes la convertirent en mosquée, cette destination ne fut pas changée immédiatement après le retour des chrétiens. S. Ferdinand la fit dé-

molir et fit commencer en 1227 la construction de la nouvelle. Les travaux se prolongèrent durant deux siècles et demi ; on y travaille même encore.

L'architecte Pedro Perez en fit le plan et dirigea pendant 50 ans les premiers travaux. C'est le style gothique le plus pur, on y remarque quelques différences de caractère, elles proviennent des époques où les travaux furent repris. L'aspect de ce temple est majestueux. Huit portes richement sculptées donnent entrée ; la façade regarde l'ouest, elle a trois portes nommées : *del infierno, del Pardon, de Escribanos* ou *del juicio.* Celle du Pardon est au centre, elle est plus grande et plus riche que les autres, elle présente un arc ogival divisé en deux plus petits couverts d'ornements gothiques, d'anges, de saints, de prophètes, la Ste Cène est sculptée sur la corniche. Les deux autres portes sont d'un seul arc et ornées de statuettes artistement travaillées. Deux tours, énormes piliers, s'élèvent aux deux côtés de la porte principale, elles sont ornées de statues. Sur un côté de la façade s'élève la grande tour, les murs ont 7 mètres d'épaisseur et donnent un vide intérieur égal. La hauteur totale est de 90 mètres. Cette tour est divisée en trois corps, le premier est carré, il a 5 étages avec colonnettes en arcs gothiques et *azulejos* (faïences vernies de couleurs vives). Le plus élevé de ces 5 étages est à jour, entre les deux ouvertures de chaque côté est une statue en marbre blanc. Dans les ouvertures sont suspendues les cloches, auxquelles l'homme qui les met en branle s'accroche comme il peut, et voltige avec elles dans les airs. Il n'y avait pas longtemps qu'un de ces malheureux, soit qu'il eut perdu son point d'appui, soit qu'il eut été pris d'une indisposition subite, avait été précipité et horriblement mutilé contre le sol sans donner signe de vie. Cette méthode de sonnerie est générale en Espagne. Le second corps, en retrait du premier, est surmonté d'un balcon, il est octogone avec une jolie fenêtre gothique à chaque face. Le troisième et dernier

corps, octogone à sa naissance, s'arrondit en s'élevant et se termine en plusieurs globes surmontés d'une croix de fer. De l'autre côté de la façade s'élève la chapelle mozarabe avec sa jolie coupole octogone que termine une lanterne. La façade au midi a deux portes, celle reconstruite en 1800 est malheureusement d'ordre ionique, celle des lions est plus remarquable.

La façade du nord est encaissée par le cloître et quelques mai sons particulières, elle présente un grand arc à trois moulures et de nombreuses figures d'anges et de prophètes.

Dans l'intérieur, 88 piliers de 16 colonnes élancées partagent l'église en 5 grandes nefs de 113 mètres de longueur sur 57 de largeur. La hauteur de la nef centrale est de 45 mètres, elle diminue sous les nefs latérales. De riches chapelles sont établies tout autour. Sept cent-cinquante fenêtres à vitraux de couleur éclairent ce beau vaisseau.

Le retable de la *Capilla mayor*, en bois de mélèze, est très orné. Une superbe grille, surmontée d'un Christ colossal, ferme cette chapelle nommée autrefois de *los Reyes viejos*, des tombeaux des anciens rois d'Espagne qu'elle renferme. On y voit aussi le tombeau du célèbre Cisneros cardinal de Mendoza archevêque de Tolède mort en 1495, après avoir partagé le pouvoir avec Ferdinand et Isabelle la Catholique, d'où lui vient le surnom de *tertius rex*. On y voit aussi la statue du berger qui indiqua aux Espagnols un sentier, ce qui contribua beaucoup à leur faire gagner sur les Arabes la fameuse bataille de las Navas de Tolosa. On y voit enfin la statue du tolérant Alfaqué de Tolède.

A côté de la *Capilla mayor* se trouve le *trasparente*, entassement ridicule de marbres, de bronzes, de volutes, de consoles, de balustres, de chapiteaux bizarres, de nuages, de rayons; il devait être tout à jour pour laisser voir le sanctuaire, œuvre du plus mauvait goût, du genre Churrigueresque de l'architecte Narciso Tomé, célébré comme la huitième merveille du monde par le poète Francisco Galan.

La *silleria* du chœur, en face de la *Capilla mayor,* est composée de trois rangs de stalles en bois merveilleusement sculpté. La stalle de l'archevêque, en forme de trône plus élevé, a de belles colonnes de jaspe et d'élégantes figures d'albâtre. Les énormes pupitres de bronze sont couverts de missels, etc. gigantesques. Deux orgues de dimensions colossales sont en regard des deux côtés.

La chapelle mozarabe est des plus remarquables, elle fut érigée par le cardinal Cisneros pour y perpétuer à côté du rit grégorien l'ancien rit chrétien primitif. On y voit une belle mosaïque et des fresques gothiques représentant des combats entre les Tolédans et les Arabes.

La sacristie est d'un bel aspect. La peinture de la voûte, œuvre de Luca Giordano, représente la descente de la Ste Vierge apportant une chasuble à St Ildefonse. Les murs sont ornés de tableaux. Le vestiaire est à droite, on y voit des toiles de maîtres célèbres. Plus loin, une petite salle renferme le riche trésor de la cathédrale, la grande *Custodia*, merveille d'orfévrerie, les diamants, les émaux y sont incrustés à profusion. Quatre-vingt mille viroles rassemblent les pièces de cette œuvre immense dont la fabrication, exécutée par les allemands Arph, son fils et son petit-fils, a duré cent ans. Le manteau de la Ste Vierge du sanctuaire brodé en 1762 où figurent deux cent-cinquante-six onces de semences de perles, quatre-vingt-cinq mille perles, un nombre incalculable de pierres précieuses.

Le *Sagrario* construit sur l'emplacement où, lors de la conquête des Arabes, on avait enfoui une statue de la Ste Vierge très ancienne et en grande vénération. Près de quatre siècles après, un miracle la fit découvrir, car nous sommes assez *esprit-fort* pour croire aux miracles, et pour trouver *esprits-faibles* ceux qui disent ne croire à rien, si ce n'est le plus souvent à des niaiseries, à des insanités, à des diableries, tout en niant le diable.

Nous ne citerons qu'en passant la *capilla de los reyes nuevos*

dans laquelle ont été déposés les restes de Henri II son fondateur, ceux de sa femme, de Don Juan II et de Henri III, ces tombeaux sont finement sculptés.

Dans la chapelle de santa Marina, on remarque une grande plaque de métal sur le tombeau du cardinal de Portocarrero avec cette inscription :

HIC JACET
PVLVIS
CINIS
ET NIHIL

Ici repose de la poussière, de la cendre et rien. C'est là le cri de l'humilité chrétienne qui livre son corps à la terre. On a dit au sujet de cette épitaphe qu'elle pourrait également être adoptée par un matérialiste. Non certainement, dans la pensée de l'auteur, car l'épitaphe du Cardinal est vraie en ce qui concerne le corps matériel dont il ne reste rien après la mort, mais l'âme que le matérialiste nie, l'âme reste à la disposition du souverain Juge son créateur. Mon assertion est encore celle d'un véritable *esprit-fort* chrétien.

La *Capilla de la Descension* a un retable qui représente, sur un grand médaillon en relief, l'apparition de la Ste Vierge à St Ildefonse et lui apportant la sainte chasuble. Au niveau de l'autel du côté de l'épitre, on voit au fond d'une espèce d'armoire en jaspe rouge, défendue par une grille de fer à deux battants, une pierre blanche scellée dans le mur sur laquelle la Ste Vierge posa les pieds. Les fidèles viennent toucher cette pierre du bout du doigt qu'ils portent ensuite respectueusement à leurs lèvres. (La pierre s'est creusée sous les doigts, en plusieurs rayures profondes, qui impressionnent vivement l'âme).

Le cloître est au nord le long de la cathédrale, une arcade jetée au-dessus de la voie publique communique avec le palais archiépiscopal, c'est certainement le plus beau de toute l'Espagne.

On y voit quelques tombeaux, et la bibliothèque du chapitre dans une magnifique salle voûtée, où se trouve une grande quantité de richesses ; des manuscrits de la plus haute antiquité et d'une valeur incalculable ; des enluminures merveilleuses, des livres de prières de la reine Jeanne et de Charles-Quint : ces richesses sont fermées, il est bien rare que la clef tourne dans la serrure.

Du haut du clocher qui est très élevé, la vue est splendide, les tours arabes, les clochers gothiques, le vaste Alcazar de Charles-Quint, le Tage qui circule presque tout autour de la ville entre les deux parois de rochers : la Vega à perte de vue ; les sommets des monts de Tolède se dessinant en blanc comme dans la campagne de Rome, dans l'horizon. En quittant un tel spectacle, on admire peu la grosse cloche de dix-huit mille kilogrammes, elle sonne fêlé s'étant fendue au premier coup du battant qui est en bronze.

Parmi les autres églises, nous nous bornerons à citer les plus remarquables. San Martin conserve encore les chaînes des captifs chrétiens délivrés à Malaga et à Almeria. Le chevet est d'une splendeur architecturale étonnante. Six piliers se terminent en pyramides dentelées, de nombreux arcs ogivaux couverts de magnifiques arabesques sculptées dans la pierre faute d'ouvertures ; des statues posées sur des colonnettes dans des niches élégantes pratiquées sur la face des piliers. Le chevet se termine en terrasse couronnée d'une riche galerie à jour. Au milieu de la terrasse s'élève une coupole hexagone, le reste de l'intérieur de ce monument correspond à ce que nous venons de dire. Mais la façade n'est qu'une muraille disgracieuse. Le maître-autel était aussi une magnificence, malheureusement il a bien souffert pendant les guerres de l'indépendance. Le cloître de San Juan de los Reyes, qui était un chef-d'œuvre, a souffert encore plus par la même cause. L'une des galeries est complètement en ruines, Les décombres en occupent le sol, ils atten-

dent la reconstruction. Les trois autres galeries présentent les plus riches beautés de l'art gothique dans toute sa pureté.

Nuestra Senora del transito, ancienne synagogue, édifice très nu intérieurement, a été bâti en 1366 par Samuel Levi, trésorier du roi Don Pedro. Les rois catholiques la cédèrent aux chevaliers de Calatrava après l'expulsion des Juifs. Les chevaliers en firent une église catholique. Elle n'a qu'une nef de 21 mètres sur 10 et 12 mètres de hauteur. On y remarque au-dessus de la frise tout autour de l'édifice 54 arcs remarquables par leurs ornements. Cette construction a été faite en briques d'une dureté extraordinaire. La charpente du toit est en cèdre du Liban.

Santa Maria la blanca est encore un curieux souvenir des Juifs. Rien ne la distingue extérieurement des pauvres constructions au milieu desquelles elle est enfouie. Mais après avoir descendu quelques marches, on est surpris en y entrant de ce mélange de magnificence et de nudité, de la singularité des lignes, du goût qui a présidé aux ornements. L'œil se perd dans cette multitude de gros piliers octogones beaucoup trop courts cependant pour leurs proportions. Rangés par 7, ils forment 5 nefs supportant des arceaux mauresques d'une courbe hardie. Les chapitaux ne sont qu'en stuc et tous de formes différentes, mais tous présentent des branches, des guirlandes avec pommes de pin. Des arabesques, des rosaces, des ornements divers suivent les arceaux ; au-dessus de ceux de la nef centrale on voit une frise peu marquée, mais d'une netteté et d'une pureté admirables. Ni voûte, ni plafond, le toit descend du point le plus élevé jusqu'au bas des nefs latérales. Synagogue d'abord, puis en 1405 tranformée en église, asile de repenties au XVI[e] siècle, de 1600 à 1791 ce ne fut qu'un simple oratoire. A cette époque, on en fit une caserne, puis un magasin d'effets et de denrées de l'armée. Après avoir été dévasté, mutilé, on l'a réparé, les piliers trop endommagés ont été refaits en plâtre, cette couche blanche donne un à propos réel au nom actuel de

cet édifice redevenu église. Dans la cour qui précède l'entrée, on voit des deux côtés des puits profonds qui servaient aux ablutions des juifs et des juives et communiquaient, dit-on, à de vastes galeries souterraines.

Une montée très rude conduit à la place principale, nommée jadis Zocodover, aujourd'hui place de la Constitution; assez grande mais irrégulière, des arceaux en entourent une partie. Quelques arbres plantés au milieu, forment une espèce de promenade, rendez-vous du beau monde. Cette place est le centre animé de cette ville morte. Le Zocodover était autrefois la place du marché. Il y a une petite chapelle au-dessus d'une arcade, *la Capilla del Cristo de la sangre*, où l'on disait la messe que pouvaient suivre les gens qui venaient faire leurs affaires et leurs achats. Cervantès, dans une de ses nouvelles, dit que le Zocodover était aussi le rendez-vous des oisifs en quête de nouvelles et de la troupe innombrable des *picaros*.

Du Zocodover, nous gravîmes une montée tolédane, c'est-à-dire très rude, pavée comme toutes les rues de cette cité perchée, en petits cailloux lisses, reluisants, aigus, placés de manière à présenter aux pieds le point le plus effilé. Il faut que les dames de Tolède aient leurs pieds si mignons pourvus sous la plante d'une carapace solide, pour courir aussi allègrement et agilement qu'elles le font sur ces pointes de couteaux. Nos gentes et si agiles parisiennes, comment feriez-vous sur ces instruments de torture! Cette montée nous conduisit haletants à l'alcazar de Charles-Quint, superbe édifice terminé en 1551. Incendié par les Portugais en 1710, les boiseries servirent à faire cuire les aliments de la troupe. La restauration commencée en 1744 fut achevée 30 ans après, sous Charles III. L'incendie le dévora de nouveau en 1809 lors de l'occupation française. Les fortes murailles seules ont résisté. L'emplacement de ce monument a été admirablement choisi sur la plus élevée des sept collines. De sa vaste esplanade on domine le cours du Tage, et la

vue s'étend sur un immense horizon. Il a remplacé d'anciennes forteresses élevées par les Goths, les Arabes et les Chrétiens du moyen-âge. Le soleil brûlant de l'Espagne a donné à ces murs une riche couleur bien différente de celle que le temps passe à l'encre dans nos contrées.

Des escaliers, au fond de la cour, comprenant 32 belles marches, sont grandioses, d'une élégance féerique, avec des colonnes, des rampes à moitié brisées, des marches de marbre disjointes. L'un de ces escaliers conduit à une porte ouvrant maintenant sur un abîme, l'édifice étant écroulé dans cette partie, c'est un contraste saisissant. On se trouve au milieu de colonnes qui ne supportent plus rien ; on ne peut s'aventurer sans danger sur ce qui reste des plafonds. On voit encore au-dessus de la frise les armes de Charles-Quint et les colonnes d'Hercule bien conservées. C'est un nouveau contraste, une ironie jetée aux grandeurs humaines.

L'Alcazar forme un vaste quadrilatère. La façade au nord est de Covarrubias, celle du midi plus imposante, plus régulière, comprend quatre corps d'ordre dorique, elle est de Juan Herrera. Aux quatre angles s'élèvent des tours carrées qui dominent toute la ville. Les écuries pouvaient recevoir plusieurs centaines de chevaux.

CHAPITRE TREIZIÈME

Palais de Galiana. — Légende de cette princesse. — Le roi de Guadalajarra veut l'épouser. — Karl-le-grand de France devient son rival, le tue en duel et présente sa tête à Galiana charmée du présent. — Karl l'épouse. — Palais de ville de Galiana. — Alcazar de don Pedro. — La tour du roi Rodrigue. — Le Bano de la cava. — Rodrigue séduit Florinde. — Julien son père pour se venger appelle les Arabes et leur livre son pays. — La cueva de Hercule. — Terrible prédiction. — Rodrigue pénètre dans la cueva de Hercule croyant y trouver des trésors. — La tour s'écroule. — Les Arabes envahissent l'Espagne. — L'hôpital de Santa Cruz. — Sa nouvelle destination avance sa ruine. — La manufacture d'armes. — Visite décevante à la boutique d'antiquités du guide. — Climat de Tolède. — L'artificio de Juanelo fournissait de l'eau à toute la ville, il est brisé, on ne le rétablit pas. — Des ânes porteurs d'eau. — Leurs cruches cassées dans les rues étroites. — Départ de Tolède.

Il y a trois autres alcazars à Tolède. Les palais de Galiana sont du nombre. Nous parlerons en premier lieu du palais de plaisance hors de la ville dans la Vega. On s'y rend par le pont d'Alcantara. Après avoir marché un quart d'heure environ au milieu de cultures arrosées par mille petits canaux, on trouve un joli et frais bosquet d'arbres ; à travers leur feuillage nous apercevions un amoncellement de briques : c'est le palais de Galiana. Ne sourions pas, car ce sont des ruines. Une famille de paysans habite dans ses décombres, c'est l'abri le plus noir, le plus sale que l'on puisse imaginer et pourtant c'est là que résidait la

ravissante Galiana, la belle mauresque, parée comme une fée. De ses fenêtres, elle assistait aux tournois des chevaliers arabes dans la plaine.

Quelques conduites d'eau ont seules résisté aux ravages du temps et des hommes. Toute la magnificence de ces lieux s'est évanouie. Les mosaïques, les colonnes aux chapitaux dorés, les sculptures où se répétaient les versets du Coran, les bassins de marbre et d'albâtre, les cassolettes de parfums, les plafonds chargés d'or, tout a disparu avec les dentelles, les arabesques en stuc, il ne reste que les gros murs et les décombres dans lesquels s'abritent de pauvres paysans.

Pour nous apprendre ce qu'était la princesse Galiana et quelques traits de son histoire, il nous reste une légende que voici : Le roi Galafre qui régnait à Tolède, était son père et l'idolâtrait. Il lui fit construire ce palais qui n'est plus, on y admirait aussi des jardins délicieux, surprenants ; des kiosques, des bains, des fontaines admirables, des effets d'eau étonnants. Galiana passait dans ce séjour enchanteur une vie de délices. La musique, la poésie, la littérature et la danse charmaient ses loisirs. Mais elle y éprouvait un ennui, un seul, il provenait de ses nombreux adorateurs, elle se dérobait le plus souvent à leurs galanteries et surtout à celles du plus assidu, le petit roi de Guadalajarra, Bradamant était son nom. Ce maure d'une taille gigantesque était vaillant et féroce ; Galiana ne le pouvait souffrir. Mais Bradamant ne se rebutait pas. Il fit établir de Guadalajarra à Tolède un chemin couvert qu'il parcourait tous les jours pour visiter la princesse. Karl-le-grand fut envoyé par Pépin son père pour porter secours à Galafre attaqué par le roi de Cordoue Abderrhaman. Karl logea dans le palais de Galiana, il avait le cœur très tendre sous son armure impénétrable, lors il ne tarda pas à le donner tout entier à la charmante princesse. Galiana devint sensible à ses assiduités et lui laissa comprendre sa secrète préférence. Dès lors, il devint jaloux et demanda que

Bradamant fut éconduit. Galiana devenue française par le cœur et détestant d'ailleurs le roi de Guadalajarra fit entendre au prince Karl qu'elle serait charmée d'être débarrassée de son rival. Karl n'attendit pas un second encouragement. Aussitôt il provoqua Bradamant, le vainquit, lui coupa la tête, la présenta à Galiana qui fut ravie du présent et en conçut une plus vive affection pour le vainqueur. Le tendre sentiment s'étant accru des deux parts, Galiana promit de se faire chrétienne. Galafre, flatté de s'allier à un si grand prince, accorda la main de sa fille à Karl. Pépin mourut sur ces entrefaites, Karl retourna en France emmenant la belle Galiana qui fut reçue avec de grandes réjouissances. Ils furent couronnés aux acclamations de toute la nation.

Revenons maintenant au *Palacio* de Galiana situé dans l'intérieur de la ville, et qui est devenu l'hôpital de Santa Cruz, les couvents de Santa Fé et de la Conception. Ces bâtiments avaient d'abord servi de prétoire aux rois Goths. Les Maures s'étant emparés de Tolède, Galafre y éleva un palais pour sa fille Galiana. Alfonse roi d'Aragon vint l'habiter après avoir expulsé les Arabes.

Le palais élevé par les Goths auprès de la porte de Cambron a également reçu le nom d'Alcazar. Il devint ensuite la propriété de l'infant don Fadrique, oncle de Sancho le brave, puis du seigneur d'Orgaz.

Auprès du couvent de santa Isabel, on voit les ruines de l'Alcazar du roi don Pedro. Parmi ces ruines, on retrouve quelques vestiges des magnificences qu'on y admirait.

Sur la rive du Tage se voient encore des débris des restes de murs écroulés, ils sont presque au niveau du fleuve. Près de là s'élevait une tour avec une arcade en plein cintre. Cette tour est maintenant en ruines. Les débris qui sont auprès proviennent du Bano de la Cava (le bain de Florinde). La tour ruinée était la tour du roi Rodrigue de funeste mémoire. D'une fenêtre de cette tour le roi, caché par un rideau, épiait les jeunes filles au

bain. La belle Florinde, un jour, mesurait ses bras et ceux de ses jeunes compagnes pour savoir laquelle avait les plus ronds, les mieux faits. Ceux de Florinde excellaient, son pied en outre était mignon, ses jambes les plus blanches, les mieux tournées. Rodrigue entraîné par la passion, séduisit l'imprudente et trop belle baigneuse. Le Comte Julien père de Florinde, furieux de cet affront, appela les Maures et leur livra son pays. Dans son désespoir, Rodrigue pour se punir de son crime s'étendit dans un cercueil plein de vipères où il expira. Florinde avilie, méprisée reçut le surnom ignominieux de la *Cava* et fut en exécration dans toute l'Espagne. Il faut reconnaître qu'un bain de jeunes filles était mal placé sous les fenêtres de cette tour de malheur.

La Cueva de Hercule mérite aussi quelqu'attention, une légende dont le héros est encore le fatal roi Rodrigue, donne à ce souterrain un grand intérêt. Il s'étend au-dessous des ruines de l'ancienne église de San Ginès, sur une étendue de 3 lieues. Hercule qui était habile magicien y établit son laboratoire, y construisit une tour enchantée où des inscriptions annonçaient que lorsqu'on entrerait dans ce lieu, une nation barbare s'emparerait de l'Espagne.

Epouvantés par cette prédiction, les rois Goths fermaient et scellaient de plus en plus solidement la porte. Le débauché Rodrigue, que des folles dépenses laissaient sans argent, espéra que tout ce mystère cachait des trésors. Accompagné de quelques affidés pleins de courage, et, muni de torches, il se rendit au souterrain, fit briser les cadenas, les serrures, les portes et descendit précédé des porteurs de torches qui, presqu'aussitôt, reculèrent épouvantés du bruit qu'ils entendaient et du vent qui avait éteint leurs torches, ils racontaient d'effrayantes visions. Mais Rodrigue, déterminé à pénétrer, se mit hardiment à la tête de son escorte et parvint dans une grande pièce carrée très riche. Au milieu était une statue colossale en bronze d'un aspect

terrible, placée sur une colonne elle tenait une masse dont elle frappait le sol à grands coups; telle était la cause du bruit qui avait effrayé l'escorte du roi et du vent qui avait éteint les torches. Rodrigue alla droit à la statue et la pria de lui permettre de visiter la belle salle.

La statue cessa de frapper le sol en signe de permission et Rodrigue parcourut la pièce, et trouva un coffre sur lequel était écrit : Celui qui m'ouvrira, verra des merveilles. Le roi se préparait à faire enlever or et diamants, mais il ne trouva qu'une toile peinte, représentant des troupes de guerriers arabes à pied et à cheval tout armés. Au bas était écrit : « Celui qui ouvrira ce coffre, perdra l'Espagne qui deviendra la proie de guerriers semblables à ceux représentés sur cette toile. » Rodrigue troublé continua cependant ses perquisitions, mais il ne trouva que des inscriptions répétant de diverses manières la fatale prédiction.

Rodrigue et ses affidés pleins d'effroi se retirèrent enfin. Dès la nuit suivante une tempête affreuse s'éleva, la tour d'Hercule s'écroula avec un bruit épouvantable. Les Arabes ne tardèrent pas à envahir l'Espagne.

L'hôpital de Santa Cruz est occupé maintenant par l'école militaire *(el colegio militar.)* Ce beau monument est près de la place du Zocodover. La façade en est élégante et riche ; on y remarque un bas-relief représentant le cardinal Mendoza fondateur de l'hôpital, adorant la croix assisté de S. Pierre et de S. Paul. Il est plus que douteux que ce monument conserve ses richesses artistiques avec sa destination actuelle. La chapelle possède un retable assez beau et le tombeau du cardinal Mendoza, œuvre remarquable du Berruguita. Dans le cloître, formé de deux étages d'arcades en plein cintre sur de frêles colonnes à chapitaux corinthiens, à un des angles, existe un escalier remarquable. La balustrade est d'un charmant effet, le plafond élégamment lambrissé présente bizarrement les deux genres arabe et platoresque.

La Manufacture d'armes, fondée par Charles III, est un vaste et beau bâtiment construit près du Tage hors de la ville. Les nouvelles lames de Tolède conservent la réputation des anciennes sous le rapport de la trempe, de la souplesse, de l'élasticité, mais quant à l'élégance de la forme c'est toute autre chose. Les anciennes étaient des joyaux avec toutes les qualités des nouvelles qui ne sont plus que des outils.

Les ruines de l'amphithéâtre et de la Naumachie rappellent si peu ces monuments romains, que nous ne nous y arrêtâmes pas. Nous préférions arrêter nos regards sur les murailles de l'antique cité, l'effet pittoresque en est admirable. Elles suivent sans heurter les lignes, les aspérités du terrain, les rochers qui parfois les remplacent. D'un pan de mur romain, s'élève une tour gothique, les Arabes ont laissé des créneaux. Le roi Goth Wamba a fait construire la partie qui s'étend de la porte Visagra à la porte Cambron.

Tolède posée sur son rocher qu'elle couronne si bien, enveloppée de tours, parsemée d'églises avec leurs clochers, surmontée du majestueux Alcazar de Charles-Quint, présente un tableau dont on ne peut détacher ses regards et dont on conserve à jamais le souvenir.

Notre guide nous eut volontiers fait abréger et restreindre la visite des monuments, il tenait à nous conduire et à nous tenir dans son magasin d'antiquités plein d'objets des plus rares et des plus curieux, disait-il. Pour nous débarrasser de son insistance et de l'interminable énumération de toutes ses richesses, nous finîmes par céder et nous le suivîmes dans un quartier indescriptible, dédale de ruelles incroyables, véritables *casse-cou*. Nous crûmes entrer dans une cabane de chiens en franchissant ce qu'il appelait sa porte, formée de l'assemblage le plus prodigieux de morceaux de bois qui juraient à côté les uns des autres ; là, entouré de porcelaines brisées, de vieux couteaux sans manche, d'objets dont on ne pourrait dire le

nom ni l'emploi, de vieilles ferrailles, de poignards informes, d'épées fourbues, de poteries communes, boiteuses, fendues ou ébréchées, de coupes disgracieuses, de mille riens ridicules, notre persécuteur prenait chaque objet avec un respect apparent des plus grotesques et débitait sur chacun en nous le présentant un éloge si pompeux, un conte si fantastique que nous finîmes par éclater de rire en lui signifiant qu'il ne possédait rien là qui put nous tenter. Il joua un étonnement qui nous prouva qu'il s'y était souvent exercé auprès de nos prédécesseurs. Il ne pouvait se décider à fermer sa boutique, il allait à sa porte et rentrait brusquement en nous suppliant d'un air si pénétré, de rentrer pour voir une pièce qu'il avait oublié de nous montrer et que nous serions heureux de voir, tout au moins, que nous rentrâmes pour l'exhibition du plus sordide objet, nous prîmes alors la fuite en telle hâte que nous faillîmes nous précipiter à terre dans cette horrible ruelle.

Le climat de Tolède est modéré, la température n'y descend pas au-dessous de zéro. Des vents violents y causent souvent de grands dommages, surtout à l'importante récolte des abricots. Des fièvres intermittentes y règnent en automne et la chlorose sévit cruellement sur les jeunes personnes. L'eau manque sur ce rocher ; il faut aller la puiser dans le Tage. Autrefois et jusqu'au XVIe siècle fonctionnait une machine, l'*artificio de Juanelo*, une des merveilles de Tolède qui amenait l'eau jusqu'à l'Alcazar, là elle était recueillie en un grand réservoir qui la distribuait dans toute la ville. Cervantes la cite comme une des choses remarquables de Tolède. Brisée depuis longtemps, elle est abandonnée, cependant il serait facile de la rétablir. En attendant, des *Aguadores* apportent l'eau dans de grandes cruches chargées sur des ânes. Si vous avez le malheur d'en rencontrer, vous devez retourner sur vos pas, vous ne pourriez avancer, et lorsque deux aliborons

se rencontrent, l'un retournant au Tage et l'autre en revenant chargé, il arrive parfois les luttes les plus amusantes, l'âne étant doué d'une opiniâtreté sans pareille. Le résultat le plus ordinaire est que la ruelle est jonchée des débris des cruches cassées au grand désespoir de leurs propriétaires.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Alcoy. — Ses fabriques. — Fête de St Georges. — Elle dure trois jours. — Alicante. — Victor Hugo a inventé ses clochers et ses minarets. — Visite des jardins de la belle *huerta*. — Gaîté enfantine d'une dame espagnole d'un âge mûr. — *Posada de la Balseta.* — Noce à laquelle assistent MM. le comte Davilliers et Gustave Doré. — Le portrait de la mariée fait par Gustave Doré lui attire tant d'importunes qu'il s'échappe d'Alicante. — Départ pour Elche dans une diligence qui se brise en route. — Chutes. — Réparation de la vieille voiture. — Rencontre d'un vieux paysan à cheval chantant en s'accompagnant de la guitare. — Elche. — Sa forêt de palmiers. — Fête de l'Assomption. — L'Assomption simulée au moyen d'une corde et d'un treuil. — Les palmes. — Départ. — La route est bordée de vergers et de jardins arrosés de ruisseaux. — Végétation admirable.

Nous retournâmes encore à Madrid pour y prendre le train d'Alicante, sans nous y arrêter de nouveau. En passant à Almansa nous ne pûmes obtenir le moindre renseignement sur l'issue de la mésaventure du nouveau marié qui y avait perdu son épousée.

Nous nous détournâmes pour aller à Alcoy, ville de 16.000 âmes environ, située sur une petite éminence au fond d'une gorge profonde arrosée par l'Alcoy, au pied de la Sierra de Mariola. La ville s'échelonne sur l'éminence, la partie la plus élevée est pittoresque avec ses maisons entourées de jardins en terrasses. On y remarque quelques beaux édifices, de jolies

promenades et de nombreuses fontaines, mais surtout une activité industrielle extraordinaire. Les rues sont encombrées de laines de toutes les couleurs, de bêtes de somme transportant sans cesse les laines au foulon ou les en ramenant. On entend partout le bruit des métiers, on ne rencontre ni un mendiant, ni un vagabond. Alcoy fabrique beaucoup de draps et de flanelles, des couvertures, plus de deux cent mille rames de papier, en majeure partie consacrées aux livrets à cigarettes et que produisent rapidement des machines. Il y a à Alcoy des fortunes considérables. Cette activité étonne d'autant plus qu'on ne l'avait trouvée nulle part dans la Péninsule après avoir quitté la Catalogne.

Les 22, 23 et 24 avril, à l'occasion de la fête de St Georges patron de la ville, Alcoy laisse reposer ses métiers et ses fabriques pour ne s'occuper que de la fête instituée en mémoire d'une glorieuse intervention du saint qui, en 1257, sauva la ville attaquée par les Maures. Toute la population est sur pied, les autorités, les industriels, les fabricants, leurs ouvriers, les femmes, les enfants, les populations de tous les villages même assez éloignés viennent prendre part à cette solennité. Les villages de la *Comarca* envoient en outre, dès la veille, des musiciens qui se réunissent devant l'Ayuntamiento et parcourent la ville pour annoncer la *Funicon* du lendemain. Ce corps de musique se compose de dulzaines, tambours, trompettes, bandurrias, citaras, sans oublier l'immanquable guitare. A la suite défilent les deux troupes de Maures et de Chrétiens, car la fête comprendra le simulacre des combats contre les infidèles, mais elle commence avant tout par une cérémonie religieuse. Le défilé, le clergé en tête, entre dans la ville et se rend en procession au château fort, élevé sur la *Plaza mayor*, puis il parcourt la ville. Ceux qui doivent prendre part à la bataille sont armés de pied en cap, les engins de guerre et de campement ne sont pas oubliés. Puis, les deux troupes ennemies se séparent, les uns à pied, les

autres à cheval, et se divisent en divers groupes qui vont exécuter les danses nationales devant la demeure des notables de la ville.

Le lendemain le cortège, musique en tête, parcourt la cité en se rendant à l'Ayuntamiento où les autorités se mettent à sa suite, puis il va prendre à l'oratoire de S. Jacques la statue et les reliquaires du Saint pour les déposer à l'église paroissiale où ils restent exposés pendant la grand'messe en musique, après quoi tout est reporté à l'oratoire.

Le troisième jour, ont lieu les combats entre les Maures et les Chrétiens, ceux-ci repoussent d'abord victorieusement les assauts, mais enfin les Maures réussissent à entrer dans la ville où ils sont reçus à grand fracas de mousqueterie, ce qui ne prête pas à l'illusion, l'action se passant en 1257. Pour repousser les infidèles qui gagnent encore du terrain, le général chrétien fait charger la cavalerie. Ces paladins sont en costume espagnol du moyen-âge avec plus ou moins d'exactitude, ils montent de fougueux palefrois en carton peint, avec housses retombant jusqu'à terre pour cacher les pieds des cavaliers.

Les Maures, travestis en Turcs de carnaval, avec turban outre mesure, veste courte portant l'astre du jour au dos, pantalon large et flottant, serré au-dessus du pied, complétaient une scène de mardi-gras.

La victoire des Chrétiens étant assurée, les cris de triomphe retentissent, les prisonniers sont promenés dans toute la ville au son des fanfares et les danses durent jusqu'au milieu de la nuit.

Le lendemain, chaque corps accompagne les chefs à leur demeure, puis dans la journée a lieu une grande procession où figurent les blessés de la veille implorant la générosité publique. Puis, Maures et Chrétiens deux à deux, bas dessus bras dessous, reportent les reliques à l'Hermitage de S. Georges, et les danses recommencent au son de la musique enragée, des détonations

et des vivats. Les offrandes recueillies par les blessés sont toujours versées dans la caisse de l'hôpital.

J'ai cru devoir parler en détail de cette fête pour donner une idée des mœurs populaires. En y assistant, on trouve la meilleure occasion de connaître les costumes de gala des habitants des campagnes qui s'y rendent en foule.

Il se débite, dans ces jours de liesse, une incroyable quantité de *tarrones* (espèce de nougat) et d'*orchata de chufas*. L'Espagnol boit peu de vin et de liqueurs fortes, et même dans les fêtes publiques il est extrêmement rare de rencontrer un ivrogne et d'entendre les horribles chants avinés qui éclatent invariablement dans notre pays.

Alicante, ville de 27.000 âmes, avait pris un essor extraordinaire alors qu'elle était tête de ligne du seul chemin de fer qui existât en Espagne, avantage dont elle a joui assez longtemps. Les ports de la Méditerranée lui envoyaient des marchandises, qui de là étaient dirigées sur toute l'Espagne et principalement sur Madrid où aboutissait le chemin de fer. Alicante est une ville de commerce. Elle s'élève en amphithéâtre des bords de la mer jusqu'au château de Santa Barbara, elle est entourée de murailles. L'air y est très pur et le ciel magnifique. Les maisons peu élevées sont bien bâties, ornées des immanquables balcons, elles se terminent en terrasse. Les rues sont larges et alignées, mais la plupart non pavées et sans trottoirs. Le *Paseo* ou *Alameda de la reina* dans l'intérieur de la ville est un peu élevé au-dessus du sol, il est planté d'arbres et entouré d'une balustrade et de bancs de pierre, on y monte par quelques marches en pierre. Les autres promenades sont, hors de la ville, l'alameda de San Francisco et le Paseo de Capuchinos.

Victor Hugo a dit de cette ville :

« Alicante aux clochers mêle des minarets. »

Or, on y cherche en vain les clochers et le moindre minaret ;

mais Victor Hugo était un poète et maintenant son étoile est bien pâle, laissons-le donc en paix.

Au milieu de la rue principale, s'élève la maison de ville, bâtiment imposant flanqué aux quatre angles de quatre belles tours. Le marquis d'Aljorfa possède à Alicante une collection de médailles, et une belle galerie de tableaux des grands maîtres.

La cathédrale, dédiée à S. Nicolas de Bari, date du XVIIe siècle, elle n'a qu'une seule nef d'ordre dorique, elle est imposante, hardie et très vaste. L'intérieur est riche et garni de tableaux, celui du martyre de Ste Agathe fait mal à regarder, avec ses deux seins coupés laissant voir deux larges plaies d'où le sang jaillit à flots. Il n'y a à Alicante que deux églises ; la seconde dédiée à Ste Marie est un joli édifice d'apparence gothique.

Ma fille avait fait la conquête d'une Senora logée au même hôtel que nous. Un jour cette dame vint nous voir pour nous enlever, nous dit-elle, nous emmener dans sa voiture et visiter la *Huerta*. Alicante est entourée d'un terrain rocheux, inculte, bien triste à voir, ce qui donne une d'autant plus grande valeur à la *Huerta* peu éloignée. Le désir de revoir de la verdure et l'insistance toute gracieuse et presqu'impérative en même temps de la senora nous firent céder. Elle nous fit visiter de charmantes propriétés, des jardins superbes. Toutes les portes nous étaient ouvertes sans difficulté. Un de ces jardins entr'autres était plein de richesses incroyables en plantes rares, en fleurs de toute magnificence, il y avait en outre des kiosques, des cabinets de verdure mystérieux, et d'inextricables labyrinthes dans d'énormes rochers et des rocailles. L'amie de ma fille, notre obligeante senora, qui accusait bien la quarantaine, avait un entrain de jeune fille, elle se précipitait dans ces labyrinthes, qu'elle connaissait parfaitement, pour s'y cacher et reparaître inopinément en jetant des éclats de rire enfantins, elle courait, tombait, se relevait prestement, appelait pour se faire chercher ; ce jeu devenait beaucoup trop long, le temps fuyait, elle com-

prit qu'il fallait reprendre le chemin de la ville et toute essoufflée, haletante, elle nous fit remonter dans son excellente voiture sans interrompre ses éclats de joie qui nous accompagnèrent jusqu'à l'hôtel. En quittant le beau parc, le jardinier s'aperçut que nous remarquions de superbes troënes à fleurs en petites grappes longues et serrées, répandant en plein air un agréable parfum, il avait souvent demandé aux nombreux visiteurs le nom de cet arbuste sans pouvoir l'obtenir, nous le rendîmes heureux en le lui apprenant, il nous pria de l'écrire sur son calepin.

Alicante est renommée pour ses vins, on y fabrique en outre d'excellents *turrones de almendras,* nougats aux amandes.

Je ne puis résister au désir de procurer à mes infortunés lecteurs une charmante diversion en commettant un plagiat qu'ils me pardonneront de grand cœur, j'en suis sûr, et que voudra bien aussi excuser M. Ch. Davilliers l'auteur de ces jolies pages.

« La *posada de la Balseta* est un grand caravansérail bâti sur le bord de la mer ; les chambres sont au premier étage et donnent sur une galerie couverte qui règne autour de la cour ou *patio.* Bien nous prit d'être descendus à cette *posada,* car une surprise des plus agréables nous y attendait. Vers le soir, fatigués de notre longue promenade, nous avions transporté nos chaises sur la galerie, et nous y savourions avec délices la fraîcheur apportée par la brise de mer, quand le fron fron d'une guitare et le bruit sec des castagnettes vint frapper nos oreilles. C'était une noce qui faisait tout ce tapage ; nous étant approchés fort discrètement, on nous pria de la façon la plus cordiale d'entrer dans une vaste salle, où dansaient douze ou quinze couples endimanchés pour la circonstance de la façon la plus pittoresque. L'orchestre se composait tôut simplement d'un violon et d'une guitare, et les deux instrumentistes étaient aveugles, cela va sans dire, car les *guitareros* qu'on loue pour les fêtes, comme

chez nous les ménétriers, sont presque invariablement des *ciegos*. Au bout d'un quart d'heure nous fûmes les amis de tous les gens de la noce. J'eus l'idée de prier un des *ciegos* de me prêter son violon, et je le passai à Doré qui se mit à jouer le *vito sevillano*, cet air de danse si populaire, au grand étonnement et aux applaudissements de toute l'assistance ; mais ce fut bien autre chose lorsque, surexcité par le cliquetis des castagnettes, il commença à faire des variations et de véritables tours de force sur la quatrième corde ; car Doré est tout simplement un virtuose de première force sur le violon, de même qu'il est le *Paganini* du crayon. Entraîné par la force de l'exemple, je ne pus m'empêcher de saisir moi-même la guitare de l'autre *ciego*, et j'accompagnai le violon avec quelques accords plaqués de tonique et de dominante, tantôt *rasqueando* c'est-à-dire frappant les six cordes du revers de la main, tantôt *golpeando*, en marquant la mesure au moyen d'un coup sec appliqué avec le pouce sur le ventre de l'instrument.

« La mariée qui s'appelait Conchita, était une ravissante brune au teint ambré, aux grands yeux noirs avec une légère teinte de mélancolie, elle résumait toutes les finesses qui distinguent le type espagnol ; nous ne pouvions nous lasser d'admirer ses pieds et ses mains d'enfant, d'une petitesse invraisemblable. Conchita vint très gracieusement nous remercier de notre concours, et comme nous voulions nous retirer, elle nous invita à rester encore et à nous considérer comme étant de la famille, et en effet ces braves gens nous avaient accueilli avec une cordialité si simple et si vraie que nous retrouvâmes quelques instants, à plus de quatre cents lieues de notre pays, tout le charme et le laisser-aller de la vie intime.

« Nous continuâmes donc, pendant plus d'une heure, notre office de musiciens improvisés, à la grande satisfaction des deux *ciegos*, qui ne demandaient pas mieux que de se reposer pendant que nous nous chargions de leur besogne, après quoi nous

mîmes le comble à nos succès en envoyant chercher des *dulces* à la *confiteria,* car les espagnoles sont extrêmement friandes de toutes sortes de sucreries.

« Le lendemain, Doré fut mis en réquisition pour faire le portrait de la belle Conchita ; la demande lui fut faite avec tant d'instances qu'il ne put s'y refuser, il le réussit à merveille, et la feuille détachée de son album, circulant de main en main, excita de si grands transports d'admiration parmi les *muchachas* de la *Posada,* que chacune vint aussi lui demander son portrait. Bientôt la maîtresse de la maison vint à son tour demander celui de sa nina, ravissante petite fille de huit à dix ans.

« Cependant, comme la clientèle menaçait de prendre des proportions inquiétantes, nous ne voulûmes pas prolonger notre séjour à Alicante, et nous allâmes retenir nos places pour Elche. *No hay mas que un Elche en Espana,* dit-on dans la Péninsule. Il n'y a qu'un Elche en Espagne ; il n'y en a même pas d'autre en Europe, peut-on ajouter. Nous y arrivâmes, car je ne veux pas parler des accidents de route, c'est par trop vulgaire, des roues, des essieux même brisés, des banquettes tombant en morceaux et des voyageurs confondus sens dessus dessous sur ces débris, des portières lancées sur le chemin par les cahots, et des voyageurs précipités en même temps et jetés à terre la face sur 40 à 50 centimètres de poussière. Ce sont là de simples *Cosas de Espana,* de simples épisodes qu'un voyageur est trop heureux de subir pour tromper les ennuis d'un voyage en voiture attelée en Espagne. On raccommodait le véhicule avec des cordes, du fil de fer, etc. puis vogue la galère. Il faut dire que les chemins de fer menaçant les voitures de mort subite, on n'en fait pas de neuves et l'on fait servir les vieilles au-delà du possible. Nous étions dans une espèce de coupé, nous fûmes préservés et n'eûmes qu'à prêter notre concours pour relever les blessés, et hâter les réparations de la diligence. Toujours est-il que nous arrivâmes à Elche riant encore de la rencontre que nous avions

faite d'un bon vieux paysan, monté sur son bidet au milieu de monceaux de jardinage, de sacs, d'alforjas, de paniers et chantant à gorge déployée, d'une voix peu harmonieuse, en s'accompagnant de la guitare dont ses ongles crochus tiraient parfois des accords plus qu'imparfaits. Nous entrâmes donc à Elche dans ces joyeuses dispositions et par un pont magnifique audessous duquel, à une grande profondeur, se précipite le Vinalopo. »

Elche est encore une ville d'apparence mauresque, avec ses maisons rouges, à toits en terrasse, et à très rares fenêtres sur la rue. Elle est située au milieu d'une belle plaine. On voit encore des restes de ses vieux murs crénelés, car Elche fut autrefois une ville fortifiée. De belles places, la casa capitular et l'église principale attirent l'attention. Du haut de la tour le coup d'œil est magnifique, il embrasse la ville, ses jardins, la riche plaine, de belles irrigations, la magnifique forêt de palmiers qui entoure la ville et laisse voir dans le lointain la vaste mer. A droite, la luxuriante *huerta* d'Orihuela que couronnent les montagnes du royaume de Murcie.

Le 15 août, jour de la fête de l'Assomption, toute la population et celles des villages même éloignés, se rendent en foule pressée à la grande église qui ne peut suffire à l'affluence. Cette fête est célébrée avec une pompe espagnole vraiment extraordinaire. Des personnages vivants représentent au naturel la mort et l'Assomption au ciel de la Ste Vierge. Une corde avec un treuil enlève au ciel cinq personnes à la fois, une toile bleue, tendue intérieurement tout autour de la coupole, figure le ciel.

Les palmes et les dattes sont les produits les plus importants d'Elche, où la palme est considérée comme un préservatif contre le feu du ciel, et de plus on en expédie jusqu'à Rome. Des spéculateurs en forment aussi des dépôts à Marseille où nous en avons vues d'habilement ouvragées, ornées de tresses, de

nattes, de nœuds les plus ingénieusement formés et même de fleurs artificielles, de clinquants, de plumes de couleurs, etc.

Nous fîmes à Elche un plus long séjour que nous ne nous l'étions proposé, retenus par la forêt de palmiers au milieu desquels nous nous plaisions. Cependant nous partîmes et admirâmes tout le long du parcours cette admirable et fertile campagne véritable verger. Les roseaux sont comme des bambous, les grenadiers, les figuiers, les orangers, les citronniers ont des proportions colossales. Le peuple mange la graine des tournesols dont la fleur forme un disque de dimension étonnante, les aloès gigantesques, les adelfas, véritables arbres le long des ruisseaux.

Les habitants ne s'inquiètent nullement de la sécheresse, les admirables canaux d'irrigation leur enlèvent tout souci de ce genre, ils disent avec raison : *Llueve à no llueve hay trigo en Orihuela*. Qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, il y a du blé à Orihuela. L'agriculteur, les bras et les jambes nus, le corps vêtu d'une simple chemise et du large caleçon de toile blanche, la tête enveloppée d'un mouchoir roulé en turban, travaille sous un soleil brûlant, un soleil d'Afrique ; au fait, on pourrait le prendre pour un kabyle, sous son costume africain.

CHAPITRE QUINZIEME

Orihuela. — Son admirable campagne. — Murcie, le joyau de l'Ibérie. — Rencontre d'un ami inconnu. — Les trois portes. — La rue de la Plateria. — La Cathédrale. — Fertilité de la campagne. — Costumes populaires. — Toilettes des dames et exagération des modes de Paris. — Promenades. — Les *Gitanos*. — Aventure tragique. — Dévouement de voisinage. — Carthagène, sa déchéance. — Tout y tombe en ruines. — Ses mines. — Départ par bateau à vapeur. — Almeria. — Adresse des enfants à la nage. — Population au type arabe. — Légende du beau Tuzani. — Départ. — On me réveille au milieu de la nuit en me disant que le bateau brûle. — Motril aux cotonniers et à la canne à sucre.

On entre librement à Orihuela maintenant, il y reste peu de vestige de ses anciennes murailles. On remarque tout d'abord une belle caserne. Cette ville compte 25.000 habitants, elle est traversée par le Segura où les habitants font en hiver provision d'eau pour l'été, celle des fontaines étant peu abondante et mauvaise, et la rivière étant à sec ou à peu près pendant les chaleurs.

La campagne tout autour fait la grande beauté de cette ville, la végétation est gigantesque et les fruits incomparables.

Les maisons, de trois ou quatre étages, sont bien bâties et ornées de balcons. Le palais épiscopal est assez beau. La cathédrale construite sur les ruines d'une ancienne mosquée est petite, de style gothique, mais de peu d'apparence ; l'intérieur est divisé en douze chapelles. Les trois autres églises ne présentent rien de remarquable.

Les longues façades aux rares et étroites fenêtres grillées des anciens couvents, rendent les rues tristes et sombres.

On trouve tout autour de la ville de charmantes promenades, le *Chorro* principalement, le long d'un canal d'irrigation bordé de beaux arbres, de bancs nombreux et sur l'autre rive de superbes jardins.

A deux heures d'Orihuela on quitte la province d'Alicante et l'on entre dans celle de Murcie en traversant une campagne toujours aussi belle, aussi riche, parée d'une végétation aussi somptueuse et de ses délicieux produits.

On arrive à Murcie sans transition, on a pu sans interruption admirer et toujours admirer cette riche nature sous un climat délicieux, un soleil splendide. Murcie est un joyau dans le magnifique écrin de l'Ibérie. Mais aujourd'hui ce joyau est désolé par les ravages d'une inondation dont les traces seront peut-être longues à effacer.

La population de Murcie est douce, honnête et serviable. Nous y étions à peine installés que je fus accosté par l'avocat *** que j'avais aperçu à Madrid à table d'hôte, sans même lui avoir parlé. Je passai près de lui sans le reconnaître, et sans remarquer qu'il venait à ma rencontre. Il me tendit la main et insista pour m'emmener chez lui où il mit toute sa maison à ma disposition, formule espagnole usitée dans toute la péninsule. Mais, pour me prouver qu'elle n'était pas de sa part une simple formule, une parole en l'air, il me rendit les plus grands services dans cette ville où je me trouvais pour la première fois, où je ne connaissais personne. Il me présenta à ses amis, me conduisit au casino fort bien tenu et très honorablement composé. Il insistait pour que je prolongeasse mon séjour dans cette bonne cité où il m'accompagna partout, me facilitant l'entrée et l'étude de tout ce qu'il y avait à voir. J'admirais l'affabilité de la population qui me rappelait celle de notre ville d'Aix en Provence.

Murcie est une ville de quatre-vingt mille habitants. Elle n'a conservé, elle aussi, que peu de vestiges de ses antiques murailles, mais elle en a encore les trois portes : la *puerta del puente* au midi, de *Castilla* au nord, de *Orihuela* à l'est. La première, vue du pont qui la précède, produit un joli effet. Après l'avoir passée, on se trouve sur une grande esplanade entourée de belles maisons et plantée d'arbres. Les rues sont en général larges, pavées et éclairées la nuit. La calle de la *traperia* est la plus belle et se dirige en ligne droite de la place Santo Domingo à la façade de la cathédrale. La rue de la *plateria* n'est pas large, mais surtout le soir elle est des plus intéressantes à visiter. C'est une fourmilière, encombrée d'allants et de venants, mais où chacun s'empresse de laisser passer quiconque paraît pressé, sans qu'il lui soit nécessaire d'user des coudes. Les magasins sont resplendissants. Il s'échappe des milliers d'étincelles de ces bijoux de toute nature, mais dans cette province, presque au fond de l'Espagne, le goût espagnol domine, et les formes ne sont pas du tout celles qu'on admire aux magasins du palais royal à Paris. Les voitures ne circulent pas dans cette rue qui produit l'effet d'un grand bazar affecté au seul commerce de la bijouterie. De grandes toiles épaisses sont tendues d'une maison à celle d'en face, l'air en les agitant procure une fraîcheur agréable, et dans le jour les rayons du soleil tamisent légèrement sans faire sentir leur ardeur.

Il y a dans cette ville un grand nombre de places, celle de la Constitucion est plantée d'orangers. On remarquera que toute ville d'Espagne a sa *plaza de la Constitucion.*

La cathédrale est remarquable, c'était la principale mosquée des Arabes. Les Templiers en firent une église, au XIVe siècle l'évêque Penaranda la reconstruisit, et enfin au siècle dernier on a élevé l'édifice actuel. M. Davilliers dit qu'elle est d'un style hybride ; à mon avis, elle appartient au style semi-gothique. La façade, d'ordre corinthien au premier corps, composite au second, est

surchargée d'ornements qui nuisent à l'élégante légèreté de l'ensemble. Les sculptures, les statues, sont dues aux meilleurs artistes. L'intérieur ne répond pas à ces riches promesses. Quelques marches conduisent à l'entrée, mais il faut en descendre un plus grand nombre, le sol des nefs étant plus bas que le niveau extérieur. La coupole très élevée est gréco-romane, mais le chœur qui s'élève au milieu de l'église nuit à son effet. La *capilla mayor*, couverte d'ornements dorés, est entourée de nombreuses statues de rois et de saints ; on y voit un sarcophage renfermant les entrailles du roi Alphonse le Sage, plus un riche reliquaire contenant les ossements de Ste Fulgence et de Ste Florentine. La sacristie renferme des richesses d'une grande valeur.

Les Murciens n'ont pas à s'inquiéter de leur subsistance, le moindre petit lopin de terre leur fournit amplement de quoi nourrir toute une famille, cette campagne aux délicieuses oranges est d'une fertilité merveilleuse.

Le costume des habitants est à peu près celui des Valenciens sauf la coiffure, qui consiste le plus ordinairement en un mouchoir roulé autour de la tête en s'élevant en pointe, et parfois en la *montera*, bonnet de velours noir dans le genre chinois, en forme de cône s'élevant entre deux cornes. Louis XI avait adopté une coiffure semblable. La mante rayée ou à carreaux fait aussi partie essentielle du costume. Ces mantes fabriquées à Murcie sont recherchées.

Les femmes, généralement belles, possèdent de magnifiques cheveux. Celles du peuple portent la jupe courte à volants en soie brodée, ou en velours bleu ou grenat avec paillettes d'or ou d'argent ; cette jupe laisse voir leur jambe fine et leur joli petit pied chaussé d'un étroit et mince soulier blanc, avec ou sans le bas ordinairement en soie couleur de chair et brodé en zigzag. La mantille andalouse posée en arrière sur les cheveux ou simplement sur les épaules. Deux petites nattes de tresses

très fines, reviennent sur les tempes. Derrière la tête, des tresses très fines aussi, réunies en nattes, sont fixées en forme de 8 ; sur le côté un petit peigne et une jolie fleur de couleur vive complètent la plus coquette et ravissante coiffure. Quant aux Senoras, elles suivent, en les exagérant, les modes parisiennes. J'avais remarqué cette exagération de nos modes féminines dans toute l'Espagne, mais surtout à Madrid où, à l'époque de celle des crinolines, chaque élégante tenait alors la place d'un attroupement. Mais à part cette exagération, il est certain qu'à l'heure convenue dans le beau monde, les promenades en Espagne présentent le plus charmant spectacle de toilettes d'une fraîcheur et d'un luxe prodigieux. Ce luxe est rehaussé par la couleur claire et tendre des robes traînant dans une poussière qui nécessite chaque jour une robe nouvelle, ou tout au moins remise à neuf.

C'est dans les cérémonies et les fêtes publiques que la richesse et l'élégance des costumes populaires de Murcie ressortent dans tout leur éclat, surtout alors que les cloches sonnent à *repique* annonçant une cérémonie religieuse, particulièrement celle de la Fête-Dieu ou du *Corpus*. On voit alors arriver en foule les gens de la campagne, vêtus de ce qu'ils ont de plus beau. Les maisons, les fenêtres, les balcons se garnissent de tentures, de bouquets et de femmes parées. Aux deux côtés des rues le populaire forme la haie. On entend au loin la musique dont les sons se rapprochent lentement, puis apparaissent les châsses des reliques, les statues de saints, toutes les Madones de grandeur naturelle des églises de la ville, des oriflammes, des ornements sculptés ; le clergé de chaque paroisse, les autorités, les pénitents, les files de fidèles le cierge à la main, les corps de musique et enfin les massiers (*maceros*) en costume moyen-âge : toque, pourpoint, chausses à bouffantes en velours rouge, au cou l'ample *golilla* empesée. Quand le St Sacrement passe, toute l'assistance se jette à genoux en se prosternant, et

une pluie de fleurs tombe des balcons et des fenêtres. Vous souriez, libres-penseurs, mais pourtant, plus d'un parmi vous est ému et troublé. Vous aurez beau chercher à remplacer nos fêtes chrétiennes, vous ne parviendrez jamais à l'imposante et noble dignité, au calme respectueux, à la majesté, à l'impression morale de nos cérémonies catholiques et de nos processions que vous supprimez, parce que vous avez honte de vos simulacres toujours ridicules, qui se terminent par des saturnales et des orgies.

Murcie a de belles promenades. Les arbres de toutes les contrées du globe y croissent pour les embellir encore. Les orangers du Paseo del Carmen sont superbes. Je serais resté à Murcie, la douceur du climat et des habitants m'y retenaient. On y voit cependant des *gitanos* en grand nombre, mais ils n'altèrent pas le caractère de la population dans son ensemble. Les *gitanas* au teint cuivré, mais la plupart d'une beauté remarquable, se font reconnaître aussi par leurs costumes, leurs robes à grands falbalas de couleurs vives, éclatantes, leur hardiesse et leurs bons mots inintelligibles lancés aux passants.

Il nous arriva à Murcie une de ces aventures sans conclusion de nous connue, qui n'ont pas été rares dans le cours de nos voyages en Espagne. En face de nos fenêtres, demeurait une jeune femme d'une beauté ravissante, excellente musicienne, elle nous charmait souvent en exécutant sur le piano des mélodies parfaitement rendues. Elle avait l'attention délicate de laisser ses fenêtres ouvertes, de sorte que nous ne perdions rien des merveilleux effets de son talent. Le luxe régnait dans cet appartement où la famille se réunissait de temps en temps. Un soir que notre charmante voisine était au piano et que nous l'écoutions avidement de notre balcon, tout à coup, des portes s'ouvrirent à grand bruit, un cri strident fut jeté par la jeune femme et, sans que nous pussions nous rendre aucun compte, les lampes furent précipitées sur le tapis, l'obscurité la plus com-

plète remplaça la clarté qu'elles jetaient, et nous entendîmes un épouvantable fracas de meubles renversés, jetés les uns sur les autres, et puis plus rien. Aucune parole ne s'était fait entendre pendant cette scène que la plume ne peut représenter. Le lendemain matin, fenêtres et volets étaient hermétiquement fermés dans cette demeure d'où nous étaient venues les jours passés de si harmonieuses jouissances. Un silence de mort y régnait, et nous avons quitté Murcie sans avoir la moindre explication sur ce drame.

Dès que l'on apprend à Murcie qu'il y a un malade dans le voisinage, tous les habitants de la même rue se mettent au service de ce malade et de sa famille pour s'y dévouer, si les offres sont acceptées. En cas de mort, tous ces mêmes voisins, accompagnent le défunt à sa dernière demeure et les prières qu'ils élèvent au ciel pour celui qui n'est plus, sont sincères et ferventes. Combien ces oraisons funèbres sont plus touchantes que les discours de nos orateurs en pareille circonstance et que termine presque toujours la formule : que la terre te soit légère !

De Murcie, nous nous rendîmes à Carthagène de Levante, ville déchue qui comptait plus de soixante mille habitants il y a cent ans environ, et qui en a à peine la moitié actuellement. Au temps des Carthaginois, ses fondateurs, elle devint extrêmement riche et florissante. Scipion s'en empara, les Romains y trouvèrent un butin prodigieux. C'est une place forte, et son port est vaste et sûr. Deux hautes montagnes en défendent l'entrée ; quatre collines s'élèvent autour couronnée chacune d'une antique forteresse. Deux flottes pourraient manœuvrer et se livrer bataille dans sa rade magnifique. La mer y est toujours calme et transparente. Malheureusement un rocher presque à fleur d'eau, près de l'entrée du port, occasionne de fréquents accidents. Cet écueil porte le nom assez mal approprié de *la Losa*. L'arsenal, les grands bassins, les fonderies délaissés tombent en ruines.

Les mines qui entourent de toutes parts cette ville sont à peu

près abandonnées. On préfère traiter de nouveau les amas de scories laissés par les Romains, ils recouvrent le sol sous une couche de terre d'alluvion. On en extrait à peu de frais de quatre à dix pour cent de plomb.

La ville est triste, entourée d'une campagne désolée, tout le territoire étant incessamment bouleversé pour l'extraction du plomb.

On cite comme méritant quelque attention la *Plaza de las monjas* où se trouvent *les casas consistoriales, la calle mayor*. Une autre place *la Merced* entourée de beaux édifices, l'hôpital de la *Caridad*.

La cathédrale fondée aux premiers siècles de l'Eglise est en ruines. *Santa Maria de gracia* la remplace comme paroisse avec deux succursales.

Nous ne restâmes pas longtemps dans cette ville monotone et défaillante, aux maisons noires et laides, tristes comme des prisons, dont les fenêtres sont armées de grilles ou de barreaux de fer de toute solidité, bien que à travers ces défenses on aperçoive de charmants et frais visages.

Nous eûmes la chance de trouver un excellent bâtiment à vapeur pour Malaga, et comme il devait stationner tout un jour à Almeria que nous désirions visiter, et qu'il allait partir, nous y montâmes avec empressement.

Nous arrivâmes dès le matin devant Almeria, et en attendant de pouvoir débarquer nous eûmes le spectacle d'une vingtaine de gamins nageant comme des poissons dans cette mer profonde, mais où l'eau est si claire, si limpide, qu'on y distingue les plantes, les coquillages, les poissons qui jouent dans le liquide amer. Ces gamins nous demandaient de leur jeter des *cuartos* (sous) ; pour attirer notre bienveillance, ils faisaient de véritables tours d'adresse dans l'eau sous laquelle ils restaient longtemps se poursuivant, luttant avec adresse, se livrant à mille jeux gracieux avec une agilité extraordinaire. Nous leur jetions de temps

en temps des *cuartos* qu'ils atteignaient souvent à une très grande profondeur sans en perdre aucun, puis ils venaient nous remercier et en demander encore. Ils n'avaient nullement l'air indisposés de l'eau saumâtre qu'ils avaient dû nécessairement avaler. Ile secouaient leur chevelure, se frottaient vivement le visage, se soutenant dans l'eau avec la même aisance que s'ils eussent été sur un terrain solide. Ils ne se lassaient pas et tendaient toujours la main, mais nous n'étions pas venus pour assister à ce divertissement, nous descendîmes à terre.

Almeria est une ville de près de trente mille âmes. Elle est située à l'extrémité d'une belle plaine, son climat est des plus agréables. C'est un chef-lieu de province. Elle est presque entourée de murailles élevées en partie par les Arabes et remarquables par leur architecture et leur solidité. Ses maisons de deux étages en général entourent un *patio*. Les rues étroites, tortueuses, non pavées en grande partie, sont cependant très propres. La *plaza de la constitucion*, qui est aussi celle du marché, est entourée de jolies maisons dont le rez-de-chaussée forme galeries. On remarque parmi les édifices de cette place l'*Ayuntamiento*.

La cathédrale inachevée n'attire pas l'attention, Almeria possède quatre autres paroisses.

L'*Alcazaba*, ancien fort arabe, domine la ville. Ses vieilles murailles sont encore debout. Charles-Quint les a fait compléter. L'ancienne mosquée y sert de chapelle. Quelques artilleurs composent toute la garnison.

Plus d'un habitant d'Almeria est d'origine arabe, ce que leur teint basané ne contredit pas. Les femmes en général ont un type mauresque très prononcé. Les maisons blanches à toits plats en terrasses donnent à la ville un aspect tout arabe. Une partie des murailles est, dit-on, de construction phénicienne.

Sous la domination des Maures, Almeria était un repaire de pirates, bien que son nom signifie miroir de mer,

Le belle Galiana chérie d'Aben-Amar, et les jardins fertiles de cette ville ont été le sujet d'un grand nombre de romances arabes.

Après la prise de Grenade par les Espagnols, quelques Arabes se réfugièrent dans les Alpujarras et se défendirent longtemps dans ces montagnes, Almeria leur restait encore. Don Juan d'Autriche vint attaquer ce dernier refuge des infidèles. Parmi ses défenseurs, le jeune Tuzani se faisait remarquer par sa beauté, son adresse à manier sa longue épée et sa riche arquebuse de Valence. Quand il ne se battait pas, son épée restait suspendue à un élégant baudrier. En un mot, Tuzani était un beau et vaillant cavalier, il aimait une jeune mauresque, la belle Malcha. Malcha fut bientôt une des victimes égorgées à la prise de Galera. Tuzani, en retrouvant le corps inanimé de sa bien-aimée, jura de la venger. Il s'enrôla dans l'armée espagnole où il vint à bout de découvrir le meurtrier de Malcha dans la prison d'Andarax, il se nommait Garcès. Tuzani lui ayant fait avouer qu'il était l'auteur du meurtre de la belle mauresque, le poignarda et parvint à s'échapper, mais ayant été repris, il fut conduit devant Don Juan d'Autriche qui, informé des faits, lui accorda son pardon et lui rendit la liberté.

Les trois promenades d'Almeria sont assez agréables, la plus suivie, est la jetée en dehors de la *Puerta del mar*.

Nous remontâmes le soir sur notre bateau à vapeur pour gagner Malaga. Au milieu de la nuit, plongé dans le plus profond sommeil dans la couchette élevée de notre cabine, je fus réveillé par ma fille, qui ayant aperçu une longue flamme et beaucoup d'étincelles, était dans le plus grand effroi, persuadée que l'incendie dévorait le bateau et que nous allions périr. Je m'approchai de l'écoutille d'où je vis la colonne de fumée sortir effectivement avec beaucoup d'étincelles, mais très régulièrement de la cheminée du bateau, tout en formant un très beau feu d'artifice sous la voûte étoilée du ciel. Je rassurai complète-

ment ma pauvre effrayée, et retrouvai mon bon sommeil qui ne fut plus interrompu jusqu'à notre arrivée à Malaga de très grand matin.

Nous avions passé devant Motril, petite ville à 1.700 mètres de la mer. Sur cette côte, au soleil brûlant, on cultive le cotonnier, la canne à sucre, la patate, la vigne, le maïs, les oranges, les limons, les figues. En se rapprochant de Malaga, on cultive en outre l'indigo, le café, et autres plantes des tropiques. Les chirimoyas d'Amérique y mûrissent aussi. Motril est le point de transit pour les marchandises à destination de Grenade et de Jaen.

CHAPITRE SEIZIÈME

Malaga. — Torrijos. — La pêche aux hirondelles. — L'*Alameda*, ses étudiants et les malaguenas. — Le *Patio*. — La Cathédrale. — *Los delitos de sangre*. — L'ivrognerie. — Les *charranes* (filous). — Peuple moqueur. — Un chapeau trop grand. — Le revoilà. — La plaine de la *Hoya*. — Les oranges. — Loja. — Les gorges *del infierno*. — Santa Fé. — Le Maure Tarfé et Garcilaso de la Vega. — Grenade. — Ses trois collines. — Le Darro aurifère et le Genil qui n'entraîne que de l'argent. — Pourquoi on aime à flâner à Grenade. — Des nains hideux, contrefaits, et de belles dames. — Tout le monde vante Grenade. — Légende sur l'origine de cette ville.

Nous avions passé devant Almunecor où débarqua Abderrhaman Ier, quand il vint conquérir l'Espagne.

Nous voici donc à Malaga l'enchanteresse, au printemps éternel, doucement baignée par la mer, entre le jasmin et l'oranger, ainsi que le dit un poète espagnol. Cette ville de 80.000 habitants est chef-lieu de province, d'un gouvernement général et maritime, et siège d'un évêché. La montagne de Gibralfare la domine du nord-ouest au nord-est. Des générations arrivent et passent sans y avoir vu tomber de la neige. Il est rare de voir descendre le thermomètre plus bas que 6 degrés au-dessous de zéro.

Les maisons sont généralement bien construites, mais les rues sont étroites et tortueuses à la manière arabe, cependant peu à peu de nouvelles constructions s'élèvent et les rues s'élargissent.

Parmi les places, on remarque la Plaza de la Constitucion, la plaza de Riégo, et la plaza de la puerta del mar. Sur la plaza de Riégo on a élevé un monument à la mémoire du général Torrijos et de ses compagnons d'infortune. Torrijos fut passé par les armes en 1831 sur la plage *del carmen* pour cause d'insurrection. Mais ce qu'on appelle les libéraux exaltent ce révolutionnaire.

Le palais épiscopal, a un beau portail en marbre. La maison de ville, dont la façade mesure 60 mètres, a trois étages de balcons et deux tours carrées à ses côtés. La Douane neuve. Les *Atarazanas*, arsenal des Maures, sont en ruines en grande partie. On y voit encore une belle porte d'entrée, en jaspe blanc. Le commandant de la province occupe quelques parties préservées de la destruction de l'ancien Alcazaba, forteresse antérieure à l'invasion des Arabes. Le *castillo* de Gibralfaro ou Gibel-fharo sur une colline à l'est de la ville. La construction de sa plus haute tour est attribuée aux Grecs ou aux Phéniciens, lors de la fondation de Malaga, c'est une masse imposante. De vieux murs crénelés avec leurs tours, couronnent la colline et descendent vers la ville.

Du sommet de la haute tour, des hommes tenaient de longues perches à l'extrémité desquelles pendaient de grandes ficelles armées au bout d'hameçons aigüs. Ces pêcheurs aériens pêchaient des hirondelles, en agitant leurs lignes. Debout, se détachant sur le bleu du ciel, agrandis par la perspective, leurs mouvements désordonnés leur donnaient l'apparence de magiciens conjurant les génies ou les esprits infernaux. Il y avait dans ce tableau quelque chose de fantastique.

Les fontaines de Malaga sont nombreuses et alimentées par le bel acqueduc de San Telmo construit en 1784, il prend les eaux de Guadalmedina à 8 kilomètres. Celle de l'*Alameda* ou Salon de Bilboa est en marbre blanc, ornée de statues nombreu-

ses et d'un assez bel effet. La république de Gênes la donna, dit-on, à Charles-Quint.

La belle promenade de l'*Alameda* est composée de deux rangées d'arbres très beaux. Ce n'était pas encore l'heure du beau monde, nous y fûmes salués par quelques étudiants qui s'approchèrent de nous, en demandant l'aumône afin de pouvoir continuer leurs cours d'instruction. Ils furent bientôt remplacés par une avalanche de promeneurs en grande toilette. Les Malaguenas ont une réputation de beauté qui n'est nullement usurpée. Elles ont le teint plus ambré que les Andalouses, les traits plus réguliers et aussi expressifs, des sourcils épais et bien marqués. Des cils longs et fournis donnent à leurs yeux noirs un charme particulier. Une fleur derrière l'oreille fait ressortir leur magnifique chevelure. Le proverbe espagnol : « *Las Malaguenas son halaguenas,* » ne dit que la vérité.

Les autres promenades sont : *la Calle hermosa,* qui se prolonge de l'*Alameda* à la plage. — Le *Campo de Reding* au pied du *Gibralfaro* et les *Alamedas de Capuchinos* hors la ville. — Quelques autres points plantés d'arbres et enfin la courtine du môle, de la douane au Préside, d'où l'on voit la baie et le mouvement animé du port, attirent aussi les promeneurs. En hiver, la courtine du môle est la promenade de préférence.

Presque toutes les maisons ont au centre, comme à Grenade et à Cordoue, un *patio* ou cour à arceaux, planté d'orangers, de bananiers, etc. et orné de fleurs; au milieu de cette magnifique et fraîche parure jaillit un mince jet d'eau. Là, pendant les chaleurs, ont lieu les réunions *(tertalias).* On y danse, on y fait de la musique, on y chante les *Malaguenas,* chansons populaires de quatre vers par couplet.

La cathédrale est presque moderne, son aspect général, sa position et sa richesse la rendent digne d'attention. Son style est celui de la Renaissance. La façade est en deux corps à huit colonnes chacun. Le transept a de chaque côté une entrée latérale

surmontée d'une tour ronde de cinquante-deux mètres de hauteur. L'intérieur est à trois nefs interrompues par le transept. La longueur du bâtiment est de cent-quinze mètres sur soixante et quinze de largeur. La hauteur des voûtes est de quarante mètres. Sept portes principales donnent entrée dans l'intérieur où se trouvent quinze chapelles, et trente-trois autels, plus l'*altar mayor* assez remarquable. La *silleria* (les stalles) du chœur attire l'attention. M. Davilliers dit que c'est un travail prodigieux mais d'un goût médiocre, et il ajoute qu'il faut voir cette cathédrale d'une certaine distance en mer. Il y a dans la chapelle du *Rosario* un beau tableau d'Alexandre Cano, dans celle de la *Concepcion* une toile de Mateo Cereso, dans celle de *los Reyes* l'image de Notre-Dame que les rois catholiques Ferdinand et Isabelle portaient avec eux dans leurs expéditions militaires. Le retable gothique de la chapelle de Santa Barbara fait regretter son mauvais état; celui de la chapelle de la *Incarnacion* dessiné par Juan de Villanueva est admiré ; à gauche dans cette même chapelle on trouve une réunion de peintures d'une finesse et d'une netteté d'exécution dignes de fixer les regards.

On visite l'église de *los Santos Martires* pour sa haute tour originalement décorée. L'intérieur présente une confusion de richesses, feuillages, festons, guirlandes, sculptures en bois peint, soubassements en jaspe incrustés en noir aux piliers.

Les autres édifices tels que le Gibralfaro, la Alhondiga, la Alcazaba, les Atarazanas sont des souvenirs des Maures; ils ont conservé ces noms arabes.

Malaga est, comme presque toutes les villes du littoral, une ancienne colonie Phénicienne.

Les caisses de *Pasas* (raisins secs), les tonneaux de vin de toute grandeur encombrent le port de Malaga; ce sont, avec les statuettes représentant les costumes andalous, les marchandises dont cette ville expédie d'énormes quantités.

Les hommes du peuple, les malaguenos, sont enclins à l'ivrognerie et aux luttes à mort, aussi les *delitos de sangre* (les crimes de sang) y sont fréquents. On trouve à Malaga les professeurs les plus *acreditados* de l'escrime à la Navaja. Nulle autre part les meurtres *(los delitos de sangre)* ne sont aussi fréquents. Les *Serenos* eux-mêmes se livrent aux excès du vin, et l'on répète à bon droit ce refrain populaire :

En Malaga los serenos
Dicen que no beben vino
Y con el vino que beben
Puede moler un molino.

Les *serenos* de Malaga disent
qu'ils ne boivent pas de vin,
et avec celui qu'ils boivent un
moulin pourrait moudre.

Trois causes expliquent le penchant au meurtre des Malaguenos : l'ivrognerie, le *solano*, vent brûlant venant d'Afrique et l'impunité qui a fait naître le dit-on : *Mata al Rey, y vete á Malaga,* Tue le Roi et va-t-en à Malaga.

Les jeunes filous qui abondent à Malaga y sont appelés *Charranes* de quatorze à vingt ans, puis ils deviennent plus habiles et reçoivent l'appellation de *Barateros, rateros,* il faut s'en défier.

Le peuple Malagueno est passionné pour les jeux de hasard qui amènent souvent des rixes dont l'issue est presque toujours la mort de l'un des lutteurs.

Tout ce que je viens d'exposer n'empêche pas les Guides des voyageurs de présenter les habitants de Malaga comme étant gens bienveillants et de relations agréables, d'un esprit vif et franc. J'ajouterai qu'ils sont moqueurs. L'ardeur du soleil m'avait fait adopter un chapeau de paille à rebords un peu larges. A ma première sortie, je fus entouré d'une bande nombreuse de gamins d'abord, à laquelle vinrent bientôt se joindre des hommes et des femmes de tout âge. Cette foule m'accabla à tel point de quolibets et de huées, que je regagnai mon hôtel et enfonçai mon chapeau de paille dans le plus profond de ma malle, d'où je le retirai plus tard et impunément à Cadix.

Un autre jour, revenant avec ma fille de la promenade du môle, nous prenions plaisir à regarder les évolutions d'un énorme oiseau qui parfois plongeait dans la mer, nous l'avions perdu de vue, il ne reparaissait pas depuis quelques moments, quand tout-à-coup il apparut à une grande hauteur et ma fille s'écria « le revoilà ». A ce mot de revoilà dont la prononciation est difficile et bizarre pour un espagnol, des femmes qui marchaient derrière nous, se mirent à l'envi à chercher à répéter ce mot de revoilà, tout en jetant des éclats de rire retentissants en nous montrant du doigt. Bientôt le groupe de femmes devint une foule, et à l'ennuyeux concert du revoilà travesti, tronqué, prononcé de toutes les façons les plus comiques, nous rentrâmes dans la ville ainsi escortés.

On ne doit pas quitter Malaga sans aller visiter la belle plaine de la *Hoya,* entre la mer et les montagnes. Cette plaine, d'une fertilité et d'une richesse égales à celles des contrées les mieux partagées du globe, présente l'ensemble de la végétation du Brésil et des Antilles, le palmier y balance gracieusement ses longues feuilles multiples au-dessus des cannes à sucre et de tous les végétaux des tropiques. Les orangers, les citronniers surchargés de leurs fruits d'or dans leur feuillage reluisant au soleil décorent aussi le magnifique tableau. On ne peut se figurer l'étonnante fécondité de ces arbres dont les branches descendent jusqu'à terre. Les oranges sont entassées dès le mois de novembre, avant matûrité complète, dans des caisses dont on voit dans les gares et le long du chemin de fer des milliers et des milliers destinés à la France. Mais pour manger ce fruit, les Espagnols attendent qu'il soit mûr, ils ne le cueillent pour eux que vers le mois de février.

Dès notre retour à Malaga nous partîmes pour Grenade en passant par Loja, petite ville de quinze mille âmes sur le Genil dont le cours est très pittoresque entre les deux montagnes Periquetes et Hacho. Les gorges *del infierno* sont très profondes,

la rivière y roule à grand bruit ses flots tumultueux. Le *manzanil* y forme une superbe cascade.

Loja est mal bâti, les rues sont tortueuses, mais les eaux y sont très abondantes.

De là, nous passâmes à Santa Fé, ville de quatre mille deux cents habitants que la reine Isabelle éleva en quatre-vingts jours pour mettre l'armée espagnole qui assiégeait Grenade, à l'abri des sorties et des attaques des Maures et prouver qu'elle ne se retirerait pas avant d'avoir pris Grenade. Cette petite ville de Santa Fé est humide, faute d'écoulement suffisant des eaux pluviales. Ses murailles n'existent plus, en 1807 un tremblement de terre y causa de grands désastres. Les rues sont bien alignées, les deux principales la coupent en se croisant et la divisent en quatre quartiers dont la *plaza mayor* occupe le centre, on voit sur cette place la maison de ville, la halle, l'hôpital et la prison.

L'église, reconstruite en 1773, est d'ordre dorique à trois nefs. Le jaspe et le marbre ornent à profusion l'intérieur, elle est surmontée de deux tours octogones. Sous le portique de la porte principale, un modeste trophée rappelle le trait de bravoure de de Garcilaso de la Vega. Le maure Tarfé ayant eu l'audace de pénétrer dans le camp des Chrétiens et d'y jeter son gantelet, un guerrier sortit de la tente royale revêtu de l'une des armures du Roi et vint accepter le défi du Maure. L'issue de la lutte fut longtemps douteuse. Puis tout-à-coup on vit tomber les deux combattants, mais le héros chrétien se releva bientôt tenant d'une main la tête de Tarfé, on reconnut alors dans le vainqueur le vaillant Garcilaso de la Vega. La Reine l'arma chevalier, Gonzalve de Cordoue lui chaussa les éperons, Pons de Léon lui ceignit l'épée, le roi Ferdinand lui donna l'armure sous laquelle il avait combattu et fit ériger dans l'église le trophée qu'on y voit encore.

De Santa Fé nous arrivâmes bientôt à Grenade, ville qui ne compte plus que soixante-neuf mille habitants environ, elle est

chef-lieu d'une capitainerie générale, d'une *audiencia*, d'une province civile, et siège d'un archevêché.

Grenade s'échelonne sur trois collines à l'entrée de la magnifique plaine de la Vega. *Las torres bermejas* (les tours vermeilles) d'origine romaine ou phénicienne, dit-on, couvrent la plus basse de ces collines. L'Alhambra occupe la plus haute, avec ses tours carrées reliées par de hautes murailles et d'immenses constructions inférieures autour de jardins, de bois, de maisons et de places. Sur la troisième colline, l'albaycin est isolé par un ravin profond, où se multiplient à l'infini les cactus, les grenadiers, les lauriers-roses, les coloquintes, les pistachiers, et des fleurs. Au fond, le Darro se précipite comme un torrent en entraînant de l'or, puis traversant la ville tantôt à découvert, tantôt sous des voûtes prolongées qui n'interrompent pas la circulation des habitants, il va se réunir bientôt près de la promenade au Genil qui, plus modeste, ne roule que de l'argent dans ses flots. Mais dans sa course rapide, le Darro entame ses rives dont il emporte les terres en causant des éboulements, on entend les enfants chanter le vieux couplet :

Darro tiene prometido
El casarse con Genil
Y le ha de llevar en dote
Plaza nueva y Zacatin.

Ce qui veut dire : Le Darro a promis d'épouser le Génil et doit lui porter en dot la place neuve et le Zacatin.

Grenade descend de ces collines et s'étale à leurs pieds. De presque toutes ses rues, on voit au-dessus de soi la *Sierra nevada* (la montagne de neige) dorée par le soleil qui parfois lui prête une teinte rose. La transparence de l'air la rapproche en apparence à un point extraordinaire, il semble qu'on va l'atteindre en promenant.

On est étonné, en parcourant la ville, de n'y trouver aucun monument mauresque, mais un grand nombre d'édifices présentent dans leur construction des fragments arabes. Les mai-

sons sont généralement peintes de couleurs tendres que le soleil égaie. Chaque fenêtre a son balcon garni de longues nattes de sparterie et de grands rideaux rayés, derrière lesquels brillent les yeux noirs des belles Grenadines. Les balcons sont tous ornés de vases de fleurs et d'un grand nombre pendent de magnifiques plantes grasses aux fleurs de couleurs vives. Souvent ces balcons sont encadrés de *miradores* garnis de stores.

Des *tendidos*, grandes toiles rayées bleu et blanc, abritent les rues contre les ardeurs du soleil.

On voit aussi, dans des niches, de nombreuses madones devant lesquelles brûlent des lampes entretenues par de pieuses personnes.

Grenade est gaie, animée, riante. Il semble que ses habitants se multiplient pour augmenter le mouvement. Les voitures y sont belles et nombreuses, mais dans une grande partie de la ville les rues ne sont qu'un dédale de ruelles inextricables de un mètre à un mètre et demi de largeur, se croisant en tous sens. Les voitures ne peuvent y passer. L'âne et le mulet, en frappant de leurs sabots les cailloux luisants dont les rues sont pavées, produisent avec les guitares dont partout on entend le fron fron les seuls bruits qui s'élèvent de ces quartiers antiques.

On aime à flâner à Grenade plus que partout ailleurs. Les maisons bizarrement enluminées dans le genre rococo le plus exagéré ; des scènes de mœurs ; des enfants demi-nus qui jouent, crient et se culbutent à qui mieux mieux. Les femmes assises sur le seuil des portes, les ânes qui circulent surchargés de pompons, de plumets. Des *Gitanas* au teint cuivré arrêtées par des passants qui se font dire la bonne aventure pour quelques *cuartos;* des troupes de paysans conduisant des bêtes de somme surchargées de paniers pleins de légumes et de fruits. Des musiciens ambulants, râclant leur guitare en chantant nasillardement des *coplas* populaires qui attirent la foule. Un jour,

nous vîmes trois élégantes senoras arrêtées devant deux nains horriblement grotesques, gesticulant et sautant en grattant de leurs doigts informes leur guitare et leur tambour de basque que le temps n'avait pas épargnés. Ces belles femmes, auprès de ces nains contrefaits et hideux, formaient un contraste qui dura trop peu ; la foule se groupait, les senoras disparurent.

Grenade est la ville la plus vantée de l'univers, tous l'exaltent. Poètes, historiens, touristes, Arabes et Chrétiens l'ont chantée. C'est la reine des cités. Nulle part on ne peut trouver des jardins aussi délicieux, et ceux de Grenade sont immenses, pour mieux dire, toute la *Vega* si étendue est un jardin. Le Caire, Bagdad, Damas même, ne peuvent rivaliser avec elle, ou tout au moins, c'est le Damas de l'Andalousie, partie du ciel tombée sur la terre. Où trouver un ciel si pur, un soleil si beau, répandant une lumière plus éclatante, réfléchie par les neiges éternelles qui la couronnent ? Les Espagnols la nomment l'illustre, la célèbre, la fameuse, la grande, la très renommée, etc. Les rois catholiques la qualifièrent de Grande et Honorable ; et pour conclure, quiconque va visiter Grenade, y passer quelque temps, s'il ne peut s'y fixer, approuve toutes ces louanges, et renchérit encore.

Quelles sont les origines de Grenade ? on l'ignore. Mais à ce sujet il existe une petite légende que voici : Liberia, petite nièce d'Hercule, quatrième arrière petite-fille de Noé, eut une fille nommée Nata, qui régna sur la contrée. Des étrangers attirés par la fertilité du pays, vinrent lui demander des terrains, simplement la surface qu'occuperait la peau d'un bœuf. Nata accorda sans difficulté aucune, mais les artificieux étrangers découpèrent la peau du bœuf en lanières si étroites, qu'ils entourèrent un espace suffisant pour une grande ville. Nata désolée, s'enferma dans une caverne et se livra à l'astrologie et à la magie dont sa mère, sorcière consommée, lui avait donné la science. A titre de consolation, les heureux étrangers donnè-

rent son nom à la nouvelle ville qui s'appela donc *Gar Nata,* la ville de Nata.

L'opinion la plus probable est celle qui donne à Grenade une origine phénicienne. A quelque distance s'éleva la ville d'Illiberis, nom basque (euskarien) qui signifie la ville nouvelle. Illiberis était située au pied de la *Sierra de Elvira*. Elle devint colonie romaine et plus tard étant tombée en ruines, ses pierres furent employées à la construction de Grenade.

On retrouve le nom d'Illiberis sur des monnaies des rois Goths, notamment de Saintila. L'étymologie arabe de *Garb Nata*, crême du couchant, est tout à fait controuvée.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Al-hamar fonde l'Alhambra. — Ferdinand et Isabelle s'emparent de Grenade. — Les quatre quartiers de Grenade. — La ville moderne. — La Ribarrambla. — Les places. — Les promenades. — L'université. les collèges, les sociétés littéraires. — Le musée. — La cathédrale et la *capilla real*. — La *Plegaria* cloche qui sonne 3 coups à l'heure de la prise de Grenade le 2 janvier 1492, belle démonstration de reconnaissance chrétienne des rois catholiques. — La tour de la cathédrale. — Les 19 couvents de religieux ont été supprimés. Leurs riches bibliothèques et collections de tableaux dispersées ou pillées. — Le mausolée du grand capitaine Gonzalve de Cordoue du Berruguete a disparu.

L'arabe Al-hamar (l'homme rouge) ayant détrôné les Almoravides en 1232 gouverna sagement et fonda l'Alhambra.

Abou-Abdullah, que les écrivains espagnols ont nommé à tort *Boabdil* ou *el Rey chico*, attira traîtreusement les Abencerrages dans son palais et les fit massacrer. Son crime ne lui porta pas bonheur. Abandonné d'une grande partie de ses sujets, il fut vaincu par le comte de Cabra qui le fit prisonnier. Aboul-Hazan lui succéda, mais abdiqua bientôt en faveur de son frère Az-Zaghal (homme gai et vaillant). Le roi Ferdinand profita de ces divisions et prenant parti pour Boabdil s'empara de Ronda, Morbella, Velez-Malaga et Malaga, et parvint à rétablir Boabdil à Grenade en le forçant à se reconnaître son vassal. Mais ce pauvre roi, réduit à la possession de Grenade et de la contrée montagneuse des Alpujarras, ayant refusé de recevoir une garnison espagnole

malgré l'engagement qu'il en avait pris, fut assiégé par Ferdinand et Isabelle qui moins d'un an après s'emparèrent de Grenade.

La ville est divisée en quatre quartiers : L'Albaycin, l'Alcazaba, la Churra ou Maurov, l'Antequeruela. En dehors de ces quatre quartiers, se trouve le Barrio de San Lazaro qui fut construit après la prise de Grenade pour les troupes chargées de la surveiller.

La ville moderne occupe le bas des collines soit la partie unie de la vallée. Un grand nombre de maisons a conservé la distribution arabe : une grande entrée, un vestibule, le *patio* orné de plantes, de fleurs et d'eaux vives. A un angle du *patio* se trouve l'escalier conduisant à l'étage supérieur où sont des chambres spacieuses, donnant la plupart sur de beaux jardins. Les rues sont bien pavées de mosaïques en petits cailloux formant des fleurs, des ornements, des bordures charmantes, quelques-unes ont des trottoirs de marbre. Les places ou carrefours sont nombreux, nous citerons la *plaza del Triunfo* plantée d'arbres, sur laquelle a été élevée la Plaza de toros. Le *Triunfo* est une agréable promenade, on y remarque une colonne de marbre blanc sur un double piédestal de marbre noir avec des ornements en bronze, des médaillons représentant des saints vénérés et portant des inscriptions commémoratives. La colonne, couronnée d'un chapiteau corinthien, est surmontée d'un groupe de nuages et d'anges sur lequel est placée une statue de la Ste Vierge. Une grille de fer entoure ce monument vénéré. Des lampes y brûlent toute la nuit. On voit aussi sur cette place l'aucien couvent de la *Merced* dont on a fait une caserne et l'église de St Ildefonse. Au delà est la belle porte de Elvira couronnée de créneaux.

La *Ribarrambla* (aujourd'hui Place de la Constitution) célébrée par les poètes et romanciers arabes pour les joûtes, les courses de chevaux, de bagues, et les fêtes que l'on y célébrait, fut aussi, bien souvent, le champ de bataille des partis qui divisaient

la ville à l'époque de la décadence de la domination arabe. On y voit aujourd'hui le palais archiépiscopal, *los miradores* édifice municipal et une esplanade plantée d'arbres pour les promeneurs.

De la Ribarrambla la vieille rue Zacatin conduit à la *plaza nueva* au-dessus d'une voûte sous laquelle passe le Darro ; sur cette place est la *Audiencia*, bel édifice à l'élégante façade avec colonnes de jaspe, élevé sous Philippe II. L'intérieur est inachevé.

La *Plaza de Gracia* plantée d'arbres et ornée de fleurs.

La *Plaza de San Agustin* sur l'emplacement du couvent des Capuchinos.

La *Plaza larga* et la *Plaza de los Aljibes* au-dessus des citernes de l'Alhambra, autour de laquelle sont les bâtiments du palais de Charles-Quint.

La *puerta del vino, las torres del homenage* et *Quebrada* dépendent de l'enceinte extérieure de l'Alhambra.

Les promenades de Grenade sont belles et nombreuses. *El Salon* d'une longueur de un kilomètre et demi se prolonge sur les bords du Genil, au pied de la colline du Palais Arabe, le long d'immenses et riches jardins, de vergers et de belles plantations d'arbres. Le *Paseo de San Fernando ; el Paseo de Gracia ; el campo del Principe ;* les *Paseos* de l'Alhambra dans l'enceinte de ce palais ; le *Triunfo*, le *Campillo* très fréquenté.

La *Casa de Ayuntamiento* était réservée au temps des Maures à l'Académie ou Université.

Le *Preside* ou Prison centrale est dans les bâtiments de l'ancien couvent dit de Bethléem.

L'Université, les Collèges, les sociétés littéraires de Grenade ont produit des hommes remarquables dans toutes les sciences. Toutefois, l'Université ne fut pas définitivement érigée avant 1531 sous Charles-Quint avec bulle d'érection du Pape Clément VII. Elle occupe une vaste construction élevée par les Jésuites,

Le Musée est peu remarquable ; on y a réuni ce qui n'avait pas été pillé des dépouilles des couvents supprimés.

La Cathédrale, commencée en 1529, fut inaugurée en 1560. La construction en avait été confiée à l'architecte Diego de Siloe. La façade, quoique de style bâtard, ne manque pas de grandeur, elle a trois portes ornées de statues et de bas-reliefs. L'intérieur est remarquable, il est divisé en cinq nefs que soutiennent vingt énormes piliers formés de colonnes groupées. L'édifice a cent-dix-neuf mètres de longueur sur soixante et dix de largeur. Dans les nefs latérales, on compte une quinzaine de chapelles très riches avec de beaux retables et quelques tableaux d'Alonso Cano, de Bocanegra, etc. Alonso Cano fut un jour accusé d'avoir assassiné sa femme et condamné à la torture qu'il subit avec courage. On dit que, par égard pour son talent, le bourreau épargna son bras droit. On admire aussi dans l'église plusieurs statues du même Cano, un groupe de la *Caridad* de Torrigiani et des sculptures de Miguel Verdiguier.

A la suite de la chapelle de Nuestra Senora de la antigua, on trouve la *Puerta del perdon* d'une belle exécution architecturale, richement décorée par Diego de Siloe. La *capilla mayor* est somptueuse, elle est soutenue par 20 colonnes corinthiennes de deux ordres. Les douze premières, ont des piédestaux ornés de festons, de fleurs, de fruits, elles portent les statues colossales des douze apôtres. Entre les autres colonnes, sont des peintures de Bocanegra et d'autres élèves d'Alonso Cano. Elles supportent un riche entablement. Cette chapelle remarquable, a 32 mètres de circonférence, le haut de la voûte est á 47 mètres du sol.

Le chœur de l'église n'a rien qui mérite une grande attention ; il est au milieu de la grande nef, fermé par une grille de fer et communique avec la *capilla mayor* par une double barrière qui traverse le transept. Les stalles sont très médiocres. Les orgues,

d'une grandeur remarquable, mais de mauvais goût, ont des sons d'une grande puissance et des jeux variés.

La partie principale et vraiment belle de la cathédrale est la *capilla real*, dont la grande entrée est un beau morceau d'architecture, elle est entre la chapelle de Jesus Nazareno et celle de Santiago. Elle fut construite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle pour recevoir leurs dépouilles mortelles qui y furent effectivement transportées en grande pompe en 1525. Elle est décorée avec autant de goût que de richesse dans le style gothique de la fin du XVe siècle. Le souvenir des rois catholiques y domine. L'intérieur est riche, mais honteusement blanchi à la chaux. La voûte est soutenue par des groupes de colonnes sveltes contre la muraille. A côté du tombeau de Ferdinand et d'Isabelle est celui de Philippe le Beau et de Jeanne la folle. Ces deux monuments égalent par leur magnificence les plus beaux de ce genre.

L'immense grille de fer ciselée (la *Reja*) avec dorures, est d'une beauté extraordinaire par le travail et le style, elle date de 1520, signée maestre Bartolomé.

Autour des murs de la *capilla real*, on lit une inscription gothique à la gloire de Ferdinand et d'Isabelle.

A trois heures, la *Plegaria*, grosse cloche de la cathédrale, sonne 3 coups en mémoire de l'heure à laquelle le 2 janvier 1492 les Maures livrèrent Grenade aux Espagnols. Des bords du Genil les rois catholiques virent à cette heure flotter leur étendard au sommet de la tour de la *Vela*, aussitôt ils se prosternèrent à genoux ainsi que toute l'armée, en remerciant Dieu de la victoire. Ce magnifique hommage au Dieu tout-puissant était plein de grandeur dans son humble manifestation. Seules, les nations qui reconnaissent la puissance divine et l'adorent en obéissant aux préceptes dont il a confié la garde et l'enseignement à son Eglise, seules ces nations fidèles opèrent de grandes et durables choses.

La tour de la cathédrale est restée inachevée, elle devait avoir 80 mètres de hauteur et n'en a que 56. Les quatre ordres d'architecture devaient y figurer. Le premier corps est dorique, le second ionique avec colonnes carrées, le troisième corinthien à colonnes rondes, le quatrième aurait été toscan.

Grenade compte 27 autres paroisses, quelques-unes ont été d'anciennes mosquées arabes. En arrivant à San Cristobal dans l'Albaycin on jouit d'une vue magnifique.

Dix-neuf couvents de religieux avaient été fondés à Grenade après la conquête chrétienne, tous ont été supprimés et les richesses qu'ils renfermaient en tableaux de maîtres, en livres précieux, en chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture ont disparu, tout a été dispersé et pillé. Le mausolée du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, sculpté par Berruguete et Becerra, admirable chef-d'œuvre, a également disparu. Le dernier asile du capitaine a été violé. On a retrouvé à grand peine quelques ossements. Ce mausolée était dans la chapelle du couvent de San Geronimo. Que peut-on attendre des révolutionnaires, véritables vandales? leur rage impie s'attaque à tout ce qui porte l'empreinte de la religion catholique et ne s'arrête jamais devant ce qu'il y a de plus sacré.

Nous avons gardé pour la fin de ce récit sur Grenade, la merveille de cette belle ville, merveille dont on a tant parlé, et dont on parlera toujours, car il faut espérer que l'incurie ne laissera pas disparaître ce qui reste encore de ce monument incomparable.

En partant de la place neuve, située sur la longue voûte impérissable attribuée aux Romains, et sous laquelle coule en silence le poétique Darro, comme s'il reposait sous cet abri après sa course rapide dans la haute montagne neigeuse et à travers l'Albaycin, laissant sur la gauche la tour carrée qu'élevèrent les Maures, parée encore de ses ornements arabes et de ses beaux carreaux de faïence dont ils ont emporté le secret, on voit un

peu plus loin le vaste édifice de la *chancilleria* ou *audiencia* dont on admire la belle et sévère façade achevée sous Philippe II, et l'on gravit lentement la *calle* montueuse de Gomeles, nom resté célèbre d'une noble famille d'origine Africaine. Quand on atteint le haut de cette rue, on trouve la *Puerta de las Grenadas,* espèce d'arc de triomphe construit sous Charles-Quint sur l'emplacement de l'ancienne porte arabe de Bib-el-aujar.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

L'Alhambra, ses bois, ses bosquets, ses jardins. — Sa description détaillée, ses merveilles. — La *torre* de la *Vela* où est la cloche que chaque année, le 2 janvier, la population met en branle pour célébrer la prise de Grenade sur les Maures. — Les jeunes filles la sonnent fort pour trouver un bon mari. — Le vase admirable. — La salle des ambassadeurs. — La cour des lions. — Massacre des Abencerrages dont les têtes en tombant ont laissé des taches de sang ineffaçables. — Les Abencerrages échappés au massacre s'emparent de l'Alhambra et égorgent jusqu'au dernier des Zégris. — Etymologie du mot Alhambra.

La porte de *las Grenadas* donne entrée dans les bois, les bosquets, les jardins qui entourent l'Alhambra. On reste longtemps en extase sous ces voûtes de verdure s'élevant à une grande hauteur et formées par des arbres séculaires ; des cascades, des fontaines, des ruisseaux y entretiennent une agréable fraîcheur, les oiseaux charment l'oreille de leurs ravissants concerts. C'est un Eden au printemps éternel. De longues allées, des massifs d'orangers, de cyprès, de cerisiers, d'acacias, de lauriers-roses gigantesques, de charmilles et de presque tous nos arbres du nord, le murmure des ruisseaux d'autant plus abondants que la chaleur plus forte a fait fondre une plus grande surface des neiges éternelles qui couronnent ces lieux, retiendraient volontiers dans ce bois enchanteur, mais on veut voir l'Alhambra, Trois chemins sont ouverts, celui de gauche est rapide, il con-

duit à la *puerta judiciaria*, celui de droite descend au *campo de los martires*, celui du milieu va au *Généralife* et à la colline *del sol*. En prenant ce dernier, on trouve un bassin dont les eaux jaillissent à une grande hauteur, puis en tournant à gauche on voit une grosse tour près de laquelle est la magnifique fontaine *El bibar de Carlos quinto*, avec ses statues, ses génies marins, ses dauphins, ses têtes de fleuves qui versent des eaux abondantes, et enfin la *Puerta judiciaria* formant un bel arc en fer à cheval. Sur la clef de cet arc est sculptée une main avec son avant-bras, la main s'élève vers le ciel, au-dessus est sculptée une clef dans la frise. Un peu au-delà, une porte en arc ovale est soutenue par des colonnes à chapiteaux entourées de guirlandes, de rubans portant des inscriptions. « Cette tour, dit M. Th. Gauthier, crénelée, massive, glacée d'orange et de rouge sur un fond de ciel cru, ayant derrière elle un abîme de végétation, la ville en précipice, et plus loin de longues bandes de montagnes veinées de mille nuances, forme au palais Arabe une entrée vraiment majestueuse et splendide. » Tout ceci est un peu gâté,à mon avis,en faisant taire l'imagination, si l'on abaisse le regard sur le corps de garde de pauvres soldats presque en haillons sous cette porte où rois maures et califes africains se prélassaient sur de riches divans, immobiles comme des statues de marbre, écoutant de leur air solennel les plaintes des Croyants pour y faire droit et rendre leurs sentences. Comme témoins de sa foi, la catholique Espagne a placé contre la muraille un autel et une Image de la sainte Vierge à l'entrée de cet ancien séjour des adorateurs de Mahomet.

Au-dessus de la porte est gravée une inscription arabe ainsi traduite par le savant orientaliste espagnol Don Pascal de Gayangos :

« Cette porte, — appelée Babu-sh-Shariah (porte de la loi) — puisse Dieu faire prospérer par elle la loi de l'Islam — comme il en a fait un monument éternel de gloire, — fut bâtie par

les ordres de Notre Seigneur le Commandeur des Croyants, le juste et belliqueux sultan Abou-l-hadjadj Yousouf, fils de Notre Seigneur le pieux et belliqueux sultan Abu-l-Walid-Ibn-nasr. Puisse Dieu récompenser ses bonnes actions dans l'observation de la religion, et agréer ses hauts faits pour la défense de la foi ! Elle fut terminée dans le glorieux mois de juin 749 (l'an 1348 de l'ère chrétienne). Puisse le Tout-Puissant faire de cette porte un rempart protecteur et enregistrer sa construction parmi les impérissables actions des justes ! »

On lit sur les chapiteaux des colonnes « Louanges à Dieu ! — Il n'y a de pouvoir ou de force qu'en Dieu ! — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Les nombreuses inscriptions que l'on voit partout sur les murs de l'Alhambra sont en caractères africains ou Neskhy.

La clef gravée sur la porte de la *Torre judiciaria* était un signe symbolique représentant l'intelligence, la sagesse, clef au moyen de laquelle Dieu ouvre le cœur des Croyants. La clef était aussi un symbole général chez les Orientaux, comme la croix chez les Chrétiens. Enfin les Maures croyaient que le Prophète envoyé de Dieu s'en servirait pour ouvrir les portes de l'empire du monde, d'après un chapitre du Coran qui commence ainsi : Dieu a ouvert aux Croyants.

La main était l'emblème de la Providence divine, la main de la loi, les doigts représentaient les cinq préceptes fondamentaux : Croire en Dieu et en son Prophète ; prier Dieu ; faire l'aumône ; jeûner pendant le rahmadan et aller en pélerinage à la Mecque et à Médine. Mais la main surtout empêchait la fascination et les sorts. On la portait comme une amulette, à tel point que Charles-Quint voulant détruire cette superstition interdit une petite main de métal que les femmes et les enfants portaient suspendue au cou. L'usage des amulettes de cette forme est encore très répandu en Andalousie où elle conserve son nom

arabe *la mano de azabache.* On la voit à la ceinture des enfants, au collier des chevaux et des mules, à la cage des oiseaux, elle doit préserver du mauvais œil *(del mal de ojo),* car dans l'opinion populaire il est des individus dont le simple regard porte malheur, sans même qu'ils en aient l'intention.

La porte épaisse, massive et recouverte de lames de fer est encore celle que les Maures avaient mise, on la ferme tous les soirs.

Sous la voûte, après avoir passé la porte, on lit sur la muraille une inscription en langue espagnole qui rappelle les circonstances de la reddition de Grenade, puis une seconde porte ouvre sur une galerie voûtée et tortueuse qui conduit sur la place de *los Algibes* (des citernes) au milieu de laquelle les Arabes ont fait construire une grande citerne que l'on a entourée d'une charpente recouverte de sparterie sous laquelle on va boire avec délices pour un *cuarto,* des verres d'une eau excellente, claire et limpide, froide comme la glace. Cette eau provient du Darro. Des *aguadores* viennent là attendre leur tour de puiser de cette eau qu'ils transportent dans la ville ou sur l'épaule dans un petit tonneau dont ils débitent le contenu dans les rues pour revenir le remplir de nouveau aussi souvent que les buveurs l'ont vidé, ou à dos d'âne dans deux *jarras* recouvertes de branches feuillées pour éviter l'action brûlante du soleil. M. Th. Gauthier dit que cette eau est d'un goût exquis, j'avoue à ma honte que je n'y ai trouvé d'exquis que son froid de glace.

La *puerta del vino,* (la porte du vin) est à droite de celle qui vient de nous donner passage, c'est un élégant petit monument mauresque, élevé en 1345 par Yousouf Ier. Grenade était alors dans toute sa splendeur. Au milieu est une arcade de marbre en fer à cheval, on lit tout autour de jolies inscriptions, et dans les ornements figure la clef symbolique. De magnifiques *azulejos* ou carreaux de faïence incrustés sont d'un heureux effet, placés à une assez grande hauteur ils ont échappé à la

main des touristes vandales qui n'ont pas craint de commettre l'iniquité d'enlever une grande partie de ceux du palais de l'Alhambra. La *puerta del vino* a été ainsi nommée depuis la conquête, parce qu'on y déposait le vin provenant d'Alcala. Les mânes de Mahomet ont dû frémir d'horreur de cette profanation de la loi du Coran qui défend le vin et toute boisson fermentée à ses sectateurs, et l'on remplit de la liqueur défendue l'oratoire consacré aux prières de ses fervents !

D'un côté de la place sont les tours *quebrada*, *del homenage*, de la *armeria* et celle de la *vela* d'où une cloche annonce les heures de la distribution des eaux, puis des parapets de pierre sur lesquels on s'appuie pour admirer l'étonnant et magnifique panorama qui s'étale jusque dans le lointain. De l'autre côté s'élève la grande, majestueuse mais bien froide façade du palais de Charles-Quint de style gréco-romain de la Renaissance. On ne saurait déplorer assez l'acte de vandalisme de ce monarque faisant jeter à bas tout le palais d'hiver de l'Alhamba et plusieurs belles salles du palais d'été, pour remplacer ces merveilles par un palais qui eut été beau partout ailleurs, mais qui, dans ce lieu, n'attire qu'une réprobation générale, d'autant plus qu'on ne peut oublier que son fondateur fit payer aux Maures les frais de sa construction. Ce palais est inachevé, il eut été très beau et très riche. La devise impériale *plus ultra* et celle de l'arabe Al-hamar *Dieu seul est vainqueur* y sont souvent répétées. Les arabesques et les riches ornements gréco-romains s'y confondent par leur multitude. Au centre du palais, un *patio* circulaire est entouré d'une galerie voûtée que soutiennent trente-deux colonnes doriques en marbre de dix-huit pieds de hauteur. Entre ces colonnes sont pratiqués des riches et des médaillons qui devaient recevoir des statues et des bustes. Ce somptueux palais va tomber en ruines; sans toiture depuis 1633, le temps malgré la clémence du climat, travaille incessamment à sa destruction; les pluies bien qu'elles soient rares altèrent pourtant ses

voûtes, et les enfants qui partout aiment à détruire lancent des pierres contre les statues et les sculptures. Tout en déplorant la destruction d'une grande partie de l'Alhambra, nous devons reconnaître que le désir général de toute la nation de détruire tout vestige de l'occupation arabe porta les Espagnols, lors de la conquête et longtemps encore après, à bien d'autres destructions.

On n'est pas d'accord sur la destination que le fondateur réservait à ce palais ; la plus probable me parait être celle indiquée dans la collection des guides Joanne. Charles-Quint dans un voyage à Cordoue, s'étant trouvé trop à l'étroit dans l'Alcazar des rois Maures résolut de faire élever cet édifice. Commencé en 1526, il fut continué par Philippe II. La construction, interrompue et reprise, fut définitivement abandonnée en 1603. Le toit n'étant pas posé, les fenêtres n'ayant pas de vitres, les portes n'étant pas closes, la destruction avancera plus rapidement. Dessiné par Berruguete, ce monument eut été réellement magnifique, mais, dit M. Th. Gauthier, « *Non erat hic locus* », et il reste tombant en ruines comme un douloureux contraste et le témoin de la destruction plus douloureuse encore d'une partie notable du palais arabe.

Avant d'entrer dans l'Alhambra, nous visiterons ce qui nous reste à voir sur la place des *algibes*. D'abord l'Alcazaba ou ancienne citadelle du palais, construite par Al-hamar, on y entrait autrefois par la *Torre del homenage*. L'alcazaba ne présente rien de bien digne d'intérêt.

La *Torre del homenage* sert encore de prison militaire. On remarque à l'un de ses angles, une pierre enlevée sans doute aux ruines d'Illiberis, elle avait fait partie d'un monument funèbre élevé par P. Valerius Lucanus à *Corneliæ uxori indulgentissimæ* (à sa très douce épouse Cornélie.) Si l'on traduisait gauloisement *indulgentissimæ*, devrions-nous croire que P. Lucanus avait abusé de l'extrême indulgence de Cornélie ? Honni soit qui mal y pense, et n'entrons pas dans les secrets de la vie

intime. On voit encore, dans une petite cour de l'Alcazaba, un bassin de marbre très ancien, monument curieux de sculpture arabe.

A gauche, est la *Torre de la armeria,* arsenal autrefois, on en a fait une caserne. Le gouverneur Don Luis Bucarelli, espèce de barbare sans doute, commit l'énormité de vendre les armes et armures que les Arabes avaient livrées, et qui furent déposées dans l'Alhambra lorsqu'ils rendirent la ville aux Espagnols. Cette vente des plus glorieux et précieux trophées eut lieu pour payer la dépense d'un combat de taureaux !

La *Torre de la vela,* la plus haute de toutes celles de l'Alhambra et carrée comme elles toutes, servait autrefois de vigie (*vela*) elle porte aussi le nom de *Torre de la campana* pour la cloche dont nous avons parlé, qui sert à annoncer l'heure de la distribution des eaux pour l'arrosage, ce qui lui a fait donner encore l'appellation de *Reloj de los labradores* (horloge des laboureurs). Elle dit aussi les heures de la nuit par une sonnerie particulière. Cette tour figure dans les armes de la ville, parce que le son de la cloche qui y est établie émeut prodigieusement les habitants de Grenade, dans les occasions extraordinaires. Elle leur inspira, en 1843, un courage surnaturel pour repousser les insurgés qui assiégeaient la ville. Chaque année, le 2 janvier, la population se pend à la corde de cette cloche et la met en branle pendant 24 heures, en mémoire de la prise de Grenade sur les Maures, qui la rendirent le 2 janvier 1492. Les jeunes filles surtout s'empressent de remplir cet office, parce que celle qui sonnera le plus fort trouvera immanquablement dans l'année un mari, et un mari modèle si les sons ont été plus puissants.

Cette cloche importante, comme on le voit, est établie sur la plateforme de la *Torre ;* on y arrive par une petite porte basse, ouvrant sur un escalier très étroit qu'il faut gravir pour atteindre cette plateforme d'où l'on découvre, ainsi que je l'ai dit

déjà, un panorama splendide. L'Alhambra et ses ruines, dont la vue rappelle tant de souvenirs de la domination Arabe si agitée, ses jardins, ses promenades, ses magnifiques bosquets, le palais inachevé de Charles-Quint, la tour élevée de l'église Santa Maria, plus loin, le Généralife, ses cyprès séculaires, ses lauriers-roses si beaux et si touffus, ses fontaines, ses ruisseaux que le soleil fait étinceler comme des diamants ; à ses pieds, Grenade et ses nombreux clochers. Au-delà, sur les hauteurs tout autour de la ville, un semis de maisons, points blancs qui se détachent sur un océan de verdure et que le soleil du soir teint d'une légère nuance rosée qui a fait dire à un poète arabe que Grenade est une coupe d'émeraude ornée de perles orientales ; plus loin encore, la superbe *Vega,* immense tapis de vingt lieues de la plus verte, de la plus riche et plus somptueuse végétation, pointillée de blanches alquerias et sur lequel le Genil fait onduler son ruban argenté.

Reportant ses regards sur les nombreuses montagnes, horizon de ces contrées incomparables, on voit à l'ouest, le mont Illipulitano qui cache une vallée si délicieuse qu'on la nomme Valparaiso (la vallée du paradis). Quant à la montagne, elle est couverte de nopals et de peupliers gigantesques et sous leur ombre se cache la maison qui abrite la dépouille mortelle de San Cecilio. — Puis les sierras de Cogollos d'où vient le Darro ; celles de Moclin et de Colomera hérissées de rochers où l'olivier se plait, et dont la vigne tapisse les points culminants. En se rapprochant, on rencontre les collines de San Cristobal et de San Miguel, où s'élèvent plusieurs églises entourées de vieilles murailles, où s'éparpillent des maisons à demi ruinées. Vers le nord, la Sierra de Elvira, berceau de l'ancienne ville phénicienne. Cette montagne est stérile, brûlée par les volcans qui couvent encore dans son sein et d'où jaillissent de bienfaisantes eaux thermales. — Les montagnes de Peripanda dont le sommet arrondi est le grand baromètre des *Labradores de la*

Vega. Et l'on dit dans le pays : « *Cuando Parapanda se pone su montera, llueve aunque Dios no lo quisiera.* » Ce que l'on peut traduire ainsi : Quand Parapanda prend son bonnet, il pleut bien qu'à Dieu ne plait. Les tremblements de terre ont déchiré le Parapanda. Si l'on descend du nord, on voit les sierras de Montefrio, celles de Laja aux abondantes eaux, au pied desquelles fuit le Genil. Celles d'Alhama dont les bains sont vantés ; la grande chaîne de Padul, qui rejoint celles de Mulahacen et de Veleta, les cîmes neigeuses des Alpujarras. — A droite, la longue sierra de Susana ; plus loin encore, la sierra de Martos au bas de laquelle est située l'antique Jaen. Tous les sommets apparaissaient dorés par le soleil couchant.

Que de souvenirs rappelle cette *Vega* de Grenade, il n'est pas de pays au monde qui ait vu autant de hauts faits d'armes, dont le sol se soit nourri d'autant de sang humain répandu dans les combats.

On entre actuellement dans l'Alhambra par un couloir situé dans l'angle du palais de Charles-Quint, et l'on pénètre après quelques détours dans le *Patio de los Arrayanes* (cour des myrtes), ou de l'*Alberca* (du réservoir), ou des *Mezouar* (bain des femmes.) De l'étroit et ténébreux passage d'où l'on sort, on entre tout-à-coup dans cette grande cour inondée de la resplendissante lumière d'un soleil d'Orient. On éprouve un effet que je ne saurais dire, on se sent transporté comme par la baguette des fées dans un site enchanté et enchanteur où cinq siècles écoulés n'ont rien changé, rien modifié. Au milieu, une grande pièce d'eau (le réservoir) d'un mètre et demi de profondeur, bordée de deux platebandes de myrtes et d'arbustes, est terminée à chaque extrémité par une galerie à colonnes minces supportant d'admirables arceaux mauresques. Sous chaque galerie un bassin à jet d'eau déverse son trop plein, par un petit ruisseau, dans le grand réservoir en complétant le plus gracieusement du monde la décoration générale. A gauche sont les archives et la

salle où, au milieu de débris de toute nature, avait été abandonné, à la honte de Grenade, le magnifique vase en porcelaine couvert de dessins bleu et or, maintenant plus convenablement placé.

Ce vase n'était pas seul jadis, il en avait existé deux autres. Tous les trois avaient été retrouvés sous les *adarves* (bastions des Maures) que Charles-Quint fit abattre pour établir des jardins et des fontaines aujourd'hui délaissés. On prétend que ces vases avaient été remplis d'or par les Maures pendant le siège, et que retrouvés après la reddition de la ville, le marquis de Mondejar gouverneur de l'Alhambra les fit placer dans les nouveaux jardins de Lindaraja et employa l'or dont ils étaient pleins à payer la dépense occasionnée par la création de ces mêmes jardins.

On ne sait ce que sont devenus les deux autres. Celui qui reste fait vivement déplorer leur perte, car il est remarquable par la richesse, la variété des dessins et l'élégance de sa forme. C'est sans aucun doute la plus belle pièce connue de faïence hispano-mauresque et la plus ancienne. Placé maintenant sous la galerie de la cour des myrtes, on peut l'admirer dès qu'on entre dans le Palais Arabe.

La pièce d'eau était entourée jadis d'une riche balustrade, elle y était encore au commencement de ce siècle. Le dévastateur Bucarelli dont nous avons déjà cité le vandalisme, la fit enlever et la vendit. A droite se trouve le *Cuarto de la Sultana* bien dégradé. Les Espagnols en avaient fait l'entrepôt de la morue destinée aux galériens.

Le *Patio de la Alberca* était autrefois le point central du palais ; à droite se trouvait la grande porte d'entrée détruite par Charles-Quint. Là sont aussi les passages pour se rendre à l'ancienne mosquée que les Espagnols ont convertie en église sous l'invocation de Santa Maria. A droite encore de l'entrée, est un vestibule fermé par une mesquine barrière de bois, il communique avec la fameuse cour des lions.

Mais, avant d'aller plus loin, constatons que les ornements si jolis, si délicats, si légers et si finis qui couvrent les murs de ce palais des rois Maures ne sont pas des sculptures, mais simplement des moulures en stuc d'une dûreté qui a résisté à l'action destructive des siècles partout où l'homme n'a pas porté sa main plus destructive encore. Le marbre y est rarement employé.

Au-dessus de l'*Alberca,* sur le mur de droite, sont les logements des gens de service et dans le fond au-dessus de l'horrible toit de tuiles qui a remplacé les poutres en cèdre et les tuiles dorées de la toiture arabe, s'élève la tour de Comarès, dont les créneaux dessinent leurs dentelures vermeilles dans l'admirable azur du ciel, et dont les murs ont trois mètres d'épaisseur.

Dans la tour de Comarès se trouve le salon de *Embajadores* dont l'antichambre, appelée la *Barca* à cause de sa forme, est des plus remarquables. Ses arcades hardies, ses arabesques admirablement enlacées, ses mosaïques, sa voûte de stuc travaillé, fouillé, peinte de couleurs dont on voit encore des traces, charment dans leur ensemble d'une originalité bizarre.

De chaque côté de la porte qui donne entrée dans la salle des ambassadeurs, au-dessus des *azulejos* des soubassements, ont été pratiqués deux *Babucheros,* niches où les Maures déposaient leur chaussure avant d'entrer.

La salle des ambassadeurs, pièce d'honneur du palais, occupe toute l'étendue intérieure de la tour, elle a dix-huit mètres trente centimètres carrés, et s'élève à vingt-trois mètres. Trois fenêtres à embrasures profondes l'éclairent de trois côtés. Le plafond de cèdre présente une variété infinie de dessins. Les murs sont couverts de guipures en stuc, les unes sur les autres dirait-on, tant les dessins sont serrés et s'enlacent d'une manière inextricable. L'architecture gothique la plus riche n'offre rien de comparable à l'ornementation mauresque de l'Alhambra sur un plan uni et ne dépassant guère neuf à dix centimètres de relief. L'écriture arabe, avec ses formes contournées et en quelque

sorte mystérieuses, entre pour beaucoup dans cette ornementation. Des passages du Coran, l'éloge des princes qui ont construit ou décoré les salles couvrent les frises, les jambages des portes, les arcs des fenêtres, dans une multitude de fleurs, de rinceaux, de lacs et de tout ce que la riche calligraphie arabe a pu inspirer. Les inscriptions de cette salle disent surtout Gloire à Dieu, puissance et richesse aux Croyants ; les louanges d'Abu-Nazar qui, s'il eut été transporté vivant dans le ciel, eut effacé l'éclat des étoiles et des planètes ; l'éloge d'Abu-Abd-Allah ; des pièces de vers sur la limpidité des eaux, la fraîcheur des arbustes, le parfum des fleurs du *Mezouar* qu'on aperçoit par la porte dans les colonnes de la galerie.

Les meurtrières à balcon intérieur à une grande hauteur, le plafond en charpente décoré de zigzags et d'enlacements, donnent à cette salle un caractère plus sévère que celui des autres pièces de ce palais féerique. De la fenêtre en face de l'entrée la vue donne sur le ravin du Darro.

L'Alhambra ne présente rien de grandiose, extérieurement c'est une réunion de bâtisses irrégulières, dans l'intérieur tout est charmant, mystérieux, mais rien n'y élève l'âme. C'est l'inspiration de la loi de Mahomet, les jouissances sensuelles en sont partout la base. Il s'y est passé cependant de terribles et grandes choses, les passions des hommes ne les suivent-elles pas partout ? C'est dans cette salle des ambassadeurs qu'Ahmed, roi de Fez, fit présenter à Yousouf II la tunique empoisonnée qui lui donna la mort peu de jours après qu'il l'eût revêtue. C'est là aussi, à l'époque de la splendeur de Grenade, que le sultan Aboul-Hasen répondit à l'envoyé du roi de Castille qui voulait exiger un tribut en argent : « Allez dire à votre maître que dans mon hôtel des monnaies, on ne frappe pour lui que des fers de lance. »

Dans cette même salle, Mohammed-Ibn-Ismaël reçut dans une cérémonie publique une insulte du Sultan lui reprochant de

s'être conduit lâchement dans un combat contre les Chrétiens. Il s'en vengea sur le lieu même, en frappant le Sultan et son grand vizir d'un coup de poignard.

Là encore, Boabdil, dernier roi de Grenade, apprit la mort de trente cavaliers zégris, massacrés dans la *Vega* par les Abencerrages. Le *zégri* qui apportait cette nouvelle termina son message par ces mots : « Pardonnez-moi, pour Dieu, ô Roi ! affaibli par la perte de mon sang, je sens que la voix me manque ; » en parlant ainsi le *zégri* s'évanouit. Le roi consterné ne put prononcer un mot.

De la salle des ambassadeurs, un long corridor conduit au *Tocador peinador* ou *mirador de la reina*. Ces appellations indiquent et un cabinet de toilette, et un lieu de plaisance d'où l'on jouit, comme alors, de la vue la plus merveilleuse. Au-dessous, un ravin d'une profondeur étonnante ; sur ses bords s'élèvent des peupliers gigantesques, des trembles et d'autres arbres touffus, serrés les uns contre les autres, comme dans une belle forêt ; à côté la tour de Comarès, plus bas Grenade, un peu plus loin le Généralife avec ses murs blancs dans une masse de verdure. Puis toujours l'immense et riche *Vega* et tout l'horizon de montagnes qui semblent superposées.

A l'entrée du *Tocador*, une dalle de marbre blanc, percée de petits trous, laissait passer la fumée des parfums brûlés sous le plancher.

Ce *Tocador* avait été consacré autrefois à l'oratoire des Sultanes. On dirait maintenant qu'il date de Charles-Quint, il n'a plus rien du caractère mauresque. Des fresques, dans le goût italien du XVIe siècle, couvrent les murs, elles sont d'un style excellent, mais elles ont souffert des visiteurs de tous les pays, touristes de malaventure, collectionneurs de débris arrachés à coups de marteau aux chefs-d'œuvre dont ils avancent la destruction, tous y ont gratté des noms propres et des niaiseries. Les peintures de la voûte ont naturellement moins souffert,

étant hors de portée de la main de ces vandales musqués, les sujets mythologiques y abondent. Les fresques exécutées en 1524, sont dûes aux artistes Bartolomé de Ragis, Alonso Perez et Juan de la Fuente. Les murs représentaient surtout des vues de villes et de ports de mer.

Du *Tocador* on descend dans le *Patio de Lindaraja*, jardin encombré de fleurs, de myrtes, d'acacias dans un charmant désordre ; les murs sont tapissés de limons, d'orangers, de cédrats, de jasmins, c'est un agréable fouillis, tout y croît au hasard, car ce jardin est délaissé. Au milieu est une belle fontaine, le bassin de 4 mètres de diamètre est semé d'étoiles ; au centre un piédestal soutenant une vasque, est entouré d'une inscription devenue illisible.

Le *Mirador de Lindaraja* domine ce petit jardin, les ornements en sont peut-être plus riches et d'un meilleur style que dans toutes les autres parties du Palais. Son nom est celui d'une princesse dont les romans et légendes arabes ont célébré la beauté, la nommant tantôt Zelindaraja, tantôt Lindaraja ou Daraja. Elle était fille de Mahomet alcayde de Malaga, et du sang des Abencerrages. Les poètes la citaient comme la dame des pensées du vaillant maure Gazul, elle épousa cependant le prince Nasr frère de Yousouf roi de Grenade, pauvre Gazul !

On passe du *Patio de Lindaraja* dans la *Sala de Secreto,* ce nom devrait cacher de terribles et de doux mystères. Cependant c'est la voûte construite sous Charles-Quint qui donne son nom à cette pièce pour l'effet d'acoustique provenant de sa conformation. Le secret, le plus souvent une banalité, même une impertinence, chuchoté à voix très basse à l'un des angles parvient très distinctement à la personne qui applique l'oreille à l'angle opposé.

La *Sala de las Ninfas* est au-dessous de l'antichambre de la salle des ambassadeurs, elle doit son nom à deux statues de déesses en marbre, placées contre les jambages de la porte.

Deux Faunes sont attachés à des arbres, mais les regards sont attirés par un bas-relief en marbre de Carrare au-dessus de la porte, il représente Jupiter métamorphosé en cygne et caressant Léda ; cette sculpture des plus remarquables est peut-être du florentin Torrigiano.

Los Banos de la Sultana ou *de los reyes* comprennent deux salles ou pour mieux dire trois, appelées aussi *El bano del rey y el bano del Principe* et au-delà une pièce carrée plus ornée, entourée d'une galerie dans laquelle sont disposées deux alcôves soutenues par des colonnes de marbre blanc, les lits de repos des sultanes y étaient établis. Une mosaïque en faïence vernissée de 2 mètres de hauteur couvre la muraille, au-dessus les devises latine et arabe : *Plus ultra* et *Dieu seul est vainqueur*. Les musiciens et les chanteurs se plaçaient dans une autre galerie élevée de 5 mètres. La salle du *Bano del Rey* a cinq mètres et demi de longueur sur quatre de largeur, elle est pavée en marbre et sa voûte en briques est percée de petites ouvertures en forme d'étoiles par où filtrait une douce lumière sans laisser pénétrer la chaleur. Au milieu sont de grandes cuves en marbre blanc. Dans la salle du *Bano del Principe* des baignoires plus petites étaient destinées aux jeunes princes.

Passons enfin dans la fameuse Cour des lions (*Patio de los Leones)*, merveille de l'architecture Arabe. Elle a 40 mètres de long sur 24 de large, une galerie couverte avec un petit pavillon à chaque extrémité règne tout autour. Cent vingt-huit colonnes en marbre blanc surmontées d'élégants arceaux admirablement travaillés, supportent cette galerie. Les *azulejos* qui recouvrent les soubassements ont été assez bien restaurés. Les chapitaux des colonnes aux contours semblables ont des dessins, des arabesques, des inscriptions fouillés dans le marbre et très variés. Les arabesques étaient peintes en bleu, les fonds étaient rouges, les inscriptions et une partie des ornements étaient en or.

Les colonnes sont appareillées de quatre en quatre et de trois en trois, cette irrégularité produit le plus heureux effet. Du milieu des deux grands côtés s'avancent sur le *Patio* deux charmants portiques de dix mètres de hauteur soutenus par des colonnes pareilles aux autres, mais écrasées par de lourdes toitures en tuiles qui ont remplacé les jolies terrasses élancées que l'on n'a pas su conserver. Le sol est revêtu de dalles en marbre blanc. Au milieu est un bassin avec son immanquable jet-d'eau. La vasque est soutenue par 12 lions en marbre blanc, on peut leur donner tout autre nom, car, la religion de Mahomet interdisant la reproduction imagée ou sculptée de tout ce qui a vie, ils ne sont pas imités au naturel. La tête est grossièrement taillée, un trou rond représente la gueule ouverte pour laisser échapper l'eau qui tombe dans la vasque ; la crinière consiste en barres tailladées à grands coups de ciseau, pour la moustache ces barres sont transversales. Dans leur ensemble, ces douze museaux ressemblent assez à des museaux d'hippopotames. Les yeux rappellent ceux que forment les enfants barbouillant du papier de leurs dessins informes. Les pattes, simples piquets grossiers, comme ceux qu'on enfonce dans les jouets de carton que l'on donne aux enfants. Cependant, ces douze monstres pris d'un coup d'œil, sans les analyser ni se préoccuper de l'appellation qui leur a été imposée, mais en les regardant comme caprices d'artistes, ont vraiment un caractère décoratif qui surprend et qui charme, peu de fontaines sont d'un effet aussi heureux que la *Taza de los Leones,* ce qui explique sa grande réputation et fait excuser les pompeux éloges des poètes arabes. Cette cour est le plus précieux des monuments mauresque que possède l'Espagne. Malheureusement on ne prend aucun soin pour le préserver de la destruction qui le menace, et la toiture dont nous avons parlé fait un effet plus que désagréable. Des sculptures ont même été grattées, effacées, je ne serais pas éloigné de croire qu'on a cherché à enlever l'or des ornements pour le vendre,

Les éloges sans nombre que les poètes Arabes ont fait de la *Taza de los leones* atteignent le ridicule au point que je n'ose donner la traduction de quelques-unes de ces productions où l'imagination des orientaux s'est laissée entraîner.

Autour de la fontaine, il y a eu des palmiers, des orangers, des rosiers, des jasmins, des camélias, il y en avait encore il y a quelques années. Là, les voluptueux Arabes, le Roi entouré de ses femmes favorites et de ses courtisans, à l'ombre des beaux arbres toujours verts, nonchalamment couchés sur des tapis persans, sur des coussins en soie de Grenade, écoutaient les poètes récitant leurs emphatiques louanges, les musiciens exécutant sur le *laud* et la *dulzaina* des *zambras* et des *leilas* dont le son se mêlait au murmure des eaux.

On comprend facilement l'enthousiasme des orientaux pour la loi de Mahomet, et la facilité avec laquelle le Coran s'est imposé à une grande partie de la population du globe.

Dans le bassin de la fontaine des lions tombèrent les têtes des trente-six Abencerrages attirés traîtreusement dans le palais. Tous les autres auraient péri de même sans le dévouement d'un jeune page qui, au risque de sa vie, courut avertir ceux qui n'étaient pas encore entré. Au fond de ce bassin on voit de larges tâches rougeâtres, ce sont, dit la chronique, celles qu'a laissé ce sang répandu en s'incrustant dans le marbre.

Pour terminer cette lugubre histoire, on ajoute que les Abencerrages échappés au massacre se rendirent sur la place de Ribarrambla, où Muza qui était capitaine général des hommes de guerre, fit sonner les *Anafiles* (trompettes) pour appeler ses partisans. Aussitôt réunis, ils coururent assaillir l'Alhambra dont les portes trop solides furent incendiées. Les Abencerrages pénétrèrent bientôt dans le palais. Animés par la fureur et le désir de la vengence, ils se précipitèrent comme des lions sur les traîtres. Plus de cinq cents *zégris,* ainsi que Gomalès et

Mazas qui avaient conseillé le meurtre des Abencerrages, périrent sous leur poignard, pas un seul n'échappa.

La salle des Abencerrages s'ouvre sous les portiques du *Patio de los leones*, la voûte en forme de *media naranja* (de moitié d'orange) est une merveille de travail et de patience. Des milliers de pendentifs, de stalactites, semble-t-il, de réunions de globules comme les enfants en obtiennent en soufflant dans une paille la goutte d'eau savonneuse arrêtée à l'extrémité; ces pendentifs supendus à la voûte dont ils semblent se détacher, sont comme les alvéoles innombrables des abeilles dans leur ruche. Cette multitude d'ornements qui naissent les uns des autres, s'entre-croisent et brisent leurs arêtes, a cependant une exécution mathématique et présente une symétrie parfaite. Le bleu, le vert et le rouge se montrent encore dans le fond des moulures dans toute leur vivacité. Les *Azulejos* de couleur revêtent les soubassements jusqu'à hauteur d'homme, de là jusqu'à la frise les admirables broderies en stuc. Au milieu de la salle comme partout dans ce palais figurent le bassin et son jet d'eau. Les belles portes de bois assemblé en losanges dataient du temps des Maures, le gouverneur les fit enlever en 1837, et les fit scier pour fermer une brèche qui s'était ouverte dans une autre partie de l'Alhambra. Plusieurs des Abencerrages assassinés furent égorgés au-dessus de ce bassin pendant qu'on faisait tomber la tête des autres dans le *Patio de los leones*. On voit sur les dalles de marbre et au fond du bassin les mêmes taches rouges que l'on montre au fond de la vasque du *Patio de los leones*.

En face de la salle des Abencerrages, on visite celle de *las dos hermanas* (des deux sœurs) nom qui lui vient, dit-on, de deux très grandes dalles de marbre blanc parfaitement semblables que l'on remarque à son pavé. Nous répéterions en décrivant la voûte, ce que nous venons de dire de celle de la salle des Abencerrages, cependant celle des deux sœurs est un peu moins

riche. Cette salle faisait autrefois partie des appartements particuliers du roi de Grenade. De chaque côté sont deux alcôves où sans doute des lits étaient établis. Elles sont ornées de riches arabesques et d'inscriptions à la louange du sultan Aboul-Hadjadj. Au milieu, le bassin de marbre et son jet d'eau.

Une partie des inscriptions est cachée par des piliers de bois que l'Ayuntamiento de Grenade fit poser aux quatre angles, dans le but déplorable de décorer cette pièce à l'occasion de la visite de l'infant Don François de Paule en 1832. Avant cela, on avait maladroitement restauré cette même salle, lorsqu'elle fut habitée par Isabelle la Catholique et Eléonore de Portugal femme de Charles-Quint. A la voûte, on a compté près de 5.000 morceaux de bois ajustés ensemble.

Les *salles* que nous devons visiter encore sont beaucoup moins importantes. C'est d'abord la *mezquita,* ancienne mosquée convertie en chapelle chrétienne par Charles-Quint, elle fut appelée *Capilla real.* On voit encore près de l'entrée le *Mihrab* ou sanctuaire de la mosquée avec cette inscription : « Et ne sois pas un des retardataires ; » puis partout en profusion des chiffres et des devises arabes, des armoiries chrétiennes, les colonnes d'Hercule, la devise *plus ultra.* Sur l'autel est l'Adoration des mages de Rincou. Deux satyres placés aux deux côtés font là un bizarre et mauvais effet.

Nous ne nous arrêterons pas à la *sala de las frutas* ainsi nommée pour les fruits représentés sur la voûte, ni au *Patio de la reja,* petite cour garnie d'un grillage en fer dont la croyance populaire fait une prison où aurait été enfermée Jeanne la folle mère de Charles-Quint, mais il existe la preuve que ce grillage de fer a été posé là 150 ans après Jeanne la folle.

Il ne nous reste à voir que la *sala de Justicia* (salle du jugement) ou *sala del Tribunal.* C'est, au fait, une galerie en trois compartiments dont chacun a sa coupole ou voûte concave de forme ovale et sur cette voûte les peintures mauresques de

l'Alhambra sur panneaux de cuir cousus ensemble. Le cuir est revêtu d'un enduit de plâtre, les couleurs sont sur fond d'or semé de petits ornements en relief. Ces peintures offrent le plus grand intérêt, elles sont uniques en leur genre.

Nous citerons, en terminant la description de l'Alhambra, la porte de la *Torre de las Infantas*, d'une richesse d'ornementation admirable. Cette tour, qu'habitaient autrefois les princesses de la famille royale ou les sultanes favorites, abrite aujourd'hui de pauvres familles dont la misère contraste avec le luxe somptueux qu'on se représente au temps des rois de Grenade.

C'est du côté du couchant que commença la construction du palais de l'Alhambra, mot qui signifie *la rouge*; il lui fut donné parce que, dit l'historien Alkatib, on y travaillait la nuit à la lueur rouge de grandes torches de bois odoriférant. Al-hamar le grand jeta les fondements de la tour de la Vela et de la citadelle de l'Alcazaba, dont il ne reste que les ruines de trois tours deux desquelles sont inhabitables; celle de l'*homenage*, nous l'avons dit, sert de prison.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Le *Généralife*. — Chemin ravissant. — Effroi risible. — Les jardins et les eaux. — Restes mesquins de la salle des armes. — Au bas du *Cerro del sol,* jolis jardins et villas. — La fontaine des larmes autrefois célèbre parmi les Maures. — L'Antequeruela. — L'Albaycin. — Les bains mauresques. — Le *Cuarto real.* — Le *sacro monte* aujourd'hui quartier des *Gitanos*. — Les forges de Vulcain. — Professions des *Gitanos*. — Crimes dont on les accusait. — Beauté des *Gitanas*. — Elles disent la bonne aventure, excellent à la danse. — Leurs danses dans les rues. — De jeunes étrangers électrisés se mettent à danser, aux grands applaudissements de la foule, leurs remercîments.

Le *Généralife* est à une très petite distance de l'Alhambra, nous nous y rendîmes en passant sous la porte *Judiciaria* et suivant une des magnifiques allées du *Bosque del Alhambra* nous descendîmes le chemin creux qui croise le ravin de *los molinos* séparant la colline de l'Alhambra du *Cerro del sol.* Nous gravîmes le chemin le plus ravissant, ombragé par une superbe végétation, obstrué de feuillages et de fleurs, de plantes aromatiques, de lauriers-roses dont les boutons d'un rouge vif et brillant cachent les feuilles, de figuiers au large feuillage luisant, de vignes qui tendent leurs pampres alongés en contournant leurs vrilles cherchant à saisir un soutien, d'énormes grenadiers dont les fruits s'entrouvent en laissant voir leurs grains semblables à des rubis, d'aloès aux longues feuilles en lames acérées, et l'oranger qui ne peut cacher ses fruits d'or innom-

brables sous son charmant feuillage, le jasmin vient compléter par son parfum le charme qui saisit le promeneur dans ce ravissant désordre d'une nature prodigue. Nous fûmes arrachés à notre admiration par des cris sauvages, épouvantables, mêlés au bruit horrible que rendraient d'énormes crécelles agitées vivement. En cherchant à découvrir ce qui pouvait causer ce tapage infernal nous aperçûmes enfin, perchés sur des arbres, de grands et robustes gaillards tirant de leurs gosiers des cris impossibles et agitant effectivement d'énormes crécelles afin d'épouvanter les oiseaux pillards qui s'abattaient sur les moissons. Nous partîmes d'un éclat de rire sans égal auquel se joignirent ceux non moins bruyants des terribles musiciens, avec qui nous causâmes de très bonne amitié, mais sans pouvoir leur serrer la main en les quittant.

C'est ainsi que nous arrivâmes au *Généralife*, ancienne maison de plaisance ou de campagne mauresque. *Généralife* signifie la maison des fêtes. Il aurait appartenu primitivement, dit-on, à un architecte du palais. Ismaël-Ibn-jaraj émerveillé de la position, acheta le jardin et y éleva un palais en 1320. L'extérieur en est très simple, de grandes murailles sans fenêtres et en terrasse avec une galerie en arcades, le tout surmonté d'un petit belvédère moderne. On passait en entrant sous la galerie à cintres surbaissés avec ornements en stuc comme ceux de l'Alhambra, mais maintenant cachés sous d'épaisses couches de badigeon. Au milieu de l'entrée de ce grand édifice est un long bassin plein d'une eau limpide, qui reflète les lauriers-roses et les ifs touffus formant au-dessus un berceau de verdure. Parallèlement est une autre galerie d'où la vue s'étend sur l'Alhambra et toute son enceinte fortifiée. En voyant de là ces murailles épaisses, ces tours carrées, cette réunion de bâtisses massives, on ne pourrait deviner les incomparables richesses qu'elles renferment.

Le palais du *Généralife*, construction qui ne manque pas d'une certaine élégance, perd beaucoup en le comparant à

l'Alhambra. Très simple extérieurement, ses salles sont peu nombreuses et presque démeublées. Dans l'une se trouve une série de portraits enfumés des rois d'Espagne, au milieu desquels est Boabdil *el rey chico,* Gonzalve de Cordoue, plus un arbre généalogique des Génois Pallavicini, famille à laquelle appartient le marquis de Campotejar, propriétaire actuel du *Généralife* où il ne vient jamais.

Le charme du *Généralife* tient à ses jardins et à ses eaux provenant du Darro et se distribuant par un canal en marbre d'où elles se précipitent par une multitude de ruisseaux à découvert dont le murmure anime ces longues suites d'arcades de feuillage, d'ifs contournés et taillés bizarrement, d'orangers, de cyprès dont l'un, vraiment monstrueux par sa grosseur, remonte au temps des Maures. La belle sultane favorite de Boabdil se plaisait sous son ombre, dit la chronique scandaleuse.

Un gros registre reçoit les noms et les pensées fugitives et souvent à fuir des visiteurs. Il est placé là par l'*administrador* très probablement dans le but d'éviter que toutes les impertinences dont il se couvre ne viennent altérer la blancheur des murs badigeonnés à la chaux.

La magnifique épée *(Alfange)* du dernier roi de Grenade, que l'on voyait autrefois dans une des salles, a été transportée dans une autre propriété du marquis de Campotejar. Quelques casques et cottes de mailles, dont on a enlevé des morceaux pour servir d'amulettes aux enfants, sont tout ce qui reste des armures mauresques rares et curieuses qui ornaient jadis le *Généralife.*

Un viaduc reliait cet édifice à l'Alhambra au temps des Maures, ou évitait ainsi la rampe rapide de la *cuesta de los molinos* et le côteau escarpé qu'il faut gravir maintenant.

En redescendant par le *cerro del sol,* on arrive au milieu de jolis jardins où se cachent sous l'épais feuillage d'orangers et de citronniers de petites villas blanchies à la chaux. Ce sont les

Carmenes del Darro, ravissante promenade très fréquentée. On trouve un peu plus loin *la fuente del avellano*, (la fontaine du noisetier) que les Maures ont célébré sous le nom d'Ayn-ad-dama, (la fontaine des larmes) dont les Espagnols ont fait Dinadainar. Les Arabes venaient de l'Afrique et de loin pour boire son eau et celle de la *fuente de Alfacar* à peu de distance, à laquelle on attribuait les vertus les plus merveilleuses.

On ne comprend pas la décadence de Grenade au point où elle est arrivée. Cette ville, qui comptait autrefois cinq cent mille habitants, située dans le plus beau pays du monde, dotée d'un climat enchanteur, d'un sol merveilleusement fertile, a maintenant une population qui ne dépasse pas soixante-huit mille âmes. Elle ne vit plus que des souvenirs du passé.

Depuis peu d'années le gouvernement espagnol apporte plus de soins à la conservation de l'Alhambra, et l'homme intelligent chargé des travaux d'entretien et de restauration de ce monument sans pareil dans le monde, s'acquitte avec zèle de sa mission. On trouve dans ses bureaux, situés dans le palais même, des échantillons des merveilles de cette ancienne demeure royale. Ces échantillons exécutés avec soin reproduisent parfaitement tout ce que l'on admire sur les lieux.

L'*Antiqueruela*, l'un des quartiers populeux de Grenade, doit son nom aux habitants d'Antequera qui s'échappèrent lors de la prise de leur ville par les Espagnols. Ils se fixèrent et bâtirent leurs demeures sur cet emplacement.

L'*Albaycin*, quartier plus populeux encore, fut élevé en 1227 dans une circonstance analogue par les fugitifs de la ville de Baeza dont Saint Ferdinand s'était rendu maître. Ce faubourg nommé d'abord Rabadhu-l-Bayzin (le faubourg du peuple de Baeza), reçut plus tard le nom d'Albaycin. Il est situé sur la colline en face de l'Alhambra, on y trouve quelques maisons mauresques échappées à la destruction de la ville ancienne, entr'autres la *casa del chapiz*, on y entre par un *patio* entouré d'une galerie

qui forme balcon au premier étage. On y voit une fenêtre, assez bien conservée, divisée en deux par une élégante colonnette en marbre, des restes de décoration en stuc, d'élégantes colonnes en marbre blanc de Macaël et des remarquables sculptures en bois résineux.

Les anciens bains mauresques dont on a fait un lavoir (*Lavandero de Santa Ines)* sont ornés de colonnes à chapiteaux avec des inscriptions coufiques du dixième ou onzième siècle. Au milieu de la grande salle est la piscine, elle sert maintenant à y laver le linge. Le long des murs des autres pièces existent des estrades en maçonnerie où étaient placés les lits de repos, on s'y rendait après le bain. A l'extrémité est un jardin où les baigneurs allaient prendre l'air. L'Albaycin, si misérable aujourd'hui, était au temps des Maures riche et industrieux, on y tissait les belles étoffes en soie de l'Alpujarra.

Il est une autre construction mauresque à visiter, elle est dans l'intérieur de Grenade et connue sous le nom de *Cuarto real* (appartement royal). On y voit de très beaux ornements en stuc et des *azulejos* émaillés à reflets métalliques très anciens.

Le *Sacro monte* est le faubourg où l'on a trouvé des ossements que la croyance populaire veut avoir appartenu à des martyrs. C'est aujourd'hui le quartier des *Gitanos*, population nombreuse et entièrement distincte par ses mœurs et son langage. Des trous et des grottes dans la colline forment les habitations de la population de ce quartier à part. Chacune de ces loges précédée d'une cour mal ou non close, car ceux qui l'habitent n'ont rien qui puisse tenter les voleurs; chaque loge, dis-je, est fermée à claire voie en quelque sorte, avec des planches mal jointes, les parois sont blanchies à la chaux. Il n'y a qu'une seule pièce où toute la famille souvent nombreuse vit pêle-mêle. La fumée s'échappe par un trou pratiqué dans la voûte. Le mobilier se borne à de mauvais escabeaux et une table en bois blanc, rarement un grabat, les *Gitanos* couchent sur le sol. Les

enfants tout nus, noir comme des Africains fourmillent là avec les animaux domestiques, même les plus immondes.

Cette misère, cette pauvreté contraste peu à Grenade devenue si pauvre.

Les *Gitanos* de cette cité déchue sont pour la plupart forgerons, serruriers, maréchaux-ferrants ; leurs forges sont comme leurs habitations dans des excavations pratiquées dans la colline ou dans des grottes naturelles. Le soir, en voyant dans ces cavernes ces hommes au teint olivâtre travailler à demi nus, éclairés par le feu rouge de leur fourneau, on croirait voir des spectres dans les forges de Vulcain du tableau de Vélasquez. Les *Gitanos* étaient accusés des crimes les plus atroces et parfois la torture leur arrachait des aveux plus ou moins fondés. On les accusait surtout d'enlever des enfants et d'aller les vendre sur les côtes de Barbarie et même d'être anthropophages.

Les *Gitanos* exercent en outre la profession de maquignons et de vétérinaires, aussi les soupçonnait-on de jeter dans la mangeoire des chevaux leur *drao,* drogue qui les rend malades, afin d'être appelés et bien payés pour les guérir. Ils ont le pouvoir, dit-on encore, de charmer ou d'ensorceler les animaux, de jeter le mauvais œil, *(el mal de ojos)* et l'on en cite des traits qui ne sont point, il est vrai, accompagnés de preuves à l'appui.

Les *Gitanos* de Grenade sont gesticulateurs à tel point que les Napolitains eux-mêmes paraissent presque immobiles auprès d'eux, et c'est beaucoup dire. Leurs traits aussi ont une mobilité vraiment extraordinaire. Ils exercent leurs enfants au larcin dès leur bas âge, mais au fait ils sont très inoffensifs, et n'étant pas les plus forts, ils emploient pour se venger le droit du plus rusé.

Les *Gitanas* sont alertes, souples, très adroites ; elles ont une démarche à elles. Nous en avons vu d'une beauté remarquable mais provocante, avec leurs grands yeux noirs, vifs, très fendus, des yeux picaresques (fripons) en un mot, des cheveux de

jais, des dents d'un blanc de lait ou de bel ivoire. Elles disent la bonne aventure (la *laji* dans leur langue,) elles prétendent la lire dans la main. Après la bonne aventure, leur gagne-pain et leur triomphe est la danse. On ne peut quitter Grenade sans avoir vu danser les *Gitanas*. Le plus souvent, elles se rendent dans les hôtels escortées d'un *Gitano*, qualifié de capitan, chargé d'organiser le ballet (*de armar el baile*) et de les accompagner avec sa guitare. Mais il vaut mieux les voir danser dans la rue à l'imprévu, ce qui nous arriva souvent. Là, superbes dans leurs haillons et leur désinvolture, elles frappent du pied et font claquer leurs castagnettes d'impatience en attendant les guitares et les *panderetas* (tambours de basque). Dès les premiers sons de ces instruments et des chants en fausset nasillard, des mélodies les plus étranges, une vieille *gitana*, véritable type de sorcière, assise au pied d'un mur où étaient clouées au-dessus d'elle des squelettes d'énormes chauves-souris, pour prêter plus encore à l'illusion, armée d'un *pandero* qu'elle fit résonner bruyamment sous ses doigts décharnés, au bruit des lames de cuivre et au cri strident de *anda, vieja! anda, revieja!* (va vieille, va deux fois vieille) que poussaient les jeunes filles en l'excitant, et le *pandero* résonnant, ronflant alors plus fort sous les doigts nerveux de la *revieja*, une grande belle jeune fille, admirablement faite, se mit à danser le *Zorongo*. Sa souplesse et sa grâce étaient ravissantes, ses pieds nus voltigeaient sur le sol encombré de pierres, et l'effleuraient à peine. Le mouvement des guitares se précipitait de plus en plus, la *panderete* gesticulait comme un démon en faisant un bruit d'enfer, et les cris de *Juy! ole! ole! alza!* s'entendaient de toute part, ainsi que les applaudissements enthousiastes et les éclats des battements de mains. La danseuse animée par son succès, connaissait peut-être ces vers de Gongora :

Al son de un pandero
Que a su gusto mena
Deshace Cruzados,
Que es buena moneda.

En tout cas, son agileté redoublait, et faisait dénouer ses cheveux noirs retombant alors presque jusqu'à terre en flottant épars sur ses épaules.

Un jeune *Gitano* s'élança alors auprès d'elle, plusieurs couples firent de même et formèrent un ravissant tableau de leurs évolutions chorégraphiques. Les applaudissements de la foule qui s'était amassée électrisaient les danseurs qui ne s'arrêtèrent que lorsque les *guitareros* et les *panderetas* épuisés, cessèrent de se faire entendre.

Un instant après, de nouveaux musiciens s'étant avancés, deux petites *Gitanas* prirent la place des précédents danseurs et attirèrent l'admiration générale par leur agilité et leur grâce pleine de souplesse et de crânerie, en imprimant à la hanche un mouvement de va et vient qu'on appelle *Zarandeo*. Les parents les considéraient avec complaisance, le père imitait le tonnerre avec son *pandero*, pendant que la *revieja*, fatiguée encore, faisait claquer les castagnettes en encourageant du geste et de la voix les petites danseuses, en leur criant de temps en temps : *Mas zarandeo, chica, mas zarandeo.*

Les spectateurs étaient électrisés, eux aussi, et, les applaudissements de toute l'assistance aidant, nous vîmes tout à coup s'élancer dans l'espace que venaient d'occuper les *Gitanos*, des jeunes gens français, anglais, espagnols qui à leur tour, et en imitant ce qu'ils venaient d'admirer, redoublèrent l'enthousiasme général et furent applaudis à outrance, ce dont ils remercièrent en laissant quelques pièces blanches.

Mais mes nombreux hivers s'étonnent et réclament contre cette longue description des ébats chorégraphiques d'une jeunesse ardente ; je passe donc, avant de quitter cette ville enchantée et enchanteresse, au récit de fêtes d'un tout autre genre.

CHAPITRE VINGTIÈME

Fête solennelle de St Michel. — La grande procession. — Autre procession en l'honneur de la Ste Vierge. — Vingt-cinquième anniversaire de l'exaltation de Pie IX. — L'Internationale veut empêcher la procession religieuse et n'aboutit qu'à une ridicule et morne manifestation. — La procession a lieu, le soir un beau feu d'artifice. — Départ. — Antequera. — Ronda aux vieilles coutumes et aux anciens costumes. — La ville est à cheval sur un abîme. — Son pont remarquable sur le Guadalvin. — Le roi arabe Al-Motahed.— Les moulins au fond de l'abîme. — La *rondena.* — Marbella. — Estepona. — San Roque d'où les Espagnols désolés regardent Gibraltar. — Les forts démolis que l'Angleterre ne laisse pas relever. — Les sentinelles anglaises et l'étroite chaussée. — Les dents de la vieille.

Je me suis trouvé à Grenade le jour où l'on célébrait la fête de St Michel archange, patron de la ville. Ce jour-là, le clergé et une grande partie des habitants gravissent processionnellement la colline sur laquelle on voit se détacher toute blanche dans la verdure qui l'étreint, une église dédiée au grand Archange. C'est là que la procession se rend et fait une station après laquelle on enlève la statue du saint que de vigoureux jeunes gens se chargent de porter. La procession redescend alors et parcourt toute la ville, chantant des hymnes et des cantiques en l'honneur du saint patron. A de courts intervalles un jeune homme du groupe des porteurs se retournait vivement et, montrant la statue, criait de toute sa voix : « *Viva san Miguel, viva*

san Miguel! » cri que toute la procession et le reste de la population, formant double haie sur le passage, répétait à l'envi. Puis le même jeune homme faisait alors entendre, de sa voix puissante, l'éloge du saint archange et de son image ; il s'écriait : « Voyez ce beau bras ; voyez ces yeux magnifiques et brillants de bravoure, » et toujours gesticulant et montrant la statue, il répétait : « Voyez quel bras ! *Qué brazo !* » Certaines personnes peuvent trouver ridicule, peut-être, cette dévotion et cet enthousiasme si contraires à nos usages actuels, quant à moi, j'avoue sans respect humain, que je partageais l'émotion générale de piété et que je suivis la procession avec la foule jusqu'à la cathédrale où, la statue ayant été déposée sur un autel, une bénédiction solennelle fut donnée aux sons éclatants des orgues puissantes et au chant séraphique de voix superbes, élevant au ciel de sublimes prières.

Quelques années plus tard, me trouvant encore à Grenade le jour d'une fête de la Ste Vierge qu'on y célèbre en grande pompe, le clergé de la cathédrale délégua des ecclésiastiques qui vont, accompagnés de nombreux porteurs, chercher dans une des églises paroissiales une statue de la Ste Vierge en grande vénération, pour de là, la déposer à la cathédrale d'où on la reporte ensuite avec une grande solennité et processionnellement *dans sa maison.* Pendant toute la journée elle reste dans la cathédrale exposée à la vénération des fidèles. L'affluence ne discontinue pas, toute la population de la ville et des alentours ne cesse d'apporter ses pieux hommages au pied de la statue. Des cérémonies religieuses, suivies de la bénédiction du St Sacrement, se renouvellent plusieurs fois dans la journée aux accords d'une musique délicieuse,

J'ai assisté à Grenade à une autre solennité émouvante. Toute la ville et les villages des environs, même lointains, célébraient le vingt-cinquième anniversaire de l'élection à la Papauté de Pie IX. La joie était universelle, la fête fut splendide ; une pro-

cession générale de toutes les paroisses de la ville devait avoir lieu, mais les libres-penseurs et leurs sociétés diverses voulurent empêcher la magnifique démonstration de la foi catholique dont cette solennité devait être l'occasion. Ils déléguèrent auprès de l'Archevêque quelques affidés pour le prier de permettre d'aller chercher dans l'église où ils étaient déposés, les emblèmes préparés. Après un long pourparler, et pour conclure, Sa Grandeur autorisa simplement la députation à aller s'entendre avec M. le curé de l'église en question. Les délégués ne purent obtenir de ce prêtre vénérable ce changement qui évidemment aurait eu de fâcheuses conséquences pour la cérémonie convenue. Sur ce refus, ces hommes furieux essayèrent de forcer la porte de l'église et même de l'abattre, mais voyant s'amasser une foule qui ne leur était nullement sympathique, ils eurent peur et se retirèrent prudemment. Les libres-penseurs avaient convoqué tous les hommes sur qui ils avaient autorité ou qui étaient sous leur dépendance à titre d'ouvriers, de fournisseurs, etc. tous devaient se réunir sur une des grandes places de la ville, ce qui eut lieu. Les meneurs, ne voulant pas laisser échouer complètement leur projet, organisèrent le défilé de ces quelques milliers d'hommes qui, musique en tête, parcoururent toutes les rues de la ville sans que la population prît aucune part à leur manifestation, si ce n'est par la plus évidente réprobation et par l'attention avec laquelle elle évita de se porter sur le passage de cette ridicule imitation d'une cérémonie chrétienne. Quand le groupe des meneurs passait devant la demeure des chefs de leurs diverses sociétés, il s'arrêtait, se découvrait et hurlait des vivats sans trouver d'écho dans le reste du défilé, pas plus que dans les quelques passants qui suivaient leur chemin en levant les épaules de pitié. On ne pouvait douter que la presque totalité des personnes formant le défilé ne désapprouvât cette impie tentative. Les pauvres gens, mus par une question d'intérêt, de gagne-pain, ou payés pour leur présence, restaient en tout cas complè-

tement étrangers au motif qui les amenait là. L'heure de la cérémonie religieuse étant arrivée, le départ de la procession chrétienne eut lieu sans qu'on s'inquiétât de la promenade des libres-penseurs qui suivait son cours dans l'abandon. Toutes les paroisses s'étaient donné rendez-vous à l'église où étaient déposées les bannières, les croix et les emblèmes qui devaient figurer dans la cérémonie. Une pieuse joie rayonnait sur tous les visages, la fête était splendide, les bannières au nom de Pie IX étaient innombrables, beaucoup portaient en légende : Nous voulons la religion catholique ! vive Pie IX ! vive la foi catholique ! Une multitude d'enfants bien parés et rangés par groupes détachés et nombreux portaient aussi de petites bannières sur lesquelles on lisait en gros caractères : vive Pie IX ! Les bannières de chaque groupe étaient semblables, mais différaient par la forme et la couleur de celles des autres groupes.

Le soir du même jour, un beau feu d'artifice fut tiré sur la place où était notre hôtel et sur laquelle donnaient nos fenêtres. Nous avions reçu si bon accueil des personnes pour qui nous avions des lettres de recommandation, que nous crûmes devoir leur offrir de prendre place à nos fenêtres. Nous eûmes donc nombreuse compagnie et nous passâmes une soirée des plus agréables. Par moments, lorsque les pièces du feu de joie jetaient un plus grand éclat, nous aperçevions les cimes blanches de la *sierra nevada* se colorer de reflets étonnants.

Nous quittâmes Grenade avec peine, car chaque jour nous y apportait de nouvelles surprises et nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce pays privilégié. On comprend sur les lieux l'immmense douleur qu'éprouvèrent les Maures perdant ce dernier et magnifique joyau de leurs possessions en Espagne.

Antequera et Ronda étaient dans la direction de Gibraltar où nous voulions nous rendre, nous prîmes donc la route d'Antequera. Cette ville, l'une des plus anciennes de l'Espagne, compte vingt et un mille habitants. Des inscriptions latines

retrouvées, des vestiges de monuments anciens prouvent qu'au temps des Romains cette ville était florissante. Située sur une élévation très rapprochée de la Sierra de los Torcales et non loin du mont San Cristobal, elle est entourée d'une magnifique *Vega*. Son climat est excellent. Sa position en faisait une place très forte, elle était entourée de murailles et de tours.

Des six églises paroissiales, Santa Maria est la principale et possède un riche retable en bois doré du XVI[e] siècle. Sur la place Ana, on voit l'ancien arc Romain de *Hercules* ou des *Gigantes* où se trouvent des pierres portant des inscriptions romaines.

L'agriculture et le bétail sont la grande richesse d'Antequera. Cependant le tissage de la laine y est important, et les produits réputés pour leur finesse, la solidité de leur teinture, sont recherchés dans toute l'Espagne et même à l'étranger.

Du sommet de la tour *macho* (tronquée) la vue est très belle. Non loin de la ville on visite des grottes très curieuses. Les *Gitanos* de passage y cherchent souvent un refuge.

Le brigandage s'exerçait en grand et très impunément dans les montagnes voisines, mais nous l'avons dit, les récits des hauts faits des *Bandoleros* ont passé à l'état de légendes, où les femmes même jouent un grand rôle. Puis, nous avons dit aussi que nous ne reviendrions plus en détail sur ce sujet qui n'est plus actuellement *cosa de Espana*. Sans nous en préoccuper nous partîmes pour Ronda.

On ne peut pas dire que l'on a vu l'Espagne si on n'a pas vu Ronda ; c'est une ville à part, un pays à part. Sa population est restée stationnaire plus que toute autre dans la Péninsule Ibérique. Elle conserve le costume andalous : c'est la ville des contrebandiers, des *majos* et des *toreros*.

Perchée sur un rocher, elle est séparée en deux par une large et profonde brisure *(el Tajo)* au fond de laquelle se précipite le Guadalvin. Le pont hardiment jeté sur les deux côtés du rocher fendu, sépare la ville ancienne de la ville nouvelle. Du haut de

ce pont attribué aux Romains et qui défie les siècles, on aperçoit au fond de l'abîme les anciens moulins arabes aux bords du torrent. De cette hauteur ils font l'effet des petites maisonnettes des jouets d'enfants.

Ronda, à l'écart de tout ce qui modifie les centres de population, est restée mauresque, beaucoup de noms arabes se sont conservés. On y retrouve la *casa del rey moro* qu'habita l'arabe Al-Motahed, ce *doux* roi qui faisait monter en or les crânes de ceux qu'il avait décapités et en faisait ses coupes.

Ronda étant sur un point élevé jouit d'un air pur et frais. Ses robustes et agiles habitants ont créé le dit-on « à Ronda les octogénaires sont encore poussins. »

La place des taureaux est une des plus belles de toute l'Andalousie. La jeunesse de Ronda joue aux taureaux comme nous jouions au soldat dans notre enfance.

Pour arriver aux moulins arabes au fond de l'abîme où le torrent du Guadalvin roule ses eaux, on descend par un escalier, si l'on peut appeler ainsi un véritable casse-cou pratiqué dans le rocher. Un grand gaillard bien découplé s'effaça autant que possible contre le roc pour nous laisser passer, puis il se remit à gravir en chantant. Nous nous arrêtâmes pour écouter sa *Rondena* qui disait : « *Los ojos de mi morena se parecen à mis males, Grandes como mis fatigas : Negros como mis pesares.* » Les yeux de ma Brune ressemblent à mes maux ; grands comme mes peines, noirs comme mes chagrins. — « *Dentro de la sepultura y de gusanos roido se han de encontrar en mi pecho senas de haberte querido.* » Quand je serai dans le tombeau et rongé par les vers, on retrouvera dans mon cœur la preuve que je t'ai chérie.

Nous dûmes prendre des mules pour aller coucher à Marbella, les chemins sont trop mauvais pour les voitures. Sur la route, au-dessus de nous, à une grande hauteur, nous apercevions parfois dans des endroits inaccessibles, des contrebandiers s'accro-

chant aux aspérités des rocs suspendus sur nos têtes ; ils franchissaient ainsi avec une audace et une agilité extraordinaires des passages qu'un chevreuil oserait à peine tenter. Ils portaient attachés aux épaules des ballots de foulards, de cigares et autres marchandises, risquant leur vie pour un léger bénéfice.

Marbella est une jolie petite ville mauresque de six mille âmes environ ; elle est adossée à la Sierra blanca du sommet de laquelle la vue est magnifique. En face est l'Afrique dont on découvre la côte montueuse du Rif. A droite, le *Calpe* énorme rocher qui cache et défend Gibraltar. Plus près, le mauvais petit port d'Estepona dont la ville est d'un joli effet à l'extrémité de sa petite plaine entourée de côteaux couverts de palmiers nains.

La campagne resserrée par les montagnes, mais bien arrosée, est parsemée d'habitations, de métairies, de jardins. La ville bien bâtie a des rues larges bien percées. L'église est grande, à trois nefs, mais moderne ; sa tour est très élevée. Le petit port a un mouvement assez important.

A peu de distance de Marbella sont deux fonderies de fer.

Nous laissâmes nos mules pour prendre une voiture attelée de bons chevaux. Le beau temps qui régnait depuis plusieurs semaines rendait la route praticable, elle ne l'est vraiment pas en temps de pluie.

Nous traversâmes Estepona qne nous avions aperçue du haut de la montagne qui domine Marbella. Nous dinâmes à San Roque ville de près de 8.000 habitants. Toute nouvelle, elle a été bâtie avec les ruines de l'ancienne Carteya. De là, les Espagnols regardent Gibraltar qu'ils ne se consolent pas d'avoir perdu, mais ils nourrissent une ferme espérance de le recouvrer. Pour eux le roi d'Espagne possède toujours Gibraltar, et les Alcades de San Roque regardent comme étant leurs administrés les Espagnols nés sur ce rocher devenu anglais par le droit du plus fort. Un grand nombre de familles anglaises font de San Roque leur résidence d'été, aussi cette petite ville a-t-elle perdu l'ap-

parence d'une cité Espagnole, et le confortable s'y est-il introduit. Les rues sont propres, les maisons ont une certaine élégance. A peu de distance, au pont de Mayorga sur le Guadarranque, se trouvaient les deux forteresses San Felipe et Santa Barbara, élevées par Philippe V et dont les Anglais avaient vainement demandé la démolition. Mais lors de l'invasion française en 1808, les Anglais l'obtinrent et travaillèrent même avec zèle à jeter les murailles à bas ; maintenant l'Angleterre affirme que la reconstruction serait regardée par elle comme une déclaration de guerre. Au-delà de cette ligne et comme par un effet magique tout devient anglais. Les sentinelles anglaises sont là en face des sentinelles espagnoles. Une étroite langue de terre, chaussée de quelques mètres, conduit à Gibraltar; cette chaussée, le long de deux grandes lagunes que les Anglais laissent s'étendre, disparaîtra peu à peu sous l'action des eaux qui rongent le sable de ses bords, alors Gibraltar formera une île complètement séparée de l'Espagne. Les formidables batteries anglaises enfilent cet étroit passage. Toutes ces batteries, rangées dans des excavations pratiquées dans le fameux rocher du *Calpe*, en bandes parallèles de la base au sommet et garnies d'innombrables canons, forment ce que les Espagnols appellent les *Dientes de la vieja*, les dents de la vieille. Ces bastions défendus les uns par les autres sont gardés par de nombreuses védettes.

Tel est le gracieux passage pour arriver par terre à Gibraltar ville de 20.000 âmes sans compter la garnison. Toutes les nations y sont représentées, c'est un mélange d'Européens, d'Asiatiques, d'Africains et de toutes les langues. Les Juifs y sont nombreux, on les reconnaît à leur malpropreté, les Maures nombreux aussi, se distinguent au contraire par leur bonne tenue et leur propreté. Les contrebandiers de Ronda se font remarquer par leur costume pittoresque.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

Gibraltar. — Permission nécessaire pour y circuler la nuit, mais avec une lanterne. — Les soldats anglais baguette à la main. — La contrebande. — Abondance et cherté. — Hôtelier juif et voleur. — Officiers de marine suédois. — La retraite formidable sur l'air de Riego. — Le vent du sud-est et la fièvre. — Le *Calpe* et ses canons que l'Angleterre va toujours multipliant. — Une fois par an, à l'anniversaire de la naissance de la reine, salut du Rockgun répété par toutes les batteries et la troupe. — Ascension au sommet du *Calpe* d'où l'on découvre deux mers et cinq royaumes. — Les colonnes d'Hercule. — Les singes sans queue. — La bière du phare. — Elle guérit un malade. — Descente dangereuse grâce à la malice du guide juif. — Recueillement des fidèles dans les deux églises catholiques. — Ceuta et Tetuan. — Départ. — Tarifa et sa petite île. — Bateau à vapeur pour Cadix. — Officiers inconvenants mis à la raison par leur colonel.

L'aspect de Gibraltar est lugubre, avec ses maisons peintes en noir et les bandes blanches qui marquent chaque étage. Ses rues étroites et tortueuses ne sont que de sombres ruelles mauresques. Une seule mérite le nom de rue, c'est Main street. Toutes sont bien éclairées la nuit, mais par suite de la préoccupation soupçonneuse britannique qui craint toujours de perdre ce pied à terre par surprise comme elle l'a gagné, personne ne peut circuler dans la ville quand la nuit est venue sans être muni d'une lanterne ; bien plus, personne n'a le droit d'être hors de sa demeure après le coucher du soleil, à l'exception des officiers anglais et des individus qu'ils accompagnent.

Ce qui nous a le plus désagréablement impressionné à Gibraltar, c'est la vue de ces nombreux soldats anglais qui circulent tenant invariablement à la main une baguette dont ils semblent menacer les épaules des placides passants. Leur air arrogant, sous leur uniforme rouge, doit singulièrement irriter les pauvres Espagnols forcés de subir ce joug odieux. Il est vrai que la plupart des Espagnols résidant dans cette ville y sont attirés par la cupidité, par l'appât du gain facile que donne la contrebande favorisée par l'Angleterre et ruineuse pour la péninsule. Le commerce anglais y trouve son avantage, les étoffes de ses manufactures inondent l'Ibérie.

Gibraltar est une ville bien pourvue de tout ce qui concerne le confortable. Ni droits, ni douane ne gênent l'entrée et la sortie des marchandises et des comestibles, mais tout y est d'une cherté excessive. Nous avions le malheur d'être logés à la *Fonda* de Paris tenue par un juif, espèce d'empoisonneur; nous y avons été volés on ne peut mieux. L'hôtelier de malheur était poli et prévenant, c'était traîtrise; il avait un talent prodigieux pour retenir ceux que la calamité faisait entrer chez lui, en leur démontrant que chez lui on était mieux et que l'on payait tout moins cher qu'ailleurs. Mais quand à l'approche du départ on lui demandait la note à payer, il la faisait attendre jusqu'au moment où il restait à peine le temps de gagner le véhicule ou le bateau à vapeur dont il ne passe pas tous les jours bien s'en faut. Quant à lui il s'esquivait, on ne pouvait le voir et les garçons d'hôtel n'étaient pas autorisés à transiger. Plutôt que de rester encore sur ce triste rocher pour prendre le temps d'appeler en justice ce voleur émérite et attendre plusieurs jours un autre bateau, mieux valait fuir Gibraltar et sacrifier de l'argent en le payant, c'est ce que nous fîmes pour gagner allègrement encore le bateau qui partait.

Nous avions été retenus aussi dans cet hôtel, mauvais entre tous les mauvais, par d'aimables officiers de marine Suédois qui

tous les jours y venaient avec leur commandant passer plusieurs heures. Le commandant était comme le père des trois officiers qui l'escortaient. Il faisait valoir aimablement leurs talents et leur instruction en cachant modestement ses propres mérites. L'un des officiers avait une voix admirable et une méthode parfaite, les autres excellents musiciens aussi jouaient du violon et du piano avec perfection. Ils nous cherchaient si nous n'étions pas au salon et nous donnaient les plus ravissants concerts. Par contre, tous les soirs la nuit étant venue, nous étions surpris désagréablement par les notes formidablement attaquées tout à coup de la retraite militaire qui partait du bas de l'hôtel sous nos fenêtres. Le bel air de Riego exécuté avec une violence qui semblait un défi, nous charmait cependant après le pénible soubresaut qu'il nous avait donné, et seulement quand le terrible *orchestre* s'étant éloigné peu à peu laissait parvenir jusqu'à nous des sons plus adoucis. Nous pardonnions alors jusqu'au lendemain l'effet du formidable coup de tonnerre à subir.

Le vent du Sud-Est principalement rend le climat de Gibraltar désagréable, cependant il est sain, bien que l'étroitresse des habitations et la malpropreté judaïque ajoutées aux exhalaisons de la basse mer entretiennent une fièvre endémique souvent assez grave.

Il n'y a rien à voir à Gibraltar, si ce n'est l'énorme rocher du *Calpe* dont l'Angleterre a fait une pyramide de batteries de canons, une immense moitié de fromage de Gruyère coupée en travers et laissant voir ses innombrables excavations. Mais dans ces ouvertures béantes apparaissent les gueules ouvertes des canons prêtes à vomir la mort, car ce mont en est hérissé dans sa longueur de quatre mille trois cents mètres, sa largeur de douze cent quarante-cinq mètres et sa hauteur perpendiculaire de quatre cent vingt-trois mètres. Chaque jour voit augmenter ces fortifications, on y travaille sans interruption à force de poudre, on creuse de nouvelles cavernes pour recevoir de nouveaux

canons ; et cependant, excepté les feux rasants qui suffisent à garantir contre toute attaque, à quoi peuvent servir les batteries élevées dont les feux ne peuvent plonger qu'au loin ? La trahison seule peut rendre à l'Espagne ce point formidable que la trahison lui a enlevé. En outre, dans ces batteries couvertes, la fumée des canons se concentre et asphixierait bientôt les artilleurs. Mais l'orgueil britannique est satisfait et contemple complaisamment ce rocher qu'il a creusé du Nord au Midi, qu'il a bardé de fer, où il a entassé des amas incroyables de boulets, de bombes, d'obus, de munitions et de poudre, où il a englouti des millions. Il est vrai qu'une fois par an, au jour anniversaire de la naissance de la Reine, le *Rockgun*, canon du roi, au sommet de la montagne, salue la souveraine, salut répété de batterie en batterie d'une extrémité à l'autre et que termine celui des troupes. Chaque jour *Rockgun* annonce le lever et le coucher du soleil, le premier signal permet aux habitants de circuler dans la ville et aux étrangers de s'y introduire, mais non sans être surveillés. Au moindre signal, tous les individus non domiciliés à Gibraltar ou sans permission de séjour doivent prendre la fuite et quitter la ville et ses limites s'ils ne préfèrent y être contraints de vive force. A cela, il me semble, doit se borner le service de ce formidable appareil d'artillerie.

On arrive au sommet du *Calpe* par un chemin à lacets que l'Angleterre a établi en sacrifiant des sommes énormes. On peut visiter toutes les cavernes, toutes les batteries, mais non sans être bien accompagné et surveillé. On ne peut prendre ni notes ni croquis, si l'on n'a pas une permission toute spéciale du major de la place. En gravissant la montagne, nous voyions s'avancer un horrible et immense nuage d'où partaient sans interruption de brillants éclairs et de retentissants éclats de la foudre. Nous nous attendions à subir dans un instant les terribles effets de la tempête, quand tout à coup le nuage repoussé tourna sur lui-même, rejeté sur les points d'où il venait pour y

porter de nouveau ses ravages. Sur le sommet le plus élevé du *Calpe* on voit la tour inachevée de Saint Georges. Le général O'Gara qui la faisait construire voulait pouvoir surveiller de là le port et la rade de Cadix. Désavoué par son gouvernement, il dut payer de ses deniers les travaux exécutés.

De ce point, on découvre dans un horizon de quarante lieues, deux mers et cinq royaumes : Séville, Grenade, la Barbarie, Fez et le Maroc ; la partie la plus étroite du détroit a tout au plus cinq lieues. On est posé sur l'une des deux colonnes d'Hercule le *Calpe*, en face est la seconde *Abila* que couronnent les vieilles murailles de Ceuta bien négligées. A l'ouest les hautes cimes du désert *del Cuervo*, les montagnes de l'Hoyen et de Sanovra au-delà de la ville d'Algeciras de l'autre côté de la rade, et dont on pourrait faire une magnifique place avec une parcelle des millions enfouis à Gibraltar ; au nord les montagnes de Ronda ; à l'est où la Méditerranée décrit une vaste courbe, Estepona, Marbella; plus au loin, les sommets de la *Sierra Bermeja*, de la *Sierra blanca* et enfin la *Sierra Nevada* et les *Alpujarras*.

En automne, les pluies font renaître sur ce sommet stérile et brûlé en été, la vie et la verdure de plus de quatre cents variétés de plantes, dit-on. On y remarque une race aborigène et particulière de singe sans queue que les Anglais respectent, comme en d'autres pays on respecte la cigogne et l'hirondelle. Ce singe est inoffensif, il se promène souvent avec toute sa famille sans s'effrayer de l'approche de l'homme. Cette colonie est là depuis un temps immémorial, sans doute, dit la tradition, depuis qu'Hercule vint séparer sous son puissant effort les montagnes entre lesquelles il a ouvert la communication des deux mers. En tous cas, ces animaux se perpétuent sur ce petit coin du globe d'où ils ont assisté aux événements et aux révolutions les plus terribles.

A la pointe extrême du promontoire, la pointe d'Europe, était la chapelle de Nuestra Senora de Europa et un fanal ; l'une et

l'autre ont disparu remplacés par des batteries et un phare où nous fûmes très bien accueillis par des militaires anglais qui nous offrirent de la bière. La fatigue de l'ascension que nous venions de faire et la chaleur excessive nous avaient donné une soif extrême et nous bûmes avec plaisir cette bière très forte. L'un d'entre nous souffrait cruellement de douleurs d'entrailles résultant peut-être de la mauvaise et perfide cuisine de notre hôtel, instinctivement il absorba sans broncher plusieurs verres de cet actif spiritueux. Nous étions fort inquiets du résultat qui aurait pu nous empêcher de redescendre la montagne, mais loin de là ce fut comme un remède, une potion bienfaisante, les douleurs cessèrent comme par enchantement, et notre convalescent, le plus dispos de tous, reprit avec nous le chemin de la ville.

Notre guide, misérable Juif enchanté de jouer un tour à des chrétiens, pressé nous dit-il par une affaire importante, ou bien plutôt poussé par la méchanceté, nous dirigea vers un escalier de trois cent-soixante-sept marches établi pour le service militaire. Nous n'apercevions que quelques marches, nous ne crûmes pas à un guet-apens, mais bientôt nous nous trouvâmes engagés dans ce casse-cou établi sur une arête en saillie du roc et bordé de chaque côté d'un épouvantable précipice dont la vue nous donnait le vertige. Remonter nous était devenu impossible et, au premier moment de notre stupeur, il nous paraissait tout aussi impossible de continuer à descendre, étant pris d'étourdissements qui faisaient tout tourner autour de nous. Un simple petit parapet à la hauteur des genoux nous séparait du vide et l'escalier est très étroit ; mais enfin, nous étant recommandés à la Providence, nous recommençâmes la périlleuse descente et peu à peu, nous arrêtant souvent en fermant les yeux, et ne regardant que nos pieds quand nous nous remettions en mouvement, nous parvînmes à atteindre le jardin public. Notre guide, le misérable ! enchanté d'avoir joué son tour, nous

avait abandonné depuis longtemps en jetant des éclats de rire, il était payé par notre hôtelier et se moquait de nos reproches.

Il y a à Gibraltar deux pauvres églises catholiques où nous fûmes édifiés par le pieux recueillement des fidèles parmi lesquels nous remarquâmes des groupes de soldats Irlandais.

Un bateau à vapeur fait le service de Ceuta où l'on va pour se donner la satisfaction de dire que l'on a foulé le sol africain, car Ceuta est une ville maussade et tout à fait mauresque, dont l'Espagne laisse crouler les fortifications ; tout y est triste comme ses alentours. De Ceuta on va facilement à Tetuan, cependant il est prudent de prendre une escorte que l'on obtient sans peine du commandant de la place. Les juifs y sont nombreux et les filles d'Israël d'un ravissante beauté sous leur costume original. On ne se lasse pas d'admirer leurs yeux et leurs pieds.

De retour dans notre maudit repaire de Gibraltar, nous ne tardâmes pas à en repartir pour Tarifa qui en est rapproché, ce trajet n'est qu'une promenade. Cette place forte ne compte guère plus de huit mille habitants. Elle est située à l'entrée du détroit. Son port ne peut recevoir que des navires de faible tonnage. La ville est entourée de vieilles murailles flanquées de vingt-six tours. Quatre portes y donnent entrée. Ses maisons de deux à trois étages sont petites et incommodes. Les rues sont étroites, irrégulières, mal percées. On n'y voit aucun autre monument que l'église paroissiale gothique, le portail est orné de quatre belles colonnes d'ordre ionique. Dans l'enceinte de la ville s'élève l'Alcazaba, vieille forteresse du haut de laquelle Guzman le Bon sommé de livrer la place s'il ne veut voir égorger son fils, envoya pour toute réponse son épée à l'ennemi.

A deux cent cinquante mètres du port, se trouve la petite île de Tarifa de cinq à six cents mètres de diamètre, sur laquelle s'élève une belle tour très ancienne au sommet de laquelle est le phare.

Nous restâmes peu à Tarifa où nous eûmes la bonne chance

de profiter d'un petit bateau à vapeur qui chauffait pour Cadix. J'avais alors deux de mes enfants avec moi, mes deux filles. Nous trouvâmes sur le bateau tout un régiment espagnol. Le colonel était un fort galant homme, d'excellentes manières, très instruit et d'une conversation vraiment aimable. Les autres officiers furent de prime abord très déplacés et inconvenants. Ne parvenant pas à obtenir, lorsque le colonel n'était pas auprès d'eux, les égards et la retenue que la présence de mes deux jeunes filles exigeait, je m'en plaignis au colonel qui ne leur épargna pas les reproches et depuis lors, nous n'eûmes plus qu'à nous féliciter de leur bonne tenue. Cette petite traversée après ce mauvais début devint au contraire très agréable.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Cadix. — Cris des bateliers. — Cadix *taza de plata.* — Son origine. — Son antique splendeur. — L'éclat du soleil et de la lumière. — Ses maisons blanches et élevées à terrasses et belvéders.— Absence de monuments. — Don Alfonso de Castro et son Buscapié. — Paphos détruit, Vénus choisit Cadix.—Défense des Gaditanes : l'*Ojear.* — L'*Alameda* de la joyeuse ville. — La vigie. — Les cinq portes. — Le climat. — Un ami inconnu, sa maison est à ma disposition. — Un âne à mettre daus les malles. — Visite au port de Santa Maria. — Jerez aux caves prodigieuses, aux pièces de vin innombrables. — Danger de la dégustation. — Manière de satisfaire les gosiers britanniques. — Jerez est riche et jolie. — Le vieil alcazar. — Les *Casas Consistoriales.* — La *plaza de toros.* — Le marché splendide. — Les plus belles femmes du monde. — Les vignes et leur produit. — Les constructions où logent les vignerons. — Dortoir et réfectoire. — Le *tango americano.* — Les andalousades. — Les réunions d'été. — Retour à Cadix et départ. — Le bâtiment à voiles comparé au cygne, le vapeur comparé à un poêle. — San Lucar. — Palos. — Christophe Colomb. — Encore San Lucar. — Rota dont les habitants ont tenté d'escalader le ciel. — Ce qu'on trouve à San Lucar, à Chirlana et à Trebujéna.

Le port de Cadix s'ensable de plus en plus et les bâtiments n'y abordent que difficilement. Nous dûmes donc prendre une barque pour transporter nous et notre bagage, ce qui n'est pas chose facile au milieu de cette multitude de barques dont les patrons se disputent les voyageurs et leurs malles à travers des cris, des vociférations, un échange d'injures inouïs. Les uns vous tirent par le bras, d'autres s'arrachent les pièces de votre

bagage. J'avais bien à faire vraiment avec mes deux filles et tout notre attirail bien que simplifié. Il s'agissait de ne pas nous séparer au milieu de cette bataille non rangée. Nous y réussîmes cependant, assourdis par les éclats de voix et la fureur de tous ces bateliers.

Cadix que les Espagnols comparent à *una taza de plata en el mar*, est la plus ancienne ville d'Europe, sans excepter Rome qui d'ailleurs a d'autres devancières. Elle existait 1.000 ans avant l'ère chrétienne. Nommée Gaddir au temps des Phéniciens, les Romains l'appelèrent Gades. Elle fut longtemps la ville la plus florissante et la plus belle de toute l'Ibérie. Cette cité de marbre, populeuse et animée, était alors le centre des plaisirs. Les palais de marbre ont disparu, mais Cadix est restée ce que Martial en disait il y a 1800 ans : la gaîté y règne toujours. Lord Byron s'est écrié en la voyant : « Brillante Cadix, qui t'élèves vers le ciel du milieu du bleu foncé de la mer ! »

Les maisons de Cadix sont blanchies à la chaux ou peintes de couleurs très claires, mais surtout en bleu d'azur. C'est une ville éclatante, étincelante sous ce ciel et ce soleil africains. Le ciel qui, dans nos pays du nord, est si souvent couvert d'un manteau gris ou toujours voilé d'une vapeur jaunâtre et terne, est là d'un bleu profond, inaltéré. Ce soleil qui dans nos régions ne donne guère plus de clarté qu'un clair de lune, est là éclatant dans sa franchise et répand une lumière prodigieuse qui laisse apercevoir au loin les moindres accidents du terrain, les ravins, les moindres rides des montagnes.

Resserrée dans son étroit espace à l'extrémité de la mince langue de terre qui la rattache au continent, Cadix n'a que des maisons très hautes qui semblent vouloir se hucher les unes audessus des autres, comme si chacune cherchait à regarder par dessus sa voisine et ses remparts. Aussi, les terrasses qui les terminent ont-elles pour la plupart un *mirador* ou belvéder qui

dans la perspective forment dans leur ensemble comme une dentelure, une suite continue de minarets.

Il n'y a pas de monuments à Cadix, la cathédrale est lourde et dans le goût charriguerresque, ses murs en marbre ont reçu des injures du temps et de la mer une disgracieuse teinte rousse. La chapelle souterraine est bien plus remarquable. *Las Casas consistoriales*, sur la place d'Isabel II, occupent un assez bel édifice, décoré par les soins de l'alcade Don Alfonso de Castro, auteur du Buscapié qui fit beaucoup de bruit à son apparition.

Martial parle des Gaditanes en termes qui feraient croire qu'elles étaient non seulement très gaies, mais de mœurs faciles; et lord Byron dans Child Harold en disant que Cadix est plus séduisante que Séville même, ajoute que le temps ayant détruit Paphos, l'inconstante Vénus choisit le séjour de Cadix aux blanches murailles et y fixa son culte. Les poètes ne sont pas, bien souvent, des historiens scrupuleux et nous pouvons croire sans offenser la vérité que les Gaditanes ne sont pas aussi légères qu'ils le disent. Lord Byron n'était pas non plus un *aficionado de plazas de toros* sans doute, car dans sa description d'une course de taureaux à Cadix, il donne la preuve de son ignorance en tauromachie, ce qui peut conduire à espérer qu'il n'a pas été plus exact au sujet du beau sexe Gaditan, très disposé incontestablement à *ojear*, ce qui veut dire à lancer des œillades.

Sur le soir, en se promenant au superbe *Paseo del Alameda* ou *Alanda de apocada*, on acquiert la preuve que Cadix est toujours la joyeuse ville *Jocosa Gades*. Cette promenade posée sur l'un des remparts au Nord-Est de la cité domine la rade, les côtes du Rota et du Puerta de Santa Maria. Elle est ornée de jardins où l'héliotrope abonde, entourés de grilles, de bancs en marbre; les palmiers dont elle est plantée sont célébrés par Victor Hugo :

Cadix a ses palmiers, Murcie a ses oranges,
Jaen son palais Goth, aux tourelles étranges.

Du haut de la *Torre de Vigia* ou *de Tavira* située au centre de Cadix, on domine la ville et l'on se rend compte de son aspect général. Le panorama est très étendu et se perd dans l'immensité de l'Océan.

Les cinq portes de la ville ont toutes sur leur fronton les armes de la cité : Hercule domptant deux lions.

L'élégance, la régularité de ses habitations, la propreté des rues bien entretenues, l'amabilité et l'esprit hospitalier des habitants, la douceur du climat, font de Cadix la ville la plus agréable de l'Andalousie. Le thermomètre y descend rarement au-dessous de 7 degrés centigrades en dessus de zéro et ne s'élève pas au-dessus de 26 à 27.

En arrivant à Cadix, mon premier soin fut, comme partout dans mes voyages, d'aller chercher mes lettres à la poste. Je ne me rappelais pas très bien la route à suivre, et avisant un *Caballero* de très bon air je m'adressai à lui pour le prier de m'indiquer le chemin. Sur ce et très gracieusement Don Geronimo *** commença par mettre à ma disposition du haut en bas sa belle maison, tout auprès de laquelle nous nous trouvions, en insistant beaucoup pour que j'en usasse, et que tout au moins je l'honorasse de mes visites. Il pouvait être tout à fait sincère dans ses aimables instances qui le plus ordinairement sont *cosa de Espana*. Je le remerciai chaudement en motivant mes refus sur des empêchements insurmontables, puis ce bon *Caballero* voulut absolument m'accompagner jusqu'à la poste assez éloignée ; après avoir renouvelé ses offres gracieuses et s'être mis à mon service si j'avais besoin d'un *amigo*, il ne voulut pas retarder plus longtemps la lecture de mes lettres et se retira. Je retournai donc à l'hôtel porter à mes filles les plis à leur adresse, puis les emmener promener dans la ville. Près de *las casas consistoriales,* nous remarquions un âne d'une beauté, d'une taille et d'une propreté plus qu'ordinaire. Son maître voyant notre attention fixée sur son quadrupède et calculant

qu'il pouvait tirer avantage de notre admiration offrit de nous vendre l'animal qui en était l'objet. Nous lui répondîmes naturellement par un refus, mais il insistait et s'obstinait à nous suivre tout en multipliant et accélérant ses propositions. Je finis par lui dire que nous étions des étrangers voyageurs, que bientôt nous allions quitter Cadix et ne pourrions mettre son âne dans nos malles. Les passants avaient remarqué l'obstination de ce bon campagnard et suivaient à quelque distance, voulant connaître l'issue de cette affaire. Leur nombre s'était accru et sur la réponse que je venais de faire, le maître de l'âne ne trouvant pas mon raisonnement assez probant insistait encore, alors la foule poussa à l'unisson un de ces éclats de rire qu'une foule seule peut pousser, en l'accompagnant des quolibets les plus comiques à l'adresse de l'homme à l'âne, puis enfin on l'empêcha de nous importuner plus longtemps. Cette ânerie nous divertit beaucoup, mais il ne m'est pas donné d'en retracer la valeur fort augmentée par l'accent et les gestes du maître de l'aliboron et les plaisanteries que lui adressait l'assistance.

Nous prîmes un bâteau pour aller visiter Puerto santa Maria à l'embouchure de Guadelete, rivière la plus sinueuse du globe, qui se jette dans la baie de Cadix à huit ou neuf kilomètres de cette ville. C'est le port d'embarquement des vins de Jerez, aussi était-il encombré de navires chargés de tonneaux de toute dimension. Cette petite ville est en diminutif un autre Cadix, elle est blanche, propre et très gaie. Ses vastes caves préparent à la visite de celles bien plus vastes encore de Jerez. La *Plaza de Toros* est une des mieux conditionnés de la Péninsule et très fréquentée.

De là, une voiture nous mena à Jerez de la Frontera, la ville aux vins excellents, aux caves merveilleuses, toute blanchie à la chaux comme les villes andalouses, elle compte trente-cinq mille habitants. Ce serait une jolie ville, si n'étaient ses éternelles *Bodegas* (caves) allongeant sans fin leurs interminables

murs blancs sans fenêtres qui ne peuvent égayer que les francs buveurs pensant à ce qu'ils renferment. Mais elles sont magnifiques dans l'intérieur immense qui contient une immensité de pièces de vin rangées avec autant de soin et de régularité que de beaux livres dans une bibliothèque. Aussi les amis de Bacchus parcourent-ils avec délices ces allées prodigieuses de tonneaux placés sur cinq ou six rangs de hauteur, d'autant plus enthousiasmés que, si l'on est bien recommandé, le maître du lieu fait goûter de chaque espèce de vin ; et il y en a un nombre infini, depuis le Jerez de près de cent ans un peu muscat et de teinte étrange jusqu'au Jerez sec de couleur paille. Toutes ces espèces présentent pour la couleur et le goût une variété extraordinaire. Celles destinées à l'Angleterre surtout sont mélangées d'eau-de-vie. Les gosiers britanniques, habitués aux épices qui brûleraient le palais des continentaux, blasés d'ailleurs par le gin et le whisky, ne seraient pas satisfaits sans cet ajouté.

Si vous êtes bien recommandés aux maîtres du lieu, ayez bien acquis l'assurance que vous pouvez garder quoiqu'il arrive la position perpendiculaire, si non vous risquez fort pour sortir de ces formidables buvettes d'être emportés dans une position plus ou moins horizontale, ce qui serait là une honte pour votre nationalité. L'action du soleil remet assez rapidement d'aplomb les pauvres fourvoyés.

A part ce que je viens de dire de ces longues murailles blanches et muettes, Jerez est une jolie ville, riche et par ses vins renommés et par les autres produits du sol, mais non par ses monuments. Les maisons bien construites sont d'une grande propreté et bien installées et aménagées. On remarque cependant un vieil alcazar surmonté de deux tours d'un effet pittoresque. *Las Casas consistoriales* de la fin du XVI[e] siècle ont une belle façade à huit colonnes corinthiennes avec sculptures, allégories, trophées militaires dignes d'attention. L'église principale a une lourdeur de mauvais goût, elle possède un assez

beau médailler et une bibliothèque de deux mille deux cents volumes.

La *Plaza de Toros* est peut-être, après celle de Valence, la plus belle et la plus vaste qu'il y ait en Espagne. Mais on doit aller visiter surtout la *Cartuja* à quatre kilomètres de la ville sur la rive droite du Guadalete. Elle est malheureusement abandonnée et dépouillée des beaux tableaux qu'elle possédait avant la suppression des couvents. L'entrée en est belle, la façade de style dorique est élégante avec ses statues et ses vases qui pèchent peut-être par une régularité exagérée.

A la nuit, la place du marché s'illumine de lanternes ou de lampes suspendues aux boutiques et aux étalages. Ces milliers de brillantes étoiles produisent un coup d'œil ravissant au milieu de cette richesse incomparable des plus beaux légumes et des plus beaux fruits que l'on puisse voir, avec ces guirlandes d'aulx et de piments de toute sorte dans lesquelles apparaissent de ravissants visages de femmes les plus belles du globe. Celles qui circulaient avaient pour la plupart les jambes nues, et leurs charmants petits pieds dans des souliers de satin blanc par un raffinement de coquetterie.

Les vignes de Jerez occupent environ six cent mille hectares de terrain, elles produisent près de deux millions cinq cent mille litres par an. Près des vignobles, de vastes constructions abritent la plus grande partie des nombreux travailleurs qui y sont logés et nourris, les uns toute l'année, d'autres seulement pendant la durée des travaux. De beaux arbres agitent leur feuillage au-dessus de ces bâtiments en y entretenant une fraîcheur nécessaire sous ce climat ardent. Une vaste salle sert de dortoir et de réfectoire. En hiver, dans une grande cheminée, pétille un feu de sarments et de troncs d'arbres. Les Andalous au costume pittoresque se rangent autour de ce brillant foyer en fumant leurs cigarettes ; ils applaudissent celui d'entre eux qui chante nasillardement le *Tango americano* en s'accompagnant

de la guitare dont ils frappent le bois activement avec les cinq doigts tout en faisant gronder du revers de la main les cordes de l'instrument. L'auditoire marque la mesure avec le talon et en frappant la paume de la main, puis à la fin de chaque *copla* tous crient *otra! otra!* le tout entremêlé d'andalousades, c'est-à-dire de milliers de bons mots, de saillies qui s'échappent de leurs lèvres comme un feu d'artifice. En été, ces scènes ont lieu sous les grands arbres où les travailleurs ne manquent pas de faire la sieste dans la journée.

Nous rentrâmes à Cadix où, malgré ses agréments, on se lasse cependant de séjourner comme dans toute ville fermée; on finit par être pressé de retrouver toute sa liberté. Un bateau à vapeur présentant toutes les conditions désirables allait partir, nous y montâmes précédant de peu le frère du roi de Bavière et sa suite peu nombreuse, que nous devions retrouver en Portugal. Nous avions retenu une excellente cabine pour mes filles et pour moi. Un bateau à vapeur présente beaucoup d'avantages, mais surtout la rapidité sans avoir à craindre le calme plat. M. Th. Gauthier dit spirituellement comme tout ce qu'il dit: « qu'auprès d'un navire à voiles, le bateau à vapeur tout commode qu'il est, paraît hideux. L'un a l'air d'un cygne épanouissant ses ailes blanches au souffle de la brise, et l'autre d'un poêle qui se sauve à toutes jambes, à cheval sur un moulin. » Quoiqu'il en soit, les roues de ce moulin tournant activement et promptement nous firent arriver devant San Lucar, nous étions à peu de distance du petit port de Palos, peu éloigné de la frontière du Portugal d'où Christophe Colomb s'embarqua pour aller à la découverte d'un nouveau monde, et n'obtenir, pour récompense de son succès, que la plus noire ingratitude. Sur sa tombe, dans la cathédrale de Séville, son fils Fernando a fait graver ces deux vers :

A Castilla y á Leon
Nuevo mundo dió Colon.

Palos est maintenant un port sans importance fréquenté seulement par de pauvres pêcheurs.

San Lucar de Barrameda est située sur la rive gauche du Guadalquivir, près de l'embouchure de ce fleuve dont le nom viendrait de l'arabe Ouad-al-kebir (la grande rivière). Les *Gitanos* la nomment *Len Baro,* mots qui ont la même signification que l'appellation arabe. C'est le Bétis des anciens qui donna son nom à la Bétique où Fénelon, dans son Télémaque, a placé les champs-élysées, inspiré sans doute par les exagérations des poètes païens.

San Lucar de Barrameda compte dix-sept mille habitants. Echelonnée sur une pente douce qui descend jusqu'à la mer, elle est entourée d'une multitude de villas et de métairies blanches comme elle. Un vieux château, des clochers, des palmiers, des bosquets d'orangers, des prairies où paissent des troupeaux variés ; l'aspect est enchanteur. Si j'étais banni avec mes enfants, c'est là que j'aimerais à venir pleurer sur mon exil et ma patrie.

J'oubliais de parler de Rota, village assis au sommet d'une falaise à pic, il est peuplé de maraîchers, de jardiniers, fournisseurs de fruits, de légumes, de tomates et de melons au marché de Cadix. Fernand Caballero qui a tant écrit sur l'Andalousie n'en fait pas des gens d'esprit, ce qui d'ailleurs n'est pas indispensable pour vendre des tomates et des melons. Toujours est-il qu'un jour, c'est de Fernand Caballero que je le tiens, ils voulurent escalader le ciel. Tous autres matériaux n'étant pas sous leurs mains, pourvus au contraire en abondance de *canastos* (petits paniers) pour porter leurs denrées à Cadix, ils les entassèrent les uns sur les autres. Ils arrivèrent ainsi bien haut, bien haut, mais pas tout à fait assez. Pensant alors qu'un *canasto* de plus ferait l'affaire, mais ayant employé jusqu'au dernier ceux qu'ils possédaient, ils retirèrent de dessous la pile qu'ils avaient élevée le premier posé qui en faisait la base, et, à leur grand étonnement, tout s'écroula. C'est pourquoi les Rotenais ne sont pas arrivés les premiers au ciel.

San Lucar est le pays des jolies filles à en croire le refrain: *Para alcarrazas Chirlana — Para trigo, Trebujena — Y para ninas bonitas, San Lucar Barrameda,* ce qui signifie : Pour avoir des alcarrazas il faut aller à Chirlana, pour du blé à Trebujena et pour les jolies filles à San Lucar de Barrameda.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Le Guadalquivir. — Ses îles. — Ses marécages. — Puebla. — Ses troupeaux. — La campagne devient riche. — Le cours du Guadalquivir est sinueux. — San Juan de Alfarache, rendez-vous des Sévillans. — Un vieux couvent et ses belles terrasses. — La *torre del oro*, on est à Séville. — Origine incertaine de cette ville. — Les Sévillans tiennent à Hercule pour fondateur. — Nombreuses inscriptions. — Jules César. — Ses murailles aux quinze portes. — Le faubourg de Triana, ses fabriques et les *Gitanos*. — La maison de Figaro. — Les rues étroites de Séville. — Les jolis *patios* aux belles grilles. — La devise de Séville. — Ses nombreuses places. — Rue des *Sierpes*. — L'hôtel du duc de Medina Sidonia. — Beauté des femmes et galanterie des hommes. — *El ojear* des Sévillanes. — Leur sourire. — Ruines d'Italica, déception. — La cathédrale. — Les chanoines la font commencer en 1401. — Ils consacrent leurs rentes à cette magnifique construction. — Description de cette œuvre prodigieuse. — Notre-Dame de Paris serait au large dans la nef du milieu. — Le *monumento*. – La Custode. — Les orgues. — Le tableau de Murillo. — Tombeau de Christophe Colomb. — De St Ferdinand, d'Alphonse X, de Dona Béatrix et de Maria Padilla. — Chapelle de San Pedro.

Près de San Lucar on entre dans le Guadalquivir, là il a de grandes proportions, ses bords sont des dunes de sable plantées de pins clair-semés. Le point de réunion des trois bras qui se sont formés au-dessous de l'île de Hernandez se nomme le *Tablazo*, près de Cabizas de San Juan, joli petit village d'où partit en 1820 le signal de la révolution constitutionnelle suscitée par Riego ; puis on trouve Trebujena au milieu de ses jar-

dins. Un peu au-delà, la petite ville de Lebrija située sur l'une des collines arrondies couvertes d'oliviers. En remontant, on voit à droite la *Isla menor* de 17 kilomètres de longueur, puis à gauche la *Isla mayor* qui en a 40. Ces îles sont le résultat de la division du fleuve en trois bras dont le principal coule au milieu. Celui à gauche est appelé *Marisma de Utrera*, celui à droite *Casas reales*. Au-dessus de ces îles, le fleuve avait réuni ses deux bras au-dessous de l'île de Hernandez longue de 2 kilomètres. Ces deux bras s'étaient formés à quelque distance de Puebla, le long de marécages où l'on n'aperçoit qu'une végétation paludéenne.

Puebla, village de pêcheurs, montre sa lourde église au clocher carré et isolé, les environs sont plats. Au loin dans l'horizon s'élèvent les pics des montagnes déchirées d'Utrera. La campagne est couverte de troupeaux qui y paissent sans cesse, de beaux chevaux, de petites vaches et de taureaux pour les courses. Au-dessus du village, on remarque une fabrique de savons de toilette, elle est toute blanche, régulière et très grande. Un chemin bordés d'aloès aboutit à un petit débarcadère sur le fleuve. La fabrique est entourée de magnifiques orangers. Après l'avoir dépassée, on voit une série de fours à briques. La campagne est devenue riche et bien cultivée. Le cours du Guadalquivir est très sinueux et souvent de ses rives on voit et l'on revoit longtemps les mêmes points, mais sous un autre aspect. Les jolies maisons blanches et les nombreuses métairies aux jardins d'orangers, aux bosquets de lauriers et de grenadiers de Gelves apparaissent bientôt. Les berges du fleuve se sont élevées, on ne peut voir que le second plan, le sommet des coteaux couverts d'oliviers. Puis tout à coup la *Giralda* se montre au-dessus des bouquets de saules qui bordent le haut des berges. On passe devant le joli village de San Juan de Aznalfarache ou Alfarache, rendez-vous de nombreuses parties de plaisir des Sévillans et Sévillanes qui descendent de la reine de l'An-

dalousie en bateaux dans les belles soirées d'été. Un vieux couvent, au sommet d'un mamelon, couronne le village ; triste et silencieux, il semble pleurer le temps où ses bons religieux y chantaient jour et nuit les louanges de Dieu. Il est soutenu par de belles terrasses. Mateo Aleman de Sévile a fait de ce village le lieu de naissance du *Picaro*, héros de son roman intitulé : Guzman de Alfarache. Ce village, toujours aux maisons blanches entourées d'orangers, de citronniers et de grenadiers qui en forment l'enceinte, est l'un des plus agréables de la contrée.

Puis enfin, le bateau à vapeur s'arrête près d'une petite tour mauresque, la *Torre del oro*. Nous étions à Séville, la merveille des merveilles, puisque suivant le proverbe espagnol : *Quien no ha visto Sevilla — No ha visto maravilla,* mais on sait que les Ibériens n'exagèrent jamais en moins. Son antiquité n'est pas douteuse, ce qui est incertain c'est sa véritable origine. Hercule la fonda-t-il 2228 ans par appoint après la création du monde ? Ou bien encore fut-elle élevée par les Chaldéens ? Vaut-il mieux croire les auteurs qui attribuent sa fondation à un roi Hispan ou Hispal qui la nomma Hispalis, dont les Arabes firent Isbilia, puis Sbilia et enfin Séville ? Les poètes latins l'ont célébrée.

Les Sévillans tiennent à leur antique origine, ils ont fait graver au-dessus de la *Puerta de la Carne :*

Condidit Alcides, renovavit Julius Urbem
Restituit Christo Fernandus tertius heros.

Alcide (Hercule) fonda la ville, Jules César la réédifia, Ferdinand III le héros la rendit au Christ.

On retrouve cette inscription, mais en castillan et dès lors un peu amplifiée, au-dessus de la porte de Jerez reconstruite en 1561.

Hercules me edificó
Julio Cesar me cercó
De muros y torres altas,
El santo Rey me ganó
Con Garci Perez de Vargas.

Les Sévillans tiennent à leur Hercule, ils ont donné le nom de *Alameda de Hercules* à l'une de leurs belles promenades.

Jules César en s'emparant de Séville, 45 ans avant N.-S. J.-C. l'appela *Julia Romula*, Julie la petite Rome. Mais les Vandales qui en chassèrent les Romains en 411 après N.-S. J.-C. ne conservèrent pas ce nom.

Maintenant laissons l'histoire et voyons ce qu'est aujourd'hui cette merveille de l'Andalousie encore entourée de ses anciennes murailles aux quinze portes, peu épaisses en apparence. Leurs créneaux sont à découpures aiguës, les tours s'élancent d'un seul jet percées de quelques meurtrières à cordons de briques ornées de chaînons de pierre, d'inscriptions arabes,et construites en si bons matériaux que les arêtes même n'ont pas souffert de l'action du temps, les tempêtes et les grandes pluies de dix siècles leur ont arraché à peine quelques petites parcelles de ciment.

Déjà nous avons cité deux des quinze portes, nous indiquerons seulement celles des treize autres qui présentent quelqu'intérêt, entr'autres :

Puerta de Cordoba que domine une forteresse haute et carrée où le roi Herménégilde souffrit le martyre.

Puerta del sol, la première frappée par le soleil levant. Elle a été reconstruite par Philippe II en 1595, un soleil est peint sur son fronton.

Puerta del Osario, défendue par deux châtelets, est également peu ancienne. Les Maures la nommaient *Vib-Alfar*, ils y avaient établi un charnier, ce qui est indiqué par son nom.

Puerta de Carmona reconstruite en 1578. Trop basse pour laisser passage au pennon vénéré de la ville, que portait Don Rodrigo de Saavedra en tête de la troupe armée allant au secours de Gibraltar, on fit passer le pennon par dessus la muraille et ainsi fut fait aussi au retour de l'expédition. On longe en y arrivant le bel aqueduc de quatre cent dix arcs.

Puerta de la Carne, appelée *Vid-Aboar* par les Arabes, réparée

plusieurs fois, elle est aujourd'hui l'une des plus élégantes.

Puerta de San Fernando ouverte il y a environ un siècle, elle conduit à la fabrique de tabac et au chemin de fer de Cadix.

Puerta de Jerez que j'ai déjà indiquée et que Don Fernando roi d'Aragon fit couper en 1410 pour livrer passage aux machines de guerre construites dans la cour de l'Alcazar pour le siège d'Antequera. Restaurée plusieurs fois, elle a été reconstruite de manière à la rendre digne du voisinage de la promenade préférée de la Cristina et du palais de San Telmo du Duc de Montpensier.

Puerta de Triana: elle conduit au pont du Guadalquivir et au grand faubourg dont elle porte le nom et qui est remarquable par sa nombreuse population, ses fabriques de faïence et la race nombreuse aussi des *Gitanos* qui l'habitent. Cette porte d'ordre dorique est plutôt un château qu'une porte, avec son grand balcon aux deux façades, une belle salle à l'intérieur et un attique à pyramides. C'est l'entrée principale de la ville.

Puerta Real à l'extrémité de la *Calle de las armas*. Elle est en bel arc roman à pilastres, supportant un large fronton de forme carrée avec cette inscription :

Fernandi nomen splendit ad astra Poli.

Puerta de Macarena, du nom d'une princesse arabe, disent les uns, d'une fille d'Hercule disent les autres. Par cette porte d'où sort un chemin muletier conduisant à la Sierra Morena, l'infant Don Fadrique entra en venant se mettre imprudemment aux mains de son frère Don Pedro le Cruel qui le fit assommer dans une des salles de l'Alcazar.

En arrivant à Séville, nous passâmes devant la maison du fameux barbier Figaro.

Séville a toujours ses rues étroites et tortueuses, ses belles maisons au type arabe, les nouvelles à deux ou trois étages sont d'un bel aspect, peintes en couleur claire, mais ces enduits souvent renouvelés recouvrent et cachent malheureusement d'ad-

mirables sculptures arabes et gothiques. La plupart de ces maisons ont leurs *miradores* en saillie sur la rue ornés de fleurs, de draperies. Toutes ont leur *patio* séparé de la rue par un vestibule pavé en marbre blanc et noir, et fermé sur la rue par des grilles en fer admirablement ouvragées. Autour du *patio* règne une galerie soutenue par des colonnes grêles avec arcs à plein cintre ou mauresques et au-dessus une seconde galerie vitrée, passage des pièces de l'habitation.

Le *patio* dallé en marbre est orné de fleurs dans des vases de Triana. C'est la pièce de prédilection : elle est élégamment décorée et garnie des plus beaux meubles, une toile tendue abrite contre les ardeurs du soleil. De charmantes fontaines d'eau vive, des courants d'air souvent perfides, il est vrai, y entretiennent une agréable fraîcheur. Il est bien éclairé le soir et les grilles à jour laissent apercevoir l'élégante société réunie dans ce lieu de délices d'où s'échappent les sons mélodieux d'instruments de musique ou les accents d'une voix ravissante.

La devise de Séville se multiplie sur tous ses monuments, sur la pierre, dans les ornements des grilles de fer, sur les marteaux des portes. Alfonse le Sage étant en guerre contre son fils Don Sanche qu'il maudit en mourant, perdit toutes ses villes à l'exception de Sevilla qui lui resta fidèle. Il la gratifia dès lors des titres de : *Muy noble, muy leal, muy heroica é invencible,* et y ajouta un monogramme comprenant les lettres NO et DO séparées par un dessin représentant un écheveau *(madeja),* et la devise signifie « *No me ha dejado,* » elle ne m'a pas abandonné. Cette *empresa* (devise) se retrouve un peu partout sur les monuments de Séville.

La ville possède un grand nombre de places dont la majeure partie ne mérite que le nom de carrefour.

La *Plaza de la Infanta Isabel,* entourée de maisons à quatre étages, plantée d'orangers rabougris, garnie de bancs de marbre

à dossier de fer, est abandonnée, livrée aux ardeurs d'un soleil trop ardent.

De la rue *de las Sierpes* (des serpents), ainsi nommée je n'ai pu savoir pourquoi, et qui est la plus animée, la plus curieuse de toutes, on arrive à la place de San Francisco ou *de la Constitucion,* quadrilatère irrégulier où s'élève le bel édifice de *la Casa de Ciudad* (maison de ville) et l'*Audiencia* (tribunal) ; au milieu se trouve la meilleure fontaine de la ville en marbre blanc.

Sur la place *del Duque,* en forme de trapèze et plantée d'arbres, s'élève l'hôtel du duc de Medina Sidonia ; il était si vaste et si beau que Philippe II demanda si c'était la demeure du seigneur de la ville.

La *plaza del Triunfo,* plantée d'orangers et garnie de bancs, est irrégulière. Elle est entourée par la cathédrale, l'alcazar et la *Lonja,* mais triste et solitaire au milieu de ces grandes murailles.

La *plaza de la Encarnacion* a le marché public et les halles en quatre grands bâtiments.

Un bel aqueduc *(los canos de Carmona)* fournit de l'eau en abondance, soit aux fontaines publiques soit aux concessions particulières.

Les rues sont pavées en petits cailloux, encadrés de bandes de pierres plates un peu larges sur lesquelles les passants marchent à la file, et en cédant toujours le pas aux femmes. La galanterie n'a pas disparu en Espagne comme elle l'a fait en France. Les femmes sont d'une beauté remarquable, elles ont entre elles une grande ressemblance ; leurs yeux sont grands, très fendus, aux longs cils bruns. En passant près de vous, elles abaissent lentement leurs paupières, pour les relever subitement, en vous lançant en face un regard d'un éclat insoutenable, puis elles tournent la prunelle et abaissent de nouveau les cils, dit M. Th. Gauthier, qui ajoute : « Ces coups d'œil d'une lumière si vive et si brusque, qui embarrassent presque les étrangers,

n'ont cependant rien de précisément significatif et se portent indifféremment sur le premier objet venu. Une jeune andalouse regardera avec ces yeux passionnés une charrette qui passe, un chien qui court après sa queue, des enfants qui jouent au taureau. Les yeux des peuples du nord sont éteints et vides à côté de ceux-là ; le soleil n'y a jamais laissé son reflet. »

Des dents, dont les canines sont très pointues, et qui ressemblent pour l'éclat à celles des jeunes chiens de Terre-Neuve, donnent au sourire des jeunes femmes de Séville quelque chose d'arabe et de sauvage d'une originalité extrême. Le front est haut, bombé, pâle, le nez mince, tendant un peu à l'aquilin, la bouche très colorée. La petitesse des mains et des pieds est extraordinaire.

Une aimable famille anglaise, logée comme nous à la *Fonda de Europa* nous proposa d'aller avec elle visiter les ruines d'Italica, l'ancienne rivale de Séville, patrie de Silius Italicus, de Trajan, d'Adrien et de Théodose. Aujourd'hui un petit village recouvre une faible partie de son emplacement. Quelques gradins d'un amphithéâtre, des vestiges d'entablements, des tronçons de colonnes, c'est là tout ce qui reste d'une ancienne et florissante cité. L'herbe verdit le sol où l'on admirait les monuments romains dans leur magnificence. Un silence de mort règne dans ces lieux où s'agitaient les hommes sous l'empire des passions. Ce silence aujourd'hui fait rêver sur l'instabilité, la vanité des grandeurs humaines.

L'amphithéâtre était encore assez bien conservé au commencement de ce siècle, mais la découverte d'une belle mosaïque romaine, représentant une course de chars, fit fouiller le sol et la mosaïque fut emportée à Séville avec quelques marbres antiques peu remarquables.

Nous revînmes à Séville fort mécontents du peu d'importance de notre course d'antiquaires, mais charmés de l'amabilité de

nos compagnons d'infortune, qui nous firent promettre de nous joindre à eux pour de nouvelles excursions.

Dès le lendemain, nous courûmes nous dédommager en visitant la cathédrale, magnifique édifice dont la construction fut ordonnée en 1401 par le Chapitre qui résuma son plan en disant : « Elevons un monument qui fasse croire à la postérité que nous étions fous. » Oui, peut-être, si l'on pouvait appeler folie l'œuvre du génie inspiré par le sentiment religieux si peu prisé de notre temps, qui ne produit plus hélas ! que de bien pauvres œuvres.

Ainsi encouragés, les architectes appelés à concourir à la construction de ce monument firent des prodiges et les chanoines activèrent les travaux et en accélérèrent l'achèvement en abandonnant toutes leurs rentes sur lesquelles ils ne se réservèrent que le strict nécessaire pour vivre. Ce désintéressement peut être aussi taxé de folie dans notre temps de disgrâce et d'égoïsme. La cathédrale fut achevée le 4 novembre 1519. Elle est entourée de quelques marches (*gradas*) sur lesquelles sont posées des colonnes de marbre de l'antique Hispalis. Rien, à l'extérieur de l'édifice, ne prépare à la magnificence qui surprend dès qu'on pénètre dans le temple. En dehors c'est une immense bâtisse. Neuf portes y donnent entrée. Nous n'en citerons que trois : la *Puerta del reloj* ou de San Cristobal, auprès de laquelle est peinte à fresque sur le mur, comme dans beaucoup d'églises espagnoles, l'image colossale de saint Christophe de onze mètres de haut. — La *puerta del Lagarto* (du crocodile) au-dessus de laquelle est suspendu un crocodile de bois remplaçant celui qui fut envoyé à Alonzo el Savio par le soudan d'Egypte, avec la demande de la main de sa fille dona Berenguela ; le crocodile fut accepté et la fille refusée. — La *puerta del Perdon* a conservé ses *chapas*, plaques de bronze du temps des Arabes.

On est saisi d'enthousiasme en entrant dans l'immense nef de ce temple incomparable et rien ne peut rendre l'impression

que l'on éprouve. La majesté du lieu écrase. C'est bien là le temple du Très-Haut sur la terre où l'homme n'a jamais atteint cette magnificence pour les palais destinés aux grandeurs de ce monde. Il n'existe pas sur le globe d'église gothique aussi vaste, aussi grandiose. Notre-Dame de Paris serait au large dans la nef du milieu d'une hauteur effrayante. Non, vous n'étiez pas des fous, nobles chanoines sévillans, et vous avez doté l'univers d'une merveille que n'égale aucune autre.

Cette église a cinq nefs dont la hauteur est prodigieuse ; des piliers énormes et qui paraissent d'une minceur inquiétante dans l'ensemble supportent la voûte, d'où ils retombent pour ainsi dire en stalactites énormes. Les nefs latérales, moins hautes que celle du milieu, le sont pourtant au point de dépasser la hauteur des clochers de toute autre église. Le retable du maître-autel, avec les marches, les ornements d'architecture, les statues superposées par étages, est tout un immense édifice s'élevant presque jusqu'à la voûte. Le cierge pascal long de huit mètres pèse deux mille cinquante livres de cire. Le chandelier qui le porte est la copie de celui du temple de Jérusalem. Le *monumento* qu'on élève pendant la semaine sainte et qui est magnifiquement illuminé reçoit le Saint-Sacrement à quarante-quatre mètres de hauteur. La custode, œuvre de Juan de Arfé y Villafana, est certainement la plus grande pièce d'orfèvrerie que l'on connaisse. Le chœur, au milieu de la grande nef, est aussi grand qu'une église, il est de style gothique avec tourelles, flèches, niches à jour, figurines, feuillages, œuvre immense, travail inimaginable, prodige de talent, de génie. Il porte sur l'un des panneaux : « *Este coro fizo Nufro Sanchez entallador que Dios haya ano de 1475.* » Nufro Sanchez sculpteur, que Dieu ait, fit ce chœur en 1475.

Les orgues gigantesques sont incomparables, et telle est l'immensité du temple qu'au lieu des éclats les plus terrifiants de la foudre ou d'une artillerie monstrueuse que l'on s'attend à

subir s'échappant de ces tuyaux énormes, ils produisent au contraire des sons mélodieux, des gazouillements d'oiseaux.

Quatre-vingt-trois des nombreuses fenêtres sont peintes d'après les plus grands maîtres ; œuvres d'Arnold de Flandre, ils font ressortir l'infériorité des derniers dont la peinture date de 1819.

En considérant tout ce que contient cet édifice et l'édifice lui-même, on ne peut que constater la pauvreté des temps actuels qui se disent en progrès. Oui, progrès de dégénération, progrès de folie en reniant Dieu, en proclamant la libre-pensée, la prétendue puissance du génie de l'homme. En repoussant la loi du Christ Notre Sauveur, nous marchons à la barbarie la plus stupide, à l'incapacité, à la brutalité, voilà le progrès actuel.

On renonce à décrire toutes les richesses de cet incomparable musée, inspirées par le sentiment religieux elles ne peuvent être appréciées dans ce siècle d'impiété et de folie révolutionnaire.

Au milieu de ces magnificences, on doit toutefois mentionner le superbe tableau de Murillo, le Saint Antoine de Padoue. On le voyait dans la chapelle du baptistère ; on restait en extase devant ce chef-d'œuvre. Je dis qu'on le voyait là, car on ne peut plus l'y admirer. Des mains sacrilèges l'ont enlevé, il a été volé, dernière ressource de l'incapacité, le vol, la spoliation.

Près de l'entrée, sous les dalles de la grande nef, reposent les restes de Christophe Colomb. L'ingratitude avait assombri ses dernières années, le remords des ingrats a valu à ses cendres ce magnifique tombeau, elles sont recueillies sous cette humble pierre qui répète son nom, l'immense monument est devenu son mausolée. Son fils Fernando fit graver sur la tombe :

A Castilla y á Leon
Nuevo mundo dió Colon.

puis il mourut, laissant sa bibliothèque et une partie de ses biens à la Cathédrale.

Le tombeau de Saint Ferdinand conquérant de Séville se voit dans la *Capilla mayor* auprès de ceux du roi Alphonse X et de Dona Béatrix femme de Saint Ferdinand. On y trouve aussi celui de Maria Padilla maîtresse de Pierre le Cruel, la mort lui a valu l'indulgence.

Entr'autres artistes français qui, à titre de chefs, ont pris part aux magnifiques travaux de cette cathédrale, on trouve le nom de Pierre le Normand.

La chapelle de San Pedro a un magnifique retable gréco-romain et des tableaux de Zurbaran. La grille est remarquable. Dans les autres chapelles (il y en a 37) on voit plusieurs tableaux de maîtres, il serait trop long de les citer tous.

La grande sacristie, de style plateresque et composite, renferme deux Murillo et plusieurs autres toiles remarquables, la *Custodia* en argent de Juan de Arfé qui réclame la force de 24 hommes pour la porter dans les processions, le *Tenebrario* chandelier triangulaire de 7 mètres de hauteur. Une armoire fermée de portes bardées de fer et bien garnie de serrures contient une partie des richesses d'or et d'argent de la cathédrale.

La *sala capitular*, de 18 mètres sur 12 et 14 de hauteur, est entourée de sièges de pierre revêtus de coussins en cuir de Russie, elle est tendue en damas cramoisi avec un large galon d'or.

Tout n'est pas terminé dans ce monument. Tout auprès, vers la cour des *Naranjos*, une grue attend que le retour immanquable de la foi vienne inspirer de nouveaux artistes et permettre de terminer cette œuvre gigantesque. Plusieurs des statues qui figurent aux niches des portails sont en terre cuite, attendant une main capable de les reproduire en marbre.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

La *Giralda* de Séville. — Campagne sans arbres et sans villas. — La *Caridad*. — Don Miguel de Manara, ses désordres, sa conversion.— Murillo. — Richesse et misère des quartiers de Séville. — Pierre le Cruel. — Don Juan du festin de Pierre. — Le marché et la beauté des fruits. — L'Alcazar, sa description. — La tache de sang de Don Fadrique assommé par ordre de son frère Pierre le Cruel. — Les têtes des 4 juges prévaricateurs. — Moyen que prit Pierre le Cruel pour savoir à quel juge il confierait une cause difficile. — Bain des sultanes et plus tard de Maria Padilla. — Jusqu'où allait la galanterie des courtisans auprès de Maria Padilla au bain. — Les jardins et les jets d'eau qui en tempéraient la chaleur et servaient à Pierre le Cruel de distraction en inondant les promeneurs. — Le palais du duc de Montpensier. — Ses jardins magnifiques. — La *casa de Pilatos*. — Le musée riche en Murillos. — Les promenades de Séville. — Les fabriques, celle d'*azucarillos*. — Caractère des Andalous. — Je m'expose à un coup de poignard. — Les *Seguidillas* sévillanes. — Le *jaleo*. — Vivacité des danseurs. — Grâces et gestes passionnés des danseuses. — Les danses des provinces. — L'émeutier Gonzalve sous Pierre III, son châtiment. — Cérémonie funèbre à Jijona, on danse devant le cadavre du mort. — Danses publiques à Vitoria. — Les *Seises* (danseurs) des processions.

La *Giralda*, clocher de la cathédrale, domine tous les monuments de la ville et les autres clochers. C'est une ancienne tour mauresque élevée en l'an 1000 par l'architecte arabe Gever, Gueber ou Huever à qui l'on attribue sans preuve à l'appui l'invention de l'algèbre. Il fit de cette tour un observatoire de 25 mètres de hauteur seulement. Il l'avait couronnée de quatre

énormes globes de métal doré. Frappés par le soleil, on les voyait briller de 8 lieues de distance, ils furent renversés en 1395 par un tremblement de terre. En 1568 Herman Ruiz de Burgos suréleva la tour de 100 pieds et y ajouta un clocher. On lit autour du second corps, en lettres augustales énormes, ce passage des Proverbes : « *Nomen Domini fortissima turris.* » Le nom du Seigneur est la plus forte tour. Le clocher est couronné d'une statue colossale de la foi en bronze, placée sur un pivot, elle tourne à tout vent comme une girouette ce qui a valu à la tour le nom de *Giralda*, primitivement donné à la statue. On la voit de très loin, et quand elle tourne en brillant au soleil on croirait voir un ange planant au-dessus de Séville. On aurait pu choisir un nom plus convenable à cette statue mouvante, car la foi catholique est immuable, mais enfin il a été donné et des siècles le consacrent.

Du haut de la *Giralda* la vue s'étend au loin sur toute la campagne sans arbres et sans villas, et dès lors triste et monotone dans sa riche végétation, où quelques gigantesques palmiers de loin en loin, semblent gémir de leur isolement. Ce manque d'ombrage fait que les Sévillans restent à la ville où ils jouissent d'une agréable fraîcheur sous les tentes de leurs rues étroites et dans leurs charmants *patios*, alors qu'ils seraient livrés aux ardeurs du soleil s'ils se créaient des villas. Pour compenser ce point de vue, on a à ses pieds l'immense cathédrale et toute la ville étincelante de blancheur, et plus au loin la plaine que le Guadalquivir égaie de son ruban moiré. Les nombreux villages, plus loin encore la Sierra Morena et ses dentelures, de l'autre côté, les sierras de Gibraïn, de Zoara et de Moron richement nuancées.

On monte à la *Giralda* par une pente si bien ménagée, que deux cavaliers de front pourraient la gravir jusqu'au sommet. En s'élevant, la tour se rétrécit insensiblement ce qui la fait paraître plus haute qu'elle ne l'est réellement. A la base, les murs

ont plus de 3 mètres d'épaisseur, ils sont percés d'élégantes fenêtres à double arc trilobé, une frêle colonnette de jaspe les soutient au milieu. Au bas est le *Patio de los naranjos,* cour mauresque de l'ancienne mosquée où les Arabes faisaient leurs ablutions.

Un des établissements hospitaliers de Séville est la *Caridad,* hors des murs. Cet hospice, richement doté et bien tenu, est aussi le siège d'une confrérie ancienne fondée pour recueillir et ensevelir les cadavres des suppliciés que les membres désignés transportent sur leurs épaules jusqu'au séjour des morts. Tous les membres, riches ou pauvres, grands seigneurs ou prolétaires, s'empressent de remplir les obligations de cette confrérie. Don Miguel de Manara, chevalier de Calatrava, jurat de Séville, possédait une immense fortune et menait la vie la plus licencieuse, la plus désordonnée. Des circonstances qu'il serait trop long d'énumérer le firent réfléchir et rentrer en lui-même, il renonça dès lors à cette vie de désordre. Admis plus tard dans la confrérie de la *Caridad* dont il devint le *hermano mayor,* il édifia par sa piété et son exactitude à remplir tous les devoirs de confrère. Il donnait tous ses soins à cette œuvre dont il refit le règlement. Il releva l'hospice, y construisit une chapelle, institua un refuge pour les pèlerins, les voyageurs pauvres, et des établissements pieux ou de bienfaisance très nombreux. Dans la salle capitulaire de la *Caridad,* on conserve le portrait de tous les *hermanos mayores* de la *Caridad,* le plus récent est celui du duc de Montpensier. Dans la chapelle se trouvent deux belles toiles de Murillo, et sous la tribune de l'orgue celle de Valdès représentant un archevêque mort dans sa bière entr'ouverte, revêtu de beaux ornements pontificaux et déjà envahi par les vers. Murillo disait que pour regarder ce tableau il fallait se boucher le nez. Murillo, ce peintre incomparable, a remplit l'Espagne de ses chefs-d'œuvre. Très pauvre, il lui arrivait assez ordinairement, dans ses voyages continuels, de demander l'hos-

pitalité à des couvents que partout il payait en y laissant une nouvelle merveille exécutée avec une promptitude prodigieuse.

Un dicton populaire indique la richesse ou la misère des trois principaux quartiers de Séville, le voici :

Desde la Catedral hasta la Magdalena
Se almuerza, se come y se cena.
Desde la Magdalena hasta San Vicente
Se come solamente,
Desde San Vicente hasta la Macarena
Ni se almuerza, ni se come, ni se cena.

Dans la rue du *Candilejo*, on voit un buste de Pierre le Cruel au fond d'une niche pratiquée au mur d'une maison. Dans cette rue, le roi de terrible renommée tua d'un coup de poignard le mari d'une femme qu'il poursuivait. Pour se punir de ce crime, le monstre se condamna à être exécuté..... en effigie.

Dans la rue de San Leandro demeurait le fameux Don Juan (*Tenorio*) type de la pièce de Tirsa de Molina : *el Burlador de Sevilla o el convidado de Piedro,* d'où Thomas Corneille a tiré le Festin de Pierre.

Le marché présente la preuve de la fertilité de l'Andalousie : les melons aux dimensions énormes empilés comme les projectiles d'artillerie ; sous les tentes, les oranges, les citrons, les grenades à côté d'oignons de monstrueuse grosseur, de tomates énormes, de piments rouges et verts, de grappes de raisins comme celles que les messagers de Moïse rapportèrent de la terre promise aux juifs errant encore dans le désert.

L'Alcazar, sur la place *del Triunfo*, était une forteresse et la demeure des rois Arabes, il s'étendait alors jusqu'à la tour de l'or sur la rive du fleuve. Les restes de ses murailles, de ses tours découronnées disparaissent au milieu des maisons. De 1353 à 1364 St Ferdinand y fixa sa résidence, Don Pedro Ier l'augmenta, le répara et le modifia.

En 1526, le mariage de Charles-Quint fut l'occasion de nou-

veaux agrandissements. Philippe III éleva la salle des armures au-dessus du vestibule de l'*apeadero* que Philippe V compléta. La porte principale, sur la cour de la *Monteria,* ainsi nommée des Monteros de Espinosa fidèles gardiens de leurs rois, a une riche façade arabe à feuillages et ciselures. De là, un passage couvert conduit à l'*apeadero* soutenue par deux rangées de colonnes de marbre. A droite est le *patio* de Maria Padilla, les bains de cette favorite, et la chapelle royale de San Clemente.

Une porte latérale, sous la principale entrée, conduit au superbe *Patio de las Doncellas* où Charles-Quint fit restaurer les stucs. Son étendue est de 70 pieds sur 54, il est entouré de 52 colonnes de marbre blanc appariées, soutenant 24 arcs pyramidaux formés chacun de 13 demi cercles adjacents. Une galerie règne autour du *Patio,* dont les murs sont couverts d'arabesques et lambrissés d'*azulejos.* Au milieu de chaque côté de la galerie, une ouverture donne entrée au magnifique salon des ambassadeurs, supérieur peut-être à celui de Grenade, au salon de Charles-Quint, à une pièce peu importante, et la quatrième à un enfoncement peu prolongé où l'on plaçait, dit-on, le trône des rois Maures, alors qu'ils recevaient le tribut des cent jeunes filles que l'usurpateur maurégat avait imposé aux Léonais, d'où vient, croit-on, le nom de *Patio de las Doncellas.*

Ce *patio* est dallé en marbre, au milieu est l'immanquable fontaine entourée de vases de fleurs. Au-dessus de la galerie il en a été élevé une seconde dont les arcs ne correspondent pas à ceux de dessous. Les pleins portent les armes de Castille, les colonnes d'Hercule et la devise « *Nec plus ultra.* »

Le salon des ambassadeurs, dont la belle coupole domine tout l'Alcazar, était d'une grande richesse en décoration et ornementation mauresques. Quatre grands arcs à claire voie, au-dessus 44 petits arcs dans le mur, quatre balcons-tribunes sur une galerie autour de la salle, et malheureusement avec les portraits de rois et de reines est même celui de Marie Padilla admis par

Phillipe II; au-dessus de cette galerie s'élève la belle coupole ornée de riches dorures et de vives couleurs. Sur les dalles de marbre, près de l'entrée, une tache rouge indique, dit-on, qu'à cette place tomba l'infant Don Fadrique assommé par ordre de son frère Pierre le Cruel. A l'opposé, une autre entrée conduit au *Patio de las munecas*, il est en marbre et stuc, d'une architecture remarquable et richement orné. Les salles à la suite sont inférieures, on y remarque cependant les *azulejos* aux vives couleurs et les plafonds sculptés. De jolies fenêtres, traversées au milieu par de minces colonnettes de jaspe, donnent sur les jardins et la riche campagne. A l'étage supérieur, moins remarquable et beaucoup plus moderne, on visite un oratoire gothique des rois catholiques Ferdinand et Isabelle. Près de là, est la chambre de Don Pedro à l'entrée de laquelle sont peintes 4 têtes de mort et une figure d'homme qui les indique du doigt. Ce serait, dit la légende, la place où Pierre le Cruel aurait fait suspendre les têtes de quatre juges prévaricateurs. Un mystérieux et étroit escalier communique à l'habitation attribuée à Marie Padilla.

De l'*apeadero* on passe au jardin, mais d'abord auprès du réservoir qui fournit les eaux d'irrigation. Pierre le Cruel était un jour assis auprès de ce réservoir cherchant dans son esprit à qui il confierait une cause importante très difficile. Il avait jeté dans l'eau une orange coupée en deux, faisant alors venir successivement les magistrats, il leur disait en montrant l'orange: « Qu'est-ce que cela? » C'est une orange, répondaient-ils tous. Mais l'un d'eux prenant une baguette, s'en servit pour amener près de lui l'objet en question et répondit: « Ce sont deux moitiés d'orange. » Cette précision obtint la confiance du roi qui donna la préférence à ce juge sur tous les autres.

D'une terrasse près du réservoir, on descend un bel escalier en marbre et l'on se trouve dans des galeries voûtées obscures, que soutiennent des arceaux en briques, où l'eau circule dans

de grands bassins de marbre qui servaient aux bains des sultanes et plus tard de Marie Padilla. Lorsque celle-ci se baignait, le roi et les courtisans venaient lui tenir compagnie, et par une galanterie suprême les seigneurs buvaient de l'eau du bain.

Les allées du jardin sont pavées en briques, dans plusieurs de ces allées les briques sont percées de trous garnis de viroles au milieu de l'allée et aux pieds des bordures de buis taillées en créneaux qui garnissent toutes les allées. Ces petites viroles aboutissent à des conduits partant du réservoir par où l'on faisait jaillir l'eau à volonté. Ce moyen de tempérer la chaleur sous cet ardent climat servait surtout à distraire agréablement Pierre le Cruel lorsque les belles dames de la cour se promenant dans ses jardins avec leurs amples jupes à paniers se sentaient tout à coup inondées par tous ces petits jets d'eau dont elles se voyaient entourées de tous côtés. Actuellement encore les visiteurs sont exposés à subir ce désagréable rafraîchissement.

On a restauré l'Alcazar il y a peu d'années, et si une partie des travaux laisse à désirer, il est évident toutefois que mieux valent ces imperfections que le dépérissement complet qui menaçait le monument, inférieur sans doute à l'Alhambra de Grenade, si ce n'est cependant la salle des ambassadeurs plus belle peut-être que celle du palais de Grenade, ainsi que je l'ai dit déjà.

L'ancien collège, fondé par Charles II en 1681, est devenu le palais San Telmo, dont la prince Duc de Montpensier a fait une délicieuse demeure. Le caractère architectural de ce monument est bizarre, surchargé d'ornements, charrigarresque en un mot. Les jardins sont magnifiques, ils réunissent les plantes les plus rares et les plus beaux arbres.

La *Casa de Pilatos* a une réputation qui dépasse de beaucoup à mon avis ce qu'elle présente de vraiment remarquable. On prétend qu'aux premières années du XVI[e] siècle Don Fadrique de Rivera premier marquis de Tarifa la fit construire en souvenir

de son voyage à Jérusalem et pour reproduire l'habitation de Pilate. A côté de l'entrée principale est une niche qui fut longtemps la première station du chemin de croix tracé dans les rues de la ville pour aboutir à la *Cruz del campo*, hors de la porte de Carmona. Le *patio* est magnifique, les galeries ornées d'*azulejos* à dessins en relief présentent, surmontés d'un buste de Janus, vingt-quatre arcs légers et variés de dessin. Ils sont soutenus par vingt-quatre colonnes de marbre surmontées des bustes de César et autres hommes illustres de l'antiquité. Au centre est une jolie fontaine d'albâtre. Au milieu de la chapelle est une colonne en beau jaspe d'un mètre de hauteur faite à Jérusalem sur le modèle de celle sur laquelle N. S. J.-C. avait été placé pendant sa passion. D'autres salles rappellent le Prétoire, le cabinet et le balcon de Pilate. En haut de l'escalier est désignée la place d'où le coq chanta avant le reniement de saint Pierre. Dans une salle, une rosace marque la place où Jésus se tint devant Pilate. Une partie des plafonds représente des sujets mythologiques peints à la détrempe en 1615 par Francisco Pacheco.

La *casa de los Taveros* et celle de Castromonte sont intéressantes à visiter.

La *Plaza de Toros* est belle, mais tout un côté a été abattu en 1805 par un ouragan en laissant, il est vrai, une belle perspective vers la Cathédrale. Les courses de taureaux de Séville sont très renommées.

Les *Escuelas de bailes*, ou salles de bal ouvertes au public, sont une des curiosités de Séville, on y retrouve dans toute leur originalité les danses nationales.

Les Bibliothèques et les Archives sont très riches, surtout *el Archivo de Indias*.

Le musée est remarquable surtout par le salon affecté à Murillo, où l'on remarque San Leandre y san Buenaventura, el Nacimiento, San Felix de Cantalicio, Santo Tomas de Villanueva,

Santas Justa y Rofina, deux Conceptions, le Christ se détachant de la Croix pour embrasser San Francisco, San Juan Bautista en el desierto, etc.

Plusieurs collections particulières sont aussi très importantes. Nous citerons entr'autres la Bibliothèque de Don José Maria de Alava, professeur de droit romain à l'Université de Séville. La galerie de plus de quatre cents tableaux de maîtres de Don Pedro Garcia de Baniz, calle del Naranjo.— Celle de Don Manuel Lopez Cepero doyen de la Cathédrale, calle de Lope de Rueda, dans la maison qu'habita, dit-on, Murillo, et celle de Don Francisco Romero Balmaseda, calle de Teodosio 14.

La plus ancienne promenade de Séville est l'*Alameda de Hercules,* formée de quatre avenues de beaux arbres séculaires. L'avenue principale a vingt-cinq mètres de largeur, elle est ornée de six fontaines. A l'une des entrées, on voit deux immenses colonnes de granit fort anciennes et maltraitées par le temps qui use tout; elles portent les statues d'Hercule et de Jules César. A l'autre extrémité, à l'époque de la conquête de Séville sur les Maures, ont été placées deux autres colonnes portant l'une et l'autre un lion soutenant les armes de Castille. Cette belle promenade est presqu'abandonnée, on préfère les jolies places plantées d'arbres del Duque et de la Magdalena. Une autre promenade le long de la rivière, de la porte de Triana à la tour de l'or, se prolongeant dans les belles avenues jusqu'à la *fuente del abanico,* est également peu suivie. La promenade favorite du monde élégant est celle des *Delicias de Cristina,* entre la tour de l'or, le palais San Telmo et la porte neuve de Jerez, avec de jolis parterres de fleurs et des fontaines. Le Guadalquivir, les navires qui remplissent le port, l'embarcadère et le mouvement des bateaux à vapeur, la gare du chemin de fer très rapprochée, donnent au *Salon de Cristina* un grand attrait, mais le mauvais état du pavage en briques offense les jolis petits pieds presque nus des Sévillanes et l'abandon menace cette délicieuse promenade.

La manufacture de tabac, la fabrique de faïence de Triana, celle de cristaux, une fonderie de fer, une fabrique de machines, des fabriques de jus de réglisse dont la racine abonde dans la vallée du Guadalquivir, la fabrique de *refresco* ou *azucarillos* au suc de tous les fruits et même du topinambour, toutes ces industries donnent un certain mouvement commercial à cette ville. Je crois avoir dit que les *azucarillos*, dès qu'on en jette un morceau dans l'eau, s'y délayent immédiatement sans presque en altérer la limpidité et en lui donnant une douceur d'eau sucrée et un parfum délicieux.

Il y a en outre à Séville une fonderie de canons et une pyrotechnie digne d'attention.

Les Andalous sont irascibles et très disposés au coup de poignard. Je faillis un jour être victime de cette disposition homicide ou de cette simple habitude andalouse. Je réclamais à un libraire le règlement d'un certain nombre d'exemplaires de l'un de mes ouvrages dont je lui avais confié la vente ; sur son refus qu'il motivait sur ce qu'il n'avait pas vendu les volumes, je le priai de me les rendre. Dans l'impossibilité de le faire, puisque tout était réalisé, il cherchait des prétextes si évidemment mauvais que je lui demandai si décidément il voulait me voler; sur ce, il saisit un poignard qu'il tenait à sa portée et s'élança pour m'en frapper, quand survint un tiers qui arrêta son bras, je n'avais pour toute défense que mon chapeau. J'avais dès lors un témoin et pour échapper à la nécessité de me satisfaire, mon débiteur usa de ruse et me donna un bon sur un correspondant de Madrid qu'il disait lui devoir beaucoup plus, et qui, sur la présentation du bon, répondit être au contraire créancier du sévillan. Je m'y attendais, mais que pouvais-je faire contre le fripon? rester à Séville pour le poursuivre en justice eut été bien long et m'aurait fait dépenser beaucoup plus d'argent encore.

J'ai déjà parlé plusieurs fois des danses espagnoles, elles jouent

un grand rôle dans tout ce qui a été écrit sur l'Espagne. Séville, sous ce rapport, mérite une mention particulière et divers auteurs n'ont pas manqué d'approfondir cette matière. Les *Seguidillas* sévillanes surtout y brillent par la vivacité des danseurs et l'apparence d'une passion qui n'est au fait qu'une espèce de représentation théâtrale, un accessoire indispensable de la danse andalouse. J'ai vu danser le *jaleo* à Séville : une danseuse seule sans castagnettes, accompagnée d'un chanteur, d'un *guitarero* et des battements de mains de tous les spectateurs, le *sombrero* posé sur un côté de la tête, prend les poses les plus gracieuses et les plus animées, elle piétine, elle ondule pour ainsi dire, ses gestes passionnés vont toujours crescendo. Tout à coup elle fixe un des spectateurs et ne s'occupe que de lui, elle s'en approche, le fuit, s'en rapproche, tourne autour de lui palpitante de passion et de joie, puis elle s'échappe en lui jetant son mouchoir qui lui sera rendu bientôt avec une pièce blanche nouée dans l'un des coins. C'est là le *jaleo gitano*. Pour le *jaleo torero*, la danseuse agite un large foulard comme un *torero* sa cape, ses mouvements sont vifs, mais pleins de grâce, ses pieds, dirait-on, ne touchent pas le sol, tout à coup elle prend la pose de l'*Espada* quand il va tuer le taureau, elle fixe un des spectateurs, le fascine en agitant sa *muleta* à ses yeux, semble prête à lui donner le coup mortel et d'une pirouette s'élance à l'autre extrémité où elle jette son foulard sur le nez d'un vieux monsieur qui s'endormait. On ne se choque pas, on ne se scandalise nullement. *Es cosa de Espana.*

Les *seguidillas* de la Manche sont renommées. Cervantes dans son Don Quichotte tourne en ridicule les poètes qui s'abaissent à composer des *seguidillas*. C'était, ajoute-t-il, le bouleversement des âmes, le transport du rire, l'agitation du corps, et finalement le ravissement de tous les sens.

La Galice a les *seguidillas gallegas ;* on les nomme *Pasiegas* dans la province de Santander, *Guipuzcoanas* dans les provinces

basques, *Zamoranas* à Zamora, *Aragonesas* dans l'Aragon, *Valencianas* dans la province de Valence. Cette danse diffère peu d'une province à l'autre, mais les variétés que l'on remarque résultent du caractère local. La plume ne peut rendre les poses gracieuses, les mélodies, le mouvement, l'expression de cette danse.

La poésie des *seguidillas* est très simple. Chaque couplet est de sept vers de cinq ou six syllabes et en deux parties. La *copla* se compose des quatre premiers vers, l'*estribilla* ou refrain comprend les trois derniers. Le second vers rime avec le quatrième et le cinquième avec le dernier. Mais on n'est pas sévère sur la rime dans ces poésies essentiellement populaires.

Dans la Manche, le *Bien parado* est un point essentiel de la perfection chorégraphique. Le danseur doit se tenir immobile comme pétrifié dans la position et le geste où le surprend la dernière note. Celui qui reste ainsi dans une pose gracieuse est vivement applaudi aux cris répétés de *Bien parado ! bien parado !* On ne peut pas dire à quel point le pas de cette danse exalte, transporte celui qui l'exécute. L'ardente mélodie suave ou animée, joyeuse ou mélancolique, le bruit vif et saccadé des castagnettes, la grâce, l'élégance qui modifient ce que les mouvements passionnés auraient de choquant, les encouragements, l'enthousiasme et les applaudissements des spectateurs produisent un effet tel qu'il faut être Espagnol pour bien juger les danses de la Péninsule, dont nous n'apercevons que la vivacité ou la langueur et la grâce. *Es cosa de Espana.*

La *jota aragonesa*, vive et décente, est la danse préférée des Aragonais qui s'y livrent quelquefois même dans les fêtes religieuses, surtout dans la grande solennité de Notre-Dame del Pilar. La *jota* Valencienne diffère peu de l'Aragonaise.

Au commencement du règne de Pierre III, Gonzalvo, barbier de Valence, dirigeait une émeute. Le roi voulant éviter le premier choc de l'insurrection sortit de la ville et s'établit à peu de

distance. Gonzalvo à la tête de 400 émeutiers se rendit au camp du roi et se mit avec sa troupe à danser devant le monarque une danse militaire au son des trompettes et des tambours, en s'accompagnant en outre de chansons ironiques. Gonzalvo força même le roi, la reine et toute la cour à danser avec les rebelles, et chanta devant eux des couplets limousins dont le refrain disait :

Mal aju qui sen yra,
En cara ni en cara, etc.
Malheur à qui s'en ira, maintenant ou plus tard.

Pierre III avait cédé à la force, il dévora l'affront. Mais quelque temps après il fit arrêter Gonzalvo et lui dit : « Te souviens-tu, danseur, chanteur et poète, du pas que tu as exécuté devant moi, et de ton refrain *Mal aju qui sen yra....?* J'avais alors mes raisons pour ne pas te répondre, mais je veux maintenant continuer ta chanson. » et le roi l'envoya à la potence.

MM. Davilliers et Gustave Doré ont un jour assisté à Jijona à une cérémonie funèbre pendant laquelle, à leur grand étonnement, les assistants chantaient la *jota,* mais je vais laisser parler M. Davilliers : « Nous passions dans une rue déserte, quand nous entendîmes un fron fron de guitare accompagné du chant aigu de la *Bandurria* et d'un cliquetis de castagnettes. Nous poussâmes la porte entr'ouverte d'une maison de cultivateurs, croyant tomber au milieu d'une noce, c'était un enterrement. Dans le fond de la pièce nous aperçûmes, étendue sur une table recouverte d'un tapis, une petite fille de 5 à 6 ans, habillée comme pour un jour de fête, sa tête, ornée d'une couronne de fleurs d'oranger, reposait sur un coussin, et nous crûmes d'abord qu'elle dormait; mais en voyant un vase plein d'eau bénite à côté d'elle, et de grands cierges qui brûlaient aux quatre coins de la table, nous comprîmes que la pauvre petite était morte. Une jeune femme, qu'on nous dit être la mère, pleurait à chaudes larmes, assise à côté de son enfant.

« Cependant le reste du tableau contrastait singulièrement avec cette scène de deuil. Un jeune homme et une jeune fille, portant le costume de fête des paysans valenciens, dansaient au milieu de la pièce une *jota* des plus animées, en s'accompagnant de leurs castagnettes, tandis que les musiciens et les invités formaient un cercle autour d'eux, les excitant en chantant et en battant des mains. »

Voyant leur étonnement, un des parents dit à ces Messieurs: « *Esta con los angeles*. Elle est avec les anges. » L'Eglise, elle aussi, exprime sa joie de voir monter au ciel une jeune âme, dont le contact du monde et les passions humaines n'ont pu altérer la beauté. Elle chante le *Laudate pueri Dominum* et le *Magnificat* avant d'aller bénir la terre qui couvrira la dépouille mortelle du jeune décédé. Pour les adultes, elle donne aux survivants l'utile leçon *Beati mortui qui in Domino moriuntur :* Bienheureux les morts qui se sont éteints dans le Seigneur.

Mais revenons aux danses espagnoles. La Navarre et une partie de la Catalogne ont aussi leurs *jotas*. Dans l'Ampurdan nous avons vu des danses bien gracieuses, elles se distinguent en deux pas différents, la *contrapas* et la *sardona*, les figures sont une espèce de quadrille.

La danse populaire de *los Gigantones y los enanos :* les géants et les nains, décrite par Quevedo en 1609, est encore en usage à Barcelone. La coiffure de la *Giganta*, la géante, servait de modèle aux élégantes. Les gigantesques mannequins portés par deux personnes qu'ils emboîtaient et cachaient en entier sauf les pieds, excitaient les transports joyeux du peuple, surtout lorsqu'ils dansaient en faisant claquer leurs énormes castagnettes.

Las babas verdes, les fèves vertes, tel est le nom d'une danse populaire dans la Vieille-Castille. Ce nom lui vient d'un refrain dont la traduction est : « Qui prend mes fèves vertes, qui les prend ? On en donne à qui en veut, on ne les mesure pas. »

Quevedo et Cervantes citent la Tarasque qui se dansait également dans la Péninsule.

La *Danza prima* est asturienne, c'est une grande ronde. La *Muyneira* est la danse nationale des Galiciens qui l'exécutent au son de la *gaita* (cornemuse). La *Gallegada* se danse quelquefois à Madrid, mais mieux vaut la voir danser en Galice.

A Vitoria deux tambours battent le rappel. Les filles et les garçons accourent. Les filles se tiennent à la file par un mouchoir, les hommes font de même. L'alcalde mayor donne le ton. Les deux files partent décrivant des figures autour des arbres et des gazons. Après cet exercice, toujours au son du tambour, les jeunes gens choisissent du regard leur danseuse. Deux députés vont chercher les danseuses désignées. Les danses ne s'interrompent pas, bientôt les deux bandes n'en font qu'une, les mouvements se précipitent. Tout à coup le tambour donne un signal. Les danseurs se séparent. L'air du Fandango se fait entendre et toute la prairie est en mouvement. Tout se passe avec une parfaite convenance.

J'ai vu à Pampelune la place envahie par une foule compacte, qui se mit à danser dès que la musique militaire se fit entendre. Toutes ces têtes en l'air produisaient un singulier effet.

Chaque province de la péninsule a son air national et sa danse favorite.

Les *Seises* de la Cathédrale de Séville et d'autres villes d'Espagne dansent en chantant et au son de leurs castagnettes devant le Saint-Sacrement dans les processions, ils ont un costume particulier, une large ceinture, une énorme *golilla* ou fraise autour du cou.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

Départ pour Cordoue. — Alcala *de los panaderos.* — La Rinconada. — Brenès.— Inconvénients des détours du Guadalquivir. —Alcolea. — Guadajoz dépeuplé par la fièvre.— Carmona, ses souvenirs et ses ruines. — Parc de taureaux de courses du marquis de Saltillo. — Le sanctuaire de la Sainte Vierge au milieu des ruines qui couronnent la montagne de Sete fillas. — Lora del rio.— Palma aux beaux jardins, vergers et forêts d'orangers. — Almodovar et le château de Don Pedro. — Cordoue. — Son aspect. — Ce qu'elle a perdu. — Ses souvenirs, ses grands hommes, son origine. — Elle est la souche du sang bleu *(la cepa de sangre azul).* — Sa belle entrée en venant de Séville. — Ses édifices remarquables. — La tour la Malamuerta. — Le *Patio de los naranjos.* — Origine de la mosquée arabe maintenant cathédrale de Cordoue. — Ce qu'elle était, ce qu'elle est actuellement. — Blâme de Charles-Quint sur la mutilation de la mosquée. — L'alminar arabe remplacé par une tour du haut de laquelle la vue est magnifique. — Les *aldabones* de bronze. — Gonzalve de Cordoue le grand capitaine. — Le compte qu'il donne en réponse à la réclamation de la trésorerie royale. — Un libraire assassiné. — Un candide garçon d'hôtel.

A notre dernier voyage, nous prîmes le chemin de fer pour nous rendre à Cordoue. Le Guadalquivir coule lentement à peu de distance de la voie. On aperçoit longtemps encore la *Giralda ;* on passe à Alcala de Guadaira où se fabrique tout le pain qui se consomme à Séville, d'où lui vient le surnom de Alcala *de los panaderos*. Des haies de nopals et d'aloès bordent la ligne ferrée au-dessus des fossés pratiqués tout le long dans cette belle

plaine bien cultivée, dont les oliviers et quelques bois de pins rompent l'uniformité. De beaux pâturages et des oliviers entourent le village de la Rinconada. A peu de distance, on distingue le clocher et les toits de Brenès dans une dépression du sol, puis le bourg de la Tocina à deux kilomètres de la station. Villanueva del rio petit village aura bientôt une voie de communication avec le fleuve pour l'exploitation des mines importantes de houille, appartenant à la compagnie du chemin de fer ; elles sont situées à peu de distance vers les derniers contreforts de la Sierra Morena.

Malheureusement les nombreux détours du Guadalquivir, dont le cours est si lent et revient à chaque instant sur lui-même, en poétisant le paysage engorgent les affluents dont les eaux se répandent sur les terres en y formant des cloaques dont les émanations pernicieuses entretiennent des fièvres dangereuses. On a laissé obstruer les canaux creusés par les Arabes pour assainir et fertiliser la terre en facilitant l'écoulement des eaux.

On dépasse Alcolea dans sa plaine fertile et riante arrosée par le fleuve et par le Guema. Ce village plein de vie et de mouvement est tout près de Guadajoz qui n'est plus que ruines informes, sa population s'étant éteinte peu à peu, décimée par les fièvres ; l'église seule survit, mais en mauvais état. Elle a recueilli la prière suprême et consolé l'agonie de son dernier paroissien. Guadajoz avait été le centre, le point de réunion de la célèbre foire de Maïrena. Là est la station de Carmona située à dix kilomètres sur une colline élevée, d'où elle domine une immense étendue, fière encore, sous son aspect de vieille cité arabe, de son antique importance et du souvenir de ses fortifications disparues. Son rocher est couronné des ruines d'un ancien alcazar, belvédère élevé, au-dessus d'un terrain coupé verticalement, par quelque roi maure dont l'œil contemplait de ce point tous ses vastes et riches domaines.

La voie passe en ces lieux sur un remblai au milieu d'une grande plaine entourée de fossés, formant un parc où le marquis del Saltillo entretient un grand nombre de taureaux de courses, puis elle traverse le fleuve sur un beau pont. A dix kilomètres s'élève la montagne de Sete fillas couronnée des ruines d'un vieux château et de quelques vestiges d'une ville qui n'est plus. Du milieu de cette destruction s'élève un sanctuaire dédié à la Sainte Vierge vénéré dans toute la contrée. A certaines époques les populations s'y rendent en foule pour prier. Les cérémonies religieuses sont suivies de courses de *Novillos*, de danses et d'illuminations. On descend processionnellement la statue de la Sainte Vierge à Lora lorsque quelque calamité, quelque fléau invite les fidèles à recourir à la Consolatrice des affligés, *Consolatrix afflictorum, auxilium Christianorum.* La petite vallée du Guadalvacar, au pied de la montagne de Sete fillas, est très accidentée et des plus pittoresques.

Lora del Rio, petite ville d'origine romaine sous le nom de Flavia, a une population industrieuse. La plaine au-delà du fleuve est plantée de palmiers nains et s'élève en amphithéâtre jusqu'aux collines qui s'exhaussent graduellement jusqu'à la montagne couronnée par l'antique Carmona. La voie franchit alors le Guadalvacar sur un pont en tôle de vingt-cinq mètres d'ouverture, décrit une grande courbe, passe à Penaflor, traverse le ravin du Retortillo sur un autre pont de vingt-cinq mètres et conduit à Palma, ville de près de six mille habitants, au milieu de beaux jardins, de superbes vergers, de forêts d'orangers. En gravissant les hauteurs au-dessus du Genil, on voit comme un immense buisson dont le brillant feuillage est jaspé d'innombrables fruits rouges, leurs groupes font courber les rameaux, ces oranges valent celles de Palma.

On passe au loin de Constantina, la ville des eaux-de-vie. Le paysage est devenu sombre et solitaire pour arriver au village d'Hornachuelos aux pentes d'un mamelon dont un ancien châ-

teau en ruines termine le sommet. La voie franchit le *rio Bem bezar,* des collines richement cultivées dessinant les capricieux méandres du Gualdalquivir, et traverse une jolie plaine qui entoure la triste petite ville de Posadas. Elle franchit alors cinq ravins, le dernier sur un pont de quatre-vingts mètres au-dessus du torrent du Guadiato et, décrivant une immense courbe, atteint la station d'Almodovar, bourg de treize cents habitants, au pied d'un rocher surmonté d'un château arabe, reconstruit et fortifié par le roi Don Pedro. On en voit encore quelques parties bien conservées. La tour principale a malheureusement perdu ses créneaux, les salles intérieures sont en assez bon état. Quatre autres tours tronquées attestent l'ancienne importance de l'édifice. De là on est bientôt dans la gare de Cordoue qui donne sur une belle promenade.

Cordoue, ville de quarante-deux milles âmes, au milieu d'une plaine délicieuse que semblent admirer de distance en distance les grands palmiers s'élevant au-dessus de sa belle verdure, de sa riche végétation. Elle s'étage sur la rive droite du Guadalquivir non loin des versants de la Sierra Morena. Le climat en est sain, mais la chaleur y est bien forte en été.

Cordoue, ville aux grands souvenirs, admirable musée, a l'aspect africain. De la tour de la cathédrale, on voit à ses pieds le temple immense, à côté la belle rivière, à droite ce qui reste du palais somptueux, à gauche un amas d'édifices de toutes les époques, une large voie où se montrent encore de vieilles tours mutilées, derniers vestiges du mur d'enceinte.

Au milieu de cet entassement de constructions de tout âge, traversé en tous sens de misérables ruelles pavées à peu près comme le lit des torrents à sec, et jonchées de la paille courte et de tout ce que laisse échapper la charge des ânes ; avec des carrefours irréguliers, se voient des maisons inoccupées, aux belles façades et aux élégants portails Renaissance, de jolies fenêtres arabes, de hautes galeries en arcades aériennes sur-

montant des édifices misérablement restaurés, de pauvres masures où jurent de beaux fragments de jaspe, de marbre, de superbes chapiteaux corinthiens formant des clefs d'arceaux, des tronçons de colonnes au seuil de quelques portes ; le piédestal de statues de personnages illustres de l'antiquité servant de siège. De loin en loin, de plus belles demeures aux frontons anguleux dominent ces masures, les unes portent à leur faîte une statue de saint, d'autres sont surmontées d'une tour, d'autres encore malgré leurs déguisements laissent deviner de vieilles basiliques mauresques.

La partie haute de la ville avec ses rues tortueuses ne laisse plus voir ses sept cents mosquées et minarets arabes, ses marchés, ses bazars, ses ateliers, ses fabriques, ses hôtelleries où régnaient l'activité, le mouvement dont aujourd'hui toute trace a disparu. Partout des façades isolées que recouvre la mousse, d'où s'élève quelque plante chétive, des fenêtres béantes que traversent les oiseaux qui recherchent les ruines, des couvents fermés et vides, des temples abandonnés, des places que l'herbe envahit, des rues désertes, des marchés sans mouvement, dépourvus de marchands et d'acheteurs, des ateliers silencieux, une population inerte, réduite dans son enceinte immense à celle d'une petite ville sans industrie, en dehors de tout progrès, même de la civilisation chrétienne, décadence générale.

Cordoue languit, s'éteint sous ses vieux souvenirs et ses vieux écussons ; ceux-ci tombent en poussière, elle ne les relève pas ; elle disparaît peu à peu dans ses ruines, pauvre mais ne demandant rien à personne. Elle ne s'enorgueillit pas d'avoir vu naître Lucain, les Sénèque, Averroès, St Euloge, Juan de Mena, le grand Capitaine Gonzalve, Moralès, de Gongora, Cespédès et une foule d'autres hommes illustres. Elle dort semble-t-il de son dernier sommeil, respectons ce repos suprême après tant de grandeur.

L'antiquité de Cordoue ne serait-elle pas un motif de plus au

respect que réclament ses glorieux souvenirs? Son origine se perd dans la nuit des siècles, on ignore l'étymologie de son nom. Les Romains l'appelèrent-ils *Corduba* du nom ibérien, ou ce mot dériverait-il de *Cortiba*, mot phénicien qui signifie pressoir à huile, ou bien encore les Carthaginois l'appelèrent-ils ainsi, d'un mot qui signifie Perle du sud?

Les murs qui l'enserrent encore avec les tours de diverses formes ont été construits par les Maures et par les Chrétiens. Les portes sont presque toutes remarquables, entr'autres celle de Séville, d'Almodovar, del Osario, de Colodeo, del Sol et celles du pont, exécutée, croit-on, sur le plan du célèbre Herrera. Une des quatre colonnes dont elle est ornée est cannelée du haut en bas, les trois autres dans la moitié inférieure seulement.

Sa situation est si belle, si avantageuse, qu'elle appela et réunit la première agglomération des populations primitives de la Péninsule. Il est certain que sa fondation remonte à une époque fort antérieure à la venue de N. S. J. C. Silius Italicus la mentionne parmi les villes qui fournirent des secours à Annibal. Martial cite les moulins à huile de l'ancienne Cordoue qui, à elle seule, produisait autant de ce précieux et doré liquide que toute l'Andalousie.

Cordoue était la capitale des *Turduli* très avancés dans les sciences. Leurs lois étaient écrites en vers. Le consul Claudius Marcellus agrandit considérablement la ville. En l'an 585 elle fut la première en Espagne qui reçut le titre et les privilèges de colonie romaine et même le titre de *Patricia*, beaucoup de familles patriciennes peu riches étant venues s'y établir.

Aujourd'hui encore, l'aristocratie Cordouanne est citée comme la plus ancienne, la *cepa de sangre azul*, la souche de sang bleu, suivant l'expression espagnole. Aussi assure-t-on que Gonzalve de Cordoue, le grand Capitaine, aurait dit: « Il est peut-être d'autres villes dont je préfèrerais le séjour, mais il

n'en est aucune que je préfèrerais pour lieu de ma naissance. »

Cordoue déchût un peu sous la domination des Goths, cependant elle fut la résidence de plusieurs de leurs rois, on la nommait alors la ville sainte et savante. Elle résista à l'invasion Arabe et ne se rendit qu'après un siège de 3 mois et à la dernière extrémité, c'était en 711. Abdérame en fit la capitale du Califat d'Occident et commença la merveilleuse mosquée. Il y fonda des écoles, pépinières de savants célèbres, alors que toute l'Europe était plongée dans l'ignorance. Sous les successeurs d'Abdérame, Cordoue atteignit le plus haut point de sa prospérité ; elle était alors l'Athènes de l'Occident, la nourrice des sciences, le berceau des capitaines, la mère des cités, le trône des Sultans, le minaret de piété et de dévotion, le refuge de la tradition, le séjour de la magnificence et de l'élégance. C'est à Cordoue que se trouvait réuni le plus grand nombre de livres. La bibliothèque du calife Hisham comptait plus de 600.000 volumes. Cordoue était la reine des lettres et des sciences, Séville avait la suprématie de la musique.

Du IX[e] jusqu'à la fin du XII[e] siècle, Cordoue rivalisa avec Damas et Bagdad, merveilles de l'Orient, et sa population s'éleva à près d'un million d'habitants. La richesse et le luxe de cette ville à cette époque sont incroyables. Les révolutions et les invasions des Berbères africains la ruinèrent, elle n'a cessé de décliner depuis lors.

Mais revenons à Cordoue de nos jours. L'entrée par la route de terre en venant de Séville est superbe. On dépasse la *Carrabola,* majestueuse tour crénelée du IV[e] siècle, pour traverser le pont de 16 arches jeté sur le Guadalquivir et défendu par la *Carrabola.* Ce pont, de construction romaine, fut reconstruit par les Arabes, de là on arrive au pied des anciens remparts flanqués de tours arabes au-dessous desquels s'élèvent, élégants et sveltes, des palmiers qui se réflètent dans le miroir des eaux

du fleuve. On entre dans la ville par la *Puerta del puente*, œuvre de Herrera dont j'ai parlé déjà ainsi que de l'aspect de la ville.

La place de la Constitution, autrefois la *Corredera* où avaient lieu les courses de taureaux, est d'un assez bel aspect, les maisons tout autour sont régulières et présentent en bas cinquante-neuf arceaux.

L'*Alcazar viejo* est riche en souvenirs, c'est tout ce qui reste de ce somptueux palais Arabe. En avant des tours de l'*Alcazar nuevo* fondé par Alphonse XI, se trouve le *Campo santo* où les Arabes martyrisaient les Chrétiens.

Le palais de l'évêché, très médiocre extérieurement, est un somptueux édifice à l'intérieur. Il renferme une bibliothèque publique de plus de 15.000 volumes et la collection des portraits des Evêques de Cordoue depuis l'expulsion des Arabes. Auprès de ce palais est le *Triunfo*, joli monument de jaspe et de marbre portant une colonne sur laquelle repose la statue de bronze doré de St Raphaël patron de la ville.

Les autres édifices qui appellent l'attention sont la casa de Don Geronimo Perez, l'hôpital San Sébastian, l'ancien Oratoire de St Philippe de Néri. On voit sur un grand nombre d'autres constructions des inscriptions romaines, des épitaphes, on remarque aussi des colonnes milliaires et des statues. La tour la *Malamuerta* de 1406 a été construite, dit-on, aux dépens d'un chevalier qui avait assassiné sa femme, il obtint sa grâce à ce prix.

La promenade du *Gran Capitan* est dans l'intérieur de la ville. D'une autre, située hors des murs, on jouit de la vue de la Sierra Morena. Vingt-six fontaines très abondantes fournissent de l'eau à la cité.

Avant de parler de la fameuse cathédrale, je dois citer le *patio de los naranjos*, immense cour plantée d'orangers énormes qui déjà existaient au temps des rois maures. Ce *patio* est entouré de galeries en arcades pavées de marbre, sur l'un des côtés est

le clocher, mesquine et maladroite imitation de la *Giralda* de Séville, j'en parlerai plus loin. Au-dessous du *Patio* et de ses orangers, est une immense citerne où les Maures enfermaient les esclaves chrétiens. Outre les vieux orangers, on y admire aussi des citronniers et des palmiers. Des fontaines jaillissantes y entretiennent une agréable fraîcheur.

Du *patios de los naranjos,* les Arabes entraient de plain-pied dans leur mosquée, mais un abominable mur, bâti postérieurement, cache et obstrue ces admirables perspectives de colonnes. Avant de pénétrer dans ce monument, cherchons son origine.

Les Arabes ayant choisi Cordoue pour leur capitale, Abdérame s'y déclara indépendant du Califat de Damas et résolut d'élever une mosquée supérieure à toutes les autres. Il abattit le temple élevé par les Romains en l'honneur de Janus, et dont les Goths avaient fait une église chrétienne dédiée à Saint Georges, et sur cet emplacement, il fit commencer en 770 cet édifice que son fils Hixem fit achever en 795. Sa longueur est de six cent-vingt pieds sur une largeur de quatre cent-quarante. La hauteur des murs est de trente-cinq pieds, une quarantaine de piliers leur donne la solidité nécessaire pour supporter l'énorme poids de la toiture. Les murs et les piliers sont surmontés de gracieux créneaux triangulaires et dentelés. Dix-neuf portes étaient pratiquées entre les piliers, elles avaient de chaque côté des fenêtres à double arc surmontées d'une ouverture carrée à claire voie, taillée dans le marbre en dessins capricieux. Ceux des arcs cintrés qui ont résisté à l'action destructive du temps et aux dévastations bien plus actives des hommes, sont ornés de mosaïques en faïences blanches et rouges. Intérieurement l'arc est garni en marbre découpé à jour de dessins variés. Les portes étaient en bois de mélèze ou de cyprès revêtues de plaques de métal doré, elles ont toutes été enlevées.

En entrant dans cet antique sanctuaire musulman, la surprise est extrême, mais au premier moment l'admiration est comme

écrasée, si l'on peut parler ainsi, par le peu d'élévation des voûtes en arceaux, il semble qu'en avançant on ne pourra plus se tenir debout. C'est par les détails, la grâce et l'ensemble des ornements que cette architecture est admirable. Th. Gauthier dit que l'édifice ressemble à une grande esplanade fermée de murs et plantée de colonnes en quinconce, au nombre de huit cent-soixante. Ce n'est, dit-on, que la moitié de la mosquée primitive. On croirait marcher dans une forêt plafonnée. Au fait, ces nombreuses colonnes s'entrecroisent comme les arbres des grands bois où de longues perspectives changent à mesure qu'on y pénètre. Du nord au midi ces colonnes forment dix-neuf nefs ou allées, et trente-six de l'est à l'ouest, mais ces dernières sont beaucoup plus étroites. L'œil s'égare dans ce croisement de colonnes dont les allées semblent s'allonger à perte de vue. Un demi jour mystérieux ajoute à l'effet et à l'illusion. Les futs des colonnes sont d'une seule pièce, ils ont un pied et demi de diamètre et dix à douze de hauteur jusqu'au chapiteau d'un style corinthien-arabe élégant. On aperçoit encore quelques vestiges de la dorure dont ils étaient revêtus. Ces colonnes en général n'ont pas de base, soit peut-être pour ne pas gêner la circulation, soit que trop longues on ait préféré les enterrer plutôt que de les scier, soit enfin que des exhaussements successifs du sol aient recouvert les soubassements. Elles sont en marbres rares, en jaspe, en porphyre, en brèche verte et violette et autres matières précieuses, quelques-unes antiques proviennent des ruines du temple de Janus qui occupait ce même emplacement; soixante furent apportées de Tarragone et de Séville; cent-quinze des monuments de Nîmes et de Narbonne, saccagées par les Arabes qui les firent porter à Cordoue par les prisonniers chrétiens; cent-quarante furent envoyées par Léon empereur de Byzance; un grand nombre fut enlevé aux temples de Carthage et de plusieurs autres villes du littoral africain. Trois religions ont célébré leurs rites sur ce sol. La première a disparu à jamais

en dépit des efforts de quelques libres-penseurs pour la faire renaître de ses cendres. La seconde est refoulée hors de l'Europe où elle n'a plus qu'un bien petit espace, elle brille encore au fond de la barbarie orientale. La troisième défie les ennemis du Dieu de Jacob et attend calme et majestueuse quoique persécutée, sa confiance repose sur la parole du Divin Sauveur N. S. J.-C. son fondateur, qui a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contr'elle.

Sur ces mille colonnes sont placés deux étages d'arcs en pierre presque tous à jour, les uns à plein cintre, le plus grand nombre en fer à cheval, presque tous dentelés et ornés de plusieurs lobes en nombre impair.

La hauteur totale des nefs atteint environ trente pieds, elles se terminent en voûtes et en demi coupoles d'un goût médiocre qui ont, dans les restaurations modernes, remplacé les plafonds arabes avec toutes leurs magnificences orientales taillées, fouillées dans le bois de mélèze, ce bois précieux ayant été vendu, dit-on, des sommes énormes pour être converti en violes, guitares et autres ouvrages délicats. Chaque nef a sa toiture distincte et supporte aussi des chéneaux en plomb d'un doigt d'épaisseur, on peut se représenter le poids énorme de l'ensemble.

A l'extrémité de l'une des nefs est le *Mihrab*, sanctuaire de la mosquée, c'est un réduit étroit pratiqué dans l'épaisseur du mur, on y conservait l'Alcoran, les Califes y faisaient la prière publique. C'était aussi la partie la plus riche de la mosquée, et, par un bonheur inouï, il a échappé aux détériorations successives de ce monument. On y entre par un arc mauresque que supportent d'élégantes colonnes de marbre, et au-dessus duquel se trouve la plus belle mosaïque qu'on puisse voir ; elle est composée de petits cubes de verre, et présente de belles inscriptions en caractères coufiques, des ornements du goût le plus pur ; les couleurs les plus harmonieuses se détachent sur un fond d'or et d'azur. Edrisi, célèbre géographe du XIe siècle, dit

que cette mosaïque, faite à Constantinople sur le dessin d'un artiste arabe, fut envoyée en présent à un calife de Cordoue par l'empereur Romain II, les Arabes étant toujours restés étrangers à l'art de la mosaïque. Le *Mihrab* a quatorze pieds de diamètre sur vingt-sept de hauteur. Ses murs sont revêtus de plaques de marbre blanc veiné de rouge. Au-dessus est une élégante corniche avec une frise que recouvrent des inscriptions arabes, un entablement de mosaïque existait encore à la fin du XVI[e] siècle, il a disparu. Seize colonnettes de marbre blanc d'Afrique dont les bases et les chapiteaux sont dorés, règnent autour du sanctuaire. La richesse, la proportion, l'harmonie et la grâce, rien n'y manque. Le plafond de bois sculpté et doré, sa coupole étoilée, les versets du Coran en lettres de cristal doré au milieu des ornements et des arabesques les plus gracieuses et les plus compliquées, forment un ensemble féerique qui n'a d'équivalent nulle part. Le Coran écrit en entier de la main d'Otman, couvert d'or, orné de perles et de rubis, était fixé par une serrure sur un meuble en bois d'aloès recouvert d'un tapis de soie. Telle était l'affluence des pélerins admis dans ce lieu solennel dont ils devaient faire sept fois le tour à genoux, que le marbre du sol est usé circulairement, ainsi que les plaques de marbre, autrefois ciselées, qui revêtent les six côtés de l'octogone.

La richesse du *Mihrab*, telle qu'on la voit aujourd'hui si prodigieuse, est loin de rendre celle d'autrefois d'après la description des écrivains Arabes.

Une autre partie de la mosquée vénérée par les Maures, le *Makssurah* est devenue la chapelle de St Etienne, elle précède le *Mihrab;* il y avait un trône pour les Califes. Le sol était pavé en argent. Les portes couvertes de mosaïques et d'ornements d'or, une d'elles était en or massif. Presque toutes les colonnes étaient disposées par groupe de quatre couronné d'un seul chapiteau finement sculpté. Des incrustations de métaux précieux et de lapis-lazuli ornaient la surface des colonnes.

Les autres parties de la mosquée, moins splendidement décorées, étaient cependant d'une grande richesse. Il est parlé d'une espèce de chaire élevée de 7 marches, comme d'une pièce sans pareille par la beauté du travail et la valeur des matériaux. En dépit de la loi de Mahomet qui prohibait toute image ou représentation d'être vivant, on y voyait toute sorte de figures. Elle était montée sur quatre roues, on la nommait la *silla* ou le *Carro del rey Almanzor*. Elle existait encore à la fin du XVI[e] siècle. Elle fut détruite, dit-on, par des maçons qui travaillaient dans la mosquée.

Sept mille quatre cent vingt-cinq lampes, dix mille huit cent-cinq selon d'autres auteurs, vingt-huit candélabres aux innombrables bougies, dans le vestibule du *Mihrab* une grande lampe en or qui pendait de la coupole, formaient un éclairage inouï ; cependant tout ce luminaire ne brillait pas en entier chaque jour, mais tous les soirs on allumait quatre mille sept cents lampes pour la prière de l'*Alatema*. Elles brûlaient dans l'année 24.000 livres d'huile. Cent-vingt livres de parfums d'ambre et d'aloès étaient consommées aussi dans l'année.

Des habitations étaient réservées dans l'intérieur de la mosquée aux ministres du culte et aux employés. D'autres distributions existaient aussi, mais toutes ont fait place aux dispositions du culte catholique.

St Ferdinand ayant repris Cordoue aux Arabes le 29 juin 1236, la mosquée fut purifiée par l'évêque d'Osma et placée sous l'advocation de l'Assomption de la Ste Vierge. Les cloches de la Cathédrale de Santiago de Galice qu'Almanzour avait fait apporter sur les épaules des prisonniers chrétiens furent reportées à Santiago par les captifs arabes. Puis, pour modifier le temple selon les coutumes du culte catholique, on ferma l'extrémité des 19 nefs qui s'ouvraient sur le *Patio de los naranjos,* d'où l'œil plongeait dans les allées de la forêt de colonnes. On ne laissa ouverte que la sixième nef, axe de l'entrée principale et du

Mihrab. Cette ouverture reçut le nom de porte de *las Palmas*. On ouvrit d'autres portes dans l'enceinte, et les dernières rangées de colonnes à l'entour furent, au moyen de cloisons, transformées en 52 chapelles dédiées à tous les saints. La tribune de l'*Alatama* est devenue la chapelle de Villaviciosa ; le *Makssurah* est la chapelle de la Cène où l'on voit sur l'autel un grand tableau de Pablo de Cespedes. Le vestibule du *Mihrab* est devenu la chapelle de San Pedro. Mais le peuple appelle ce lieu le *Zancarron* (le vieil os) par mépris pour son ancienne destination. Le *Mihrab* sert de sacristie à cette chapelle. Pour arriver à faire de la mosquée un temple chrétien, à y établir un maître-autel, un sanctuaire, etc. l'état des lieux ne s'y prêtant pas, le Chapitre résolut en 1523 de détruire le centre de la merveille arabe et d'y élever une église. L'administration municipale y mit opposition, mais le conseil royal intervint et donna tort à la municipalité, les travaux commencèrent. Trois ans après, Charles-Quint vint en Andalousie : il visita la mosquée et déplorant cette mutilation dit aux chanoines que s'il avait été éclairé, il n'aurait pas autorisé ces changements. Il ajouta : « Ce que vous faites là se trouve partout, mais ce que vous avez détruit ne se trouve nulle part dans le monde. » L'œuvre commencée se continua et cette « verrue architecturale, » selon l'expression de Th. Gauthier, fut entée au milieu de la merveille Arabe. Ce monument disparate forme une nef de 57 pieds de largeur : au bas est le *Coro*, en haut la *Capilla mayor*, sur une longueur de 195 pieds du *Trascoro* au chevet du maître-autel. Le transept séparant le *Coro* de la chapelle mesure 128 pieds et donne à l'église l'aspect consacré d'une croix latine. Au milieu de la forêt de colonnes, l'église chrétienne a pris la place de 63 colonnes en formant l'œuvre du style plateresque ou gothique flamboyant la plus complète, mais dont les lourds piliers, les longs faisceaux de colonnettes, les hautes voûtes, les ornements gréco-romains et les arcs à pleins cintres qui formeraient par-

tout ailleurs un monument magnifique, contrastent déplorablement avec le monument mauresque, lequel empêche d'apprécier le retable du maître-autel, les stalles en acajou du XVIIIe siècle, les orgues, les grilles et les balustrades de fer ouvragé, les statues, les tombeaux, les chaires, le lampadaire or et argent suspendu à la voûte. Tout cela est superbe et a coûté des sommes énormes, dépensées généreusement par les Evêques qui se sont succédés, mais l'attention est captivée par ce qui reste du temple mahométan.

L'*Alminar* (minaret arabe), magnifique tour d'Abd-er-Rhaman III ébranlée par un tremblement de terre, fut démoli en 1593 et remplacé par une tour carrée de style gréco-romain, commencée par l'architecte Herman Ruiz et terminée en 1653 par Gaspar de la Pena. Elle mesure quarante-deux pieds de la base sur un socle de jaspe bleu. Sa hauteur est de trois cent trente-deux pieds à cinq étages qui diminuent successivement de largeur en s'élevant, et sont surmontés d'une statue dorée de St Raphaël tenant une bannière. Nous montâmes jusqu'aux cloches et fûmes dédommagés de la fatigue par une vue magnifique qui s'étend sur toute la ville, sur le Guadalquivir et les côteaux qui s'élèvent en pente douce jusqu'aux contreforts de la Sierra Morena.

L'*Alminar* était considéré au temps des Califes comme une des merveilles du monde. Deux énormes globe d'or pur en surmontaient le sommet et brillaient au soleil, ce qui les faisait apercevoir à une grande distance.

Un troisième globe en argent était placé entre les deux autres, une énorme grenade d'or pur les surmontait en s'élevant d'une coudée au-dessus du dôme.

A côté de la tour, une des portes de la mosquée *la puerta del perdon* est d'une grande hauteur, elle est revêtue de petites plaques de bronze de la forme d'un hexagone irrégulier, ornée d'arabesques et d'inscriptions arabes en relief où les mots :

Béni soit le nom de Dieu se répètent plusieurs centaines de fois, encastrés les uns dans les autres. Deux très beaux *aldabones* de bronze (heurtoirs) de forme ovale, de soixante centimètres de hauteur sont très élevés, les Arabes avaient l'habitude de placer ces marteaux à la portée de la main d'un homme à cheval. L'inscription *Benedictus Dominus Deus Israhel,* en lettres gothiques du XVe siècle, se voit autour de la bordure. Ils sont percés à jour et ornés d'arabesques. D'autres *aldabones* remarquables se voient sur une des portes de la *calle del meson del sol.*

Une des tombes qui dans la mosquée sont incrustées dans le mur, a la forme d'une malle, elle est fermée de trois cadenas. Une autre porte cette épitaphe gravée sur une plaque de marbre noir : « Ci-gît le cadavre de Son Excellence Madame Dona Maria Isidra Quintana de Guzman y la Cerda, marquesa de Guadalcazar é Hinojares, grande de Espana, etc. Doctora en filosofia y letras humanas, catedratica honoraria y consiliaria perpetua de la Universidad de Alcala, academica honoraria de la real Espanola, etc. Elle était morte en 1803 à trente-cinq ans.

Citons aussi la tombe de Gongora, poète bel esprit, qui lança quelques épigrammes contre Cervantes et que Lesage ridiculisa à son tour. Gongora était chapelain de Philippe III et chanoine à la cathédrale de Cordoue, où il fut enterré en 1623 dans la chapelle de san Bartolomé.

La *casa de espositos* a une charmante façade, le portail principal de la fin du XVe siècle est du gothique riche et élégant. L'église de santa Marina du XIVe siècle a aussi un très joli portail. En parcourant Cordoue, on trouve d'autres charmantes surprises.

Le grand capitaine Gonzalve de Cordoue dont il fut la gloire, n'était pas ce que Florian en a dit, il était d'une grande prudence et d'un égal sang-froid, de plus très opiniâtre. Il avait même donné plusieurs preuves de mauvaise foi. Il lui arriva aussi de plaisanter. Une pancarte imprimée qu'on offrait aux

visiteurs du musée d'artillerie de Madrid pour un réal porte en tête : *Cuentas del Gran Capitan.*

La trésorerie royale réclamait des sommes très importantes à Gonzalve de Cordoue qui reçut cette réclamation avec un suprême dédain, en répondant que le lendemain il présenterait aussi ses comptes. Ce qu'il fit de la manière que voici. Je cite M. Davilliers :

« 200.736 ducats et 9 réaux payés aux moines, aux religieuses et aux pauvres qui ont prié Dieu d'accorder la victoire aux armées espagnoles.

100.000.000 ducats en piques et en pioches de tranchée.

100.000 ducats en poudre et en boulets de canons.

10.000 ducats en gants parfumés pour préserver les troupes de la mauvaise odeur que répandaient les cadavres ennemis étendus sur les champs de bataille.

160.000 ducats pour réparer et renouveler les cloches usées à force de sonner tous les jours à coups redoublés en l'honneur de nouvelles victoires obtenues sur les ennemis.

50.000 ducats en eau-de-vie pour les troupes aux jours de combat.

1.500.000 pour garder les prisonniers et les blessés.

1.000.000 pour œuvres d'actions de grâces et *Te Deum* en l'honneur du Tout-Puissant.

740.594 ducats en espions etc...

100.000.000 pour la patience avec laquelle j'ai écouté hier le Roi demandant des comptes à Celui qui lui a fait présent d'un royaume. »

Ce compte n'est ni garanti ni authentique.

Le poignard joue souvent aussi son rôle à Cordoue. J'entrai un jour chez un libraire pour acheter un ouvrage dont on m'avait vanté l'importance, un jeune employé me répondit qu'il ne le trouvait pas dans le magasin et que son maître avait été *assassiné* la veille d'un coup de coutelas. Le fait est qu'un individu,

s'étant précipité dans la boutique, avait ouvert le ventre du pauvre libraire qui gisait dans son lit entre la vie et la mort : *es cosa de Espana*.

Je fus atteint moi-même, mais de toute autre manière, et sans nul danger pour mes jours. Forcé de faire changer une grosse pièce d'Espagne en or pour solder mon compte de la *Fonda*; le camérier me proposa si obligeamment d'aller la changer dans la ville que, sur son air candide, son bon service des jours passés, je lui confiai la pièce. Mais le malin attendit, pour me rendre compte, le moment où, montant en voiture avec mes compagnons de voyage, nous avions bien juste le temps d'arriver à la gare. Le conducteur mettait le véhicule en mouvement quand enfin l'aimable garçon, dont j'avais si bonne opinion, arriva tout essoufflé comme s'il venait de loin et en courant, me serra dans la main le gros appoint de ma pièce en me souhaitant de son air candide bon voyage, quand la voiture roulait déjà. En vérifiant cette petite affaire de banque, je trouvai plusieurs pièces d'or fausses et des pièces blanches qui ne valaient pas mieux. Mon candide jeune homme n'était qu'un fieffé fripon.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

Excursion à Ecija. — Ses hôtels, ses *patios*, ses jardins, ses nombreuses fontaines. — Chaleur tropicale. — Le théâtre sans toiture. — La *plaza de toros*. — Les deux monuments sur la place. — Ses clochers chinois. — Style Pompadour - Hollando - Chinois. — La Carlotta. — La verdure et la fraîcheur dans un puits. — Le souper et la salade à l'huile de lampe. — Les lits habités. — On est réduit à coucher dans la cour sur des chaises renversées, en compagnie des moustiques.—Projets homicides des hôteliers. — Les lauriers-roses. — Précipices et rochers. — Clair de lune. — Rocs fantastiques simulant des bandits. — Je suis pris pour un assassin. — La montagne couleur d'ocre et Jaen aux maisons en blocs de rochers pour que le vent ne les emporte pas. — Jardins de Babylone. — Les monts thermomètres. — Origine de Jaen l'antique Aurigis. — Fertilité. — Description de la ville. — La Cathédrale. — Repas de Th. Gauthier. — L'hôtelier puni. — Costumes de Jaen. — Départ.

Pendant notre séjour à Cordoue, nous voulûmes aller visiter Ecija décrite par Th. Gauthier. Cette ville de vingt-quatre mille habitants est située sur la rive gauche du Genil, dans une jolie vallée un peu encaissée et dès lors quelquefois inondée. En y arrivant de Cordoue, l'aspect est des plus riants et des plus pittoresques. Un pont sur le Genil, malheureusement trop étroit pour mériter le titre de beau qui lui conviendrait à part cela, et au bout duquel s'élève une porte en arcade d'un effet triomphal, conduit à la ville couronnée d'un grand nombre de tours élancées et de beaux édifices tout entourés de jolis

jardins. Les Arabes l'avaient fermée de murailles. On remarque dans la cité les élégants hôtels du marquis de Penaflor, de la marquise de Villanueva et de la marquise de la Garantia, de nombreux *patios* dans le style de ceux de Séville. Les eaux très abondantes, les nombreux jardins bien tenus, une superbe et luxuriante verdure, de nombreuses fontaines devraient adoucir la température tropicale de la vallée, mais cette ville a été surnommée à bon droit *la sarten* (la poële) de l'Andalousie et sa devise est : *Una sola sera llamada la ciudad del sol,* une seule sera appelée la ville du soleil, bien que le Prophète Isaïe ne pensât probablement pas à Ecija. Les rues sont étroites et tortueuses, en partie empierrées, et bien éclairées la nuit. La *plaza mayor* est entourée de beaux édifices à arceaux. On y voit les palais de Benamyi, de Penaflor et la maison de ville. Au milieu de la place, une belle plantation d'arbres *(un salon),* entourée de sièges en pierre, est la promenade du soir ; à l'une des extrémités, une fontaine ornée de statues est digne d'attention. On compte à Ecija six églises dont trois ont pour clochers des tours arabes très élevées.

Le théâtre n'a pas de toiture, ce n'est pas nécessaire sous ce ciel magnifique. La *plaza de toros* est sur l'emplacement d'un cirque romain et peut recevoir jusqu'à 10.000 spectateurs.

La place plantée d'arbres est ornée de deux monuments d'un goût baroque, mais je vais laisser parler Th. Gauthier : « L'un, (de ces monuments,) consiste en une statue de la Ste Vierge dorée et posée sur une colonne dont le socle évidé, forme comme une espèce de chapelle, enjolivée de pots de fleurs artificielles, d'ex-voto, de couronnes de moelle de roseaux, etc. L'autre est un St Christophe gigantesque, aussi de métal doré, la main appuyée sur un palmier, canne proportionnée à sa grandeur, et portant sur l'épaule, avec les contractions de muscles les plus prodigieuses et des efforts à soulever une maison, un tout petit Enfant Jésus d'une délicatesse et d'une mignonnerie

charmantes. Ce colosse, attribué au sculpteur florentin Torregiani, qui écrasa d'un coup de poing le nez de Michel-Ange, est juché sur une colonne d'ordre salomonique (colonne torse) de granit rose tendre, dont la spirale se termine à mi-chemin en volutes et en fleurons extravagants. J'aime beaucoup les statues ainsi posées ; elle produisent plus d'effet, se voient de plus loin et à leur avantage. Les socles ordinaires ont quelque chose de massif et d'épaté qui ôte de le légèreté aux figures qu'ils supportent.

« Ecija, bien qu'en dehors de l'itinéraire des touristes et généralement peu connue, est cependant une ville très intéressante, d'une physionomie toute particulière et très originale. Les clochers qui forment les angles les plus aigus de sa silhouette ne sont ni byzantins, ni gothiques, ni Renaissance ; ils sont chinois ou plutôt japonais. Vous les prendriez pour les tourelles de quelque *miao* dédié à Kong-fu-Tzée, Bouddha ou Fo, car ils sont revêtus entièrement de carreaux de porcelaine ou de faïence, coloriés des teintes les plus vives, et couverts de tuiles vernissées, vertes et blanches, diposées en damier et de l'aspect le plus étrange du monde. Le reste de l'architecture n'est pas moins chimérique, et l'amour du contourné y est poussé à ses dernières limites. Ce ne sont que dorures, incrustations, brèches et marbres de couleur chiffonnés comme des étoffes ; que guirlandes de fleurs, lacs d'amour, anges bouffis, tout cela enluminé, fardé, d'une richesse folle, et d'un mauvais goût sublime.

« La *Calle de los caballeros*, où demeure la noblesse et qui renferme les plus beaux hôtels, est vraiment quelque chose de miraculeux dans ce genre ; on a peine à croire que l'on soit dans une rue réelle, entre des maisons habitées par des êtres possibles. Les balcons, les grilles, les frises, rien n'est droit, tout se tortille, se contourne, s'épanouit en fleurons, en volutes, en chicorées. Vous ne trouverez pas une superficie d'un pouce

carré qui ne soit guillochée, festonnée, dorée, brodée ou peinte; tout ce que le genre désigné chez nous sous le nom de rococo a laissé de plus rocailleux et de plus désordonné, avec une épaisseur et un entassement de luxe que le bon goût français, même aux pires époques, a toujours su éviter. Ce pompadour-hollando-chinois amuse et surprend en Andalousie. Les maisons ordinaires sont crépies à la chaux, d'une blancheur éblouissante qui se détache merveilleusement sur l'azur foncé du ciel, et nous firent songer à l'Afrique par leurs toits plats, leurs petites fenêtres et leurs *miradores*, idée que nous rappelait suffisamment une chaleur de 37° Réaumur, température habituelle du lieu dans les étés frais. »

Hors de la ville, entre la rivière et la route, une belle et longue promenade est ornée de fontaines, de jardins, de pavillons et de bancs ; en avant est le *Triunfo*, monument formé d'une colonne portant une statue dorée de St Paul.

La campagne autour d'Ecija est riche en céréales et en olives. On y voit de nombreux troupeaux. La race des chevaux est belle. Les taureaux de courses sont recherchés dans toute l'Espagne.

Mais revenons à Th. Gauthier qui raconte que rentré à la *fonda* « Une longue sieste dans une grande chambre bien close, bien obscure, bien arrosée acheva de nous reposer, et quand vers 3 heures, nous remontâmes en voiture, nous avions la mine sereine et tout à fait résignée, aussi partirons-nous avec cet aimable compagnon de voyage.

« La Carlotta où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, est un hameau sans importance. L'auberge occupe un ancien couvent métamorphosé d'abord en caserne. De longs cloîtres en arcades formaient galerie couverte sur les quatre faces des cours. Au milieu de l'une d'elles bâillait la bouche noire d'un puits énorme, très profond, qui nous promettait le délicieux régal d'une eau bien claire et bien froide. En me penchant sur la mar-

gelle, je vis que l'intérieur était tout tapissé de plantes du plus beau vert qui avaient poussé dans l'interstice des pierres. Pour trouver quelque verdure et quelque fraîcheur, il fallait effectivement aller regarder dans les puits, car la chaleur était telle qu'on eut pu la croire produite par le voisinage d'un incendie. L'air même brûlait, et les bouffées de vent semblaient charrier des molécules ignées. Notre souper se composa de poulets démembrés étendus pêle-mêle sur une couche de riz aussi relevé de safran qu'un pilau turc, et d'une salade *(ensalada)* de feuillages verts nageant dans un déluge d'eau vinaigrée, étoilée çà et là de quelques flots d'huile empruntée sans doute à la lampe. Ce somptueux repas terminé, on nous conduisit à nos chambres qui étaient déjà tellement habitées, que nous allâmes achever la nuit au milieu de la cour, dans notre manteau, une chaise renversée nous servant d'oreiller. Là, du moins, nous n'étions exposés qu'aux moustiques ; en mettant des gants et en voilant notre figure d'un foulard, nous en fûmes quittes pour cinq ou six coups d'aiguillon. Ce n'était que douloureux et non dégoûtant.

« Nos hôtes avaient des figures légèrement patibulaires ; mais depuis longtemps nous n'y prenions plus garde, accoutumés que nous étions à des physionomies plus ou moins rébarbatives. Un fragment de leur conversation, que nous surprîmes, nous montra que leurs sentiments étaient assortis à leur physique. Ils demandaient à l'*Escopetero*, croyant que nous n'entendions pas l'espagnol, s'il n'y avait pas un coup à faire contre nous, en allant nous attendre quelque lieues plus loin. L'ancien associé de José Maria leur répondit d'un air parfaitement noble et majestueux : « Je ne le souffrirai pas, puisque ces jeunes gentilshommes sont de ma compagnie ; d'ailleurs, ils s'attendent à être volés et n'ont avec eux que la somme strictement nécessaire pour le voyage, leur argent étant en lettres de change sur Séville. En outre, ils sont grands et

forts tous les deux ; quant à l'employé des mines, c'est mon *ami*, et nous avons quatre carabines dans la voiture. » Ce raisonnement convainquit notre hôte et ses acolytes, qui se contentèrent pour cette fois des moyens de détroussement ordinaires permis aux aubergistes de toutes les contrées. »

Séparons-nous bien à regret de Th. Gauthier et reprenons la route de Jaen.

Les lauriers-roses réjouissent la vue en Andalousie, ils forment de longues lignes sinueuses dans le lit des ruisseaux presque toujours secs dans la belle saison. Th. Gauthier dit qu'ils sont éclatants comme la gloire et frais comme l'amour. Tout en les admirant, je n'aurais su ni osé en dire autant, mais Th. Gauthier avait tant d'esprit. Cependant, cette route n'est pas toujours embellie par les lauriers, loin de là ; elle est même très accidentée et la verdure n'étale sa luxuriante parure que dans les vallons arrosés. Tout à coup elle monte en serpentant dans des gorges désolées et désertes. D'un côté un affreux précipice au fond duquel l'œil ne pourrait plonger, de l'autre une formidable muraille de rochers à pic, quelquefois une brèche énorme hérissée de blocs gigantesques arrêtés comme par enchantement au-dessus de la voie sur laquelle ils surplombent toujours menaçants. La nuit était venue, le croissant de la lune jetait une pâle lueur, les déchirures du roc prenaient des formes fantastiques en jetant sur la route des ombres inquiétantes. Les seize mules de l'attelage agitaient leurs pompons, leurs glands et leurs grelots. Il ne manquait aux magnifiques horreurs de ce dangereux passage qu'une attaque de *bandoleros* dont souvent, aux détours de la voie, on croyait apercevoir les tromblons reflétant les rayons de la reine des nuits. Mais non, aucune aventure tragique ne vint nous donner l'occasion de nous poser en héros ou en pauvres dévalisés. J'ai toujours eu dans mes voyages le malheur de manquer d'aventure notable ou de naufrage émouvant. Cependant, une fois, j'ai pu être pris pour un

assassin en défendant de pauvres limousins maçons qui, à côté d'eux, avaient laissé mourir le conducteur frappé d'apoplexie au milieu de la nuit et dont la tête, s'étant fracassée en frappant la balustrade de son siège dans les secousses des cahots, pouvait faire croire à un massacre. Le pauvre homme laissait une jeune et nombreuse famille sans ressources. J'étais dans le coupé avec deux recommandables compagnons de route, mon innocence fut reconnue.

Revenons sur la route où j'aurais dû être attaqué, mais où nous absorbâmes prosaïquement une monstrueuse quantité de poussière et en reçûmes sur nos vêtements une couche dont les *mozos* de l'hôtel eurent peine à les débarrasser. Nous aperçûmes enfin une énorme montagne couleur d'ocre que le soleil frappait vigoureusement en la mordorant sous sa couronne de rochers. Sur ses pentes s'étage Jaen avec ses tours massives et ses antiques fortifications rousses, ses jardins surchargés de végétation. Les murailles aux lignes brusques et prolongées, dont la ville a fini par dépasser l'enceinte, ont comme dans toute l'Andalousie la teinte particulière que donne l'ardent soleil. La ville en s'étendant semble avoir dédaigné cette ancienne limite, elle a préféré celle des charmants jardins qui l'entourent. Ses maisons sont bâties en gros blocs de pierre, les murs sont épais pour résister aux ouragans de l'ouest et du sud-ouest dont, à certaines époques, la violence est terrible au point de renverser des habitations, d'arracher des arbres et de mettre en branle les cloches de la cathédrale. A part ce notable inconvénient, le climat de Jaen est doux, l'air en est très pur, les eaux sont excellentes et la vie facile. Les maisons, d'une grande uniformité, ont généralement le *patio* entouré d'arcades et des appartements d'été. Au-dessus le logement d'hiver, devant et tout autour duquel règne une galerie vitrée. Les rues pavées en galets sont généralement étroites, en pentes rapides avec de nombreux jardins. Du haut des remparts qui rappellent par la verdure qui

les couronne les jardins de Babylone, on contemple la ville et la masse énorme de la cathédrale qui la domine, à peu de distance les montagnes de Javalcuz et de la Pandera dont à certaines heures l'ombre abrite la ville contre les ardeurs du soleil. Elles servent en outre de thermomètre à la contrée. Quand leurs sommets se couvrent de nues épaisses, elles annoncent la pluie, d'où est venu le refrain populaire du pays :

Cuando Javalcuz
Tiene capuz
Y la Pandera montera
Lloverá aunque Diós no quiera.

C'est à peu près la répétition du refrain de Parapanda.

Jaen, l'antique Aurigis, existait au commencement de l'ère chrétienne. Tite-Live a narré un siège qu'elle soutint, mais elle ne possède plus aucun monument de cette époque. Le nom de Jaen est, croit-on, celui donné par les Arabes lorsqu'ils s'en emparèrent dans le VIII[e] siècle pour la perdre au milieu du XIII[e]. Si ce nom signifie vraiment Fertilité, il est bien mérité car les environs sont très fertiles, arrosés par le Guadalfullon (nom également arabe) qui se jette plus au nord dans le Guadalquivir. Des ruisseaux entretiennent la fraîcheur et contribuent à la richesse des nombreux jardins plantés d'arbres à fruit et de beaux palmiers.

Les rois maures de Grenade cherchèrent plusieurs fois mais en vain à reprendre Jaen. Reduan, un de leurs généraux, avait promis de s'en emparer en une nuit. Sommé de tenir sa parole, il attaqua la ville, mais elle se défendit avec courage et ce siège mémorable tourna à la honte de Reduan.

Jaen rappelle les villes du moyen-âge avec ses rues tranquilles et désertes qui ne reçoivent pas toutes les rayons du soleil, mais où l'herbe croît et s'élève serrée. Le bruit des pas des rares visiteurs y résonne dans le silence, et les murs étonnés le répètent en toute liberté. Les maisons blanchies à la chaux ont

très peu d'ouvertures sur la rue. On trouve çà et là ou un arc mauresque ou quelque fenêtre ogivale avec balcon de fer ouvragé, d'où retombent les grappes rouges des cactus plantés dans d'élégantes *jarras* d'Andujar. Une jolie tête andalouse attirée par le bruit insolite des passants se montre tout à coup, encadrée sous ses cheveux de jais, par la verdure et les fleurs, à peine a-t-on le temps d'apercevoir ses grands yeux noirs que la charmante apparition a disparu.

La Cathédrale, immense entassement d'architecture, qui de loin semble être plus grande que la ville elle-même, perd à être examinée de près. Elle a été bâtie sur l'emplacement d'une mosquée dont Saint Ferdinand avait fait une église après s'être emparé de la ville en 1246. Elle tomba en ruines peu à peu et fut rebâtie et achevée en 1801. Le *Trascoro* est décoré avec beaucoup de goût et une grande richesse. La sacristie, la salle capitulaire, le *Sagrario*, le trésor de l'église, les statues, quelques tableaux et les peintures murales font de la Cathédrale un monument digne d'attention. Les autres églises possèdent quelques bons tableaux.

L'*Alameda* est la seule promenade, elle est très négligée.

Th. Gauthier avait gardé rancune à Jaen. Croyant trouver un bon repas au *Parador* d'assez bon air, il s'était mis à table; mais le pain était dur à rendre nécessaire l'emploi d'un marteau pour l'entamer, il en demande un autre, on lui répond par un refus très obstiné de le changer. Pendant cette altercation, on remarqua que les mets étaient réchauffés et avaient dû figurer déjà les jours précédents. Nouvelles plaintes, nouvelles réclamations et nouveaux refus de remplacer et de servir autre chose. L'hôtelier qui avait cru pouvoir tirer parti d'un dîner préparé pour les voyageurs de l'avant-veille, lesquels n'avaient pu venir le manger puisqu'ils avaient été arrêtés à peu de distance par des bandits et emmenés dans la montagne, le pauvre hôtelier, dis-je, vit tous ses hôtes se lever comme un seul homme et aller

chercher fortune ailleurs ; son visage décomposé par ce mécompte était contourné dans une grimace risible à tel point que Th. Gauthier en riait encore longtemps après. Peut-être ce malencontreux repas a-t-il été présenté encore les jours suivants, mais il nous est impossible de donner la solution de cette affaire.

Les voyageurs désappointés et dont un jeûne prolongé tiraillait l'estomac, tombèrent faute de trouver mieux dans une *Posada* borgne où, après avoir attendu longtemps encore, on leur servit des côtelettes décharnées, des œufs et une salade dans des assiettes endommagées, des verres et des couteaux ébréchés et dépareillés, des fourchettes et des cuillers en fer. La gaîté et les plaisanteries assaisonnèrent le maigre repas. La fureur et la mine grotesque de l'hôtelier qui venait de voir partir ses convives à la file, fut un sujet intarissable de gais propos. La mine piteuse des voyageurs qui, le lendemain, devaient avoir le même sort, aggravé de vingt-quatre heures sur l'âge du repas, mit également en verve jusqu'aux compagnons de voyage Espagnols. Quand les péninsulaires ont mis de côté une certaine froideur glaciale de premier abord, ils sont d'une gaîté enfantine et naïve pleine de charme, la moindre chose les fait alors rire aux éclats et lancer des saillies pleines de sel.

Nous avons parlé du costume Andalous, mais c'est à Jaen qu'on en juge le mieux. Presque tous les hommes portent des culottes en velours bleu à boutons en filigrane d'argent, des guêtres de Ronda avec piqures, aiguillettes et arabesques de cuir plus foncé, de larges ceintures de soie jaune ou rouge, une veste de drap brun agrémentée, un manteau bleu ou marron, un chapeau pointu à larges bords, à peu près la mode des anciens brigands italiens. D'autres en *vestido de cazador* (en habit de chasseur) en peau de daim fauve ou velours vert.

Les femmes du peuple avec leurs capes rouges, le teint cuivré, les yeux de flamme, l'énergie des physionomies, l'attitude

impassible et calme des *majos* donnent à cette population un aspect africain que l'ardeur du climat, la blancheur des maisons, le ton fauve du sol et l'azur du ciel font ressortir plus encore.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

Bailen. — Sa position. — Ses ruines. — Vue magnifique. — Départ. — Bois d'oliviers. — La Carolina.— La nostalgie la dépeuple.—Du lait gris. — La nostalgie nous prendrait, nous partons. — Belle route. — Les lauriers-roses. — *Las navas de Tolosa.* — Départ pour le Portugal. — Le Guadiana. — Cette rivière disparaît sous terre. — Elle reparaît à 22 kilomètres aux *ojos de Guadiana.* — Merida. — Son antique splendeur. — Ses ruines superbes. — Les cigognes. — La population est à la gare pour le passage du train.— La moquerie convertie en démonstrations amicales. — Badajoz. — Frontière du Portugal. — Change onéreux. — Tuy citée par Pline. — La prison. — Entretien avec les détenus. — Des brocanteurs assommants. — Départ pour Vigo. — La torture en route. — Adoucissement. — Beauté du pays. — Arrivée à Vigo. — Aspect de cette ville.

Nous partîmes de Jaen pour Bailen, qu'un Français ne peut entendre nommer, et ne peut visiter sans une douloureuse émotion, en souvenir du désastre qu'y essuya le général Dupont, dans cette guerre funeste de Napoléon Ier contre la Péninsule. Désastre bien surpassé par ceux que nous a fait éprouver la guerre insensée de Napoléon III contre la Prusse qui se préparait depuis si longtemps à faire subir à la France une nouvelle invasion des barbares du nord.

Bailen n'a que 5.000 habitants. Sa situation est très pittoresque, elle est assise sur une pente entourée de collines bien cultivées. Ses maisons sont jolies, les rues et les places sont

pavées. L'église est du XVIe siècle, elle ne présente de particulier que la couleur étrange qui étonne, si l'on n'a pas encore visité l'Andalousie, où elle se retrouve sur tous les monuments. Le palmier qui se voit au-dessus d'un petit mur à côté de l'église produit le même effet par la même cause.

En escaladant les ruines pittoresques des anciennes fortifications et d'une tour assez conservée cependant pour qu'on puisse y monter, quoiqu'avec peine, on jouit d'une vue de toute magnificence. Bailen, son église rousse et ses maisons blanches au pied de la tour, plus loin de vastes champs de blé à peu près mûrs ondoyant en vagues d'or au souffle de la brise, un peu plus loin plusieurs rangs de montagnes qui s'élèvent comme pour regarder les unes au-dessus des autres, et enfin à l'horizon la *Sierra Nevada* qui les domine toutes en les bordant d'un galon d'une blancheur éblouissante. Le soleil frappait de ses rayons enflammés tous ces tons si divers, en faisant étinceler la neige dans le lointain.

Puis nous partîmes, la route serpentait dans de jolis vallons qu'animent des groupes de hameaux auxquels on a donné le nom de Guarroman. Un peu plus loin, le petit village *de los Rios* et celui plus important et moderne de Carboneros riche en huile. Cette contrée est un bois d'oliviers au milieu duquel se trouve la *Carolina*, grand bourg de 2.000 habitants créé sous le règne de Charles III par Olavide comte de Florida blanca qui le peupla d'Allemands et de Suisses. Tout est symétrique dans ce bourg, les rues sont larges, les maisons régulières, toutes semblables les unes aux autres avec les toits aigus de leurs pavillons, tout y est tiré au cordeau. La tristesse saisit dans ce triste village, elle s'empara de ses premiers habitants, la nostalgie les moissonna. Cependant la *Carolina* a conservé des traces de son origine tudesque. A droite et à gauche s'élèvent deux jolis clochers seuls ornements dans cette monotonie de maisons toutes pareilles. Au milieu de la rue principale se trouve une place octo-

gone entourée de deux étages de galeries. De cette large rue partent à angle droit, de distance en distance et de chaque côté, des rues aussi régulières. A l'entrée du bourg au midi est une fontaine surmontée d'une pyramide et entourée de bancs.

Nous y arrivâmes souffrant beaucoup, presqu'empoisonnés pour avoir mangé d'une pièce froide achetée d'un traître charcutier français, qui sans doute n'avait pu réussir en France avec ses recettes de malheur. Nous demandâmes du lait, on nous apporta un certain brouet gris comme une purée de sarrasin qui cependant soulagea mes enfants.

Nous quittâmes avec empressement ce maussade coin du monde où, sous un si beau climat, le mal du pays avait décimé les premiers occupants enlevés à leur sol natal, aux longs frimats, au soleil toujours terne quand il n'est pas caché sous le ciel gris. L'amour du pays est un bienfait de Dieu, il fait que le Lapon préfère ses nuits si longues, ses neiges éternelles et ses pauvres cabanes à nos riches climats, à nos belles demeures où la nostalgie s'empare de lui et bientôt le fait mourir.

Nous aurions peut-être subi le même sort, nous repartîmes. La route était encore bordée de superbes aloès, les oliviers couvraient le sol et de temps en temps le lit des ruisseaux, que la chaleur desséchait, était signalé par les longues lignes sinueuses des lauriers-roses chargés de fleurs, ils resplendissaient sous un ciel plein de lumière. Nous perdîmes bien vite les tristes impressions de la *Carolina*, placée pourtant au milieu de toutes ces richesses.

Nous voyions au loin la *Sierra de Segura* où le Guadalquivir prend sa source. Un haut-fourneau rugit auprès d'un vieux château ruiné à l'entrée d'une belle vallée peuplée d'oliviers, et nous passons au village de *las Navas de Tolosa* auprès des grandes plaines où l'armée chrétienne des rois de Castille, d'Aragon et de Navarre remporta sur les Arabes une victoire signalée. De là nous atteignîmes Santa Elena dernier village de

la province de Jaen et de l'Andalousie, il est comme la Carolina, Carboneros, etc. de création moderne. Situé sur le versant méridional de la *Sierra* dont il a pris le nom, il compte plus de cinq cents habitants.

Nous prîmes tout à coup l'idée d'aller en Portugal, dont toutefois nous ne parlerons pas dans ce récit pour ne pas l'interrompre. Nous dûmes parcourir presque jusqu'à Merida des contrées et des lieux que nous avions déjà visités plusieurs fois, le long du Guadiana qui prend sa source dans la Sierra d'Alcaraz, sort des marais de Ruidera dans la Manche, disparaît près d'Alcaraz pour couler sous terre dans une longueur de vingt-deux kilomètres et reparaître au point dit *Ojos de Guadiana*, (les yeux de Guadiana). Peu loin de Badajoz, il s'est approché du Portugal qu'il côtoie jusqu'auprès de Cheles où il entre dans cet autre royaume dont il n'arrose qu'une faible partie de l'*Alementejo*, comme s'il regrettait le pays de sa naissance qu'il rejoint près d'Alcoutim pour limiter les deux états et se jeter dans l'océan entre Ayamonte et Villa real.

Merida était une des merveilles de la colonisation romaine. Cette ville, autrefois grande, peuplée et des plus florissantes, est aujourd'hui une des plus pauvres de la Péninsule et ne compte plus que cinq mille habitants. Les Romains y avaient accumulé les marques de leur grandeur et de leur magnificence, il n'en reste que des ruines. On ne peut faire un pas sans fouler des vestiges de quelque monument, sans retrouver des restes de son antique splendeur. Ses murailles avaient six lieues de circuit, elles étaient flanquées de trois mille six cents tours, quatre-vingt-quatre portes y donnaient entrée. Cinq châteaux-forts la protégeaient, quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers la gardaient. On y retrouve encore l'arc de triomphe de Trajan, nommé aujourd'hui *el arco de Santiago*, il est construit en pierres énormes ; une des anciennes forteresses ; le temple de Diane aujourd'hui palais du Comte de los Corbos avec ses quarante

colonnes de onze mètres de hauteur et d'autres restes d'une grande magnificence; le temple de Mars; l'amphithéâtre; la Naumachie; l'immense cirque, le superbe aqueduc à trois étages d'arcades de vingt-cinq mètres de hauteur, dont il reste une trentaine de piliers qu'on nomme vulgairement *los milagros;* un autre aqueduc de cent-quarante arcs parfaitement conservé, amène les eaux de six kilomètres; enfin le fameux pont sur le Guadiana, d'une longueur de sept cent quatre-vingts mètres, une hauteur de dix mètres et une largeur de six mètres et demi, sur soixante-quatre arches en plein cintre. Quand nous passâmes sur ce pont pour entrer à Merida, une douzaine de cigognes étaient perchées immobiles sur un pied, au sommet élevé des ruines de l'aqueduc dont elles semblaient faire partie.

La population s'était rendue à la gare pour assister à l'arrivée du train, principale distraction de cette ville morte dans ses vieux souvenirs. Chaque jour ce passage est l'événement important. Notre air étranger et les modes françaises de mes filles attirèrent l'attention des spectateurs qui se mirent à plaisanter sur nos tournures; bientôt les saillies et les éclats de rire devinrent universels. Pour faire diversion à cette situation désagréable, ma fille aînée appela une grande jeune personne, plus rieuse encore que les autres, en lui montrant une belle image coloriée à grand effet. Après s'être fait beaucoup prier, elle s'approcha cependant et voyant que décidément l'image était pour elle, elle l'accepta et la paya en démonstrations de joie et en baisers de bouts de doigts. D'autres jeunes filles, enhardies par le succès de la première, reçurent chacune leur image, ce fut alors un concert de remerciements, de cris de joie, accompagnés de sauts incroyables, de gestes à n'en plus finir. Les nombreux assistants se pressaient autour des privilégiées porteuses d'images et toutes ces têtes admiratives, étagées au-dessus des épaules des personnes mieux placées, formaient un tableau pyramidal des plus joliment comiques. Le train repartit, mais les hourras, les cris de

joie et les baisers de bouts de doigts ne cessèrent qu'après la disparition des wagons. Nous n'oublierons jamais ce petit incident, bien puéril peut-être, mais en voyage toute distraction prend de l'importance, car au fond loin du *chez soi* on va chercher beaucoup d'heures d'ennui, beaucoup de déceptions, tout le fruit des voyages en est le souvenir, toute la joie dans le retour. Nous n'oublierons pas non plus les ruines et les cigognes de Merida.

Jusqu'à Badajoz, nous ne trouvâmes rien de notable sur le parcours : on voit si peu et si mal des lucarnes d'un wagon.

Badajoz compte vingt-deux mille habitants, cette ville est située sur la rive gauche du Guadiana, elle s'élève sur les pentes d'une haute colline que couronnent les ruines d'un ancien château. Elle est entourée de fortes murailles, d'un large fossé et de défenses imposantes. Ses maisons généralement de trois étages sont élégantes, bien bâties, les façades sont blanchies ou peintes. Les rues trop mal pavées sont larges, propres et bordées de trottoirs.

La place de la Constitution nommée aussi *Campo de San Juan* est vaste. On y remarque la Cathédrale, espèce de forteresse à l'épreuve des bombes, où en cas de siège les familles seraient à l'abri ; le théâtres, des cafés, les plus beaux magasins de la ville, la *Casa de ciudad* et au milieu une belle plantation d'arbres, promenade fréquentée par la société élégante. Le cloître de la Cathédrale mérite d'être visité.

La frontière du Portugal est à 8 kilomètres, avant de la passer il faut changer son argent d'Espagne contre la monnaie portugaise, on trouve pour cette opération une petite boutique ou échoppe sur un côté de la voie. Si la clientèle n'est pas très nombreuse, l'énormité du change remplace avantageusement pour le changeur l'exiguité du chiffre total du mouvement. Il nous en coûta de quatorze à quinze pour cent. Nous avions le temps de subir cette spoliation, car en raison du peu de frater-

nité qui régnait entre les deux nations, les compagnies Espagnole et Portugaise n'avaient pu s'entendre, et l'heure du départ pour le Portugal différait sensiblement de celle de l'arrivée du train d'Espagne à la frontière ; mais enfin après une longue attente nous roulâmes sur le sol lusitain.

Après avoir parcouru le Portugal et séjourné quelque temps à Lisbonne et à Porto, nous rentrâmes en Espagne par Tuy. Nous eûmes à traverser le Minho dans un bac, puis nous subîmes la visite de la douane, que les préposés de ce bureau firent attendre deux mortelles heures dans une mauvaise remise dépourvue de sièges, où l'air courait. De plus, les *carabineros* de ce bureau rendirent cet ennui aussi désagréable, aussi irritant que possible.

Tuy est une très ancienne ville, Pline l'a citée, elle est bâtie sur un plateau élevé. Presque toutes les cours des maisons sont plantées d'arbres ; les rues sont bien pavées, les promenades sont jolies, la principale est sur la muraille au nord-est de la ville. La prison est à une extrémité, les fenêtres à barreaux de fer étaient garnies de détenus qui nous adressèrent la parole ; je ne crus pas devoir leur refuser la charité de cette distraction et nous eûmes à plusieurs reprises des entretiens qui ne manquaient pas d'intérêt et de piquant.

Il est si rare que les étrangers séjournent dans cette ville reculée, que ceux qui s'y arrêtent deviennent un objet de curiosité. Dès que nous paraissions aux fenêtres ou sur les galeries, aussitôt les fenêtres, les balcons, les galeries et tout recoin où l'on pouvait mettre le pied, de toutes les maisons des alentours, étaient envahis et les yeux braqués sur nous avec une persistance et une attention qui devenaient désagréables.

Le climat de Tuy est délicieux, de charmantes villas embellissent les bords de la rivière, mais le mica est en si grande abondance qu'il est impossible de promener au soleil sans être muni de lunettes noires ou bleues.

Nous avions trouvé à l'hôtel un ménage français, le plus ennuyeux, le plus assommant, le plus dépourvu de tact et d'esprit qu'il soit possible de rencontrer sur la terre. Ces braves gens s'étaient mis dans la tête de retrouver et au-delà leurs frais de voyage en achetant toutes les vieilleries en or, argent, ivoire et toutes autres drogues rococo qu'ils trouvaient dans leurs incessantes perquisitions, tout en cherchant à les revendre le plus tôt possible. Ils étaient si importuns, si tenaces, si impitoyables dans leurs instances que, après les avoir mis plusieurs fois à la porte sans parvenir à nous en délivrer tout en les rudoyant, nous dûmes partir de Tuy pour nous en débarrasser.

Nous prîmes la route de Vigo, et pour franchir la distance nous ne trouvâmes pas d'autre moyen qu'une assez mauvaise diligence que nos trois personnes remplissaient et entre lesquelles on intercala deux énormes *Gallegas*, trois grands paniers pleins, des paquets et je ne sais quoi. Nous eûmes beau réclamer, nous ne pûmes pas obtenir qu'on écoutât la raison ; la voiture était à quatre places, mes deux filles étant minces de taille ne comptaient que pour une, tout en payant pour deux. Nous allions descendre et chercher encore une locomotion moins martyrisante, quand la pensée du risque que nous allions courir de subir encore les persécutions de notre ménage de brocanteurs français nous décida à rester dans cette boîte, d'où encore nous n'aurions pu nous retirer avant que les secousses de quelques heures de cahotage n'eussent un peu aplati les plis des vêtements et casé toute chose. Mais nous n'avions pu nous rendre compte de l'excès des souffrances que nous devions endurer, et ma pauvre fille aînée eut les jambes entamées et ensanglantées par le frottement de l'un des paniers. Quand je compris conbien elle avait à souffrir, je tirai à moi la malheureuse cause et j'allais la jeter sur la route, quand enfin, devant ce moyen extrême, le conducteur se décida à prendre paniers et paquets et à les placer sur la voiture. Nous pûmes dès lors ad-

mirer ce pays si beau, si vert, si fertile et sous ce charme nous pensâmes moins à nos côtes froissées et à l'impossibilité de nous mouvoir. Au fait, nos deux *Gallegas* qui allaient rejoindre leurs maris, soldats en garnison à la Corogne, après les cris épouvantables qu'elles jetèrent en se voyant enlever leur bagage qu'elles tenaient à avoir sous leurs yeux, et la colère d'être privées de ce bonheur, se montrèrent bientôt assez bonnes femmes et s'apitoyèrent même quand ma fille leur montra les preuves des blessures qu'elle avait reçues. Quelques heures après la conclusion de la paix, et de ce resserrement d'une fraternité qui n'était pas sans nuage, nous arrivâmes enfin à Vigo. Devant nous, la ville s'élevant en amphithéâtre jusqu'au sommet de sa haute colline, est un entassement confus de maisons blanches barrées de vert et de rouge on ne sait pourquoi, sans dessin, sans raison d'être. A droite, un couvent est le premier édifice de la cité, quelques palmiers et la ville, à gauche la route de Santiago bordée de beaux arbres qui en dessinent admirablement le ruban en l'abritant de leur ombre bienfaisante; le tout couronné d'un château-fort de bonne apparence mais qui perd beaucoup à être vu de près. On admire cet ensemble vigoureusement frappé de lumière et d'ombre où se détache et se fait apprécier chaque détail sur les tons incertains et violacés des montagnes qui s'élèvent à l'horizon.

Du côté opposé, Cangas dont les maisons blanches semblent se baigner dans la mer qui reflète le magnifique azur du ciel et que sillonne une multitude de barques légères comme des oiseaux se jouant dans les airs ; à droite, la rade sans pareille entourée de hautes montagnes qui l'enserrent pour l'abriter de tous les vents. Les îles Corregos en défendent l'entrée.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Perte de la flotte espagnole à Vigo et massacre. — Lazaret unique pour tous les ports espagnols sur l'Océan. — Celui de la Méditerranée. — Aspect de Vigo en y arrivant par mer. — Piété des habitants. — Les sardines. — L'hôtel et ses hôtes. — Un vrai Catalan. — La salade qu'il préfère. — Promenade douloureuse et vue splendide. — Les nouvelles Rébecca. — Les chars musiciens. — Panorama magnifique. — Château-fort délabré. — Départ. — Le pont d'Orense. — Le Christ d'Orense. — Les *Burgas*, sources d'eau chaude. — Leur emploi. — Les trois merveilles d'Orense. — Départ. — Jolie route. — Santiago. — Sa fondation. — Tombeau de St Jacques. — Il est respecté par les Arabes. — La Cathédrale. — Les confessionnaux pour toutes les langues. — Le cloître. — La *plaza mayor*. — Un bon chanoine qui parle un peu français. — Il me consulte sur une instruction à donner en français. — Le pélerinage de Compostelle est négligé. — La fête de Ste Térèse et la procession. — La fontaine et les batailles féminines. — Départ pour la Corogne.

En 1702, la flotte anglo-hollandaise vint attaquer la flotte espagnole qui se croyait à l'abri sous le feu des forts ; mais les alliés firent un massacre horrible des Espagnols et brûlèrent leurs vaisseaux. L'Espagne perdit tout, hommes et bâtiments.

A gauche, la rade continue au pied de vertes collines et se prolonge à plusieurs kilomètres dans les terres. Les navires font quarantaine derrière la première colline où se trouve aussi le lazaret unique pour tous les vaisseaux qui naviguent dans

l'Océan à la destination de l'Espagne, de même que Mahon est l'unique lazaret pour la Méditerranée. C'est là une grande entrave pour le commerce maritime d'Espagne, car il suffit d'un soupçon ou de venir d'un point où se serait révélé un cas de typhus, de peste, de choléra, pour être forcé de venir purger la quarantaine à Vigo ou à Mahon.

Si l'on arrive par mer à Vigo, la ville se présente sous un autre aspect : elle couvre le versant de la montagne de ses maisons blanches bariolées, comme nous l'avons dit, de vert et de rouge, et se couronne du château-fort, la plage est jusqu'au loin bordée d'habitations dont la blancheur contraste comme elle, sur les eaux de la mer que le ciel rend bleues. Mais bien plus loin encore, la baie continue et se prolonge au pied des côteaux superbes de verdure et de riche végétation, s'élevant graduellement jusqu'au bas des montagnes toutes parées aussi de leurs vertes richesses. Des villages, des villas, des jardins ravissants et puis Caugas animent l'immense contour de cette belle rade qui forme, en se retrécissant à mesure qu'elle se prolonge dans la contrée, comme un ruban bleu posé sur un immense tapis vert.

L'église de Vigo est de style grec ; dans l'intérieur l'ordre dorique est sévèrement maintenu. En y entrant, nous fûmes édifiés à la vue de pieux jeunes gens et de non moins pieuses jeunes femmes à genoux priant avec ferveur à voix basse, les yeux levés au ciel.

En gravissant des rues étroites et tortueuses, pavées de larges dalles, on parvient à la citadelle, principale défense de Vigo. Elle est située au sommet de la colline *el Castro*, près de là sont la caserne et la prison.

La pêche des sardines est un des grands produits, le poisson en général est très abondant dans la rade. Le commerce est très actif dans ce port où le cabotage et la pêche entretiennent une grande animation.

Il y avait à l'hôtel où nous logions un vieux ménage espagnol

qui aimait beaucoup la France et les Français, madame surtout fut très aimable et prévenante pour mes filles ; elle parlait très bien notre langue et ne tarissait pas dans son admiration pour Paris. Nous retrouvions souvent aussi à table un Catalan bon enfant, mais qui n'entendait pas raillerie sur la prééminence en tout et pour tout de sa chère Catalogne : toute autre province d'Espagne, toute autre contrée du globe n'était que lieu de misère et de stérilité auprès de son pays natal. Pour tout le reste bon homme, comme je l'ai dit, rond et franc, un peu trop bruyant dans les éclats de sa voix de stentor, il animait la conversation quand on parvenait à ne pas le laisser l'entretenir à lui tout seul, ce qu'il faisait le plus souvent en se chargeant des demandes et des réponses. En fait de repas, il n'admettait pas que l'on pût trouver quelque chose de bon en dehors de la manière catalane de préparer les aliments. Repoussant chaque jour la salade qui était sur la table, il se faisait apporter des piments, des oignons et des tomates crus, les coupait en tranches pas trop minces, les saupoudrait d'une couche de poivre, n'épargnait pas le sel, arrosait le tout d'un torrent de vinaigre et de quelques cuillérées d'huile, en présentait aux convives qui se gardaient d'y risquer leur palais, puis, se frottant les mains et bondissant de joie, croquait le tout en faisant claquer ses lèvres avec un air de béatitude des plus amusants. Toujours gai, heureux comme un roi de l'âge d'or, il démontrait clairement qu'il se croyait en toute vérité l'être supérieur par excellence dans toute la création.

En bravant les difficultés d'une côte abrupte et rocheuse, sous un soleil ardent, sur un terrain où l'on soulève des flots d'une poussière impalpable qui aveugle comme la blancheur du terrain, on jouit de la vue magnifique de charmants vallons, de ravissantes collines aux gracieux contours dont l'œil embrasse tous les détails, apprécie toutes les sinuosités, les moindres accidents, suit jusqu'à leur sommet les grandes lignes des mon-

tagnes variées à l'infini. On rencontre à chaque instant des *Gallegas* alertes portant, comme Rébecca, une cruche sur la tête ou l'appuyant gracieusement sur la hanche ; des chariots comme au temps des Pharamond, traînés lentement par des bœufs impassibles, sur des roues pleines dont les cris lamentables et parfois aigus et stridents rendent un peu de vigueur à vos pas alourdis par la chaleur et la fatigue. Arrivés enfin sur les remparts qui couronnent le *Castro*, toute langueur, tout abattement, toute fatigue disparaissent, le panorama qui se déroule sous vos yeux fait oublier tout le reste ; le ravissement vous transporte, vous exalte. On contemple la rade de Vigo qu'on ne se lasse pas d'admirer, on suit les ramifications de la Sierra cantabrique, on pénètre dans l'intérieur de la verte Galice, l'œil saisit tous les détails de cet immense paysage si magnifiquement éclairé sous un ciel pur et profond ; on admire, mais on ne saurait peindre ce que l'on voit, on ne peut le décrire.

Quant au château-fort, la visite n'en est pas satisfaisante : des murailles branlantes, des bastions crevassés, des embrâsures largement écornées, quelques vieux canons sur des affûts qui vont tomber de vétusté sous l'action des vers qui les rongent ; les remparts les plus dégradés, les plus émiettés, en un mot la citadelle aux lézardes béantes. On sourit en entendant les *Gallegos* dire avec un orgueil tout national : *es un fuerte imprenable.*

De mauvaises murailles entourent aussi Vigo, des batteries et les châteaux de San Julian et de San Sebastian défendent son enceinte, mais batteries et châteaux n'ont pas plus de valeur que le *Castro*.

Il fallut quitter Vigo, nous ne le fîmes pas sans regret, nos bienveillants compagnons d'hôtel, notre bienheureux Catalan nous laissaient de bons souvenirs. Nous passâmes avec plaisir à Orense pour contempler le magnifique pont sur le Mino à cinq cents pas de la ville. Il est en deux parties, la plus petite est du côté de la ville sur un petit ravin souvent envahi quand

les eaux sont fortes, elle a trois petites arches de onze mètres d'ouverture. L'autre partie, le pont proprement dit, a trois cent soixante et dix mètres de longueur sur une largeur de cinq mètres et sept arches ; celle du milieu, la plus grande, a quarante-quatre mètres d'ouverture et trente-huit de hauteur sous clef. Les uns font remonter sa construction au règne de Trajan, d'autres seulement au XIII° siècle.

La Cathédrale n'aurait rien de remarquable, si n'était la belle image du Christ qui fut apportée de Finistère à Orense en 1333 par l'Evêque Perez Marino, et placée dans une chapelle près du maître-autel. Elle est en très grande vénération dans tout le pays et ne manque pas d'un certain mérite artistique.

Les *Burgas* sont des sources d'eau chaude qui jaillissent au bas de la ville. Très abondantes et très chaudes, elles ne sont pas encore appréciées thérapeutiquement. Les habitants les utilisent en les employant aux usages domestiques, pour faire cuire les aliments, pour les bains et pour les lessives. Le grand bassin sert de lavoir public. Dans le *surtidero* (source jaillissante), on trempe le gibier ou la volaille pour les plumer plus facilement, les pommes de terre pour les peler.

Ces trois merveilles d'Orense sont le sujet d'une chanson populaire :

Tres cosas hay en Orense
Que no las hay en Espana
El santo Cristo, la puente
Y la Burga, hirviendo el agua.

Il y a trois choses à Orense qui n'ont pas les pareilles en Espagne, le saint Christ, le pont et la *Burga* dont l'eau bout.

A ces curiosités, il faut ajouter encore en dehors de la ville une jolie vallée ornée de prairies, de beaux arbres et de jolies villas.

Les *Burgas* que les Suèves appelaient tudesquement *Warmsee*

(lac bouillant) donnent l'étymologie du nom d'Orense, selon M. Rubio.

La route parcourt de jolies campagnes et quelques villages disséminés sur une étendue de quatre-vingt-seize kilomètres.

Santiago ou Compostela (*campus stellæ :* le champ de l'étoile) est une ville de vingt-neuf mille habitants, elle est bâtie sur une colline entourée de belles montagnes qui bornent son horizon à cinq ou six kilomètres. Sur l'*humilladero*, l'une de ces hauteurs, est tracé le chemin des pélerins qui s'y prosternent dès qu'ils aperçoivent le clocher de la Cathédrale.

Autrefois capitale de la Galice, cette ville n'est plus que le chef-lieu d'un arrondissement judiciaire. Dans l'ordre ecclésiastique, elle est restée le siège de l'un des plus importants archevêchés de l'Espagne. L'Archevêque est de droit premier chapelain du Souverain.

En arrivant, nous ne pouvions trouver de place dans les hôtels, soit que des fêtes attirassent des curieux de tous les environs, soit plutôt encore que le motif du refus de nous recevoir vint d'une prévention invétérée contre les Français qui, il faut l'avouer, font bien en général tout ce qu'il faut pour inspirer répulsion à ceux qui ont encore assez de droiture pour croire en Dieu et pratiquer sa religion. Cependant, je me révoltai si fort contre cette proscription dans le troisième hôtel qui nous repoussait encore, que nous obtînmes un assez simple petit appartement, convenable à la rigueur, et nous n'eûmes ensuite qu'à nous louer des maîtres, des serviteurs et du service en général.

La fondation de Santiago remonte à l'an 835, voici comment elle est rapportée. Téodomir évêque d'Iria en 835 apprit que dans un petit bois sur une colline inhabitée apparaissait, au milieu de la nuit, des lumières ou une étoile. Aussitôt, il ordonna d'abattre une partie du bois, fit fouiller le sol et découvrit un cercueil de marbre dans lequel était un corps qui fut

réconnu pour être celui de l'apôtre St Jacques. Le bruit s'en répandit dans toute la chrétienté et les populations accoururent sur les lieux. Le roi Alphonse II y fit aussitôt élever une chapelle, et bientôt une grande affluence de fidèles ayant fixé leur demeure autour de ce sanctuaire, le pape Léon III autorisa l'évêque d'Iria à transférer son siège dans cette nouvelle cité qui reçut les noms de Santiago et de *Campus stellæ* ou Compostela.

Les successeurs d'Alphonse II comblèrent Santiago de riches présents et de privilèges; Alphonse le Grand remplaça l'humble sanctuaire élevé par l'évêque Téodomir, par une belle basilique en pierre et en marbre. L'Arabe Almanzour s'étant emparé de tout le nord-ouest de l'Espagne, fit raser ce temple et ne respecta que le tombeau du saint Apôtre qu'il entoura de gardes; il fit enlever toutes les richesses, il fit même emporter les cloches sur les épaules des prisonniers Chrétiens jusqu'à Cordoue. Le roi Bermude ayant repris Santiago en releva les ruines et traça des chemins praticables et sûrs pour les pélerins de France. En 1082, sous le roi Alphonse VI et l'évêque Don Diego Peluez, commença la construction de la cathédrale actuelle à la place même où était le tombeau de l'Apôtre, au-dessus du sanctuaire rasé par Almanzour, converti en église souterraine. La façade de la cathédrale (*el obradoiro*), harmonieux ensemble à quatre corps, est couverte à profusion de statues et d'ornements depuis le sol jusqu'au sommet des tours terminées en coupoles. Des trois autres façades, celle de la *Plateria* est admirée. La *Puerta santa* sur une des autres façades n'est ouverte qu'aux années de Jubilé et seulement par le Prélat. La cloche qui est au-dessus, dans l'immense et lourde tour de l'horloge, s'entend à 10 kilomètres de distance de l'autre côté des montagnes.

L'intérieur forme une croix latine : je n'ai pu y découvrir les six nefs que certains auteurs lui donnent, elle a 75 mètres de longueur sur 57 de largeur. On y compte 25 chapelles. Sur les 58 groupes de colonnes formant les piliers qui supportent la

voûte, 56 ont 8 mètres et demi de hauteur, les deux qui portent l'arc de la croix, s'élèvent à 20 mètres. La crypte, où se trouve le riche tombeau de l'apôtre St Jacques et de ses deux disciples, est au-dessous de la *Capilla mayor*.

Dans l'intérieur de la Cathédrale, on remarque le *Coro*, la *silleria* (les stalles) les orgues, la coupole qui s'élève à 33 mètres et en travers de laquelle est suspendue à deux arcs en fer une poulie qui sert, aux jours de grandes fêtes, à manœuvrer un encensoir colossal. On voit dans la belle et grande sacristie de riches ornements, quelques tableaux de prix. Cette église est riche en reliques précieuses.

A chacun des nombreux confessionnaux est attaché un prêtre parlant la langue de la nation à laquelle il est consacré. Ils sont bien un peu négligés maintenant, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Croyez-vous que je trouverai beaucoup de foi en Israël à mon second avènement à la fin des temps ? » L'abandon de sa loi sainte n'est-il pas maintenant presque général, et les gouvernements eux-mêmes n'en sont-ils pas la principale cause ?

Le cloître de la Cathédrale, de style gothique fleuri, a 39 mètres de chacun de ses quatre côtés. Le jour de l'Octave de la Fête-Dieu on recouvre les murailles de magnifiques tapis anciens.

La belle *Plaza mayor* sur laquelle est la Cathédrale, présente à droite le Palais archiépiscopal au beau portail ; au nord l'*Hospital real* avec une vaste hôtellerie pour les pélerins. Vis-à-vis de la Cathédrale, *las Casas consistoriales* dont la façade est couronnée d'une statue équestre de St Jacques et d'un bas-relief représentant la bataille de Clavijo contre les Maures, alors que l'Apôtre apparaît et met en fuite les infidèles.

La ville est construite autour de la basilique sur les pentes de la colline. Les rues sont étroites et sinueuses. Les arceaux de la *rua del villar* servent de promenade en hiver, on y remarque la vieille et curieuse maison du Dean, les principaux magasins

et le café le plus fréquenté. Les étrangers visitent principalement la *calle Algaria de arriba,* bien qu'elle soit étroite et laide.

La belle promenade de l'*Alameda* a 6 allées et de très beaux arbres.

Nous fûmes accostés par un bon et vénérable chanoine qui parlait français tant bien que mal. Il était chargé du confessionnal de notre nation, et avait pensé en nous voyant que nous devions être Français. Il nous avoua que nos compatriotes lui laissaient oublier la belle langue de notre pays d'où il ne venait plus de pélerins à Santiago. Il ne voulait pas absolument remettre son chapeau sur sa tête pourvue à peine de quelques cheveux blancs. A mes instances, il objectait : « la politesse française, je le sais bien, exige que l'on reste découvert quand on rencontre et que l'on se permet d'accoster des personnes recommandables. » Toutes les fois que nous le trouvions sur notre chemin, il ne manquait pas de venir à nous et de me dire : « Monsieur, remettez votre chapeau, je vous en prie, » en ajoutant : « C'est bien ainsi qu'on s'exprime en français ? »

Ce bon prêtre eut un jour à confesser une française élégante à l'air distingué. Après avoir indiqué jour et heure à sa nouvelle pénitente, il vint à moi et, après beaucoup de circonlocutions, il me dit : « Ce soir à cinq heures, cette dame de votre pays doit venir à mon confessional, elle ne sait pas l'Espagnol, il faut donc que je lui parle en français et je ne suis pas fort, j'ai peur de ne pas bien dire. J'ai préparé quelque chose par écrit ; rendez-moi, je vous prie, le service de me dire franchement si je puis lui parler ainsi. » Et ce disant, il me tendit deux grandes pages de lignes très serrées. Il me posait donc en Gros Jean remontrant à son curé. Je dus céder à ses intances et me mis à lire attentivement sa longue exhortation à sa pénitente, elle n'était point mal tournée, tout en présentant beaucoup de locutions qui, par leur originalité, toute canonique cependant, pouvaient faire sourire partout ailleurs qu'au confessionnal. Je lui

rendis son discours en lui donnant l'assurance qu'il était très bien, et que puisqu'il exigeait que je lui donnasse mon avis, il avait toute mon approbation. Il me quitta jubilant à tel point qu'il oublia sa formule ordinaire : « Monsieur, remettez votre chapeau je vous prie. » Pour compenser, il me serra les mains d'un air si heureux que je ne pus sentir aucun remords d'avoir, bien malgré moi il est vrai, et si imperceptiblement, mis la main à l'encensoir. Je ne pouvais retenir un sourire toutes les fois que je rencontrais cette compatriote.

En inscrivant nos noms sur le registre des Pélerins, nous constatâmes que le nombre de ceux de tout un mois n'atteignait pas celui d'un seul jour, en remontant à cinquante ou soixante ans. Il est vrai que d'autres pélerinages d'Espagne attirent une affluence extraordinaire.

Nous nous trouvions à Santiago pour la fête anniversaire de Ste Térèse. De notre hôtel, nous vîmes la procession dont le défilé dura plus de deux heures. En avant du St Sacrement sous un dais tenu par des notables de la ville, des jeunes gens très bien mis portaient sur leurs épaules une estrade sur laquelle était placée une statue de Ste Térèse de grandeur naturelle, tenant d'une main une plume à écrire et de l'autre un volume de ses œuvres. Sa tête se balançait aux secousses très ménagées occasionnées par les porteurs. Le clergé et tous les fidèles chantaient des hymnes et des cantiques. De nombreux jeunes gens des meilleures familles de la ville remplissaient l'office de bâtonniers ou maîtres de cérémonie et maintenaient l'ordre dans la procession. Pendant les stations, après s'être assuré que tout était en ordre, les bâtonniers allaient s'asseoir au seuil des maisons voisines et mangeaient des gâteaux. Au fait, la longueur de la cérémonie, la lenteur de la marche, les allées et venues souvent précipitées qu'exigeait leur service devait les fatiguer extrêmement et les mettre dans la nécessité de se réconforter. Bien que la piété de fidèles de cet immense cortège fut évidente, cependant

la dignité, la majesté, le calme imposant de ces cérémonies en Espagne, est loin de ce que nous voyons en France alors qu'il est *permis* à Dieu de parcourir les rues de nos cités. Quand on fait remarquer aux Espagnols combien leur tenue à l'église laisse à désirer, ils répondent naïvement : ne sommes-nous pas dans la maison de notre bon père ? on ne se contraint pas auprès de lui.

Nous avions en face de nos fenêtres la vue d'une belle et *libérale* fontaine où les femmes venaient faire provision d'eau soit pour servir les maisons de la ville, soit pour leur propre ménage. Elles nous rappelaient les revendeuses de Marseille, en se livrant sans cesse à des disputes dans lesquelles leurs langues ne tarissaient pas d'injures et de menaces. Souvent la querelle s'échauffait, et alors les récipients de fer-blanc qui leur servent à porter l'eau jouaient un grand rôle. Elles se les jetaient à la tête ; parfois ces vases de métal sonore se rencontraient dans les airs avant d'arriver à destination et faisaient en se heurtant un bruit retentissant qui attirait la foule. Loin de chercher à mettre fin à cette bataille féminine, les spectateurs riaient aux éclats en excitant les lutteuses et le concert était complet. Aux vociférations stridentes des furies échevelées, s'unissait le vacarme retentissant des vases de fer-blanc se choquant ou tombant sur les pierres extérieures du bassin. Puis tout à coup la fatigue arrêtait les mégères et tout rentrait dans le calme et le silence.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

La Corogne. — La ville. — Le port et les fortifications. — La tour d'Hercule. — Le Ferrol, ville de création nouvelle. — Importance du port. — Attaqué par la flotte anglaise, la menace de la tempête le délivre. — Sûreté de ce port militaire. — Description de la ville. — Les promenades. — Départ pour Lugo par une route magnifique. — Le château d'Andrade. — Le pont de don Perez de Andrade de 852 mètres. — Betanzos où se fabrique le pain pour la Corogne. — Son activité commerciale. — Déroute des Anglais. — Lugo. — Le Minö. — Les murailles. — La cathédrale. — Départ de Lugo à la recherche du chemin de fer. — Longue attente à la gare. — Province de Léon. — Misère. — Costumes. — Léon et sa cathédrale. — Le monastère de San Marcos. — Le poète Quevedo y fut enfermé.

Quand on va jusqu'à Santiago, on ne peut se dispenser de pousser jusqu'au port de la Corogne dont la ville compte près de vingt mille habitants ; ce que nous fîmes non sans fatigue, dans une mauvaise voiture, mais sans danger et sans la moindre aventure à pouvoir narrer, tout en traversant un pays superbe.

La ville n'a rien qui puisse attirer l'attention, mais le port et les fortifications sont très importants. La ville haute s'étend sur le versant d'une montagne défendue par un fort et d'anciennes murailles. La ville basse ou Pescaderia est entourée de travaux de défense, entr'autres le château de San Anton situé sur un îlot, celui de San Diego formant avec le San Anton les clefs du port ; le château de Santa Cruz et la batterie de Oza qui défend la

rade. La Pescaderia est la ville neuve, bien bâtie ; ses rues sont pavées en dalles, mais mal entretenues. On remarque la large *calle real* très animée ; la *calle Espoz y Mina* dont les belles maisons ont sur la rue de vastes *miradores* (balcons vitrés), mais absence complète d'élégance, de monuments, d'édifices publics de quelque importance. Le *Palacio* sur la place de la Constitucion est peu remarquable, si ce n'est par les nombreuses attributions qu'on lui a données. Les autorités, le capitaine général, le gouverneur civil y sont logés, il sert en outre pour les réunions de la députation provinciale, le tribunal, la prison, les archives du royaume. La douane occupe un bâtiment insuffisant et inachevé ; le *Consulado* où se trouvent le tribunal et la Chambre de commerce, la bibliothèque publique et des écoles ; le théâtre neuf.

L'arsenal *(maestranza de artilleria)* mérite cependant quelqu'attention ainsi que la fabrique de tabac fondée en 1808 ; elle occupe deux vastes bâtiments.

Il y a plusieurs promenades publiques à la Corogne. Au centre du jardin de San Carlos est le tombeau du général anglais sir John Moore tué dans une bataille. La promenade qui suit le bord de la mer conduit à la tour d'Hercule, célèbre et ancien monument, elle s'élève à l'extrémité de la presqu'île que couvre la ville. Attribuée aux Phéniciens ou aux Carthaginois cette tour existait avant l'occupation romaine, elle est au sommet d'un monticule, sa hauteur n'est que de vingt-trois mètres. Une toiture en bois a remplacé la coupole dont elle était couronnée jadis. Ses trois étages sont voûtés et communiquent par un lourd escalier en bois qui traverse les voûtes. Autrefois existait une rampe extérieure autour des quatre faces. On entretenait un feu sur le sommet occupé maintenant par deux petites tourelles, dont l'une a reçu un appareil éclairant du système Fresnel.

Le vaste port de la Corogne est sûr, la rade très étendue a

un fond excellent et les navires peuvent y entrer par tous les temps.

Un bateau à vapeur va deux fois par jour de la Corogne au Ferrol avec retour: c'est une jolie promenade, les deux rades ne sont séparées que par la baie de Sada. Nous ne pouvions nous dispenser d'aller visiter ce port rendu célèbre par des événements assez récents.

Le Ferrol, de création toute nouvelle, compte près de dix-sept mille habitants. Avant 1730 ce n'était qu'un village de pêcheurs et de caboteurs. La fameuse flotte que Philippe II destinait à attaquer l'Angleterre ayant été dispersée par une tempête, une partie des bâtiments trouva un asile au Ferrol et attira l'attention du gouvernement sur les ressources que présente ce port. Le Comte d'Essex envoyé par l'Angleterre pour assiéger Cadix voulait poursuivre au Ferrol les débris de la grande *Armada*, mais il n'osa s'engager dans les passes qui protègent l'entrée de la baie. L'importance de ce port fut dès lors reconnue et Philippe II fit commencer des travaux que la guerre et la décadence de l'Espagne interrompirent. Ferdinand VI les fit reprendre et Charles III les continua. L'Angleterre s'en émut et envoya l'amiral Warren qui se présenta en vue des côtes le 25 août 1800 avec 108 vaisseaux destinés ensuite à l'expédition d'Egypte. Cette attaque surprenait le Ferrol dépouvu de tous moyens de défense, pas un canon n'avait son affut, les approvisionnements manquaient entièrement. L'Espagne n'avait que cinq vaisseaux et quatre frégates dans la rade. On ne put réunir que dix-huit cents hommes, quelques détachements accoururent de Lugo pour soutenir cette faible garnison. Tout semblait perdu quand tout à coup un changement de temps s'annonça et menaça la flotte anglaise exposée sur une côte sauvage sans un seul point de refuge. Aussitôt les troupes furent rappelées à bord et les vaisseaux reprirent le large. Le lendemain la tempête se

déchaîna, toute la flotte aurait péri si elle avait été surprise près de terre.

Le port militaire du Ferrol est un des plus considérables et des plus sûrs de toute l'Espagne. Pour y arriver de la mer, il faut s'introduire dans un goulet d'environ trois kilomètres de longueur que peut fermer une estacade, il est en outre hérissé de canons. Très peu abordable du côté de terre, il est encore protégé par la nature du terrain accidenté qui ne permet pas de pratiquer des tranchées. L'enceinte est très bien défendue. Après avoir franchi le goulet, on entre dans une baie magnifique, au fond se trouve l'embouchure du Jubia, au milieu du rivage la ville, ses immenses bassins, ses vastes magasins, son arsenal, ses ateliers, ses fonderies, ses *cales* de construction, ses chantiers étendus sur près de cent mille mètres carrés.

La ville se compose de trois parties : le vieux Ferrol, la nouvelle ville et l'Esteiro ; l'ancienne ville est irrégulière et mal bâtie ; la nouvelle est bien tracée, les maisons sont régulières, toutes pareilles, les rues tirées au cordeau. L'église paroissiale de San Julian est d'une belle architecture. On remarque plusieurs beaux édifices.

Les promenades du Ferrol sont très agréables. La principale, l'*Alameda* a 7 allées de beaux arbres, au milieu s'élève la fontaine *Fuente del dique*. Au centre de la place *del Carmen*, se trouve une autre fontaine élevée à la mémoire du brave et savant Churruca qui commandait le San Juan Nepomuceno au combat de Trafalgar. C'est un obélisque sur un piédestal terminé par une urne cinéraire.

Nous n'avions plus rien à voir à la Corogne, nous prîmes donc la route de Lugo en traversant le rio de Sada. On côtoie la baie de ce nom par un chemin rude, difficile, mais on est dédommagé par de beaux points de vue sur la mer et la contrée. Au pied de la montagne de Breamo, se trouve le bourg de Puentedeume près de l'embouchure de la rivière Eume. L'église pa-

roissiale est remarquable avec son beau portail surmonté de 3 tours dominant la vallée et tout le pays fort au loin. Le château d'Andrade du XIVe siècle s'élevait sur un rocher isolé, il n'en reste qu'une tour carrée. L'Eume forme, en avant du bourg, comme un large bras de mer sur lequel Don Fernan Perez de Andrade, qui avait fait construire le château maintenant en ruines, a jeté un pont magnifique de 852 mètres sur 58 arches. Malheureusement il est en mauvais état et l'on a dû boucher plusieurs arches qui menaçaient ruine.

On trouve ensuite Betanzos, petite ville d'environ 4.000 âmes. Elle est située sur une colline au bas de laquelle coulent le Masadeo et le Mendo, elle est entourée de côteaux plantés de vignes, les rues la plupart en pente sont pavées de dalles et très propres. La place principale plantée d'arbres sert de promenade et de champ de foire. On y voit un beau bâtiment construit en 1760 pour recevoir les archives de l'ancienne province de Galice, mais elles sont encore à la Corogne, et cet édifice sert de caserne. Presque tout le pain qui se consomme à la Corogne se fabrique à Betanzos où règne une assez grande activité commerciale favorisée par la proximité de Santiago, de la Corogne et du Ferrol, et par les nombreux chemins qui y aboutissent. De la Corogne à Betanzos, la route n'est en quelque sorte qu'une longue ligne bordée de villages non interrompus. C'est par là que les Anglais poursuivis par le maréchal Soult opérèrent une retraite précipitée qui leur coûta 9.000 hommes et 6.000 chevaux.

Lugo est une ville d'environ 7.000 habitants *intra muros*, et de 14.000 en y comprenant les 60 villages ou paroisses de l'*Ayuntamiento* dont elle est le centre. Capitale de l'une des 4 provinces de l'ancien royaume de Galice, elle est située sur une colline à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Mino coule au midi de la ville pour devenir le Minho en limitant le Portugal. Lugo est l'ancien Lucense des Romains. Les

Suèves en avaient fait leur capitale. Les Arabes y avaient laissé des souvenirs maintenant effacés, ils ne l'avaient possédée que 40 ans.

Cette ville est entourée de magnifiques murailles de 10 à 12 mètres de hauteur, elles sont flanquées de tours semi-circulaires qui étaient autrefois au nombre de 85, à barbacanes, créneaux et machicoulis. Les remparts forment aujourd'hui une promenade d'où l'on découvre un immense horizon. La ville ne remplit pas maintenant toute cette enceinte, d'anciens quartiers ont disparu et sont couverts actuellement de jardins et de cultures. Les maisons sont bien construites, les rues principales sont pavées et avec trottoirs. Sur la grande place carrée est l'hôtel de ville dont le rez-de-chaussée est en arceaux. Il existe plusieurs autres places, entr'autres celle de l'hôpital assez vaste pour servir de champ d'exercice aux troupes de la garnison.

On remarque dans la ville le palais épiscopal, l'hôpital civil, la prison et le quartier d'infanterie de San Fernando. La bibliothèque épiscopale renferme 6.500 volumes.

La cathédrale est un édifice gothique dont les parties construites à diverses époques ne présentent pas un ensemble parfait, elle a 3 nefs bien éclairées, on y remarque la boiserie du chœur, le maître-autel en marbre orné de bronze doré, et la chapelle de San Froitvan servant de sacristie. Le cloître est élégant, mais peu ancien.

Lugo possède plusieurs promenades agréables. Les bords du Mino sont pittoresques. A environ mille pas de la ville, on trouve la source d'eau thermale connue depuis longtemps et dont Pline a parlé.

Les chemins autour de Lugo sont mauvais, seuls ceux d'Astorga et de la Corogne sont praticables. Il est vrai que cette ville est dépourvue de mouvement industriel et commercial.

Nous partîmes de Lugo dans une mauvaise diligence qui nous laissa à la station, alors tête de ligne du chemin de fer ;

elle est isolée en rase campagne, nous dûmes y attendre plusieurs heures l'arrivée du train qui devait nous emmener à Léon, d'où il venait à nous. Que faire, que devenir dans cette bâtisse qui servait de gare, de buffet pour les voyageurs et d'auberge pour le pays peu habité, au milieu d'une plaine sans arbres que le soleil frappait de rayons impitoyables qui brûlaient tout dans ce désert? Nous dinâmes lentement, sans pouvoir être gourmands, distraits du reste par les allants et les venants, au nombre desquels figuraient pas mal d'originaux qui, sans doute portaient sur nous le même jugement. Nous causâmes avec quelques-uns, le temps passa et enfin nous montâmes en wagon pour pénétrer bientôt à la vapeur dans cette province de Léon autrefois si remarquable par ses immenses pâturages et ses innombrables troupeaux dont la laine l'enrichissait. Mais les laines Léonaises ne sont plus recherchées, elles ont perdu la vogue qu'elles avaient autrefois sur les marchés étrangers. La misère a remplacé l'aisance et la joie au foyer de ces malheureux montagnards. Actuellement les hommes valides mènent une vie nomade. Les uns conduisent leurs troupeaux dans les plaines abritées de l'Estramadure, d'autres vont s'enrôler aux ports de la côte cantabrique dans la marine marchande: d'autres, à titre de muletiers, transportent dans les Asturies les vins blancs de Rueda et de la Seca pour en rapporter du poisson de mer et des viandes salées. Aussi dit-on qu'on ne trouve dans la montagne que des vieillards, des femmes et des enfants pour travailler la terre et fabriquer le beurre très estimé et que Madrid recherche, celui de la Nouvelle-Castille et de la Manche étant mauvais.

Les costumes sont très variés dans cette province. Le montagnard des environs d'Astorga porte le chapeau pyramidal, la *golilla*, espèce de fraise autour du cou, une jaquette courte et serrée, de larges culottes, des *gamaches* ou guêtres montant boutonnées jusqu'au-dessus des genoux. Les femmes ont de

grands anneaux aux oreilles, pour coiffure une espèce de turban plat élargi comme un chapeau, leurs cheveux séparés en deux parties sur le front, une chemisette avec une fraise autour du cou, un corsage brun boutonné, à manches larges, ouvertes par derrière. Les jours de fête, elles ajoutent d'immenses colliers de corail ornés de médailles d'argent et de figures de saints. Un premier rang entoure le cou et s'assujettit sur les épaules, un second descend jusqu'à la taille, un troisième atteint les genoux avec une grande croix sur le côté droit. Les autres costumes n'ont rien de particulier. Le pasteur s'enveloppe jusqu'aux genoux dans une large saye, les guêtres vont jusqu'à mi-cuisse. Le cultivateur des plaines porte un gilet de drap bleu et une grande cape qu'il ne quitte jamais. Le montagnard de l'ouest a une jaquette courte ajustée à sa taille svelte. Les coiffures sont mêlées et représentent celles de toutes les provinces.

A notre arrivée à Léon, nous descendîmes à la *Fonda* sur le Rastro. Cette ville de sept mille habitants fut fondée sous Auguste par la Legio septima gemina, elle est devenue chef-lieu de province, de la capitainerie générale de Valladolid. Ses vieilles et imposantes murailles l'entourent encore, elles sont flanquées de *Cubos*, grosses tours rondes sans couronnement. Une des onze portes est surmontée de la statue de Pélage.

La cathédrale est la merveille de Léon, elle l'emporte même sur celles de toutes les autres cités, non par la grandeur, mais par la perfection de l'œuvre. Les uns l'appellent Pulchra Leonina, d'autres le Phénix des monuments. On se demande comment ces murailles de dentelle de trente-cinq mètres de haut peuvent résister aux moindres rafales. Au fait, comme modèle d'architecture gothique, la cathédrale de Léon, nous le répétons, l'emporte sur toutes les autres. De là vient le vieux dicton : *Sevilla en grandeza, Toledo en riqueza, Compostela en fortaleza, Leon en sutileza.* Elle présente le plus gracieux spectacle que l'art puisse combiner avec la fantaisie et la légèreté admirables

de sa structure. Son élévation, sa hardiesse font de cette église un des plus beaux monuments qu'on puisse voir.

La libre-pensée, le libre examen a beau vouloir amoindrir, ridiculiser même l'esprit de foi, et la sublime doctrine de l'Eglise de N.-S. Jésus-Christ, elle ne peut effacer les preuves du génie inspiré par le sentiment religieux, elle ne peut mettre aucun de ses artistes, de ses savants, de ses héros et aucune de leurs œuvres en parallèle avec les artistes, les savants, les héros catholiques et leurs chefs-d'œuvre.

La façade principale regarde l'Occident, elle présente cinq beaux arcs en ogive dont les piliers, entourés de plus de quarante statues, forment un portique et sont chargés de sculptures et de statues. Trois de ces arcs donnent entrée dans les nefs de l'église. Au-dessus, un vaste balcon à jour, dominé par deux tourelles hexagones qui s'appuient sur les piliers de la façade, au-dessus est une Annonciation. Dans les arcades, entre les portes, sont des statues plus grandes que nature des apôtres, des vierges, des moines, des prélats et des reines. Tout auprès, sur un pilier portant les blasons de Léon et de Castel, on lit en majuscules gothiques : *Locus appellationis*. C'est là qu'au XIII[e] siècle se rendaient les jugements d'appel. Des deux côtés du portail s'élèvent deux tours très hautes, renfermant les cloches et une horloge.

Dans l'intérieur, les piliers sont formés de faisceaux de colonnes délicates d'une finesse et d'une légèreté extrêmes, qui dans les 3 nefs supportent seuls les arcs de la voûte, les murs tout autour n'ont pas, le plus souvent, plus de 30 centimètres d'épaisseur et ne contribuent en rien à la solidité de l'édifice, leur seule utilité est d'empêcher l'air extérieur de pénétrer dans l'église. Dans le bas, se trouve une série d'arcs accolés, au-dessus une galerie étroite à jour, merveilleusement travaillée, fait le tour du vaisseau. A chaque fenêtre, entre les colonnettes, sont quatre statues de saints en demi relief. Les croisées sont ornées

de riches vitraux. A l'entrée de la grande nef et aux deux extrémités du transept, d'immenses rosaces en pierre, finement découpées, sont garnies de vitraux de couleur. Autour du sanctuaire, au-dessus du maître-autel, tous ces ornements sont à jour.

Les nefs latérales forment sur les côtés de l'église des chapelles voûtées et à jour comme dans la grande nef, ces chapelles sont fermées par de belles grilles en fer. Il serait trop long de relater tout ce qui attire et fixe à bon droit l'attention du visiteur. Le cloître ne répond pas à la beauté du temple.

La Collégiale de San Isidro, aux lourds piliers, est à peu près dépourvue de sculptures. L'intérieur est de style gothique primitif à trois nefs. Le maître-autel très élevé est sans cesse éclairé par 12 cierges et 4 lampes. Le Saint-Sacrement y reste toujours exposé par privilège accordé par le Saint-Siège depuis le Concile qui fut tenu à Léon au VII[e] siècle. Une belle grille en fer, ferme le sanctuaire. Une des chapelles renferme les tombeaux de plusieurs rois, on la nomme le Pantéon.

Le monastère de San Marcos est remarquable par sa façade aux délicates et élégantes sculptures et par les stalles du chœur, il fut fondé au XII[e] siècle par les chevaliers de l'ordre militaire de St Jacques. Le célèbre poète Don Francisco de Quevedo Villegas y fut enfermé, étant accusé d'être l'auteur d'écrits satiriques surtout à propos de l'indolence du Roi. Dépouillé de ses biens, il fut jeté dans un cachot établi au-dessous d'une rivière. Cette humidité couvrit son corps d'ulcères qu'il cautérisait de ses mains. Ce cachot existe encore.

La *Plaza mayor* est belle, elle forme un carré entouré de constructions régulières avec arceaux au bas garnis de beaux magasins. C'est la promenade préférée en hiver et dans les longues soirées d'été. La salle consistoriale est sur l'un des côtés de cette place. — La *casa capitular*. — Le magnifique palais désigné sous l'appellation de *Casa de los Guzmanes* appartient au-

jourd'hui au duc de Frias, il est situé dans la rue *del Cristo de la Victoria,* on y remarque une profusion de grilles et de balcons en fer d'un beau travail. Le palais de la marquise de Villasinda, à peu de distance, est une construction solide également bardée de fer. — La *Casa de la Luna* est d'un aspect grandiose, mais elle est inachevée.

Les promenades sont hors de la ville, mais tous les alentours de Léon sont de vraies promenades. Au-delà sont des vergers, des jardins fruitiers, des jardins potagers et des prairies.

Au fait, à part sa magnifique église, ses quelques monuments et ses vieux souvenirs, l'aspect de Léon est celui d'un grand village triste et morne.

CHAPITRE TRENTIÈME

Palencia. — Sa Cathédrale. — Caveau de St Antolin. — Légende de ce saint. — Maison du Cid. — La Carrion et l'île de Cuernago. — Valeur des femmes de Palencia. — Fabriques d'étoffes de laine. — Valladolid. — Ses hautes cheminées d'usines. — La *Casa de Reinoso.* — Maison mortuaire de Christophe Colomb. — Celle où demeura Cervantès. — Le *Colegio mayor* de Santa Cruz. — La Passion de Grégorio Hernandez. — La Cathédrale. – La *Plaza mayor* — Des sourds qui ne le sont pas. — Philipe III tué par un *brasero.* — Le *brasero* de la jolie comédienne. — Les vieilles diligences et leurs agréments. — Simancas, ses mille habitants et son beau pont. — Tordesillas. — Tombeau de Gonzalez de Alderete. — Séjour de plusieurs souverains.

La route de Léon à Palencia est triste et monotone, mais Palencia est une des villes les plus agréables de la Vieille-Castille, elle compte à peine 11.000 habitants, quoique chef-lieu d'une province de troisième ordre seulement, il est vrai. C'est la résidence d'un gouverneur civil, d'un commandant militaire et d'un évêque. C'est l'ancienne Pallantia des Romains, elle est riche en souvenirs. Le *Romancero del Cid* en parle à plusieurs reprises soit comme le lieu où se célébra le mariage du Cid avec Dona Ximena, soit à propos du rio Carrion dont les bords sont si jolis, nous y fîmes d'agréables promenades. L'Université de Palencia était renommée, elle existait dès le Xe siècle et ne fut transférée à Salamanque que dans le XIIe.

Cette ville est située dans une très jolie position au milieu d'une

belle plaine, sur les rives du Carrion, son climat est un peu froid mais très pur; elle est entourée de belles promenades et d'anciennes murailles bien conservées ; sa colline de l'*Ermita del otero* est d'un charmant effet. Son canal et ses embranchements de chemin de fer lui donnent du mouvement. Ses riches ombrages en font une oasis au milieu des plaines sans arbres qui l'entourent. Ses rues sont larges, alignées et très bien éclairées. Ses maisons ont généralement deux étages. Mais ce qu'il y a de vraiment intéressant et qui fait la gloire de cette ville est sa cathédrale gothique remarquable parmi les belles et grandes églises d'Espagne. L'intérieur en est simple, mais on admire l'élégance et la légèreté qui y règnent, c'est un musée d'œuvres des XVe et XVIe siècles. Les sculptures en bois sont des chefs-d'œuvre, la chaire et son dais en noyer, quelques portes et les stalles du chœur sont admirablement travaillées. La grille du temps de Charles-Quint (1522) est magnifique. Derrière le chœur est un caveau, où l'on descend par un escalier de 20 marches, et dans lequel St Antolin, moine Français, passa plusieurs années. En l'honneur de ce saint, on a multiplié les fleurs de lis dans les ornements de ce temple dont voici la légende :

Au temps du roi Don Sanche, l'anachorète Antolin vivait retiré dans une forêt. Un jour, le Roi y poursuivait un cerf qui se réfugia dans la grotte du saint ermite. Le Roi allait percer l'animal d'une flèche, quand Antolin lui retint le bras. Admirant les vertus et la sainteté du pieux ermite, le Roi lui donna la forêt, et la cathédrale s'éleva sur l'emplacement de la grotte que l'on voit encore dans la chapelle souterraine, où se trouve un puits dont l'eau possède des vertus prodigieuses. On y voit aussi la statue de St Antolin.

La maison qu'habita le Cid est occupée par un établissement de bienfaisance.

Le Carrion forme à l'ouest de la ville l'île de Cuernago con-

sacrée à des jardins, on lui donnait autrefois le nom de *Florestas de Don Diego Osorio.*

Plusieurs conciles ont été tenus à Palencia. Les Cortès s'y réunirent en 1312 pour l'élection du Régent, pendant la minorité d'Alfonse XI.

Les femmes de Palencia montrèrent une grande valeur lors des guerres du roi Don Pedro, elles résistèrent aux Anglais qui assiégeaient la ville et mirent leurs armées en déroute. Le roi Don Jaime Ier les en récompensa en les autorisant à orner leur toque d'une bande d'or comme les chevaliers.

Le tiers de la population de la ville est occupée à l'importante fabrication de couvertures et d'étoffes de laine dont la matière première est tirée des plaines de Campos et des environs de Léon. Ces étoffes sont d'une blancheur et ont un lustre remarquables.

Le chemin de fer conduit en peu de temps à Valladolid, nom dont l'étymologie est incertaine, les uns disent que cette ville est l'ancienne *Belad oualid* des Arabes, d'autres y voient *Valle de lid,* la vallée de la lutte ou encore *Vallis oliveti,* la vallée de l'olivier, bien que cet arbre soit rare dans tous les alentours. Dans tous les cas, cette cité fut, jusqu'au milieu du XVIe siècle, la capitale de l'Espagne avec le titre de *la noble, rica de toda grandeza,* elle était sans rivale dans toute la Castille.

En arrivant, on voit de tous côtés s'élever les hautes cheminées en briques des usines dont la fumée noire cache souvent le beau ciel, car après Barcelone Valladolid est la ville la plus industrielle, la plus active, la plus laborieuse de toute l'Espagne. Elle compte près de vingt mille habitants et s'élève sur la rive gauche du Pisuerga au point où il reçoit l'Esgueva, à côté du canal de Castille. Son climat est sain, son ciel est beau quand les usines ne le noircissent pas de leur épouvantable fumée. L'hiver y est pourtant froid et humide comme le printemps, la chaleur y est grande pendant deux mois de l'été. L'automne est

la saison la plus agréable. Plusieurs promenades embellissent cette ville.

Le canal et les rivières qui arrosent le territoire favorisent le commerce en lui permettant de correspondre avec la baie de Biscaye ; le Duero la met en communication facile avec la mer atlantique, le chemin de fer du nord complète ces avantages ; aussi depuis quelques années l'industrie s'y est développée considérablement.

Valladolid est chef-lieu de province et résidence du capitaine général de la Vieille-Castille. Son évêché est suffragant de Tolède. Les cours de son Université, qui passe aujourd'hui pour la première de la Péninsule, sont suivis par deux mille étudiants. Cette ville possède aussi une académie des beaux-arts, un musée, une bibliothèque publique, un beau théâtre, l'ancien palais royal, plusieurs institutions savantes et philanthropiques et plusieurs casernes.

Sur la grande place du *Palacio* se trouve le palais royal peu remarquable, cependant l'escalier est beau, il y a de vastes galeries et dans l'intérieur un *Patio* entouré de bustes en relief de Berruguette représentant les empereurs romains. Napoléon Ier a logé dans ce palais. Près de là est le couvent des Dominicains de San Pablo, de 1463, où se sont réunis plusieurs conciles et les Cortès du royaume. Une partie des pierres de cet ancien bâtiment a été employée à des constructions modernes, mais on admire encore sa belle façade gothique et le portail surchargé de magnifiques sculptures, il est couronné des armes du cardinal duc de Lerma dont le superbe tombeau est maintenant au Musée. L'église est grande et belle, on y voit un tableau de Bartholomé Cardenas et de jolies statues d'Hernandez.

Près de San Pablo on trouve le collège des Dominicains de San Gregorio, fondé en 1488 par Don Alonso de Burgos, évêque de Palencia. La façade est presque aussi riche que celle de San Pablo, avec ses sauvages et ses guerriers sous l'armure du XVe

siècle. Le *Patio* intérieur est des plus jolis. Parmi les ornements qu'on y admire, figurent çà et là les flèches et le joug, emblêmes des rois catholiques. Ce bâtiment sert maintenant de caserne.

Vis-à-vis San Pablo est la *Casa de Reinoso* où Philippe II vint au monde le 21 mai 1529. Quand on le porta à l'église pour le faire baptiser, on fit tout exprès dans la muraille une ouverture qui fut refermée aussitôt après son passage. Au premier étage, une très jolie fenêtre est pratiquée à un angle.

Dans la *Calle de Colon*, une maison blanchie à la chaux et portant le numéro 7 est celle où, le 30 mai 1506, est mort le grand navigateur qui avait donné l'Amérique à l'Espagne.

Dans la *Calle del Rastro*, la maison portant le numéro 14 fut la demeure de Cervantès de 1603 à 1605, de là il fit imprimer la première partie de son Don Quichotte ; au mois de juin de cette même année 1605 il passa quelques jours en prison, soupçonné de complicité dans l'assassinat d'un chevalier de Santiago.

Le *Colegio mayor* de Santa Cruz, autrefois l'un des 6 grands collèges du royaume, fut fondé en 1494. Il est d'un beau style gothique. La façade est superbe, au-dessus de la porte on a représenté le fondateur agenouillé devant la Ste Vierge. On y a établi la bibliothèque provinciale, un institut d'enseignement secondaire et le Musée. La Bibliothèque occupe une galerie de 43 mètres de longueur et se compose de près de 30.000 volumes. Le Musée serait, après celui de Madrid, le plus riche par le nombre des tableaux, mais la qualité ne répond généralement pas à la quantité. On y voit cependant quelques toiles des grands maîtres presque tous étrangers, tels que Rubens, Conducci, Arsenio Mascagni. La sculpture est mieux représentée, on admire deux belles statues en bronze doré de Pompeo Leoni, représentant le duc et la duchesse de Lermo, le Duc est couvert de son armure et la duchesse est richement vêtue. Dans la même salle se trouvent les statues en noyer de Berruguete, au-

trefois au couvent de San Benito, quelques retables et autres ouvrages dignes d'attention. Enfin l'on y voit des œuvres de Juan de Juni et surtout de Gregorio Hernandez qui passa sa longue vie à Valladolid et dont le Musée a recueilli 80 grandes figures en bois ; tous les personnages de la Passion y figurent, depuis le Sauveur et les deux larrons jusqu'au charpentier qui perce la croix de Notre-Seigneur avec une tarière. La seule préoccupation de cet artiste était d'imiter la nature. Il habillait ses statues de bois d'étoffes véritables, il en fixait les plis au moyen d'un enduit, le tout à la mode de son temps. Il exagérait quelquefois jusqu'au grotesque les attitudes et l'expression de ses personnages.

La cathédrale, commencée sous Philippe II par l'architecte Herrera dans le goût gréco-romain, n'a pas été terminée. Herrera avait la prétention d'égaler St Pierre de Rome. Ce qui existe n'est qu'une œuvre correcte mais froide. La seule des 4 tours qui avait été achevée s'écroula le 31 mai 1841 : elle avait 75 mètres de hauteur, une coupole la couronnait. L'intérieur simple, sans ornements, ne manque pas d'une certaine grandeur. On y remarque les stalles du chœur de la vieille collégiale gothique, celles du couvent de San Pablo et quelques beaux tableaux. Le cloître est d'ordre dorique.

Dans la *calle de la Plateria*, l'église de la Cruz attribuée au même architecte Herrera, possède plusieurs groupes très beaux de Gregorio Hernandez.

La *Plaza mayor* est d'un style et d'une grandeur remarquables. Construite sous Philippe II, elle a servi de modèle à celle de Madrid. De beaux édifices de quatre étages à balcons l'entourent. Au rez-de-chaussée, de vastes galeries d'allées soutenues par plus de 400 colonnes de granit de 3 mètres de hauteur et sous lesquelles règnent de beaux magasins sur l'un des côtés servent de promenade en hiver.

Plusieurs autres édifices et chapelles méritent d'être visités et possèdent quelques beaux tableaux.

Une circonstance bien simple, mais d'une grande gaîté, a fixé dans ma mémoire une des principales rues de Valladolid. Je m'étais chargé de quelques commissions auprès d'un notable habitant, homme instruit et fort aimable auprès de qui, à mon insu, j'avais été chaudement recommandé par un de ses oncles émigré, résidant dans ma ville natale. Un jour, il donnait galamment le bras à ma fille qui ne savait pas l'espagnol, alors que lui ne savait pas un mot de français ; il voulait cependant se conduire en vrai chevalier et, sinon causer, dire au moins quelques mots de politesse ; pour ce, il fabriquait très comiquement du franco-espagnol et ma fille de son côté répliquait en hispano-français. Mais, en dépit de leurs bonnes intentions et des efforts inouïs de leur imagination, les interlocuteurs ne parvenaient pas à se faire comprendre et alors le preux chevalier, comme s'il eut parlé à un sourd, grossissait sa voix, et toujours crescendo en vint à crier, à tel point que nous ne pûmes comprimer de francs éclats de rire auxquels les passants mêlèrent les leurs, mais toutefois avec une certaine politesse, faisant bien comprendre qu'ils ne se moquaient point des personnages en scène.

Nous eûmes, pendant notre séjour à Valladolid, deux jours de pluie diluvienne et, pour nous consoler, on mit dans notre salon un immense *brasero*. Mais cette manière de se chauffer n'est pas sans inconvénient. Le *brasero* porte à la tête, il est nécessaire de renouveler de temps en temps l'air de la pièce où on le tient. Madame d'Aulnoy cite un exemple frappant du danger de ce mode de chauffage qui causa la mort de Philippe III roi d'Espagne. Je copie textuellement le récit qu'elle a fait de cet événement :

« On avait mis proche de luy (Philippe III) un grand brasier dont la réverbération lui donnait si fort au visage qu'il était

tout en eau. Le marquis de Pobar avertit le duc d'Albe, gentilhomme de la Chambre, pour qu'il fit ôter le brasier ; celuy-cy dit que cela n'était point de sa charge, qu'il fallait s'adresser au duc Dusseda (d'Uceda) sommelier du corps. Le marquis de Pobar inquiet de voir souffrir le Roy, et n'osant lui-même le soulager, crainte d'entreprendre trop sur la charge d'un autre, laissa toujours le brasier dans sa place, mais il envoya chercher le duc Dusseda, qui par malheur était allé proche de Madrid voir une maison magnifique qu'il y faisait bâtir. On vint le redire au marquis de Pobar qui proposa encore au Duc d'Albe d'ôter le brasier. Il le trouva inflexible là-dessus, et il aima mieux envoyer à la campagne guérir le duc Dusseda ; de sorte qu'avant qu'il fut arrivé, le Roy était presque consumé. » On est formaliste à la cour d'Espagne. Une jolie comédienne le fut moins. Elle se plaignait un jour au même duc d'Albe de n'avoir point d'argent, et d'avoir une chambre froide où elle gelait. Le Duc lui envoya un de ces *brasero* comme on les faisait en Espagne, tout garni de plaques d'argent et rempli de piastres, la charmante actrice ne se formalisa nullement, elle accepta et garda tout.

Sur ce, quittons Valladolid et prenons forcément une de ces malheureuses diligences espagnoles, vieilles carcasses usées sur les routes si mauvaises qu'elles les concassent promptement,et que les chemins de fer ont détrônées au point de les forcer à se réfugier sur les routes délaissées en criant sur leurs ais disjoints, assis sur des essieux amincis que les roues quitteraient si n'étaient les incessantes combinaisons à l'aide desquelles on les retient. Quand on se hisse en ces vieilles machines défaillantes, on s'assied sur des noix de coco, semble-t-il, on voit les pierres de la route, et il n'en manque pas, à travers les fentes du plancher d'où l'on reçoit aussi des torrents de poussière. Vous sentez l'air dans une oreille, dans le cou et par côté ; vous vous tournez et retournez pour chercher à vous en

préserver, mais vous remarquez que les quatre parois se sont séparées comme mauvais ménage et ne tiennent que par des subterfuges. Relevez-vous la tête en portant vos regards vers l'impériale qui vient de craquer à donner l'épouvante, sous le poids d'une malle, vous remarquez qu'elle est à peu près rajustée à l'aide d'un bâton et de mauvaises cordes. Vous hêlez le *mayoral,* mais douze ou quatorze mules vous emportent avec furie au milieu des cris effrayants du *mayoral,* du *delantero* et du *zagal,* du clic-clac aigu des fouets qui fendent l'air. Le *zagal* court comme un Basque en criant toujours, il tourne autour de la voiture et de l'attelage, donne des coups de bâton à la mule assez rapprochée, jette des pierres à celles qui sont plus loin. Elles vont ventre à terre, la voiture fait des bonds périlleux en rendant des sons incroyables, et dans ce malheureux coffre vous sautez et ressautez comme paume élastique, vous vous brisez contre la voiture, votre tête va frapper l'impériale et prouver la solidité providentielle de votre couronnement osseux, ou bien elle rencontre celle de votre vis-à-vis et toutes deux résonnent comme celles de deux béliers en lutte ; vous écrasez vos voisins, ils vous le rendent, mais commer se fâcher ? il est impossible qu'il en soit autrement. Lorsqu'enfin cette première furie est passée, que vous jouissez d'un peu de calme, la tempête éclate de nouveau à la première montée avec la même furie, les mêmes cris, les mêmes coups qui font voler les mules et dévorer l'espace, vous vous demandez comment cela finira et si vous n'êtes pas dans votre bière tout posés. Pour vous distraire, vous cherchez votre chapeau, votre bonnet, dans le mélange d'objets de toute sorte que les secousses ont précipité pêle-mêle,et vous arrivez au relais, et le martyre va recommencer, car les nouvelles mules que l'on contenait à grands efforts pour les atteler partent comme des flèches et vous... mais je ne veux pas répéter ce que je viens de dire, et ainsi sera jusqu'à Zamora

où vous vous attendiez qu'à l'arrivée de la voiture, si tant est qu'elle existât encore, on vous porterait en terre.

C'est ainsi torturés, et non en triomphateurs, que nous passâmes à Simancas. Ce lieu, sous son orgueilleuse dénomination de petite ville, possède un millier de placides habitants posés sur sa rive gauche, regardant couler l'eau du Puiserga qu'ils traversent de loin en loin sur son beau pont de 17 arches. Elle s'élève sur la pente d'une colline encore entourée de sa belle muraille et fière aussi de son vieil et imposant château flanqué de tours, défendu par un fossé sur lequel sont jetés deux ponts de pierre. On y conserve les archives générales du royaume. On accuse la France de n'avoir pas restitué toutes les pièces enlevées lors de la guerre de l'Indépendance ; dans tous les cas, l'Espagne en possède ou en retient un grand nombre d'autres dont elle n'a que faire et qu'il importerait à notre Gouvernement de recouvrer, un échange pourrait avoir lieu.

Une grande bataille fut livrée à Simancas contre les Arabes, beaucoup de sang y fut versé sans résultat.

Nous traversâmes aussi Tordesillas ville de 3.500 habitants. Elle est située sur une hauteur entourée de vastes plaines, et domine le cours du Duero. Dans l'église de San Antolin, on remarque le magnifique tombeau de Don Pedro Gonzalez et Alderete, œuvre du célèbre sculpteur Gaspar de Tordesillas.

Les murailles de la ville ont été détruites dans le temps par les *Comuneros* de Castille. L'une des 4 portes conservées conduit à un pont magnifique sur le Duero.

Pierre le Cruel et sa favorite Maria Padilla y résidèrent longtemps. Ferdinand le Catholique s'y retira en 1506 lorsque Philippe Ier, son gendre, se fut emparé du pouvoir après la mort d'Isabelle. Tordesillas devint le centre du mouvement des *Comuneros*. Le comte de Haro replaça la ville sous l'autorité légitime. Napoléon Ier vint à Tordesillas le 26 décembre 1808.

Je ne citerai pas les villages que nous traversâmes avec la

même pompe tapageuse, mais dont la population ne pouvait s'émouvoir, habituée qu'elle est à la voir passer, bien qu'irrégulièrement, avec la même furie, paraissant et disparaissant comme la feuille qu'emporte un ouragan.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME

Toro et sa belle campagne. — Zamora. — Les turquoises. — Le roi Don Sancho l'assiège et y périt assassiné. — Départ pour Salamanque. — Deux journées de route. — Les mauvaises nuits et les repas détestables. — Salamanque, petite Rome et mère des vertus, des sciences et des arts. — Son beau pont sur le Tormes où il y a toujours de l'eau. — Les maisons aux vieux souvenirs. — La *Rua*. — La rue de Zamora et la *Plaza mayor*. — Les inscriptions et les monuments. — L'*arzobispo*. — La cathédrale actuelle. — Sa déchéance. — Cervantès étudiant. — Avila, son aspect donne le frisson. — La cathédrale forteresse. — Tombeau d'Alphonse le Madrigal, *le Tostado* ou *el Abulense*, ses 48 volumes in-folio. — Ste Térèse et son souvenir. — Le couvent de Santo Tomas. — Ségovie où Mme d'Aulnoy ne trouve pas de pain et où Saint-Simon a peine à se loger. — Origine de cette ville, son ancienne importance, sa déchéance. — L'aqueduc. — Position de la ville sur un rocher, ses murailles et ses 83 tours. — Encore l'aqueduc. — L'alcazar et l'école d'artillerie. — L'incendie de 1862. — L'aventurier Riperda. — La cathédrale et ses richesses. — La *Piedad* de Juni. — Le cloître. — Légende de Maria del Salto. — L'hôtel de *los Picos*. — La *Vera Cruz* et le *Paraiso terrenal.*

Nous nous arrêterons quelques instants à Toro pendant qu'on prépare notre modeste dîner. Cette petite ville de 7.000 habitants est située sur la rive droite du Duero au fond d'une immense plaine, véritable campagne de Cérès par la fertilité et la bonté de ses produits. Ses murailles en terre sont percées de 6 portes un peu monumentales.

La place de la Constitution a deux lignes d'arceaux servant

de promenade au monde élégant. On y voit aussi la maison de ville dont l'entrée est grandiose.

Sur la place du marché se trouve la belle tour de l'horloge, au-dessus d'un arc remarquable de 10 mètres de hauteur sur sept d'ouverture. Le troisième étage forme une galerie de pierre sculptée.

Les rues sont larges mais très mal pavées, en hiver la propreté en est totalement absente. Le seul édifice digne d'intérêt, est l'ancien palais gothique du duc de Berwick, la façade en est très belle.

Après s'être trouvée mêlée à quelques événements historiques, Toro est rentrée dans une obscurité complète, ce n'est plus qu'une petite ville dans toute l'acception du mot. Les passions qui peuvent agiter encore ses habitants la laissent morne et silencieuse. Nous la quittâmes au seul bruit de notre attelage et de ses trois conducteurs, et nous arrivâmes enfin à Zamora, brisés, moulus, les poumons engorgés par l'affreuse poussière dont une couche épaisse couvrait nos vêtements, nous jurions mais un peu tard qu'on ne nous y prendrait plus. Et pourtant pour quitter Zamora quel moyen aurions-nous? il faudrait bien peut-être accepter de nouveau ce que nous ne voulions plus. Mais n'anticipons pas, reposons-nous, débarrassons-nous *del polvo* et visitons Zamora, ville de 9.000 habitants environ, où l'on trouve peu de chose à voir.

Son origine est fort ancienne, on croit que c'est l'*Ocellum duri* des Romains. Les Arabes s'en rendirent maîtres dès le commencement de leur conquête et la nommèrent Medina ta Samurah (la ville aux turquoises ou aux *zamorras,)* parce que, dit-on, on trouvait souvent de cette pierre précieuse dans les environs. Les Castillans l'entourèrent de fortes murailles après l'avoir reprise. Elle résista à plusieurs attaques des infidèles, mais Almanzour le Terrible s'en empara en 984 et rasa les murailles. Les chroniques du Cid racontent que le roi Don Sancho

assiégeant Zamora, que défendaient l'infant et quelques bons chevaliers, le transfuge Bellido Dolfos sortit de la ville et vint lui proposer de lui faire connaître une entrée secrète qui restait sans défense. Don Sancho, bien qu'averti de se méfier de Dolfos, le suivit, mais le traître profitant d'un moment favorable, lança contre le roi son javelot qui, entré vers les épaules, ressortit par la poitrine et Don Sancho tomba ainsi blessé à mort.

Le maréchal Soult établit son quartier général dans cette ville après la bataille de Medina de rio seco.

Une forte muraille en pierre existe encore autour de Zamora. Au sud-ouest de la ville se trouve la citadelle renfermant dans son enceinte la cathédrale, le palais épiscopal et les ruines d'une vieille maison du Cid. On voit aussi le vieux palais de Dona Urraca, le beau pont en pierres de taille sur le Duero, remarquable par sa solidité.

Il s'agissait de gagner Salamanque, deux jours passés à Zamora étaient plus que suffisants pour nous donner le désir de la quitter au plus tôt. Le difficile était de trouver un moyen autre que la *galera* ou tartane. Enfin, à force de chercher, aidés par le maître de la *fonda* ou plutôt *posada*, nous obtînmes une voiture passable attelée de bonnes mules, et l'on nous donna de plus de bons et honnêtes compagnons de voyage. En route nous n'éprouvâmes aucun des inconvénients du voyage de Valladolid à Zamora, mais bien celui de coucher deux nuits dans des auberges où nous ne pûmes dormir tant était grand le nombre, et tant était grande la rage de certains petits êtres de plusieurs formes qui se ruèrent sur nous, enchantés de trouver de la chair fraîche étrangère. Les repas aussi nous ont laissé un souvenir d'huile de haut goût et de parfum impérissable, et encore de la dureté du bouc et du chat assaisonnés au piment, nous en frémissons encore quand nous y pensons. L'amabilité de nos compagnons faisait quelqu'heureuse diversion à ces calamités, et nous arrivâmes enfin à Salamanque où, sans

pouvoir être bien dans de mauvaises *posadas*, nous trouvâmes cependant quelqu'amélioration à notre sort dont actuellement le souvenir nous plaît.

Salamanque, l'ancienne Salmantica des Romains, est ornée des titres de *Muy noble y muy leal;* ses monuments lui ont valu celui de petite Rome et son Université célèbre, bien déchue il est vrai, celui de mère des vertus, des sciences et des arts. Elle est située sur la rive droite du Tormes et compte environ quatorze mille habitants. Ses anciennes murailles l'entourent encore avec leurs neuf portes dont celle de San Pablo se fait remarquer par les statues dont elle est ornée. La *Puerta del Rio* conduit au beau pont de vingt-sept arches construit sous Trajan. Le Tormes est large, il a de l'eau toute l'année, avantage que ne possèdent pas toutes les rivières d'Espagne, bien s'en faut. De ses bords, on voit parfaitement la ville, et ses nombreux clochers, dominés par la cathédrale, produisent un très bel effet dans l'horizon.

Les maisons, généralement très anciennes, sont pour la plupart des souvenirs des plus grandes familles d'Espagne. La *Casa de conchas*, ainsi nommée des coquilles qui couvrent sa façade, appartient au marquis de Valdecarzana. Le *patio* est richement orné. La *Casa de la sal* a un *patio* entouré de belles colonnes avec de riches médaillons Renaissance. On remarque encore les hôtels du Comte de Garcigrande, des Maldonados, des Espinosas, du marquis de Alenarza et du comte de Monterey.

La *Rua* a tout à fait le caractère local avec ses magasins d'orfèvres et de libraires. La rue de Zamora, la plus belle de la ville dont elle traverse une grande partie, est large et bien alignée; elle aboutit à la *Plaza mayor*, vaste carré entouré de quatre-vingt-dix arcades sous lesquelles, de distance en distance, débouchent les rues de la ville, ces arcades sont ornées de médaillons représentant les rois et les espagnols célèbres. Elle est au centre

de la ville et sert encore pour les courses de taureaux, auxquelles 20.000 spectateurs peuvent assister.

M. Madoz a dit de Salamanque que le génie des arts y a répandu le torrent de ses magnifiques inscriptions, en en couvrant le sol de monuments grandioses que les étrangers et les nationaux contemplent avec enthousiasme. Dans le nombre, on remarque l'*Arzobispo* qui fait partie du grand collège de ce nom. Le collège des nobles Irlandais l'occupe aujourd'hui. C'est un monument somptueux à façade grandiose, splendide; les deux galeries du *patio* principal ont une élégance et une délicatesse vraiment remarquables. Le retable de la chapelle est de Berruguete et de Michel-Ange.

La cathédrale est cependant le monument le plus important de cette ville. Commencée en 1513, sa construction n'a été terminée qu'en 1734. Elle est de style gothique moderne. Son magnifique portail forme trois entrées décorées de statues. L'une de ses portes *(la Puerta de las palmas)* représente en demi-relief l'entrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem. La tour au-dessus du portail est de Chirriguera, le célèbre architecte au goût extravagant qu'on ne peut apprécier sur cette tour, que l'administration municipale fit revêtir d'une enveloppe de maçonnerie en 1755, lors du tremblement de terre de Lisbonne. Les piliers de l'église sont d'une grande solidité, les voûtes sont élancées et hardies. On y voit un grand nombre de statues, de bas-reliefs, de fleurons délicats, de médaillons. Dans le chœur on a placé deux statues de Juan de Juni. La *Custodia* est une œuvre d'orfèvrerie remarquable.

La vieille cathédrale est à peu de distance, elle est simple, massive, humide et négligée. Son retable est digne d'attention.

Le *Colegio viejo* de 1410, reconstruit en 1760, a un beau cloître. Le Musée provincial occupe la galerie. L'une des salles renferme une riche collection de miniatures chinoises, envoyée par un évêque des Philippines,

Parmi les autres édifices à visiter, il faut citer le couvent de Santo Domingo, le collège des Jésuites, celui de Calatrava, l'église de San Martin et celle de Sancti Spiritus.

Salamanque resta longtemps au pouvoir des Arabes jusqu'à la conquête d'Alphonse le Grand; le Calife Modhafer la prit et la rasa. Alphonse VI et ses successeurs la relevèrent, et les rois Catholiques l'enrichirent.

La ville est morne, triste, elle semble pleurer ses nombreux étudiants qui l'ont abandonnée. Le Bachelier de Salamanque ne la reconnaîtrait plus. C'est au XVI[e] siècle qu'elle jouit de toute sa splendeur. Les plus illustres personnages y avaient leur résidence. Les riches Prélats y étaient nombreux. Son Université partageait alors, avec celle d'Alcala de Henares, la gloire d'être les plus brillantes de la Péninsule. Le grand cardinal Ximenez de Cisneros, surnommé plus tard *tertius rex*, y professait la jurisprudence.

Cervantès y passa deux années à titre d'étudiant, il habitait la *calle de los Moros* et y prit les types présentés dans son Don Quichotte, dans ses nouvelles du Licenciado Vidriera et la Tia fingida. C'est Pedroso, village voisin, qu'il donne pour le lieu de naissance d'un personnage de Rinconete y Cortadillo.

De Salamanque, nous allâmes prendre le chemin de fer à Medina pour nous rendre à Avila qui se trouve à 2 kilomètres de la station. En approchant de cette ville, l'aspect en est saisissant, une enceinte de hautes murailles aux nombreuses tours rondes régulièrement disposées l'entourent de tous côtés. Elle est bâtie sur un mamelon isolé, ses tours dominent le pays à une grande distance. Cette situation la rangeait au nombre des plus fortes places de l'Espagne. Elle est le siège d'un évêché.

Ses rues sont tortueuses, ses vieilles maisons massives en granit noir assombrissent l'aspect général à donner le frisson. C'est encore la vieille ville du XV[e] siècle.

La cathédrale, construction qui date de 1107, est en granit,

C'est un bel et vaste édifice gothique, un peu forteresse avec ses créneaux dont elle a conservé seulement ceux qui couronnent la tour du Dôme.

Dans la *capilla mayor* on voit le tombeau d'Alfonse le Madrigal surnommé le *Tostado* (le brûlé) pour son teint basané, mais plus connu encore sous le nom de *el Abulense*, d'Abula, nom latin d'Avila dont il était évêque au milieu du XVe siècle. Il avait publié 48 volumes in-folio, moitié en latin, moitié en espagnol. Sa fécondité était proverbiale et Cervantès dit quelque part dans son Don Quichotte : « Volume aussi gros que toutes les œuvres du Tostado. »

On montre à Avila des figures informes d'animaux taillées dans le granit. Elles doivent remonter au temps des premiers habitants de l'Ibérie.

La grande gloire d'Avila est d'avoir vu naître Ste Térèse de Jésus. Un couvent de Carmélites a été bâti sur l'emplacement même de la maison qu'elle avait habitée. On le consacre aujourd'hui à une bibliothèque dépourvue de livres, plus à un lycée de musique et de déclamation. La chapelle, qui sert encore au culte, possède un portrait de la Sainte et quelques meubles de sa cellule, son buste est au-dessus de la porte principale. Le couvent de Santo Tomas est un somptueux édifice de 1482. Les stalles du chœur de l'église attirent l'attention des visiteurs.

Le souvenir de la Sainte est resté vivace dans sa ville natale où elle vécut en faisant le bien. Ses nombreux écrits d'un beau style ne laisseront pas effacer sa mémoire.

D'Avila, le chemin de fer nous rapprocha de Madrid ; mais ne voulant pas y retourner, nous dûmes prendre à son passage à Villalba une diligence qui nous fit arriver sans mésaventure à Ségovie que les touristes ont le grand tort de négliger, malgré les lamentations de Mme d'Aulnoy disant : « Ségovie qui est une des plus grandes villes d'Espagne, où il y avait autrefois de plus riches marchands à cause des draps et des chapeaux que

l'on y faisait ; qui a été longtemps le séjour des rois de Castille et qui n'est environ qu'à 12 ou 14 lieues de Madrid, où il n'y avait point de pain dans toute la ville le jour que j'y arrivai. Il n'y en eut qu'à 4 heures après midi, qu'on le distribua par ordre du *corregidor*, aussi bien qu'à Almagro ; et cependant ils ne s'effarouchaient point pour cela, et disaient que c'était la gelée qui était cause que les moulins n'allaient point, parce qu'ils sont accoutumés à faire bonne chère aujourd'hui et à mourir de faim demain. »

Saint-Simon raconte, de son côté, les difficultés qu'il éprouva pour se faire ouvrir un gîte et trouver de quoi faire un mauvais souper.

Quant à nous, nous descendîmes au *Parador* principal de cette ville autrefois si importante, si tristement déchue aujourd'hui. Ségovie fait remonter son origine à Hercule, on ne peut pas admettre cette prétention, tout en reconnaissant l'importance de cette ville au temps de l'occupation romaine. Elle devint capitale sous les Arabes et résidence des rois chrétiens. Alfonse le Sage y composa ses fameuses tables astronomiques. Elle fut le théâtre d'un grand nombre de faits historiques aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Elle vit naître plusieurs hommes célèbres de ces mêmes époques.

L'aqueduc est un souvenir des Romains. Des monuments religieux y ont été laissés par les Goths. L'Alcazar a été élevé par les Arabes qui peut-être créèrent aussi dans cette ville les fabriques de drap longtemps renommées par excellence. Maintenant l'incurie laisse des plantes disjoindre les pierres de l'aqueduc, l'école d'artillerie souiller les murs de l'Alcazar; elle laisse aussi tomber les fabriques de drap qui ne produisent plus que 200 pièces au lieu de 25.000 qu'elles livraient jadis au commerce du globe. Et encore la Monnaie qui frappait les plus belles pièces d'or et d'argent ne frappe plus que des *cuartos* en cuivre.

Elevée sur son immense rocher isolé entre deux vallées pro-

fondes, non loin de la chaîne du Guadarrama, elle voit couler à ses pieds au nord l'Eresma, au sud le Clamores, qui se rejoignent à l'ouest. Le rocher, de près de 300 mètres d'élévation et de 3.000 mètres de tour au sommet, a la forme d'un vaisseau. La ville le couronne à 924 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est entourée de murailles bien conservées avec leurs créneaux, leurs 83 tours et 5 portes principales.

L'aqueduc que le peuple désigne sous le nom de Pont (*El puente*) et quelquefois de Pont du Diable (*El puente del Diablo*) a traversé les siècles et n'a jamais cessé de remplir son emploi en apportant à la cité les eaux qu'il reçoit à la distance de 17 kilomètres, au flanc de la montagne de Fuenfria et qu'il conduit d'abord à découvert en traversant les côteaux, les rochers et la forêt de Valsain; puis il passe sous la route de St Ildefonse, arrose 7 kilomètres de plaine jusqu'à la vieille tour du Caseron où commence le merveilleux travail continué jusqu'à la ville. C'est d'abord un massif de maçonnerie de 772 mètres de longueur conduisant l'eau au réservoir où elle dépose les sables et tout ce qui s'y est mêlé, et où commence la série de 119 arches traversant les 818 mètres de la vallée, les faubourgs et une partie de la ville jusqu'à l'Alcazar. La hauteur de ces arcades varie selon le terrain sur lequel elles sont établies : d'environ 7 mètres au départ, elles atteignent 29 mètres à la place *del Azoquejo*, où sur une longueur de 276 mètres ils sont à deux étages, d'une hardiesse et d'une légèreté extraordinaires. Le tout est construit en belles pierres de couleur sombre, réunies sans mortier ni ciment. Pendant les guerres du XV[e] siècle quelques arcades avaient été coupées, elles furent remplacées par une charpente. On obtint de la reine Isabelle la Catholique la reconstruction des arcades en pierre sur une longueur de 200 mètres et 12 mètres de hauteur, mais au commencement de ce siècle une partie de cette reconstruction ayant fléchi, il a fallu la réparer, tandis que l'œuvre des Romains défie les siècles et reste intacte.

L'Alcazar est, après l'aqueduc, le monument le plus remarquable de Ségovie. Lesage ou plutôt le P. Isla qu'il aurait traduit y a fait enfermer Gil Blas. Il s'élève à la pointe ouest du rocher de la ville, au-dessus de la jonction de l'Eresma et du Clamores qui coulent au bas de la masse gigantesque. Le roi Don Alfonse VI, au temps du Cid, vers la fin du XI[e] siècle, fit construire cette série de tourelles crénelées, du milieu desquelles s'élance une tour carrée avec plateforme, flanquée d'autres tourelles. Ce fut longtemps une prison d'Etat. Dans l'intérieur aux grands souvenirs, on voit encore des pièces décorées de mosaïques et de peintures bien conservées. La chapelle a de belles arabesques. La salle du *Cordon*, ainsi nommée du cordon de St François figuré tout autour, et le grand salon des rois au lambris doré, au-dessus duquel sont placées 52 statues de grandeur naturelle en bois peint, représentant les anciens rois d'Oviedo, de Léon et de Castille, depuis Pélage jusqu'à la reine Jeanne morte en 1555, et celles de la dynastie autrichienne ; on y a ajouté celles du grand comte Fernand Gonzalez et du Cid.

Depuis près d'un siècle, on a établi à l'Alcazar l'école d'artillerie où deux cent-trente élèves occupent les appartements devenus salles d'étude, dont ils ne manquent pas de dégrader les murs. La bibliothèque est dans le grand salon des statues. On ne peut assez déplorer cette destination qui accélère la détérioration de ce qui reste de ce précieux monument, en grande partie dévoré par l'incendie du 7 mars 1862. Le feu se déclara, dit-on, dans les combles, un vent violent activa le fléau qui dévora de magnifiques salles jusqu'alors conservées. L'intrépidité des habitants, des officiers et des élèves de l'école ne put que lutter contre l'incendie qui pendant cinq jours et cinq nuits jeta sur la ville des débris enflammés et une lueur sinistre.

Seule la tour de Henri IV de Castille, qui donnait entrée dans ce palais-forteresse, fut préservée par l'épaisseur de ses murs. Mais la plupart des précieuses peintures, des richesses

sculpturales, des plafonds en bois précieux et des frises furent la proie des flammes.

Saint-Simon a exalté les beautés de cette ancienne demeure royale, les richesses artistiques qu'elle renfermait.

C'est dans la partie la plus élevée du donjon que les prisonniers d'Etat étaient enfermés. Au nombre de ceux-ci, figura le fameux aventurier Riperda ambassadeur de Hollande, qui après avoir abjuré le Protestantisme pour capter la confiance de Philippe V, se fixa en Espagne, reçut les titres de Grandesse et et de Duc ambassadeur du Roi catholique, et fut accusé de trahison. Arrêté et enfermé dans l'Alcazar, il y resta quinze mois, au bout desquels il s'échappa sous les vêtements de Josefa Ramos servante du gouverneur. Il parvint à gagner le Portugal, rentra en Hollande d'où il passa au Maroc après être redevenu Protestant. Au Maroc il embrassa l'Islamisme, prit le nom d'Osman, gagna bientôt la confiance de l'empereur, qui lui donna le commandement d'une partie de son armée. Dans l'espoir de se venger il fit la guerre à l'Espagne, mais ne put réussir. L'empereur le dépouilla de ses emplois, le fit jeter en prison, puis à la suite d'aventures diverses, le prisonnier échappé de Ségovie mourut misérable à Tétouan.

La Cathédrale, l'une des plus belles d'Espagne où il y en a de si belles, a remplacé celle du XI[e] siècle relevée par Alfonse VI près de l'Alcazar. De style gothique mêlé à celui de la Renaissance ou Gréco-romain, elle a trois nefs et présente un des plus beaux monuments de ce genre. Elle mesure cent dix-sept mètres de long sur cinquante mètres de large. La voûte de la grande nef s'élève à trente-trois mètres et la coupole à deux cent-soixante et dix mètres. Les ornements en sont presque tous gothiques. Le marbre abonde dans l'intérieur et au maître-autel pour lequel on en a employé de très riches et de très variés. La *Capilla mayor* et le *Trascoro* en sont également décorés ; le pavage du temple est aussi en marbre. Les chapelles renfer-

ment de notables richesses et sont fermées de belles grilles en fer.

Un tableau surtout attire l'admiration du visiteur, il est sur l'autel de la cinquième chapelle de gauche. C'est le tableau connu sous le nom de *la Piedad de Juni,* peintre de Valladolid qui vivait sur la fin du XVI[e] siècle. Cette toile est de 1571. Cette belle œuvre est cachée dans une chapelle presque sans lumière, elle représente le Christ étendu sur un drap. La victime pâle a conservé une apparence de souplesse et fait verser des larmes d'attendrissement. Joseph soutient ce divin cadavre et regarde douloureusement Marie qui soutient aussi le corps du Sauveur qui a été crucifié. Je n'ai rien vu de plus admirable que la pose de la sainte Vierge : son visage altéré par l'immense douleur est d'une beauté sublime et pleine de majesté; ses regards, d'une expression que l'on ne peut indiquer, sont arrêtés sur les plaies du Sauveur, on croit voir s'échapper les sanglots qui resserrent sa gorge et semblent arrêter la parole. Salomé est là livide, accablée de douleur, n'osant pas regarder la Vierge mère de Dieu. St Jean s'avance pour soutenir la mère de douleur. Madeleine se livre à tout son désespoir, elle se meurtrit le visage, ses yeux sont abîmés dans les larmes, ses mains semblent prêtes à laisser échapper le vase qui contient le saint baume. Nicodème contemple ce douloureux ensemble et paraît réclamer le corps du Sauveur qu'il veut ensevelir. Les anges pleurent au-dessus de la croix, les soldats sont émus de compassion. Au loin, paraît Jérusalem sur laquelle Jésus versa des larmes de pitié. Au milieu de nuées qui s'entr'ouvrent, Dieu le Père bénit cette scène émouvante.

Les cloîtres, construits en 1524, abritent les tombes des anciens Evêques de Ségovie, principalement dans la chapelle de Santa Catalina, au bas de la tour, celle de l'infant fils de Don Henri de Transtamarre. C'était en 1366, sa nourrice le laissa tomber d'une fenêtre de l'Alcazar ; éperdue de douleur, elle se précipita après

l'infant. A cette même fenêtre où se passa cet événement, on voit une croix de fer destinée à le rappeler.

Maria del Saltò a été enterrée aussi dans les cloîtres. Elle était juive, mais elle connaissait la foi chrétienne. Accusée faussement d'adultère, son mari la fit jeter du haut des rochers de *las Grageras* en présence des Juifs de Ségovie. Au moment où on allait la précipiter, la malheureuse femme apercevant la statue de la Ste Vierge au-dessus du portail de la cathédrale, s'écria : « Marie protégez une juive, vous qui ne cessez de protéger les chrétiens ! » Elle tomba alors doucement et arriva saine et sauve au bas des rochers. Elle vécut saintement et ne mourut qu'en 1237. Enterrée d'abord dans l'ancien temple, ses restes furent transportés dans la chapelle de Santa Catalina, une inscription conserve le souvenir du miracle.

Le Musée provincial est pauvre, il est au palais épiscopal. On visite avec plus d'intérêt le couvent de Santa Cruz la real élevé par Ferdinand et Isabelle ; San Juan qui possède les tombeaux de héros Ségoviens et de l'historien Colmenares ; San Martin au portail gothique et dont on admire la jolie tour moderne ; la haute et belle tour carrée de San Esteban ; la porte arabe de Santiago. La *Casa de Segovia,* la plus ancienne peut-être de la ville ; l'hôtel du marquis *del arco* au *patio* richement sculpté avec arabesques, groupes d'animaux et médaillons des rois, des guerriers et même des empereurs romains ; l'hôtel *de los picos* (des pointes) des marquis de Quintana : des juifs l'avaient possédé, de là lui était resté le nom de maison des Juifs. Offensé de cette appellation qui se perpétuait de siècle en siècle, un des Quintana fit démolir la façade, mais l'architecte disposa une pointe en saillie au milieu de chaque pierre, de là bien que le temps les ait émoussées, la maison des Juifs a reçu et conservé le nom de maison des pointes.

Hors de Ségovie, au-dessus de la rive droite de l'Eresma, on visite la *Vera Cruz,* vieille église gothique des Templiers, cons-

truite en 1208 sur le modèle du Temple du Saint Sépulcre de Jérusalem. Elle a été bien restaurée. Plus haut, l'église des Hiéronymites *del Parral* de 1447 renferme des choses remarquables, elle est dans une belle position et possède des jardins bien cultivés, d'où est venu le dicton : *Las huertas del Parral — Paraiso terrenal.*

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

Quita Pesares. — Guadalajara. — L'école centrale du génie militaire. — Le Palais des ducs de l'Infantado. — Le caveau des Mendoza. — L'aqueduc. — Alcala de Henares et sa rivière Henares qui se cache dans les arbres. — Ses tours, ses coupoles, ses anciens édifices et sa solitude actuelle. — C'est la patrie de Cervantès. — Tombeau du cardinal Ximenez de Cisneros. — Ses 18 couvents déserts. — Ses célèbres imprimeries ont disparu. — François I[er] y passa 3 jours.— Le collège, grandiose édifice, reste sans profésseurs et sans écoliers. — Siguenza n'a plus que les souvenirs de sa gloire. — L'ancien Alcazar. — La Cathédrale. — Encore une sortie contre les chemins de fer. — Calatayud. — La *Moreria.* — Le beau quartier. — Ses monuments. — Son territoire fertile. — L'ancien couvent de Piédra. — La gorge sauvage et le torrent de Piedra, ses chutes et ses cascades. — Saragosse l'antique Salduba. — Le *Coso.* — La tour penchée. — *L'aljaferia.* — Les rues tortueuses et les *Casas solares.* — La *calle Plateria.* — Les *alleluyas.* — San Salvador : la *Seo.* — Notre-Dame *del Pilar.* — La légende de Marie de Agreda et la chapelle élevée par St Jacques. — La sacristie.

Le domaine royal de *Quita-Pesares* (sans souci) est peu éloigné de Ségovie. En partant de cette ville, nous dûmes aller prendre le chemin de fer de Guadalajara, ville de 5 à 6.000 habitants sur la rive gauche du Henares, au bas de côteaux couverts de vignes et d'oliviers. On aperçoit çà et là quelques restes de ses anciennes murailles dont l'enceinte est dépassée par de nouvelles maisons généralement bien construites, ce qui n'empêche pas que l'aspect des rues ne soit triste et pauvre. L'é-

cole centrale du génie militaire est une construction remarquable. Elevée sous Philippe V qui la destinait à une fabrique de draps grandement établie, mais tombée au commencement de ce siècle, les bâtiments sont vastes et magnifiquement disposés. La salle de dessin peut recevoir 150 élèves ; la bibliothèque, le Musée, le cabinet topographique occupent d'autres salles. Le quartier militaire est logé dans l'autre partie du bâtiment et reçoit 16 compagnies.

Le palais des ducs de l'Infantado est une des curiosités de Guadalajara. Le marquis Don Diego de Hurtado de Mendoza en commença la construction vers 1461. La façade principale est du gothique de mauvais goût, les fenêtres mauresques sont de grandeurs différentes. Le vaste *patio* est entouré de galeries que 6 colonnes soutiennent de chaque côté, elles sont d'ordre dorique. Les arcs surbaissés présentent un mélange étrange de gothique et de mauresque. Leurs tympans sont ornés de lions à tête de mouton et à queue flottante. Au-dessus des colonnes, des aigles déploient leurs ailes et couronnent des écussons d'armes. Au-dessus, une galerie à colonnes torses, à chapiteaux octogones et dont les arcs lourds et disgracieux sont surchargés de chicorées ; des chimères ailées à formes de griffons et à têtes d'aigles courent dans les tympans ; mais ce qui vaut mieux, il y règne un riche balcon à jour, fouillé et ciselé. Dans l'intérieur, la salle des généalogies a un plafond en bois sculpté surchargé de dorures, d'autres salles sont ornées de peintures assez bonnes. Ce palais est abandonné, des cloisons traversent, coupent les salons, la salle des généalogies est convertie en magasin.

Dans le couvent de San Francisco, à l'entrée de la ville, on visite un caveau, vrai Panthéon de l'illustre famille des Mendoza, construit à grands frais à l'imitation de celui de l'Escurial, il rivalise avec le tombeau des Médicis de Florence. Un escalier de 55 marches conduit à ce caveau et à une vaste salle ornée de marbres et de dorures. Des compartiments sont disposés

tout autour, dans chacun de ceux-ci est construit un tombeau en marbre rouge ; le nombre total est de 28 dont le dernier est ouvert et attend la dépouille mortelle d'un Mendoza.

Un aqueduc, œuvre des Romains, amène dans la ville l'eau prise dans les hauteurs voisines. Un homme à cheval peut passer facilement sous la voûte.

Aucun autre monument ne peut attirer l'attention du visiteur.

Nous nous trouvions bien près de Madrid, mais encore plus d'Alcala de Henares qui a tout perdu lorsque Madrid est devenue décidément capitale et lui a enlevé sa célèbre Université. Du milieu de sa vaste plaine, sur la rive droite du Henares qui se cache dans les arbres, bien abritée par ses collines, elle paraît fière encore de ses tours et de ses coupoles autour de ses murailles, mais si vous entrez, si vous franchissez les portes, elle perd tout son prestige. Ses édifices abandonnés, le palais épiscopal, l'Université qui attirait une foule d'étudiants sont maintenant déserts, tout y périt d'une vieillesse prématurée ; la solitude la plus triste est partout, l'herbe croît librement dans les rues et sur les places, seuls la *calle mayor* et ses arceaux ont conservé un peu de mouvement.

Alcala est la patrie de Cervantes et possède le somptueux tombeau du cardinal Ximenez de Cisneros, mort à Rov le 8 novembre 1517. Leur souvenir et leur célébrité subsisteront toujours là où tout périt, où s'écroulent les fortes murailles et les tours massives.

Ses dix-huit couvents expropriés sont déserts, on y avait établi des casernes, un hôpital, une école de cavalerie, on en avait banni la prière ; ils sont maintenant abandonnés, ils sont morts ; les célèbres imprimeries n'existent plus. Le *Colegio mayor* de san Ildefonso, siège de l'Université dirigée par les maîtres les plus illustres alors, comptait onze mille étudiants lorsque le royal et chevaleresque prisonnier François Ier vint passer trois jours à Alcala. Ce collège est resté un monument

grandiose, mais il est désert, les savants professeurs, les nombreux écoliers ont disparu.

On ne peut pas passer à Siguenza sans s'y arrêter. C'est une toute petite ville qui compte à peine cinq mille habitants. Elle possède un évêché suffragant de celui de Tolède. Elle aussi a perdu sa savante Université,il ne lui reste que le souvenir de ce qui fut sa gloire : la ville s'étale en amphithéâtre sur une colline qui domine le cours du Henares au milieu de belles plaines bien arrosées. Il ne lui reste que des vestiges de ses anciennes murailles. Les rues de la haute ville sont très escarpées, au sommet de la colline se trouve l'ancien Alcazar, aujourd'hui demeure des Evêques. Véritable forteresse, ce monument est entouré de hautes murailles flanquées de tours posées sur le rocher.

La cathédrale est située sur la *Plaza mayor*. C'est un bel édifice gothique très solide avec ses deux tours, de quarante mètres de hauteur. L'intérieur est à trois nefs que soutiennent vingt-quatre piliers. Le maître-autel est orné de sculptures et et de statues remarquables. Le chœur est vaste, on y admire la boiserie. L'autel, en jaspe rouge et noir, du *Trascoro* est magnifique. Le cloître de style gothique est orné de belles sculptures. Cette église possède de grandes richesses en reliques, sculptures, tableaux et ornements divers.

Le *Colegio* de san Antonio est un bel édifice dont on a pensé faire une prison. Celui de san Martin est maintenant consacré à un petit séminaire. Cette ville possède aussi un assez grand nombre de belles maisons, un aqueduc très ancien, et la belle promenade de l'*Alameda*.

Pour les touristes, le chemin de fer n'est qu'un éteignoir fumeux, tout au moins un garde-vue qui ne laisse rien voir. Vous apercevez une belle ruine, un superbe point de vue, un ravissant village, vous vous retournez pour appeler l'attention de votre compagnon de voyage ; mais déjà tout a disparu, vous

n'avez plus devant vous qu'un marais infect, une terre inculte, ou pire encore un gigantesque talus qui vous cause des étourdissements funestes si vous le regardez, ou en cas contraire ne vous laisse voir qu'un point du ciel grand comme la main. C'est ainsi que nous atteignîmes Calatayud, comme nous serions arrivés partout ailleurs le long de ces interminables barres de fer, au bruit des ignobles hoquets de la machine locomotive et de ses sifflets assourdissants.

Calatayud est une ville de dix mille habitants, située sur la rive gauche du Jalon avant qu'il se réunisse au Jiloca. La classe pauvre loge dans les excavations pratiquées dans la falaise. C'est la partie la plus ancienne de la ville, elle existait au temps des Maures et a gardé le nom de *Moreria*. La partie basse de la cité se compose de jolies maisons et possède quelques édifices importants, tels que : le palais épiscopal, la maison de ville, treize églises, quinze couvents dont les six de femmes ne sont pas expropriés ; un collège, un théâtre, une place de taureaux. L'église Sainte Marie était la Mosquée des Arabes. Alphonse le Batailleur ayant repris la ville en 1120, consacra cette mosquée au culte chrétien et l'agrandit. Elle a trois nefs ; on y admire le retable et l'autel dédié à Nuestra Senora de la Pena. La tour en est très élevée et se termine par une aiguille couverte en plomb. Quelques autres églises sont à visiter, sans cependant offrir matière à une description détaillée. Le quartier de la *Moreriæ* et les fortifications qui couronnent les hauteurs sont bien entretenues et forment les seuls souvenirs de l'époque arabe à Calatayud.

Cette ville est la seconde de l'Aragon comme importance. Le Jalon et le Jiloca fertilisent son territoire, qui produit d'excellents fruits, de beaux légumes, des arbres superbes. On va visiter à vingt-cinq kilomètres l'ancien couvent de Piedra du XIIIe siècle, aujourd'hui propriété particulière. On y retrouve des richesses architecturales de différentes époques. Le site est des plus pitto-

resques, au-dessus d'une gorge sauvage au fond de laquelle le torrent de Piedra se précipite au milieu des rochers où il forme des chutes et des cascades du plus bel effet.

Le chemin de fer côtoie le Jalon jusqu'à Alagon où cette rivière se jette dans l'Ebre, de là on est bientôt à Saragosse, l'antique et modeste *Salduba* qui charma l'Empereur Auguste par son beau ciel et son heureuse position. Auguste, venu en 728 de Rome en Espagne pour assujettir les Cantabres et les Asturiens soulevés, l'érigea en colonie militaire et lui donna le nom de *Cæsarea Augusta.* Il y éleva de belles constructions, des temples, un cirque, y fonda des bains et *Salduba* devint sous la domination romaine la plus belle ville de l'Espagne Taraconaise. Plus tard, les Goths en firent une de leurs capitales et la nommèrent *Cesarogosta.* Vinrent ensuite les Arabes Tarif et Musa qui l'épargnèrent au prix de ses richesses et l'appelèrent *Saracusta.* Rivale des plus belles villes de leur domination dans la Péninsule, ils l'érigèrent en chef-lieu de l'une des cinq provinces Ibériennes. Menacée par Charlemagne, dont l'armée ne devait pas tarder à périr à Roncevaux, elle resta riche et brillante sous les Califes, jusqu'au moment où, le petit royaume de Sobrarbe grandissant et s'étendant sur la Navarre et l'Aragon, elle devint capitale d'un plus grand Etat.

Saragosse avec ses rues tortueuses présente peu de traces et de souvenirs des diverses phases de son histoire, même de ce qu'aurait dû lui léguer la royauté Aragonaise. De l'hospice de la *Misericordia,* on découvre toute la ville et d'abord la coupole du couvent de San Ildefonso, plus loin les dômes de Notre-Dame *del Pilar,* la flèche élancée de la *Seo,* et au-dessus d'une multitude de toitures, des clochers de toutes formes, des tours gothiques et arabes ; au centre sur la petite place San Felipe l'élégant campanile de la *Torre nueva,* ou tour penchée de 1504, de style mauresque et gothique ; les lignes distinctes des enceintes successivement dépassées, et ses deux longues rues que termi-

naient quatre portes coupant diamétralement son plan elliptique. Le *Coso,* promenade élégante de la ville, est un vaste demi cercle qui indique l'enceinte de *Cæsarea Augusta.* Le *Coso* était autrefois le centre du mouvement, des fêtes publiques, des tournois ; la noblesse espagnole y accourait pour lutter dans les joûtes, les tournois et les courses, sous les yeux des dames de beauté qui les admiraient des fenêtres richement pavoisées. Le *Coso* s'appelait alors le *Foso* ou le *sacro Foso.* Une *Jota* Aragonaise le cite :

Malaga tiene su castillo,
Granada tiene su Alhambra
Y Zaragoza el Coso,
Y el Coso Zaragozanos.

Vers la partie moderne de la ville où la rivière la Huerba roule ses eaux agitées, on a créé une promenade magnifique.

Près de la *Puerta del Angel,* on a construit le *Seminario conciliar* sur l'emplacement du palais de l'ancienne Députation du royaume. A peu de distance, on découvre sur une petite place la belle façade moderne de l'archevêché ; sur la droite est un étrange bâtiment carré construit en briques dans le style gothique, c'est la maison de ville où se trouve aussi la Bourse du commerce. Quatre tourelles élancées en marquent les quatre angles. La vaste salle de la Bourse est soutenue par vingt-quatre belles colonnes sur quatre rangs, formant trois nefs, avec des chapiteaux doriques surmontés d'écussons aux armes de Saragosse. A la hauteur des chapiteaux règne tout autour une corniche avec une inscription de 1551 en caractères gothiques.

La *Torre nueva* ou tour penchée, dont nous avons parlé déjà, est tout à fait isolée, elle porte l'horloge de la ville. Elle a quatre-vingt-quatre mètres de hauteur sur douze mètres soixante centimètres de largeur à sa base. On monte au balcon disposé tout autour au-dessous du campanile, d'où l'on découvre un magnifique panorama si l'on n'y prend pas le vertige par l'in-

clinaison de cette construction qui surplombe sa base de deux mètres cinquante centimètres. Une large crevasse qui s'est formée à la base de la tour donne des craintes sur sa conservation, ce qui en a fait interdire l'entrée. Il est probable que l'inclinaison de la tour provient d'un affaissement qui a produit la crevasse.

L'*Aljaferia,* alcazar et forteresse des rois Arabes, est le seul des monuments de Saragosse qui conserve des souvenirs de la royauté. Aujourd'hui c'est une caserne hors de la ville et entourée de fossés. Cette dernière destination n'est pas choquante. Palais de plaisance des rois Maures, les Chrétiens en firent ensuite un couvent de Bénédictins ; les religieux l'ayant abandonné, les Rois catholiques en prirent possession, l'agrandirent et l'ornèrent. Aujourd'hui il sert de fort avancé, sous la garde d'un régiment d'infanterie et d'une section d'artillerie. Bien que cette nouvelle destination ait amené beaucoup de dégradations, on retrouve cependant encore des traces de son état primitif. Un bel escalier et une longue suite de plafonds lambrissés et dorés dans un bon état de conservation contrastent avec la nudité des murailles. Une seule petite pièce octogone, qui semble avoir été transportée de l'Alhambra de Grenade, reste pour rappeler que ce palais fut habité par des rois Maures.

On retrouve dans les rues tortueuses de cette ville, les anciennes *Casas solares*, ou maisons patrimoniales, aux façades noircies, aux portails byzantins, aux fenêtres sculptées et surtout aux *patios* aux charmantes colonnes. Les anciens possesseurs ont disparu, leurs familles sont éteintes et maintenant dans ces *patios* on voit les misérables chars, les tartanes souillées de boue des entrepreneurs de transports. Parmi ces demeures de l'ancienne aristocratie, on cite l'hôtel du Comte de Sartago, la *Audiencia* avec ses deux tours sur la façade ; l'antique hôtel *des Torellas* devenu la *Casa del comercio*, dont le *patio* est soutenu par six colonnes différentes entr'elles et très remarquables. Le balcon de la galerie est orné de belles sculptures et le plafond en est

richement lambrissé. Au second étage règnent de petites fenêtres gothiques entourées de grecques et d'arabesques. Le *patio* de la *Casa de Zaporta* ou de *la Infanta* est formé de huit colonnes admirablement sculptées et présente d'autres richesses d'ornementation ; un bel escalier conduit à la galerie. La *Aduana vieja* dans un état déplorable, rappelle encore l'époque romaine. Je citerai aussi les hôtels d'Altares, de Fuentes, où est l'administration des Correos, celui de Torresecas aujourd'hui occupé par le gouvernement de la Province, le Palais des Lunas qu'habita le Pape Benoît XIII, les hôtels de Ayerve, de Lazan, de Tarazona où demeure le capitaine général.

La *calle Plateria* est l'une des plus animées de la cité, la forme des bijoux recherchés par les villageois attire l'attention. Les rues offrent en général aux touristes mille sujets d'observation : les groupes de paysans apportent des denrées au marché, des Bohémiens débraillés offrent leurs paniers de couleur, des marchands de chansons et d'images, comme il s'en trouve partout en Espagne, étalent des chansons populaires de tout genre, des images coloriées pour les enfants qu'on appelle des *Alleluyas*, des images de saints, des Notre-Dame *del Pilar*, des légendes, des *Romances*, des histoires de brigands, des caricatures, des satyres.

San Salvador ou la *Seo (sede*, siège) était autrefois le siège Episcopal de la ville de Saragosse. La façade est Gréco-Romaine, son entrée principale et sa tour sont d'un style un peu exagéré. Cet extérieur contraste avec les richesses gothiques et Renaissance de l'intérieur divisé en cinq nefs par quatre rangs de beaux piliers gothiques, de huit colonettes réunies, avec piédestaux en marbre jaune. Les chapiteaux en feuillage supportent des faisceaux d'arcs en ogive qui se rencontrent sous de riches rosaces. Le sol est dallé en marbre blanc coupé de longues lignes de marbre brun et rouge. La *Capilla mayor* a une grande coupole gothique ornée de statues et de riches sculptures de

style plateresque, reconstruite sous Benoît XIII, elle éclaire un peu le vaisseau trop sombre. Le retable en albâtre de la *Capilla mayor,* de style gothique, est d'une richesse sculpturale extraordinaire, on y remarque aussi plusieurs tombeaux.

Le chœur est au centre de la nef du milieu. Le siège archiépiscopal est chargé de sculptures ; les stalles sont en bois de chêne de Flandre ; le lutrin est remarquable, il date de 1413. Dans l'enceinte extérieure du chœur, on a pratiqué de petites chapelles surchargées d'ornements, de figurines et de bas-reliefs. Le *Trascoro* est remarquable, au centre est un petit temple soutenu par six colonnes salomoniques en marbre noir, au milieu desquelles est un beau Crucifix. Cette superbe église possède de beaux tableaux. Les chapelles sont fermées par de très belles grilles en fer ouvragé. M. le Comte Davilliers dit que la *Seo* est un immense édifice très ancien, mais impitoyablement modernisé.

Notre-Dame *del Pilar* est, comme la *Seo*, située sur le bord de l'Ebre. L'extérieur présente le caractère architectural du XVII[e] siècle. Les tuiles brillantes bleues, jaunes, vertes et blanches de la toiture ne sont pas d'un merveilleux effet. Voici, mais abrégée, la légende de Marie de Agreda :

« Notre-Seigneur Jésus dit : « Ma très aimée Mère, allez à Saragosse ordonner à St Jacques de revenir à Jérusalem, mais avant de quitter Saragosse d'y construire un temple en votre nom où vous soyez vénérée et invoquée. »

« Et la très prudente Mère entre les Séraphins, suivie de ses mille Anges et plus, alla à Saragosse, et avec les chœurs et la musique céleste elle y arriva environ à l'heure de minuit le 2 janvier de l'an quarante de la naissance du Sauveur.

« Le très heureux Apôtre était avec ses disciples hors de la ville, ils aperçurent en l'air une lumière qui surpassait celle du soleil. Les Anges mirent le trône de leur Reine à la vue de l'Apôtre en oraison.

« Les Anges portaient aussi une petite colonne de marbre ou de jaspe et une image de la Reine du ciel.

« La grande Reine de l'univers sur le trône, environnée des Anges, se manifesta à St Jacques qui se prosterna.

« Mon fils Jacques, dit la Reine, le Tout-Puissant a choisi ce lieu, vous y construirez un temple que vous lui dédierez au titre de mon nom. De grandes faveurs, bénédictions, et ma protection seront données aux fidèles qui le visiteront.

« Et pour garantie, mon image restera sur cette colonne et elle demeurera comme la sainte foi jusqu'à la fin du monde dans le temple que vous construirez.

« Vous commencerez au plus tôt la construction, et vous partirez pour Jérusalem où mon Fils veut que vous lui offriez le sacrifice de votre vie. »

« St Jacques se prosterna, et les Anges célébrèrent la dédicace du premier temple construit sous le nom de la grande Reine du ciel et de la terre.

« Ce sanctuaire, par la présence de l'image sacrée et de la colonne, s'est conservé intact depuis 1600 ans au milieu de la perfidie des Juifs, de l'idolâtrie des Romains, de l'hérésie des Ariens et de la fureur des Maures.

« Assisté des Anges, St Jacques, avant de quitter Saragosse, acheva la petite chapelle où se trouvent la sainte image et la colonne. Dans la suite des temps, les catholiques ont construit le magnifique temple et tout ce qui orne cet auguste sanctuaire. »

La chapelle élevée par St Jacques avait seize pieds de long sur huit de large. Plusieurs fois réparée et agrandie, elle occupait vers la fin du XVII[e] siècle le centre d'un cloître entouré de chapelles. En 1681 commença la construction de l'immense basilique, long quadrilatère de cent soixante-sept mètres de côté, divisé en trois nefs par douze piliers massifs. La première et la troisième nef où se trouvent la Ste Chapelle et le grand autel sont

surmontées de coupoles. La nef du milieu est comme une galerie pour passer dans les deux autres. Tout serait nu et froid dans cette église, si l'on n'y trouvait le splendide retable du maître-autel dû au sculpteur valencien Forment, et les magnifiques stalles du chœur avec sa belle grille en bronze et surtout le sanctuaire, petit temple dans le grand. L'image vénérée, toujours placée sur sa colonne de jaspe, est à la place même où St Jacques l'a déposée il y a dix-neuf siècles. Ouvert de trois côtés, de belles colonnes de jaspe supportent une voûte sculptée à écailles, entourée de guirlandes dorées, de médaillons, d'où pendent des drapeaux pris aux Maures, il est éclairé au milieu par une ouverture circulaire entourée d'anges et de saints. Devant l'autel ou tabernacle, brûle un grand nombre de lampes entourées d'ex-voto, de cœurs d'or et de dons précieux. La sainte Vierge est représentée au milieu sur un trône de nuages, à gauche St Jacques et ses sept disciples à genoux, à droite la sainte image sculptée en bois que les siècles ont noirci et qui a inspiré cette *copla : Morena es la Magdalena — y la Virgen del Pilar*. La statue est recouverte d'une riche dalmatique qui ne laisse voir que sa tête et celle de l'enfant Jésus. Elle est sous un dais d'argent, un immense rideau de velours sombre semé d'étoiles est tendu au fond. Cette partie du sanctuaire est fermée par une belle balustrade en argent, au bas de laquelle de nombreux fidèles se succèdent sans interruption et jettent une pièce de monnaie au pied de l'Autel. La coupole de l'église projette une vive lumière sur les belles fresques d'Antonio Velasquez qui la décorent. Aux deux côtés de la sainte Chapelle, un escalier à balustrade de marbre conduit dans une crypte souterraine où sont disposés plusieurs tombeaux et, dans une urne, le cœur du second Don Juan d'Autriche.

Dans la sacristie, on voit un bel *Ecce homo* du Titien et ce qui reste des dons magnifiques offerts depuis des siècles, mais bien réduits pour subvenir aux frais du fameux siège de 1809.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

L'anniversaire de la descente de la Ste Vierge. — Invocations des bandits. — Le culte des Senoritas pour St Antoine. — La statue de St Joseph qui procure un mari à une jeune française. — L'église souterraine de santas Masas. — Le siège de 1808. — Taille gigantesque et force des Aragonais. — Deux officiers Espagnols. — Déconvenue d'un Rodomont. — Topographie de l'Aragon. — Caractère des Aragonais. — Leurs goûts. — Leur opiniâtreté. — Légende. — Pampelune. — Sa fondation. — Ignace de Loyola blessé au siège de Jean d'Albret. — Il se retire du monde et fonde la Compagnie de Jésus. — Aspect de Pampelune. — L'aqueduc. — Le théâtre peut contenir 800 personnes et la place des taureaux peut en recevoir 8.000. — La *Casa municipal*. — Le marché. — L'habile administration empêche le monopole et la cherté. — La Cathédrale. — La salle précieuse. — La chapelle de Santa Cruz. — La paroisse de St Saturnin et le *Pozo de San Saturnino*. — Les promenades. — La Navarre et les Navarrais.

On a pris en Espagne comme joli nom de femme celui de la Vierge du *Pilar*. Le 12 octobre, on célèbre l'anniversaire de la descente de la sainte Vierge. Ces fêtes attirent une foule immense à Saragosse. A leur occasion, il y a deux *corridas de toros* et parfois morts de *Toreros*. De nombreuses *jotas* populaires célèbrent Notre-Dame *del Pilar*, en voici une entr'autres :

A la cabecera tengo	J'ai toujours à mon chevet
Una Virgen del Pilar,	Une Vierge du Pilar
A la que me encomiendo	A elle je me recommande
Cuando estás en el mar.	Quand tu te trouves en mer.

La foi est restée si vive dans le cœur des Espagnols que, dans leur ignorance de la valeur des préceptes de la loi divine, les bandits eux-mêmes invoquent le doux nom de Jésus et de la sainte Vierge avant de commettre un crime.

Dans notre France, les libres-penseurs, bien plus nombreux que les légendaires bandits Espagnols, font le mal en reniant Dieu et les saints.

On accuse les jeunes filles Espagnoles d'invoquer saint Antoine pour qu'il leur procure un fiancé, et même de descendre au fond d'un puits l'image du saint en lui disant : « Tu resteras là jusqu'à ce que j'aie mon futur. » — On se fonde pour faire croire à cette prétendue coutume, sur des *coplas* dont voici deux exemples :

Fuiste tú la que metiste A San Antonio en un pozo Y la hartaste de agua Por que saliera un novio ?	Serait-ce toi qui a mis St Antoine dans un puits, Etl'abreuva à satiété Pour qu'il te donnât un fiancé ?

Todas las feas del mundo Se juntaron una tarde A pederle á San Antonio Que las bonitas se acaben.	Toutes les laides du monde Se réunirent sur le soir Pour demander à St Antoine Qu'il n'y eut plus de femmes [jolies.]

Accuserait-on, en France, toutes les jeunes filles qui invoquent St Joseph et le prient de les préserver du malheur de coiffer sainte Catherine, d'agir comme l'une d'entre elles qui, après avoir supplié ce grand saint, ne voyant point arriver le prétendant demandé, fit une neuvaine espérant toucher ainsi le Père nourricier du Sauveur et obtenir l'objet de ses vœux ? Le neuvième jour arrivé sans qu'elle se vit exaucée, elle se désolait mais attendit espérant encore jusqu'au dernier moment avec une agitation fébrile. Mais à l'heure fatale, furieuse contre le

saint patriarche qui ne l'exauçait pas, elle prit sa statue, ouvrit la fenêtre et jeta l'image jusque là vénérée, laquelle tomba aux pieds d'un bel et jeune cavalier qu'elle faillit assommer et qui, un peu ému, leva les yeux et chercha du regard d'où un saint avait pu venir à lui si brusquement. Voyant une fenêtre ouverte, il monta et se présenta pour restituer l'objet tombé. On le fit entrer, on causa, le jeune homme trouva la jeune fille très aimable et fort jolie, charmante en un mot. Elle lui conta naïvement pourquoi le saint avait été jeté par la fenêtre, et le beau cavalier crut devoir ranimer la confiance en saint Joseph et plaider sa cause, en implorant la faveur d'être regardé comme étant le prétendant demandé ; il n'éprouva pas de refus et le mariage eut lieu. C'est tout ce que je sais de cette histoire qui, si elle eût eu un trouvère pour la mettre en chanson, ferait dire aux touristes qu'ainsi procèdent toutes les jeunes françaises.

L'église souterraine de Santas Masas renferme les restes des nombreux martyrs immolés sous les murs de la ville au temps des persécutions des premiers siècles. Les églises de San Miguel de los Navarros, Santa Cruz, San Pedro y San Juan, Santiago, San Pablo apostol, San Felipe y Santiago offrent quelqu'intérêt aux visiteurs.

Au nombre des promenades de Saragosse, *Santa Engracia* est la plus importante.

Le siège de Saragosse en 1808 a laissé l'impérissable souvenir de sa défense héroïque contre les attaques du maréchal Ney qui ne put avancer qu'en assiégeant successivement chaque maison ; une horrible épidémie décimait en même temps les courageux assiégés. La disette, l'agonie du vaillant Palafox qui commandait la place, força la ville à se rendre et la garnison, réduite à douze mille hommes pâles, maigres, abattus, défila devant nos soldats saisis de pitié et d'admiration. Sur cent mille habitants ou réfugiés dans ses murs maintenant abattus, Saragosse en avait perdu cinquante-quatre mille. Un tiers des bâtiments était ren-

versé, les deux autres tiers étaient percés par les boulets, souillés de sang et infectés de pourriture et de miasmes mortels.

Trente ans plus tard, la haine des habitants de Saragosse contre les Français subsistait vivace et, en 1834, j'eus beaucoup de peine à y obtenir un logement et de mauvais repas accordés à contre cœur. Les ravages du siège se voyaient encore de tous côtés, surtout à *Engracia*.

Dans une partie de l'Aragon, la population atteint une taille presque gigantesque et une grande force. En passant dans les villages le dimanche, on assiste aux jeux de ces Hercules, celui qu'ils préfèrent est la barre de fer si pesante que j'avais de la peine à la soulever. L'Aragonais la prend et la manie sans aucun effort d'une seule main et la lance contre un but éloigné ; s'il touche ce but il gagne des points. Ce jeu demande une force musculaire vraiment extraordinaire. J'arrivai un jour dans un village de l'Aragon en compagnie de deux jeunes officiers Espagnols ; l'un d'eux avait de très bonnes manières, aimait beaucoup la France où il était fiancé à une jeune et jolie parisienne dont il me montra le portrait en le baisant mille et mille fois. L'autre officier était un rodomont mauvais plaisant très mal élevé ; en entrant dans la voiture, nous trouvâmes qu'il avait pris la place de ma fille : je dus faire intervenir le *mayoral* pour déloger le tranchemontagne. Arrivés à l'auberge pour dîner, le matamore se mit à plaisanter la maîtresse du lieu d'une manière très inconvenante, et, malgré sa taille masculine et son air digne, elle ne parvenait pas à mettre à la raison notre militaire. Poussée à bout, elle fit alors entrer un chien d'une taille monstrueuse qui, habitué à ce qu'il paraît à n'intervenir que dans des circonstances importantes, s'annonça par des grondements peu rassurants et en regardant sa maîtresse comme s'il lui demandait de lui indiquer lequel des assistants devait être rappelé à l'ordre, mais déjà notre jeune étourdi était devenu sage et muet. Le mari, véritable colosse, entrant au même moment, demanda le motif de la

présence du chien, mais l'hôtesse en femme prudente épargna à notre mauvais sujet la leçon qu'il méritait. Cette aventure le rendit beaucoup plus circonspect pour toute la suite du voyage.

Des montagnes élevées couvrent l'Aragon, elles ne produisent à peu près que des plantes aromatiques et médicinales, elles abondent toutefois en minéraux non ou mal exploités. Le jais, l'alun, le sel gemme, le soufre, la houille, le marbre s'y trouvent aussi, mais l'indolence laisse ces richesses enfouies dans le sol. Les eaux minérales sont renommées. On ne tire pas parti non plus des nombreux cours d'eau qui fertiliseraient le pays.

L'Aragonais est orgueilleux, opiniâtre à l'excès, son admiration et son amour pour son pays n'ont pas de bornes. La contradiction l'irrite, le surrexcite au dernier point. Il est naturellement fier et sérieux, ses manières sont froides, il a le ton brusque, mais il est réfléchi et prudent, de sens droit et d'un jugement solide, attentif et dévoué, franc et cordial lorsqu'il a reconnu le mérite de ceux avec qui il entre en rapport. Il est brave sans ostentation, hardi jusqu'à la témérité ; ambitieux et persévérant, décidé, ferme et inaltérable, il ne cède jamais quand il s'agit de défendre ses lois, son indépendance nationale, sa liberté et ses rois.

Les Aragonais ont un goût prononcé pour les pélerinages. Ils multiplient les ermitages qui attirent leur dévotion, surtout dans la province de Teruel. Les divertissements, surtout le jeu de paume, entrent dans le programme de ces fêtes. A Huesca les liqueurs fortes sont ajoutées, mais rarement avec excès.

Les voies de communication sont rares et en mauvais état en Aragon. Les chemins de fer et la canalisation de l'Ebre modifieront sans doute ce grave inconvénient.

L'opiniâtreté des Aragonais est démontrée dans une légende dont leurs voisins les Catalans ne laissent pas perdre la mémoire. La voici, telle qu'elle m'a été racontée.

Notre Seigneur Jésus-Christ se trouvant en Aragon avec St

Pierre se rendait avec lui à Tarazona. Ils rencontrèrent en chemin un villageois se dirigeant du côté de la capitale. St Pierre dit à Notre Seigneur : « Demandons à ce brave homme de venir avec nous. » Notre Seigneur répondit à St Pierre : « Il ne voudra pas ; tu ne connais pas les Aragonais, on ne parvient pas à les détourner de leur chemin. » St Pierre insistait et le doux Sauveur finit par céder et permit à Pierre de s'adresser à cet homme qu'il accosta poliment en lui présentant sa requête. L'Aragonais répondit brusquement : « Non ! je vais à Saragosse. » St Pierre insista à plusieurs reprises, mais l'homme répondait toujours du même ton : « Je vais à Saragosse. » et le Seigneur Jésus souriait. Outré enfin de l'impolitesse et de l'opiniâtreté avec lesquelles ce villageois refusait d'obliger le divin Maître, St Pierre le pria de l'autoriser à mettre cet homme à la raison. Jésus y consentit à condition qu'il ne le maltraiterait pas, mais en prévenant son disciple qu'il ne pourrait réussir. St Pierre adressa à l'homme les plus vifs reproches de ce qu'il refusait de rendre à son divin Maître le petit service demandé, il ajouta qu'il saurait bien le forcer à céder, mais il ne put obtenir que la même réponse : « Je vais à Saragosse. » Outré au dernier point, le disciple métamorphosa l'homme en grenouille, mais dans ses coassements incessants il semblait qu'elle répétait : « Je vais à Saragosse. »

Saint Pierre tout confus proposa à Notre-Seigneur de continuer leur voyage en laissant l'homme en grenouille jusqu'à leur retour, pour le punir et le forcer à céder. Le Sauveur Jésus y consentit en répétant que l'Aragonais ne cèderait pas. Ils se mirent donc en route.

Au retour, avant d'atteindre les lieux témoins de la métamorphose, ils entendirent la grenouille qui, toujours coassant, semblait répéter : « Je vais à Saragosse. » et Notre-Seigneur souriait. St Pierre s'étant approché de l'obstiné, lui représenta combien il était coupable dans son impolitesse et son refus de rendre un léger service au Fils de Dieu, mais qu'il espérait que le châtiment

qu'il venait de subir l'avait corrigé, et sur ce il lui rendit sa première forme. Aussitôt l'homme se remit en route en répétant : « Je vais à Saragosse. » Notre-Seigneur dit à St Pierre : « Je te l'avais bien dit, tu arrêterais plus facilement le soleil dans sa course que tu ne ferais céder un Aragonais. »

De Saragosse, le chemin de fer nous emmena à prudente vitesse à Pampelune. Cette place forte compte quinze mille habitants la garnison non comprise. Un capitaine général y réside. Son évêché est suffragant du siège de Burgos. Elle a aussi une *Audiencia* ou Cour suprême et les titres de *muy noble y muy leal* auxquels elle ajoute quelquefois celui d'*Imperial.* Certains historiens font remonter sa fondation à Tubal, 2121 ans avant l'ère chrétienne. D'autres disent que Pompée la réédifia en l'an 67 avant Notre-Seigneur J.-C. sous le nom de Pompeïopolis que les Goths changèrent en celui de Bambilona. Les Maures l'appelèrent Sansuéna. Euric s'y établit en 466, près d'un siècle plus tard, les Francs s'en emparèrent et la gardèrent jusqu'à l'invasion des Goths. Les Arabes la prirent en 738. Les Navarrais les chassèrent et se mirent sous la protection de Charlemagne qui vint perdre à Roncevaux et son armée et sa domination au-delà des Pyrénées.

Pampelune, d'abord chef-lieu du Comté de Navarre au temps de Garcia de Inigo au XIII[e] siècle, devint capitale de la monarchie fondée en 905 par Sancho Abarca. Le 22 juin 1512 Ferdinand le Catholique roi de Castille s'en empara. Jean d'Albret voulant la reprendre l'assiégea vainement en 1521. C'est pendant ce siège que le capitaine Ignace de Loyola, gentilhomme biscayen, fut blessé et plus tard, lisant et s'instruisant pendant que sa blessure le retenait inactif, ayant réfléchi sur la vanité et l'instabilité des choses humaines, devint le fondateur de la célèbre et si diaboliquement calomniée Compagnie de Jésus. La calomnie ne peut l'atteindre, le calomniateur n'étant qu'un être méprisable ; mais elle subit la persécution qui se renouvelle et la poursuit sou-

vent sans pouvoir l'abattre. *Sursum corda.* Ces Religieux, hommes supérieurs par la science, l'énergie de la foi et la sagesse des Constitutions qui les régissent, voués et dévoués au service de l'Eglise de Dieu, trouvent toujours un accueil empressé partout où se rencontrent encore des hommes sachant apprécier le mérite et n'ayant pas perdu le sens commun.

Pampelune assise sur une éminence domine tout le pays. Elle est d'un agréable aspect, ses maisons sont bien bâties, ses rues bien pavées sont proprement tenues. La grande place du *Castillo* ou de la *Constitucion* présente au midi le Palais de la députation provinciale et le théâtre ; sur les autres côtés, des maisons en partie très anciennes à trois ou quatre étages de balcons ; au bas, des arceaux dont l'irrégularité nuit au coup d'œil de l'ensemble. Au milieu de la place est une fontaine monumentale alimentée par le bel aqueduc construit sur la fin du XVIII[e] siècle. Il prend les eaux d'une source abondante au mont Francoa près du petit village de Subiza, à quinze kilomètres de Pampelune. La conduite, d'abord souterraine, rencontre près de Noain à six kilomètres de la ville, une vallée profonde qu'elle traverse sur un beau travail d'aspect monumental formant quatre-vingt-dix-sept arcades, sur une étendue de douze cent quarante-cinq mètres soutenues par de solides piliers en pierres de taille. Après la quatre-vingt-dix-septième arcade, la conduite traverse la montagne de Tajonar sur une longueur de mille mètres, avec huit puits d'aérage. En sortant de la montagne, elle est de nouveau soutenue par un beau travail de maçonnerie formant douze arcades de belles pierres, puis elle redevient souterraine à trois reprises, traverse le rempart et jette ses eaux dans un grand réservoir à côté de la chapelle de St Ignace. Cet aqueduc est l'œuvre de l'architecte Ventura Rodriguez mort avant son achèvement.

Derrière le théâtre et le palais de la Députation, se trouve la place des taureaux. Le théâtre construit en 1841 ne peut contenir que 800 personnes, tandis que l'enceinte de la place

des taureaux, plus moderne encore, peut en contenir 8.000; ce qui prouve à quel point les Espagnols préfèrent ce dernier et barbare genre de spectacle. Celui que les Navarrais affectionnent le plus ensuite est le jeu de paume pour lequel la Municipalité afferme, au profit des œuvres de bienfaisance, deux salles contiguës auprès de l'entrepôt général.

La *Casa municipal* (hôtel de ville) sur la petite place de la *Fruta* est extérieurement peu monumentale, mais intérieurement elle mérite l'attention du visiteur. Au bas de l'escalier est une curieuse mosaïque. Les deux beaux salons renferment des tableaux remarquables, des ornements et des bijoux précieux.

Le marché principal est sur la place de *Abajo*. La surveillance de l'administration, les précautions qu'elle prend, les réglements qu'elle fait observer pour les prix des denrées et pour empêcher la hausse des grains, le monopole et les tromperies sur les poids sont vraiment admirables et feraient honte à l'administration de certaine ville des Alpes-Maritimes qui laisse la colonie étrangère livrée au vol organisé par un accord scandaleux entre les fournisseurs, les marchands et les domestiques, pour ne s'occuper que de politique et des moyens de froisser les honnêtes gens qui croient en Dieu et veulent élever leurs enfants dans cette croyance. Ces mécréants administrateurs prennent le prétexte de la liberté du commerce, sous l'inspiration de Mercure Dieu des voleurs.

Pampelune possède aussi d'intéressants et précieux établissements de bienfaisance.

La cathédrale, sous l'invocation de Nuestra Senora del Sagrario, est un beau monument d'un style très correct. Elle possède une image vénérée de la sainte Vierge dont on fait remonter l'existence au temps des Apôtres. La première église de Pampelune détruite par les Maures en 860 fut reconstruite en 1023 et terminée en 1101. Elle s'écroula en grande partie trois siècles après et fut reconstruite telle qu'on la voit aujourd'hui sous

Charles le Noble. La façade, élevée vers la fin du siècle dernier, contraste d'une manière fâcheuse avec les richesses du style gothique de toutes les autres parties de l'édifice. Les deux tours sont très belles mais mal placées, elles ont 50 mètres de hauteur, elles sont carrées de la base au troisième étage où elles deviennent octogones pour se terminer par huit colonnes corinthiennes qui soutiennent une coupole surmontée d'une corniche portant huit urnes.

Cette cathédrale a la forme d'une croix latine, elle est à cinq nefs sur une longueur de soixante-cinq mètres et une largeur totale de vingt-quatre mètres. Le chœur, comme dans toutes les églises d'Espagne, intercepte la lumière, interrompt la perspective et nuit au déploiement des pompes solennelles et si imposantes du culte catholique.

Une grille de fer, véritable chef-d'œuvre de serrurerie, ferme le chœur à l'entrée duquel est le tombeau de Charles III de Navarre et de sa femme Léonore de Castille. Sur les deux coussins qui supportent leurs têtes on lit : *Bonne foy, bonne foy.*

La boiserie du chœur, sculptée en 1530 par Miguel Anchetea, est en chêne d'Angleterre, elle se compose de deux rangs de stalles, dont le rang inférieur en comprend quarante-quatre et le supérieur cinquante-six, toutes parfaitement travaillées. Sur chaque dossier du premier rang est un personnage sculpté en demi-relief représentant un Patriarche, un Prophète ou un Saint. Au-dessus du siège central est le Christ ressuscité portant la croix. Une riche corniche Renaissance règne au-dessus des personnages, plusieurs autres riches ornements complètent cette magnifique boiserie.

Ce temple possède d'autres richesses que nous ne pouvons énumérer. En se dirigeant vers le cloître, on voit une statue colossale de saint Christophe sur une armoire de bois dans laquelle on tient les livres de chant et de musique. La porte qui conduit au cloître est un chef-d'œuvre du XIVe siècle. Le

cloître renferme des merveilles de sculpture. Une porte également remarquable donne entrée dans la salle *précieuse* ainsi nommée parce que les chanoines, en s'y rendant pour tenir chapitre, chantaient le cantique *Pretiosa in conspectu tuo*. Cette salle possède aussi de très belles sculptures.

La chapelle de Santa Cruz est plus importante encore que la salle précieuse. Les grilles ont été faites avec une partie du fer des chaînes qui défendaient la tente du Miramolin à la bataille de las Navas de Tolosa, et que don Sancho le Fort enleva comme trophée de la victoire. Près de cette chapelle, une porte s'ouvre sur le réfectoire que l'on doit visiter. Des galeries des combles très ornées, on admire la belle campagne de Pampelune. Le regard parcourt des vallées fertiles couvertes de maisons et de bourgs.

Les couvents de Ste Claire et de Ste Engrace, d'où en 1521 Jean d'Albret dirigeait le siège de Pampelune, s'élèvent sur l'autre rive de l'Arga. Cinq villages, au pied du mont historique de Reniega, entretiennent des souvenirs encore récents et bien chers aux belliqueux montagnards. Les ermitages de St Firmin de Aldapa, de Nuestra Senora de la O ; de Santa Anna, de San Martin, de San Miguel ; celui de la Trinidad près de Carrasa couronnent admirablement des rochers inaccessibles, nids d'aigles et de vautours.

Nous ne passerons pas sous silence la paroisse de St Saturnin, premier évêque de Pampelune, elle est très ancienne, on y voit de curieuses sculptures, des chapelles qui méritent attention, etc. Au carrefour sur lequel donne la *calle mayor*, on lit sur une dalle : *Aqui esta el pozo — con cuya agua — segun tradicion — bautizo San Saturnino — a los primeros Cristianos — en esta ciudad.* — Ici est le puits — avec l'eau duquel, — selon la tradition — saint Saturnin baptisa — les premiers Chrétiens — en cette ville.

L'église de San Lorenzo, sa sacristie, son clocher bizarre et

sa chapelle de St Firmin consacrée aux cérémonies de l'*Ayuntamiento* attirent les touristes, ainsi que la Basilique de saint Ignace de Loyola.

Parmi les promenades, nous ne citerons que la plus belle et la plus suivie sous le nom de la *Taconera*. Située devant la citadelle, elle s'étend jusqu'aux remparts, de là on domine la vallée et le magnifique panorama de montagnes où se détachent de nombreuses habitations et de riches villages. Le *salon* ou allée principale, préférée par le monde élégant, a cent-vingt-six mètres de longueur sur trente-huit de largeur.

J'ai parlé déjà du goût prononcé des habitants pour la danse : ils ne peuvent entendre, pour ainsi dire, une note de musique sans être excités à le satisfaire.

La Navarre se divise en deux zones bien distinctes : les montagnes et la plaine. Les populations de la plaine diffèrent peu de celles des provinces voisines. Celles de la montagne sont Basques ou Guipuzcoanes et Navarraises, elles parlent la langue Eskuara ou Basque presque exclusivement. De mœurs généralement douces, les habitants de la plaine ont cependant des manières plus rudes que les montagnards. Tous ont une grande franchise, beaucoup de noblesse et de fierté dans les sentiments ; indépendants par caractère, ils ne peuvent supporter un joug étranger. Ceux du nord ont peu de goût pour la carrière militaire, mais une fois engagés ils sont persistants et combattent comme des lions. Dans la plaine, la guerre est pour ces hommes une ressource et ils s'enrôlent facilement n'importe dans quel parti, les guerres civiles l'ont prouvé. Ils sont généralement vifs et spirituels, très attachés à leur pays, à leurs coutumes. Leur maisons sont bien tenues, ils sont d'une propreté recherchée, habiles agriculteurs et portés au négoce. Les familles sont nombreuses, le sol ne pouvant suffire à la population, ils vont en grand nombre chercher fortune dans les autres provinces de la Péninsule et en Amérique. Ce qui prouve

en faveur des habitants de cette petite province, c'est qu'elle donne plus de sujets à l'Église, à la magistrature et à l'armée que beaucoup de provinces plus étendues.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

Vitoria. — Douloureux souvenir. — L'église collégiale. — Le palais de la Députation. — Quelques édifices. — La *Florida*. — La population veut retenir la famille royale en 1808. — Déroute de l'armée française en 1813. — Un enfant de trois mois y est blessé. — Caractère des Alavais. — Description de l'Alava. — Pancorbo. — Le défilé. — Les deux châteaux. — Briviesca. — Burgos. — La cathédrale. — Le coffre du Cid et sa légende. — Le cloître. — Le bas-relief de Philippe de Bourgogne. — La chapelle du Connétable. — L'arbre généalogique de N. S. J.-C. — Chapelle de Ste Thècle. — Le Christ de Burgos revêtu d'une peau humaine. — *Papa moscas*.

De Pampelune à Vitoria la distance n'est pas très grande, et si je trouve de prodigieux inconvénients à la locomotion par chemin de fer, je suis forcé de reconnaître qu'elle abrège infiniment les voyages, avantage précieux si l'on est pressé et peu curieux. Et cependant, malgré la rapidité de la vapeur, on s'ennuie considérablement en wagon et je n'ai jamais entendu les voyageurs se plaindre autant de la lenteur de la marche que depuis l'invention des rails et des machines infernales qui vous emportent sur ces barres de fer, dont j'entends encore les sifflets de Lucifer quinze jours après avoir eu le bonheur de les fuir. Je n'ai jamais vu et entendu d'aussi épouvantables, énormissimes et lamentables bâillements ailleurs que dans ces espèces de véhicules qui vous secouent de haut en bas, comme un pharmacien secoue un mélange selon la formule.

Mais enfin le chemin de fer me jeta à Vitoria où tout Français non radicalement républicain de n'importe quelle nuance, ne peut passer sans une douloureuse émotion au souvenir de la déroute d'une armée française sous Napoléon Ier, dans le cours de la guerre inique que cet impitoyable massacreur d'hommes fit à l'Espagne qui la dénomme à bon droit Guerre de l'Indépendance.

Cette ville de dix mille habitants est dans une très jolie position, sur une hauteur qui domine toute la plaine de l'Alava. Elle se compose de trois parties bien distinctes. La ville haute *(Villa suso)* avec ses murailles et ses boulevards à demi ruinés ; les six rues de la vieille ville au pied de la ville haute, entourées de murs elles communiquent par trois portes avec la ville moderne aux beaux édifices, aux maisons à jolis balcons. La place neuve et les arceaux sont les deux curiosités de Vitoria. La place neuve est entourée de beaux édifices réguliers dont le rez-de-chaussée présente de chaque côté de la place dix-neuf arcades à pilastres doriques. La place est pavée en dalles et les arcades sont, en hiver, la promenade des dames de la ville. La *Casa consistorial* s'élève au centre du côté sud, elle a un bel escalier double.

L'église collégiale de Santa Maria, dans la ville haute, est un monument gothique du milieu du XIIe siècle ; sa belle tour est plus moderne. L'église a trois nefs avec galeries et arcs gothiques d'un bel effet. — San Miguel est de la même époque. On y voit le fameux glaive vitorien sur lequel le syndic général jurait de bien remplir sa charge sous peine d'avoir la tête tranchée par ce fer.

Les anciens couvents ont tous été supprimés. Dans celui de la Concepcion on conserve un maître-autel et deux retables, œuvres remarquables.

Le palais de la Députation est un édifice somptueux achevé

en 1844, avec un beau jardin entouré de grilles. On y voit quelques tableaux provenant des couvents.

On remarque aussi l'Académie de dessin, le palais de la *Sociedad Vascongada*. Dans la *calle de la cuchilleria,* la maison portant le numéro 22 était habitée en 1522 par le Cardinal d'Utrecht lorsqu'il apprit son exaltation au Pontificat et qu'il prit le nom d'Adrien VI. La maison qui porte le numéro 72 dans la rue *Pintoreria* reçut le roi Alphonse le Sage en 1256, et dans la *calle Zapateria* la maison du numéro 35 abrita notre roi chevaleresque François Ier. Le théâtre est un édifice assez bien construit.

Vitoria possède de belles promenades. L'hiver, je l'ai dit, on fréquente les arceaux de la place neuve et les *arquillos*. En été, les promeneurs se portent au *Campo de las Brigidas*, au *Prado*, au *Campo de Arana,* mais surtout à la *Florida* le long de la route de Castille, sous de magnifiques ombrages entourés de grilles de fer. On y trouve des bancs de pierre, des jardins, des statues et une belle fontaine. Plus loin dans la campagne, on trouve encore les promenades de San Martin, de la source minérale, de San Cristobal et Santa Marina. Les environs de Vitoria sont ravissants, partout des jardins coupés de ruisseaux et de belles routes. Mais malheureusement les chemins ruraux ne sont que des cloaques abandonnés.

En 1808, lorsque chassée par le grand usurpateur Napoléon Ier la famille royale arriva à Vitoria se rendant en France, les habitants, que n'arrêtait pas la présence de la garnison française de près de cinq mille hommes, voulurent empêcher le départ de leur souverain et coupèrent les traits de ses chevaux, mais sans pouvoir le retenir. Peu après, lorsque le prince Joseph que le despote imposait à l'Espagne passait à Vitoria pour se rendre à Madrid, la population se montra très hostile. En juin 1813, l'armée française, commandée par le frère de l'empereur ou plutôt par le Maréchal Jourdan, fut mise en déroute par l'armée

anglaise commandée par Wellington, supérieure en nombre et favorisée par une faute capitale du maréchal français. Si les *Guerillas* se fussent trouvées répandues dans la campagne au lieu d'avoir rejoint l'armée Espagnole, nous aurions éprouvé un nouveau massacre de Roncevaux. La femme du colonel de Santa Croce fuyait dans sa voiture le théâtre du carnage; elle emmenait son enfant de trois mois et le couvrait de ses bras pour le préserver de l'atteinte des projectiles, mais elle ne put empêcher que la pauvre créature ne reçût à une jambe une balle qui lui fit une blessure si grave qu'elle s'en est ressentie toute sa vie. Vingt ans plus tard cette enfant devenait ma belle-sœur, il ne m'appartient pas d'en faire l'éloge, il est dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connue, comme sa charité perpétue sa mémoire vénérée auprès des malheureux. Le roi Joseph se sauva à grand' peine à cheval, laissant dans sa voiture sa correspondance et l'épée que la ville de Naples lui avait donnée. Le bâton de commandement du maréchal Jourdan fut envoyé par Wellington au prince régent d'Angleterre.

Les habitants de la petite province de l'Alava sont agriculteurs et n'ont rien du caractère aventureux de leurs voisins. Ils sont de mœurs douces et très hospitaliers. Après avoir pris part à la guerre civile, le pacte de Vergara les vit rentrer dans leurs foyers et reprendre la charrue, leurs coutumes paisibles, leurs danses et les jeux de paume et de boules. Selon la coutume des Basques, la femme et les enfants ne mangent pas à la table du chef de famille.

Cette province n'a que cent seize lieues carrées. La Biscaye la borne au Nord, la Navarre à l'Est, la province de Logrono au Sud, et à l'Ouest celle de Burgos. Son territoire est généralement fertile, principalement la *Rioja Alavesa* arrosée par l'Ebre. Les eaux sont abondantes et la province possède en outre des sources minérales, des gisements de minerai de fer, des tourbes, du plâtre très bon, de belles carrières de pierre, des marbres

variés et une grande abondance de produits animaux et végétaux.

L'aspect de toute la province est agréable et l'on cite souvent la belle vallée de la *Concha de Alava* entre les montagnes de San Adrian et de Badaya. Cet espace de vingt-huit kilomètres de long sur quinze de large, à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, était autrefois couvert d'eaux formant un lac immense, mais les eaux se sont écoulées par la vallée de l'Ebre en y laissant la fertilité.

Du sommet de la tour de Vitoria, la vue s'étend sur plus de cent-cinquante villages au clocher carré, entourés chacun de son bois communal et de ses beaux pâturages.

De Vitoria nous étions bien près de notre chère et si malheureuse France, mais nous voulions visiter Burgos et nous retournâmes sur nos pas. Le chemin de fer ne nous permit pas de visiter Pancorbo ni l'étroit passage de ce nom entre deux montagnes de rochers qui semblent se toucher en s'élevant, ne laissant à leur base que la place de la route et du torrent. Ces deux masses granitiques se penchent l'une vers l'autre en simulant l'arche d'un pont gigantesque brisée au milieu. Une seconde arche plus petite dans l'épaisseur du roc ajoute encore à l'illusion. Pancorbo ne possède plus que les ruines de ses deux châteaux forts. L'un Santa Marta avait été élevé par les Maures. L'autre Santa Engracia au sommet de la montagne du nord s'apercevait de plusieurs lieues, il ne datait que de 1794 et fut rasé en 1823 par la division française du prince d'Hohenlohe. En 1813 les débris de notre armée, retranchés dans le défilé, forcèrent Wellington à opérer dans une autre direction.

Briviesca, petite ville de deux mille âmes, ne pouvait nous retenir avec ses rues alignées, ses maisons bien bâties. Cependant la chapelle gothique des marquis de Soprarga est assez remarquable avec son retable en bois sculpté, ses statuettes et ses ornements très variés du XVe siècle. La chapelle du cou-

vent de Santa Clara possède un maître-autel sculpté dont le travail est précieux.

De là, nous ne tardâmes pas à atteindre Burgos. La station est assez éloignée de la ville, mais l'omnibus nous déposa à l'hôtel de la *Rafaela* d'où, après nous être débarrassés de la poussière dont nous étions épaissement couverts, nous nous rendîmes à la merveilleuse cathédrale, construction du XIIIe siècle d'une légèreté et d'une richesse de détails étonnantes, mais malheureusement entourée de trop près de bâtiments qui empêchent de bien saisir l'ensemble extérieur. Elle a été élevée sur l'emplacement qu'occupait le palais. Son portail et ses deux clochers gothiques de quatre-vingt-quatre mètres d'élévation produisent une impression extraordinaire. Vue d'une certaine distance de la ville, son aspect est admirable, elle s'élève dans sa magnificence dominant la cité entière et toute la campagne. Les yeux s'égarent dans cette multitude de clochers coniques, de flèches dentelées, de piliers sveltes s'élançant comme des roseaux le long de tourelles pyramidales aux angles de la tour octogone du dôme. On ne se lasse pas d'admirer la grâce, la légèreté de cette riche et solide architecture.

La façade principale à l'ouest est une dentelle de pierre, les deux pyramides qui la surmontent sont percées à jour, on se demande par quel prodige elles peuvent, étant si légères, résister à la violence des ouragans très fréquents dans cette région. Les deux frontons des entrées latérales représentent la Conception et l'Assomption de la Sainte Vierge, mais les portes ont perdu en grande partie les riches ornements qui attiraient l'admiration. La rosace est très élégante; au-dessus, deux doubles fenêtres ogivales présentent dans leurs entre-colonnes des statues couronnées. La porte du Nord est enrichie de sculptures et de statues, celle de la Pellegeria date de la Renaissance, elle est surchargée d'ornements plateresques autour de quatre grandes statues de Saints

avec une multitude de figurines et de détails capricieux, on croirait voir une peinture.

Le dôme en lanterne est festonné fouillé, découpé à jour comme une guipure. Dans le transept du Nord, un escalier double de Diego de Silve est une perfection d'élégance.

L'intérieur de ce temple magnifique répond à l'extérieur. Les tableaux, les statues, les pendentifs de bas-reliefs d'encadrements reçoivent par les vitraux de couleur des hautes fenêtres ogivales des torrents de lumière dont les rayons décomposés produisent un effet surprenant. En forme de croix latine, la longueur de l'édifice est de cent mètres sur trente-un de largeur dans les nefs, et soixante et douze mètres au transept. Les trois nefs sont interrompues par la croisée au milieu de laquelle le dôme s'élève à une hauteur de soixante mètres. Cette œuvre superbe, à laquelle l'illustre Philippe de Bourgogne a laissé son nom, fut achevée en 1567. On l'a proclamée la neuvième merveille du monde, Charles-Quint disait que c'était un joyau à enfermer pour en faire encore plus désirer la vue, Philippe II la proclamait l'œuvre des anges.

M. Th. Gauthier, pour exprimer son admiration de la cathédrale de Burgos, dit qu'un volume in-octavo de description, un atlas de deux mille planches, vingt salles remplies de plâtres moulés ne donneraient pas encore une idée complète de cette prodigieuse efflorescence de l'art gothique, plus touffue et plus compliquée qu'une forêt vierge du Brésil.

Dès l'entrée, on a devant soi un chef-d'œuvre, c'est la porte en bois sculpté qui donne sur le cloître. Elle représente Notre Seigneur entrant à Jérusalem. De délicieuses figurines couvrent les jambages et les portants. On devrait mouler cette pièce inimitable pour la couler en bronze et lui donner toute la durée que l'homme peut obtenir, mais pour laquelle le bois est insuf fisant.

Le chœur, avec ses nombreuses stalles, est fermé par des

grilles en fer d'un travail admirable. D'immenses nattes de sparterie couvrent le dallage. Au-dessus de soi on a le dôme, gouffre large et profond où sont multipliées à l'infini des sculptures, des statues, des colonnettes, des arabesques, des nervures, des pendentifs, que l'on ne peut nombrer. Plus on plonge son regard dans cette profondeur et plus on aperçoit ce que l'œil n'avait su distinguer encore dans cet ensemble prodigieux. Bois, taillis des plus fourrés où tout se touche, où cependant chaque tige est distincte et se détache comme une merveille. On ne peut comprendre comment depuis des siècles ces dentelures, ces moulures d'étonnante finesse restent suspendues, tant il semble qu'elles se détachent et vont tomber. On parle de progrès maintenant ! mais au contraire, que nous sommes chétifs et incapables, que nous sommes dégénérés en nous comparant, hommes du prétendu progrès, à ces prodigieux génies des siècles passés! Ils entassaient les chefs-d'œuvre, leurs conceptions étaient immenses et ils trouvaient des artistes capables de les exécuter. Nous nous prétendons civilisés, nous ne sommes plus que des barbares, des déchus décrépits, des incapables ineptes, des démolisseurs de tout ce qui est bon et bien, de tout ce qui est sacré. La foi divine nous élevait jusqu'au sublime, la libre-pensée et l'impiété nous jettent dans la boue, dans la fange ; ces orgueilleux révoltés contre Dieu nous font descendre des singes qui sont pourtant bien aussi l'œuvre d'un souverain Créateur. il me semble, et nous ajouterons que nous serions encore des singes dégénérés, puisque nous ne savons pas même imiter ce qu'ont fait nos devanciers.

La sacristie intitulée petite est cependant une grande salle. On y voit un *Ecce homo* et un Christ en croix de Murillo, une Nativité de Jordaens dans des cadres de bois admirablement sculptés. Au milieu de la pièce un grand *brasero*, oû l'on entretient des grignons embrasés, répand une bonne chaleur. La grande sacristie est auprès, on y remarque un Christ en croix de Domenico

el Greco, ce grand peintre à effets extravagants était aussi architecte et sculpteur. Le désir de ne pas imiter servilement le Titien dont il avait été l'élève avait troublé son cerveau, et son incontestable génie ne brillait plus que par lueurs intermittentes.

Des armoires entourent cette sacristie, elles sont ornées de colonnes et de riches sculptures, au-dessus est une rangée de miroirs de Venise qui produit un singulier effet de simple ornementation puisqu'ils sont placés de manière à ne pouvoir être d'aucune utilité. Plus haut encore, contre la voûte, sont disposés par ordre chronologique les portraits des Evêques de Burgos.

On traverse ensuite la salle de Jean Cuchiller; on ne s'y arrêterait pas, tant elle est nue et délabrée, si l'on ne faisait remarquer aux visiteurs un grand coffre vermoulu et rapiécé que l'on ne peut empêcher de tomber en débris. Cette vieillerie est accrochée tout au haut d'une des parois de la salle où elle est retenue par des crampons en fer. Là, pour ne pas s'attirer le mépris des guides, on la considère en se déboîtant le cou, tant il faut lever la tête pour regarder avec une vénération de commande cette antiquaille, et s'inspirer du respect que lui attire l'inscription qui apprend que ces ais de bois pourri composent le coffre du fameux Ruy Diaz de Bivar, célèbre sous le nom du Cid Campeador. Un jour, ce héros n'ayant plus que ses lauriers et point d'argent, fit remplir ce coffre de sable et de cailloux et le fit porter chez un riche usurier et prêteur sur gages (juif dit la chronique, pour attester le fait,) en nantissement d'une grosse somme d'argent qu'il se fit avancer à la condition de n'ouvrir le coffre qu'après remboursement complet de la somme. Ce mode d'emprunt, qui maintenant pourrait bien se qualifier aux assises, ne pourrait trouver actuellement de financier, fut-il juif, d'aussi bonne composition, lors même qu'en guise de héros l'emprunteur serait un avocat ministre de la guerre et que le coffre serait aussi grand, large, profond et lourd que celui du Cid Campeador

avec ses nombreuses serrures, chaînes et cadenas. Il fallut bien certainement toutes les mules d'un attelage espagnol au grand complet pour transporter un pareil coffret chez l'usurier. Nos héros d'à présent ne s'inquiètent pas tant, et au lieu d'emprunter ils prennent et ils gardent, sans passer aux assises non plus. Quoi qu'il en soit, cette histoire du coffre vénéré du Cid Campeador pourrait bien être un conte, et il est permis de croire que l'illustre guerrier emprunteur possédait, outre sa vaillance, trop de noblesse pour agir comme le feraient certaines de nos célébrités en robe et longs rabats flottants.

De la salle de Jean Cuchiller ou du fameux coffre, on entre dans une salle pittoresquement ou grotesquement décorée de boiseries en chêne, de tentures rouges et d'un beau plafond en manière de cuir de Cordoue. On y voit en outre une Nativité de Murillo, une Conception et un tableau du divin Sauveur vêtu d'une robe, c'est l'usage en Espagne.

Dans le cloître, on remarque une multitude de tombeaux de grands personnages rangés dans l'épaisseur des murs. Ils sont presque tous entourés de fortes grilles de fer très serrées et ornées de blasons et de belles sculptures et statues de chevaliers armés, d'évêques en costume, etc. Ces statues sont toutes couchées sur ces tombes. Ce cloître mériterait une longue description, mais nous avons hâte de rentrer dans l'église, plus admirable encore.

Nous avons parlé du chœur, de sa grille massive, de ses incomparables stalles, du double et si élégant escalier, mais nous avons oublié les orgues, machine immense avec ses batteries de tuyaux disposés comme des canons pointés s'étendant horizontalement pour lancer des éclats comme la foudre, mais dont l'immensité du temple tempère la violence.

Le bas-relief de Philippe de Bourgogne nous arrête, l'admiration nous cloue sur place, c'est un tableau divisé en plusieurs compartiments. Cette passion du divin Sauveur traitée dans la

pierre immortaliserait à elle seule l'artiste qui l'a exécutée et la termina en 1536. Immense composition où se déroulent tous les détails de ce drame sublime retracé avec une finesse, une perfection de traits, des têtes que l'on croirait animées. Les plus grands peintres n'ont pas dépassé le fini, l'expression de ces scènes divines : les Apôtres endormis au jardin des olives, les saintes femmes au pied de la croix, les soldats farouches dans des poses d'une crâne audace, le dernier acte de la descente au tombeau. Ce prodigieux ensemble est entouré d'un travail d'orfèvrerie en pierre, tant il est finement exécuté avec un goût exquis et une légèreté incroyable.

La chapelle du Connétable, de style ogival fleuri du XVe siècle, est à elle seule toute une église. Le tombeau de Don Pedro Fernandez Velasco, connétable de Castille et celui de sa femme en marbre blanc d'un magnifique travail, en occupent le milieu. La statue du Connétable dans son armure de guerre ornée d'arabesques est couchée sur la tombe, celle de sa femme a son petit chien à côté d'elle, ses gants, sa robe de brocart à ramages sont admirablement rendus. Leurs têtes reposent sur des coussins que l'on croirait en duvet recouvert d'une étoffe moelleuse et non en marbre, on y a posé leurs couronnes et leurs armoiries. Les murailles sont ornées de blasons gigantesques. Le retable de l'autel représente la Circoncision du divin Sauveur, les figures sont de grandeur naturelle entremêlées de sculptures, de dorures, de peintures, d'arabesques et de colonnes. A droite un petit autel gothique, décoré d'une multitude de charmantes figurines, est surmonté d'un Christ en jais. Le maître-autel est revêtu de lames d'argent, de soleils de cristal à reflets miroitants d'un éclat singulier. Une rose délicatement sculptée s'étale à la voûte. Dans la sacristie, auprès de cette chapelle, on admire une Madeleine attribuée à Léonard de Vinci. On y voit aussi le dyptique en ivoire qui suivait le Connétable à la guerre et devant lequel il faisait régulièrement ses prières, une statue de St Bruno

en bois peint, du sculpteur portugais Pereida, et enfin l'épitaphe de Villegas traduite du Dante. On y montre encore un énorme bloc poli que l'on dit en jaspe, mais qui n'est réellement qu'en marbre.

Un grand et magnifique escalier, digne du plus beau palais, orné de superbes chimères sculptées, aboutit à une petite porte s'ouvrant sur une salle que l'on ne fait pas visiter et que je n'ai pas vue en tout cas.

Dans la chapelle du Duc d'Abrantes, le maître-autel représente l'arbre généalogique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Abraham est couché au bas, dans sa poitrine se développent les racines du grand arbre dont chaque rameau porte un ancêtre du Sauveur et se subdivise en autant de branches qu'il a existé de descendants. La Sainte Vierge, sur un trône de nuages, occupe le faîte, les astres argentés et dorés scintillent dans les rameaux. On ne peut comprendre la patience de l'artiste Rodrigo de Haya qui a découpé toutes ces feuilles, fouillé tous ces replis, évidé toutes ces branches et détaché ces personnages. Ce retable a plus de dix mètres de hauteur, il est en trois parties. La seconde représente le couronnement de la Sainte Vierge et la troisième le crucifiement avec Saint Jean et la Sainte Vierge.

Dans la chapelle gothique de Santa Ana, on remarque le tombeau de l'Archevêque Luis de Acuna y Osorio, élégant modèle de sculpture gothique, riche en sculptures et en belles statues. L'autel, le retable et un tableau d'Andrea del Sarto attirent aussi l'attention. La chapelle de Santiago sert d'église paroissiale. On y voit plusieurs portraits d'Archevêques. San Enrique, chapelle contiguë, renferme le superbe tombeau en marbre avec la statue en bronze du Prélat fondateur de cette chapelle, Enrique de Peralta y Cardenas mort en 1671.

La chapelle de la Présentation possède un magnifique tableau de la Sainte Vierge assise tenant l'enfant Jésus; on l'attribue à Michel-Ange ou à Sébastien del Piombo.

« La chapelle de Sainte Thècle, dit Th. Gauthier, est tout ce qu'on peut imaginer de plus étrange. L'architecte et le sculpteur semblent s'être donné pour but d'accumuler le plus d'ornements possible dans le moins d'espace possible. Ils y ont parfaitement réussi, et je défierais l'ornemaniste le plus industrieux de trouver dans toute la chapelle la place d'une seule rosace ou d'un seul fleuron. C'est le mauvais goût le plus riche, le plus adorable et le plus charmant ; ce ne sont que colonnes torses entourées de ceps de vignes, volutes entourées à l'infini, collerettes de chérubins cravatés d'ailes, gros bouillons de nuages, flammes de cassolettes en coup de vent, rayons ouverts en éventail, chicorées épanouies et touffues, tout cela doré et peint de couleurs naturelles, avec des pinceaux de miniature. Les ramages des draperies sont exécutés fil par fil, point par point, et d'une effrayante minutie. La Sainte, environnée par les flammes du bûcher, dont l'ardeur est excitée par des Sarrasins en costumes extravagants, lève vers le ciel ses beaux yeux d'émail, et tient dans sa petite main couleur de chair un grand rameau bénit, frisé à l'Espagnole. Les voûtes sont travaillées dans le même goût. D'autres autels, d'une moindre dimension, mais d'une égale richesse, occupent le reste de la chapelle : ce n'est plus la finesse gothique, ni le goût charmant de la Renaissance ; la richesse est substituée à la pureté des lignes; mais c'est encore très beau, comme toute chose excessive et complète dans son genre. »

C'est dans la chapelle du *Cristo* que se trouve le célèbre Christ révéré de Burgos ; on allume les cierges avant de le laisser voir. Il est de grandeur naturelle, en bois sculpté et revêtu d'une peau humaine un peu ridée. Les ongles adhèrent à la peau, ceux des pieds sont un peu rongés. Les cheveux sont de véritables cheveux, les yeux ont des cils, la couronne d'épines est formée de ronces. La peau, d'un ton rance et bistré, est sillonnée de longs

filets de sang que l'on croirait voir ruisseler. Le Christ porte un jupon blanc, brodé d'or.

Au-dessus du chœur, près de l'horloge, est le fameux *Papa moscas* (gobe-mouches), il tient un livre de plain-chant à la main dans l'attitude d'un homme qui chante. Autrefois, il sonnait les heures en criant et gesticulant, mais il attirait tellement l'attention des fidèles pendant les offices, que le Chapitre le fit immobiliser.

De la plate-forme de la grande tour, la vue s'étend sur toute la ville posée sur la pente d'une colline que domine l'ancien palais des Comtes et plus tard des rois de Castille. L'Arlanzon la baigne en la séparant de ses jolis faubourgs, pour continuer son cours et porter la fertilité dans la campagne.

L'église paroissiale de San Gil est aussi une curieuse antiquité artistique. On y admire surtout la chapelle de la *Navidad.* On visite encore l'église de Santa Agueda où le Cid fit entrer le roi Don Alphonse VI pour lui faire jurer qu'il n'avait pris aucune part à la mort de son frère Don Sanche, tué devant Zamora. Le Cid exigeant trois fois ce serment, le roi irrité s'écria : « Je jure que je serai bientôt vengé. » La nef, de style ogival, est très jolie et renferme un superbe tombeau de style Renaissance. San Esteban possède un beau tableau de la Cène et San Nicolas un magnifique retable en pierre.

L'hôtel de ville de Burgos conserve les restes du grand capitaine et de sa femme Chimène.

La *Casa consistorial* est au-dessus de l'arc ou porte de Santa Maria qui s'élève à la sortie de la ville vers l'entrée du pont débouchant sur la porte de Madrid et de Valladolid. Elle est flanquée de six tourelles et ornée des statues de Nuno Rasura, de Lain Calvo, du Comte Diego Porcello, de Fernand Gonzalez, du Cid et de Charles-Quint, en l'honneur de qui la porte fut érigée.

A l'extrémité orientale du faubourg de Vega, on remarque le portail de la *Casa de Angulo* du XVI[e] siècle. A l'entrée de la rue

de *los Avellanos* est le palais du Comte de Villariezo que l'on croit remonter au X[e] siècle. Le connétable Don Alvaro de Luna y fut retenu prisonnier.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

La *Cartuja* de Miraflores. — Le tombeau. — Deux belles statues. — Un ménage madrilègne. — Le mari taciturne et la femme pétulante. — Encore la *Cartuja*. — Les moines expulsés, un seul laissé pour gardien. — Le cimetière de 419 Chartreux, le gardien resté seul pour prier sur ces tombes. — Le monastère de *Santa Maria de Huelgas reales*. — Ancien lieu de délices d'un roi repentant. — Les Religieuses récitant l'office. — Deux postulantes en blanc. — L'ancien royaume de la Vieille Castille. — Ses rivières. — Ses produits et ses mines. — D'où vient le nom de Castille. — Les Vieux Castillans, bonnes gens. — De Burgos à Santander. — Le convoi de damnés. — La lagune où des Français ont englouti de l'argent. — Santander. — Son port. — Vue magnifique. — La Cathédrale. — *El Cristo de Abajo*. — Les promenades. — Les bains de mer. — Des compatriotes. — L'hôtel envahi par les rats. — Un charmant voisinage, correspondance de balcon à balcon. — Départ pour Bilbao.

On doit visiter la *Cartuja* de Miraflores et le tombeau du Cid. Pour y aller, on traverse l'Arlanzon et l'on suit la route qui tourne à gauche. Le couvent date de 1441 ; il s'élève majestueusement avec sa nef et ses arcs-boutants. Il fut construit sur l'emplacement d'un palais de Henri III pour servir de sépulture royale. La reine Isabelle le fit terminer en 1488 sur les dessins de Juan de Colonia. Il est du plus beau style gothique fleuri. Le retable est magnifique. On admire aussi le chœur. Mais le tombeau de Jean II et de sa seconde femme Isabelle, attire sur-

tout l'attention et l'admiration des visiteurs. Il est en albâtre et d'un travail incomparable. Seize lions soutiennent huit écussons aux armes royales servant de base. L'œil a peine à saisir les innombrables détails de ce magnifique monument, malheureusement endommagé pendant la guerre de l'Indépendance. Dans une des salles de ce couvent existent deux statues en bois, de saint Jérôme et de saint Antoine, d'une perfection de traits et d'une vérité de pose vraiment remarquables. Elles ne sont pas signalées dans les Guides et les différents ouvrages sur l'Espagne. Nous en aurions ignoré l'existence, si elles ne nous avaient été indiquées par deux artistes logés comme nous à la *Rafaela*. Deux autres compagnons d'hôtel s'étaient joints à nous pour visiter le couvent. Ce ménage modèle, entre deux âges, avait conquis une belle aisance en faisant à Madrid le commerce de la bijouterie et de la quincaillerie de luxe. Le mari était le bonhomme le plus lourd, le plus dépourvu de tact, de savoir-vivre et d'agrément que l'on puisse trouver en parcourant tout le globe. Heureusement il était d'une parfaite taciturnité. Mais son épousée était par contre la femme la plus vive, la plus pétulante, la plus inconséquente qui se puisse voir. Elle nous dit plus de folies, plus de naïvetés, plus de grivoiseries dans les quelques heures que nous passâmes ensemble, que je n'en ai entendu pendant toute ma longue vie. Mais tout cela avec une simplicité, une ingénuité et une absence de malice telles, qu'on lui pardonnait. Ce couple représentait parfaitement celui d'épiciers enrichis. Puis, ils s'aimaient comme deux pigeons, d'amour tendre.

Je reviens à la *Cartuja* ; elle est située sur une colline, et vue à l'extérieur elle représente bien le séjour de religieux pauvres, selon le monde, mais riches en vertus, en charité. Dans ces murailles de pierres grises, sous ce toit de tuiles, vivaient ces hommes austères dans leurs cellules simples et dépourvues de toute superfluité, ne pensant qu'à Dieu et au soulagement spirituel et

matériel des désolés ou des illusionnés du monde. Ils traversaient pour se rendre à l'église de longs cloîtres humides et silencieux, blanchis à la chaux. Le jardin du Prieur est sur une petite cour au milieu de laquelle une fontaine fournit lentement une eau limpide. Quelques ceps aux maigres rameaux, quelques fleurs ça et là, quelques groupes de plantes poussent comme au hasard. Le Prieur, vieillard vénérable, fut laissé comme par pitié pour garder l'édifice d'où tous ses frères ont été chassés lors de la grande destruction des couvents. Triste, mélancolique, il annote dans les marges la *Bibliotheca cartusiana* et sert de guide aux visiteurs de son cher couvent dont les ruines recouvriront bientôt sa tombe.

Dans le cimetière, où quelques grands cyprès ombragent 419 Chartreux morts depuis l'érection du couvent, l'herbe épaisse et drue marque l'abandon des hommes. La prière d'un seul de leurs survivants vient encore élever sur leurs tombeaux les sublimes invocations de l'Eglise, et bientôt sa voix s'éteindra sur la terre pour aller s'unir au ciel à celles qui chantent l'éternel hosanna au pied du trône de Dieu. Au milieu de cette pauvreté et de ce dénuement l'église était riche, elle possède encore les admirables tombeaux dont j'ai parlé déjà. Ils sont l'œuvre de Gil de Siloe ainsi que les sculptures du maître-autel, à droite et à gauche duquel existent des portes ouvertes qui laissent voir deux Chartreux immobiles dans le blanc suaire de leur froc. Ces deux figures attribuées à Diego de Leyva produisent illusion et font croire un instant que le bon vieux Prieur n'est pas seul.

De la *Cartuja* au monastère de *Santa Maria de Huelgas reales* la distance n'est pas grande. L'édifice et le cloître sont d'une architecture noble et simple à la fois. Par les très petits carreaux d'une grille forte et épaisse, nous apercevions les religieuses récitant leur office. Près de la Supérieure étaient agenouillées deux postulantes vêtues de blanc, la tête recouverte d'un voile blanc qui retombait à leurs pieds, il nous semblait voir deux anges

recueillant les prières de toutes ces saintes femmes pour les porter au ciel. Je ne saurais rendre l'impression que j'éprouvai, et je restai longtemps à contempler ce tableau de calme et de paix, d'une majesté céleste dans ce lieu qui jadis fut le théâtre des désordres et des folles orgies d'un roi qui, touché de repentir, convertit le palais et les jardins de délices où il s'était livré à ses honteux excès en une maison de prière et de recueillement.

Burgos était autrefois la capitale de la Vieille Castille, elle n'est plus aujourd'hui que chef-lieu de province et siège d'une capitainerie générale qui n'a pas même le titre de Vieille Castille usurpé, peut-on dire, par la capitainerie générale de Valladolid.

Ce petit royaume de quinze cent-huit lieues carrées comprenait Burgos, Santander, Logrono, Soria, Segovia, Avila, et leurs territoires. Il était borné au Nord par l'Océan cantabrique, à l'Est par la Navarre et l'Aragon, au Sud par la Nouvelle Castille et à l'Ouest par le royaume de Léon. L'Èbre et le Duero avec leurs nombreux affluents, dont quelques-uns sont de véritables rivières, arrosent ce territoire abondant en sources minérales froides ou thermales, parmi lesquelles on cite celles d'Arnedo de Briviesia, d'Arnecillo et de Torrecilla de Cameros. Les produits végétaux et minéraux de ses riches montagnes ont une grande importance. On admire les bois et les pâturages près de Reynosa, les cristaux minéraux vers la Granja et San Ildefonso, les marbres bleus et bruns près de Ségovie, les noirs veinés de blanc près de la Reynosa. La Vieille Castille fournit de céréales plusieurs provinces voisines. Ses vignes sont d'excellente qualité, mais la fabrication du vin laisse à désirer. La laine de ses troupeaux est recherchée.

Ce territoire a reçu le nom de Castille parce qu'il formait boulevard contre les invasions des Maures, toutes ses villes étaient fortifiées; ses positions avancées étaient hérissées de *castels* dont on retrouve les vestiges. Après la proclamation de l'indépendance Espagnole de Pélage, au milieu des montagnes de l'Asturie, les royaumes de Navarre et de Léon étant constitués,

la Vieille Castille fut une des premières provinces qui secouèrent la domination mulsumane. Fernand Gonzalez, l'illustre Comte de Burgos, réunit autour de lui les autres parties de la Castille qui bientôt conquit son indépendance et devint en moins d'un siècle l'Etat le plus important de l'Espagne Catholique. Comté sous Fernand Gonzalez et ses héritiers, elle fut érigée en royaume en 1035 sous Fernando Ier son arrière-petit-fils qui eut pour successeurs Alphonse le Brave, St Ferdinand conquérant de Séville, Alphonse le Sage qui codifia les lois Espagnoles (*las Partidas*), don Pedro le Justicier plus connu le nom de Pierre le Cruel, et Isabelle qui réunit la Castille à l'Aragon en épousant Ferdinand V, s'empara de Grenade et expulsa les Maures de toute l'Espagne dont elle fit une seule monarchie.

Les Vieux Castillans sont fiers, sérieux et réservés, lents, peu communicatifs, mais simples dans leurs mœurs, ingénus dans leurs actes, sincères et braves ; leur probité et leur obligeance sont reconnues, ce sont les bonnes gens de la Péninsule. Leur province est une des plus pauvres de la monarchie.

Je ne pouvais quitter Burgos ; chaque jour avant de m'y décider je voulais retourner une fois encore admirer sa magnifique cathédrale d'où chaque fois je sortais ébloui, écrasé en quelque sorte sous cet entassement de chefs-d'œuvre. L'admiration n'est jamais rassasiée, on y retourne pour admirer encore. On croit avoir tout vu, tout considéré, et chaque fois on reste en contemplation devant ce qui avait échappé la veille.

Mais il faut enfin quitter Burgos dont ce temple est le seul attrait. Après l'avoir quittée, la pensée vous reporte longtemps encore d'elle-même dans cette superbe maison du Dieu de toute beauté, de toute magnificence qui a donné à l'homme le génie, le pouvoir de tracer ici-bas dans son bien court passage quelques ébauches des merveilles du ciel.

De Burgos à Santander le chemin de fer ménage au voyageur des surprises d'un autre genre : on franchit des montagnes où,

par des détours sans fin, on se voit tout à coup à quelques pas de la voie sur laquelle on courait assez longtemps auparavant. D'autres fois, on s'engouffre au flanc d'une montagne affreuse dans un tunnel qui la perce de part en part et d'où l'on sort étourdi par le bruit, suffoqué par la fumée, mais ébloui aux rayons éclatants du soleil que l'on revoit avec transport. Cette course désordonnée dans les mystérieuses horreurs de ces monts sourcilleux que les pas de l'homme n'avaient jamais hantés, affolit l'imagination, la jette dans des hallucinations désordonnées. Aux tournants, on voit les deux grands yeux rouges de la locomotive se précipiter dans les entrailles de la terre ; on croit voir Satan entraînant un convoi de damnés dans son affreux royaume et l'on répète avec le Dante : *Per me si va nella città dolente*, puis la folle du logis a des transports de joie en revoyant l'éclatante lumière de l'astre du jour qu'elle s'était crue condamnée à ne jamais revoir. Puis enfin, par de nouveaux détours qui réduisent la pente, on descend de ces âpres montagnes, on retrouve de frais et riants paysages, des villages animés, la vue s'étend, on comprend que l'on s'approche d'une ville importante, du port cantabrique, d'une ville de création nouvelle et qui déjà a obtenu une grande importance. On côtoie l'immense lagune que d'entreprenants Français ont voulu dessécher en partie pour y créer de nouveaux quartiers : ils y ont englouti beaucoup d'argent et l'eau couvre encore le terrain. Que dire de Santander, ville nouvelle de près de dix-sept mille habitants, capitale d'une province nouvellement formée dans la Vieille Castille ? C'est la résidence d'un commandant général, d'un gouverneur civil, d'un commandant de marine, d'un Evêque, d'un intendant de finances. Le port sur la baie magnifique et sûre de Biscaye est de première classe, accessible aux bâtiments de tout tonnage. Sous l'abri des grands rochers de la côte cantabrique, le port est protégé par un beau môle de six cent-six mètres de longueur formant une darse de sept cents mètres de tour d'où la vue

est magnifique. On a d'un côté la baie et les nombreux navires à l'ancre, de l'autre de charmantes collines couvertes de prairies et de bouquets d'arbres, dominées par un vaste amphithéâtre de montagnes dont la base est pointillée de blanches maisons, de métairies entourées de cultures; arides au-dessus, leurs sommets presque toujours sont couronnés de neiges. Au pied de l'une des collines du Nord s'étale la ville, baignée à l'Ouest par la Pas, à l'Est par la Salia. La mer, à marée haute, remonte dans ces rivières et les rapproche.

Dans le haut de la ville s'élèvent le château de San Felipe, la cathédrale et de belles maisons. La partie basse que sillonnent de larges rues a le beau port le long duquel règnent des constructions remarquables.

La cathédrale de style gothique a trois nefs entourées de petites chapelles. La tour est couronnée d'un campanile de mauvais effet. L'intérieur du temple n'a rien qui puisse attirer l'attention. Au-dessous est une église souterraine, *el Cristo de Abajo* dont le maître-autel conserve les têtes des saints martyrs Emeterio et Celedonio. Auprès de la porte, un grand bassin de marbre sert de bénitier, on lit autour une inscription arabe qui lui donne une assez haute antiquité. L'ancien couvent de Religieuses de Santa Cruz est maintenant occupé par la fabrique de cigares dont les produits sont estimés.

Plusieurs promenades embellissent Santander: dans l'intérieur à l'Ouest l'*Alameda primera;* hors des murs, au-dessus de la route d'Espagne, l'*Alameda segunda.* Le *Paseo de alta* autour des murailles depuis le môle jusqu'au faubourg de San Pedro qui est le quartier pauvre. Le *Paseo del sardinero* près des établissements des bains de mer très fréquentés pendant l'été sur la jolie plage bien abritée; de là on va au phare élevé sur le *Cap mayor.*

Nous aimions à aller prendre des bains de mer dans de grands bateaux plats dont le fond à claire-voie laissait circuler de beaux

poissons autour des baigneurs dans cette eau d'une grande limpidité.

Un jour, dans la cathédrale, nous fûmes accostés par une dame qu'à son accent nous reconnûmes aussitôt être française. Elle nous offrit ses services en bonne compatriote dans cette ville où nous ne connaissions personne. Malheureusement elle nous présenta son mari, le français le plus lourd, le plus ennuyeux qu'on puisse rencontrer sur la terre, à tel point que nous coupâmes court à cette liaison à peine ébauchée.

L'hôtel où nous étions, et dont nous taisons charitablement le nom dans la pensée qu'il s'est amélioré, était remarquable par l'absence de propreté et les nombreuses colonies de rats qui en avaient pris possession, au grand dommage des pauvres étrangers. Tout à coup, dans la nuit, nous entendions des clapotements incessants de l'eau de nos immenses cuvettes, et le matin nous y trouvions des souris qui, tombées au fond, n'avaient pu, en dépit de leurs élancements prodigieux, parvenir à franchir les bords trop élevés. Ce bruit continuel n'aurait pu nous réveiller, car nos lits étaient livrés à de plus petits ennemis enchantés, en bons Espagnols, d'attaquer et de martyriser des peaux françaises. Nous avions vainement cherché un autre hôtel, on nous retenait dans celui où nous étions si malheureux en nous certifiant que c'était le meilleur et que nous trouverions pis partout ailleurs. En compensation, la table d'hôte réunissait une excellente société et offrait un satisfaisant ordinaire.

De nos fenêtres, nous aimions à voisiner avec une famille dans la maison en face ; elle vivait beaucoup avec ses nombreux enfants sur de grands balcons d'où les charmants petits chérubins nous adressaient les plus gracieux sourires et les plus gentilles salutations inspirées d'abord par leurs aimables parents. Nous entretenions cette charmante correspondance en lançant des bonbons qui faisaient éclater d'innombrables cris de joie et d'harmonieux *gracias*, et surtout l'envoi de doux baisers au

bout de jolis petits doigts roses. Si nous avions dû passer quelques jours encore à Santander, nous serions allés visiter cette aimable famille et la remercier des bons moments qu'elle nous avait fait passer, mais nous avions un pressant besoin d'aller en quête de moins mauvaises nuits.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME

Le bateau à vapeur. — Compagnons de voyage. — Des dédaigneux et des mal appris. — La cabine assiégée. — Reddition de la place après sommation. — Les vaincus passent la nuit sur le pont. — Couple mouillé et transi. — Entrée du vapeur dans le Nervion. — Promenade ravissante. — Bilbao et les monts illustrés par la lutte gigantesque des Carlistes. — Bermeo patrie d'Ercilla le guerrier poète. — Il faut attendre les douaniers. — Les chapeaux des prêtres. — La promenade *de l'Arenal*. — La ville n'a pas de monuments. — Le pont à arche centrale mobile. — La Biscaye. — Sol aride, mais utilisé au moyen du *laya* qui remplace la charrue. — Les Universités ou *Ante-Iglesias*, les *Merindades* et les *Infanzones*. — L'arbre de Guernica.

Nous prîmes donc le bateau à vapeur qui partait pour Bilbao. A peine eûmes-nous pris pied sur le pont, nous comprîmes que nous y aurions l'ennui de passer vingt-quatre heures avec les plus désagréables compagnons qui puissent écheoir à un père escorté de ses deux filles. C'était en premier lieu un ménage très douteux, roucoulant comme tourtereaux, dans la toilette la plus extravagamment à la mode que l'on pût rencontrer, aux airs les plus dédaigneux, les plus impudents que de riches parvenus puissent prendre. Non loin d'eux, sept ou huit jeunes gens bien mis, mais non gantés, au verbe retentissant, à ce sans façon, à cette aisance de mauvais ton des piliers de café, aux manières arrogantes et niaisement polies qui montrent qu'ils n'en ont point de bonnes et qu'ils appartiennent à la classe si

désagréablement nuancée des commis-voyageurs et des artistes comiques de troisième ordre. Tels étaient les compagnons de voyage que nous trouvions aux premières. Un coup d'œil lancé sur les secondes nous prouva que nous n'avions pas de choix à faire et que nous devions accepter, bon gré mal gré, ce que notre mauvaise étoile nous faisait rencontrer. Quand les huit jeunes gens descendaient, nous remontions sur le pont d'où nous entendions les notes les plus aiguës de leurs lazzis et de leurs sottes saillies. Quand ils remontaient sur le pont, nous descendions au salon d'où nous les entendions encore. Le couple élégant s'était emparé de la plus belle cabine où il passa une grande partie du jour, sans doute à se dire des douceurs et à croquer les provisions que renfermaient plusieurs jolis paniers et coffrets à riches ornements. Mais, le soir arrivé, nous entendîmes frapper à grands coups redoublés à la porte de leur cabine. Les deux incroyables n'en tenaient nul compte. Il fallut en venir à un siège en règle et enfin, aux dernières sommations faites par le capitaine de sa plus grosse voix, pour amener des pourparlers, et à la longue la reddition de la place, sans traité de paix, les vaincus furent forcés de déguerpir du lieu dont ils s'étaient emparés sans aucun droit. Leur colère, bien qu'impuissante, prouvait qu'ils auraient voulu continuer la guerre. La toilette de madame, qui déjà s'était mise au lit, fut très longue, mais enfin il fallut céder la place retenue d'avance par une pauvre dame malade que des porteurs avaient amenée au moment du départ de Santander, tellement enveloppée et cachée dans de riches fourrures et couvertures que nous n'avions pu l'apercevoir. Nos élégants, réduits aux lits du grand salon en compagnie de nos commis-voyageurs et artistes de *la legua*, montèrent sur le pont dans un état d'irritation difficile à dépeindre, et s'y installèrent comme ils purent. Ils grelottèrent toute la nuit qui fut si humide que l'eau ruisselait. Je laisse à imaginer toutes les malédictions et imprécations qui s'échappèrent de leur

poitrine au lieu des doux entretiens qu'ils s'étaient promis. Nos mauvais sujets furent si enthousiasmés de cette aventure, qu'ils passèrent toute la nuit à rire à gorge déployée, en lançant à tour de rôle de peu édifiants lazzis.

Dès l'aurore, nous montâmes sur le pont pour jouir du magnifique spectacle du lever du soleil dans les eaux de l'Océan. Nous trouvâmes les pauvres délogés, enveloppés dans leurs pardessus, châles et couvertures qui les fermaient hermétiquement, mais au milieu desquels les frissons et leurs ressauts ne cessaient de faire surgir de lamentables aspérités. Quand enfin l'ardeur des rayons solaires, se faisant sentir jusque dans cet amas d'enveloppes, ils comprirent qu'ils ne se réchaufferaient qu'en se débarrassant de toutes ces étoffes mouillées à tordre, et montrèrent enfin leurs visages si irrités, si décomposés par une colère longtemps concentrée, nos mauvais sujets ne cherchèrent pas à retenir d'homériques éclats de rire, et ne cessèrent de longtemps un feu de file de bons mots bien méchants.

L'attention fut bientôt détournée par l'entrée du vapeur dans le Nervion, près de Portugalete. Cette rivière étroite est comme un joli ruban qui ondoie dans une charmante petite plaine fertile et dominée au nord par les monts d'Archanda, à l'est par ceux de Morro, au sud par la Maravilla, mais toute ouverte au nord-ouest aux vents glacés de l'Océan. Le temps était superbe et cette ravissante promenade d'une dizaine de kilomètres ne sortira jamais de mon souvenir. Nous aperçûmes bientôt la jolie ville de Bilbao, au pied de ces montagnes élevées dont la lutte gigantesque des Carlistes a rougi les vallons du sang de tant de victimes de la guerre civile. Nous avions passé non loin de Bermeo où naquit Ercilla, soldat-poète célèbre par son poème de la *Aramana*, écrit à cheval sur le pommeau de sa selle.

Nous abordâmes enfin, et nos bagages furent jetés sur la rive, où nous dûmes attendre longtemps la visite de la Douane, sous un soleil ardent dont nos seuls parasols pouvaient nous

abriter un peu. Le couple élégant avait disparu, il s'était éclipsé dans la bagarre du débarquement, heureux, sans doute, d'échapper enfin aux quolibets que l'attention des commis-voyageurs, un instant détournée, n'aurait pas manqué de déverser de nouveau sur lui. Nous prîmes patience en allant chercher l'ombre des beaux arbres de la promenade *del Arenal* où nous voyions circuler gravement les citadins inoccupés et surtout de vénérables ecclésiastiques, coiffés de l'immense chapeau dont les ailes roulées forment comme un tube de pièce d'artillerie de près d'un mètre. Cette partie du costume sacerdotal commence à perdre de sa prodigieuse longueur dans la Péninsule, et nous ne pouvons qu'applaudir à cette dérogation aux anciens usages, bien que nous n'aimions guère les innovations et que nous ne professions pas le culte de la mode.

Nous eûmes de la peine à trouver à nous caser dans un des hôtels peu confortables de cette ville de 15.000 âmes, située sur la rive droite du Nervion. Les rues sont propres, bien alignées, les maisons bien construites et d'aspect agréable. Les toits avancent sur la voie publique et forment aux passants un abri contre le soleil et contre la pluie sur les trottoirs dont les rues sont pourvues. Les voitures de charge n'inquiètent pas les gens qui circulent, les marchandises sont transportées au moyen de petits haquets traînés à bras. La merluche et la morue nous ont paru être l'aliment principal du commerce de Bilbao, et l'odeur que cette denrée répand dans une grande partie de la ville n'est pas agréable.

Bilbao est dépourvue de monuments. La *plaza nueva*, encore inachevée, a été commencée sous Ferdinand VII, elle est entourée de maisons à trois étages dont le rez-de-chaussée forme arcades. A l'un des côtés est le palais de la Députation provinciale. Les quatre églises paroissiales sont très anciennes, celle de Santiago a été reconstruite en 1404.

Cette ville a de très joliés promenades, nous avons cité déjà

la principale, celle de l'*Arenal* sur les bords du Nervion qu'on traverse sur un beau pont dont l'arche centrale est mobile et très élevée pour la circulation des navires. Le *Campo volantin*, autre promenade, est à la suite de l'*Arenal* et au nord. A l'autre extrémité de la ville, est une troisième promenade au-dessus de l'aqueduc qui amène les eaux à la ville. Le Montou, où est la prise d'eau, est un site riant et des plus agrestes.

A la suite des sièges mémorables soutenus par cette ville contre les Carlistes, la Reine ajouta au surnom d'*Invicta* qu'elle possédait, ceux de *muy noble y muy leal* et donna aux membres de l'*Ayuntamiento* le titre de Seigneurie. Le général vainqueur fut nommé Grand d'Espagne et comte de Luchana.

La Biscaye, l'ancienne Cantabrie, est une province de troisième ordre. Elle dépend de l'*audiencia* de Burgos, et militairement elle relève de la capitainerie générale des provinces basques et de la Navarre. Elle ressort de deux diocèses Calahorra et Santander, et fait partie de l'arrondissement naval du Ferrol. La mer Cantabrique la borne au Nord, l'Alava au Sud, le Guipuzcoa à l'Est et Santander à l'Ouest. Ses villes principales sont Bilbao, Durango, Guernica, et Balmaseda. Lequeitio, Portugalete et Laredo, ports d'une certaine importance, en font partie. Son territoire est arrosé par l'Ibaizabal, l'Arratia, l'Orduno et le Cadagua qui se réunissent pour former le Nervion.

Un peu moins montagneux que le Guipuzcoa, ce territoire coupé de nombreuses vallées, inégal et accidenté serait peu productif sans l'intelligente activité des habitants qui parviennent à vaincre l'aridité du sol au moyen du *laya* qui remplace la charrue dont l'emploi est impossible dans ces terres fortes et argileuses. Le *laya* est une fourche en fer à deux branches parallèles de quarante centimètres de longueur, à quatorze centimètres l'une de l'autre, réunies en haut par une traverse et longuement emmanchée. Hommes et femmes se rangent à la file chacun avec son *laya*, le plantent dans la terre en montant sur la traverse pour

l'enfoncer, et l'agitent en avant et en arrière pour détacher la motte de terre ainsi attaquée ; ils l'enlèvent ensuite par un même mouvement et la jettent devant eux en la retournant, et ainsi de suite en ligne droite. Un autre travailleur, derrière eux, brise les mottes, un autre coupe et arrache les racines et les ronces, puis on passe la herse et le cylindre.

Tous les deux ans, la terre ainsi travaillée produit le blé semé en novembre, des navets semés en août avec un fourrage qui produit après la récolte de navets, et enfin du maïs auquel succèdera de nouveau le blé. Le cultivateur élève sa demeure au milieu de son petit domaine. Les habitations sont ainsi éparses à l'ombre de bouquets d'arbres, le plus souvent auprès d'un cours d'eau. Les villages sont rares. Chaque habitant s'attache à son manoir qui se transmet du père au fils aîné. La honte atteindrait quinconque aliènerait le bien patrimonial.

Un certain nombre de domaines forme une république, université ou *Ante Iglesia* (devant l'église). Effectivement, une église est construite d'espace en espace et domine l'antique château aux tours carrées, d'une architecture simple dont les possesseurs sont les *Parientes mayores*, les *Infanzones*, les ancêtres mais non les Seigneurs, tous les Biscayens étant égaux. Ce mot basque d'*Infanzones* signifie proprement premiers habitants du sol.

Les Basques disent que la Biscaye fut de leurs trois provinces la première habitée, et ils la regardent comme l'*Infanzonazga*, la terre noble et libre par excellence.

Les *Ante Iglesias* ont donc leurs assemblées administratives à l'entrée de l'église, les *Merindades* ou municipalités les tiennent dans l'une des villes de la Province, et les *Infanzones* sous leurs anciens *Fueros* les tenaient tous les deux ans sous l'arbre antique de Guernica, auprès de l'*Ante Iglesia*, à 28 kilomètres de Bilbao. L'arbre de Guernica est par excellence le père des arbres de la Liberté aux yeux de nos peu libéraux républicains qui ne veulent la liberté et les places lucratives que pour eux seuls.

L'arbre de Guernica est un chêne provenant en rejeton du chêne primitif, car on conserve toujours au pied de celui qui succède un ou deux rejetons pour remplacer celui qui tombe de vieillesse. Le dernier que le temps a fait périr a succombé le 2 février 1811, il existait depuis le milieu du XIVe siècle. Assis sous son ombre, Ferdinand et Isabelle les Catholiques avaient juré le maintien des *Fueros* Basques.

La vigne et les arbres fruitiers abondent en Biscaye. Les ceps grimpent autour des arbres, s'y mêlent à leurs branches et à leur feuillage, ils contribuent à donner au pays ses aspects animés et riants. Le raisin est bon, mais le vin qu'on en retire est mal fabriqué et détestable. La pêche Pavie de la vallée de Gordejuela, la cerise de Basturia, la figue d'Ansora, la pomme de Durango, les noix, les châtaignes sont excellentes et en grande abondance. On exporte ces dernières jusqu'en Angleterre et en Allemagne.

Pline a cité les mines de peroxide de fer de Somorrostro qui semblent inépuisables. Tout le monde les exploite au hasard, on creuse des puits, on établit des galeries dans toutes les directions. Beaucoup d'autres mines existent dans cette province et approvisionnent ses nombreuses forges, celle de Balmaseda est des plus importantes.

Les mines de Galène, d'Elorrio, de Manaria, de Guadalcano, du cap Villano sont abondantes et mieux exploitées. Près de Bilbao on a trouvé de beaux filons de pyrite de cuivre très bien traité à Balmaseda.

Les forges et autres établissements industriels se fournissent de la houille très abondante dans les Asturies.

Les eaux minérales affluent en Biscaye, nous ne citerons que celles acidules carboniques de Molinar de Carranza, d'Uberoaga et de Berriatueche, celles sulfureuses d'Elorrio, Villaro, Cortezubi, Zaldua ou Zaldivar. Les sources ferrugineuses sont encore plus abondantes, celles d'Arratia sont plus nombreuses

que les sources d'eau pure. Les bains de mers sont fréquentés à Santurce, Portugalete, Bermeo, Mundaca et Lequeitio.

Tels étaient les Basques ou Euskariens au temps où Strabon en parlait, tels à peu près ils sont restés de nos jours, les Biscayens surtout, dans tout ce que le christianisme n'est pas venu modifier. Leur langue est restée la même, ils ont conservé cet amour ardent pour leur patrie, leur religion, leur indépendance, leurs vieilles lois, leurs vieilles coutumes et leurs traditions. Le Biscayen est agile, sobre, robuste, insensible aux rigueurs des saisons, tenace en ses résolutions, concis dans ses discours ; docile et fidèle devant la bienveillance, il résiste et se révolte contre les mauvais traitements. Il est brave, actif, loyal, hospitalier, religieux, travailleur infatigable, intéressé, entreprenant, mais défiant contre la nouveauté. Il apporte la même ardeur dans ses plaisirs et ses jeux, surtout dans les exercices qui développent les forces et l'adresse ; il brille surtout au jeu de paume. La danse est, chez eux, plus violente que gracieuse ; non contents de l'extrême agitation des membres, ils l'accompagnent parfois de cris étourdissants.

Les femmes, généralement belles, ont les mêmes habitudes que les hommes et travaillent comme eux la terre en maniant le *Laya* avec une égale vigueur. Elles portent sur la tête des fardeaux qui sembleraient dépasser leurs forces. Fraîches et vivement colorées, leur œil est vif, leur maintien assuré. Leurs beaux cheveux réunis en une ou deux nattes ornées de rubans, tombent derrière la tête dans toute leur longueur. Les filles ont la tête nue, les femmes sont coiffées d'un mouchoir de mousseline noué devant, les pointes flottant en arrière.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME

Départ pour St Sébastien. — Durango. — Son ancienne église. — Eybar, manufacture d'armes. — Ermitage d'Arriate d'où la vue est très belle. — Les habitants des environs, le clergé et la Municipalité d'Eybar s'y installent pour huit jours. — Elgoibar. — Azcoitia. — Son église. — Azpeitia, patrie d'Ignace de Loyola. — Fête de St Ignace. — Le sanctuaire de Loyola. — La maison où naquit Ignace de Loyola. — Tous les ans à la fin de juillet pélerinage au sanctuaire de Loyola. — Tolosa. — Charmantes promenades. — Bon accueil des habitants. — St Sébastien ville toute nouvelle, l'ancienne ayant été détruite en 1813 par l'armée Anglo-Portugaise. — Récit des atrocités commises par ces prétendus alliés de l'Espagne. — Aimables compatriotes. — Visite au Passage. — Les batelières du Passage. — Ce que l'une d'elles fit au cuisinier de madame d'Aulnoy.

Nous prîmes la route de terre pour nous rendre à St Sébastien en visitant Durango, ville de deux mille cinq cents habitants située dans une charmante plaine dominée par de hautes montagnes. Le Durango, qui a sa source au mont Arquiola, l'arrose et lui donne une admirable fertilité. Il sépare la ville du faubourg de San Agustin. Les anciennes murailles sont tombées, il n'en reste que les quatre portes. Son église dédiée à San Pedro de Tavira est une des plus anciennes de la Biscaye. Près de l'entrée sont deux anciens tombeaux en pierre sans inscription. Le maître-autel de l'église de Santa Ana est très beau, on admire aussi sa tour élevée.

De beaux arbres ornent les promenades, dont celle du jeu de paume dans le faubourg de San Agustin est la plus fréquentée.

La position stratégique de Durango est fort importante, elle a souvent servi de base aux opérations militaires. Don Carlos et Espartero l'ont successivement occupée pendant la guerre civile.

A peu de distance, se trouve la petite ville d'Eybar renommée pour la fabrication des armes à feu et des armes blanches qui sont excellentes. Malheureusement pour cette localité les débouchés font défaut.

A trois ou quatre kilomètres dans la direction d'Elgoibar, au sommet de la montagne d'Arriate, se trouve le joli ermitage de la *Natividad de Nuestra Senora.* On est dédommagé de la fatigue de la pénible montée en arrivant sur le plateau qui s'étend à cette hauteur, par un panorama superbe embrassant le cours de la Deva et les trois villes d'Azpeitia, Azcoitia, Elgoibar. Ce plateau est planté de chênes et de hêtres magnifiques. Les habitants de tous les alentours s'y réunissent le 8 septembre à la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Des baraques y sont élevées, des provisions y sont apportées en abondance, la municipalité et le clergé d'Eybar s'y installent pour y passer huit jours.

Un soir, en arrivant dans un village où se trouvait le relais de la voiture, nous fûmes entourés de la population. Les femmes plus curieuses montaient sur le marche-pied, les hommes cherchaient à percer du regard dans cet encombrement, tous criaient comme marchands ambulants, ramoneurs et gagne-petit. J'avais étendu un foulard rouge sur ma tête en le laissant retomber sur ma figure. Ennuyé des cris perçants qui ne cessaient plus, j'enlevai brusquement mon mouchoir rouge et m'avançant vivement contre les importuns, je m'écriai: *El demonio, el demonio!* A la lueur incertaine des lanternes à l'aide de laquelle ces femmes cherchaient à inspecter les voyageurs, mes yeux que j'ouvrais

démesurément, ma bouche béante qui lançait ce mot terrible : *el demonio ! el demonio !* et ma tête qui arrivait brusquement près des leurs, tout cela produisit un effet terrible sur cette foule. L'effroi fut tel que, dans leur précipitation pour fuir le diable, ces pauvres gens se jetèrent péle-mêle les uns sur les autres, les chutes furent nombreuses, et des cris perçants de douleur nous firent comprendre qu'il y avait des blessés. Mais l'épouvante était si grande, que la place fut promptement évacuée, il ne resta personne, et nous retrouvâmes le calme le plus complet. Toutefois, je reconnais que la plaisanterie était mauvaise et que si dans cette foule quelques bonnes têtes eussent voulu prouver qu'elles ne croyaient pas au diable voyageant en voiture et nous eussent fait un mauvais parti, nous aurions pu passer un triste moment. Heureusement, nous n'eûmes qu'à rire de cette aventure grotesque.

A quatre kilomètres, on trouve Elgoibar peuplée de deux mille habitants près de l'établissement des eaux thermales salines d'Alzola. Le port de Deva n'est qu'à huit kilomètres et présente un but d'excursion agréable.

Azcoitia est à plus de onze kilomètres; cette petite ville de cinq mille habitants sur la rive gauche de l'Urola est au milieu d'une belle plaine boisée, entourée de sites pittoresques. Son église paroissiale de *Santa Maria la real* est riche d'ornementation ; les stalles sculptées de *Coro* et un tableau de St Jean-Baptiste dans l'une des chapelles attirent l'attention du visiteur. La maison municipale est assez remarquable.

Azpeitia n'est qu'à trois kilomètres et compte aussi cinq mille habitants. Elle est située sur la rive gauche de l'Urola, dans la jolie plaine que domine le mont Itzarriz. Cette ville, patrie de Ignace de Loyola conserve de nombreux souvenirs de ce célèbre fondateur de la Compagnie de Jésus, si persécutée parce qu'elle ne compte que des hommes de mérite et éminemment supérieurs en tous points aux impies et jaloux pygmées leurs persécu-

teurs. On voit la statue en argent de ce saint dans l'église de Nuestra Senora de la Soledad et dans la belle église paroissiale de San Sebastian dont la façade, en marbre et en jaspe du pays, est d'ordre Toscan. Les fonts baptismaux sont les mêmes où Ignace fut présenté. Les maisons sont bien construites, celles qui entourent la place forment au bas des arceaux. On y voit aussi d'anciens couvents dont les pieux habitants ont été expulsés. Une fois dans l'année, la fête de St Ignace est l'occasion de grandes réjouissances, d'une course de taureaux et de *Novillos* sur cette place. A un kilomètre en remontant l'Urola, au milieu d'une vallée délicieuse, on visite le célèbre sanctuaire de Loyola, la merveille du Guipuzcoa, élevé en 1683 par ordre de la reine Dona Maria-Anna d'Autriche veuve de Philippe IV, sur le domaine de Loyola, autour du vieux manoir où St Ignace vint au monde. La Reine voulant y établir un collège de la Compagnie de Jésus, acheta le domaine et le donna aux Jésuites ; ceux-ci confièrent la construction à l'architecte Fontana qu'ils firent venir de Rome. « Les montagnes qui entourent la vallée, (dit Madoz), les bois, les plantations, les maisons qui s'offrent aux regards de tous côtés, l'Urola avec ses rives bordées de verdure, et le sanctuaire œuvre imposante qui préside au passage, tout cela forme un diorama non moins grandiose que pittoresque, il serait digne d'une minutieuse description. L'ensemble de l'édifice affecte la forme d'un aigle prêt à prendre son vol. L'église présente le corps ; la tête est figurée par le portail, les ailes le sont par la maison d'habitation et par le collège, la queue par des constructions secondaires. L'église est une rotonde de trente-six mètres de diamètre ; au centre, huit grandes colonnes supportent la coupole. Les chapelles sont autour, mais la plupart inachevées. Le maître-autel n'est remarquable que par la richesse de ses marbres. Une niche y est disposée au moyen de deux colonnes salomoniques. La statue en argent de St Ignace que possède aujourd'hui l'église de la Soledad d'Azpeitia y avait

été placée. La coupole a vingt-un mètres de diamètre, elle est toute en pierres et éclairée par huit fenêtres. Sa lanterne est à la hauteur de cinquante-six mètres. L'aspect de ce temple est triste, ce qu'explique la couleur sombre des marbres qui l'entourent. Les piliers de la coupole l'assombrissent encore. L'aile gauche est inachevée. L'aile droite est occupée par le Collège. L'escalier est remarquable. La Bibliothèque a subi des soustractions déplorables. »

La maison où naquit Ignace est enclavée dans l'édifice ; ce n'est plus qu'une tour de l'ancien manoir détruit presqu'entièrement sous Enrique IV, pendant les ridicules mais sanglantes dissensions des Onecinos et des Gamboinos. On apporte les plus grands soins à sa conservation. Construit en pierres brutes et en briques formant des dessins, sans autre ornement qu'un écu d'armes sculpté au-dessus de la porte, au troisième et dernier étage est la chambre du Saint, transformée en chapelle comme tout le reste de la maison. Cette chapelle est surchargée d'ornements de mauvais goût ; elle est séparée en deux par une grille, le plafond est si bas qu'on peut le toucher. Trois bas-reliefs y représentent : saint Ignace prêchant les Azpeitiens, saint Ignace remettant la bannière de la foi à saint François-Xavier au moment de son départ pour les Indes ; St François de Borgia en costume de Grand d'Espagne prosterné aux pieds de saint Ignace. On montre le calice qui servit au Saint lorsqu'il célébra sa première Messe, et un doigt du Saint envoyé de Rome par les Jésuites à la reine Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III.

Le monastère, destiné d'abord aux Jésuites vieux et infirmes, puis à un collège, appartient depuis plus de vingt ans à la province de Guipuzcoa qui préserve de la destruction ce monument de la célèbre corporation dont il a été le berceau.

Tous les ans, à la fin de juillet, un grand pélerinage au sanctuaire de Loyola attire une foule immense. Les danses, les feux

d'artifice, les courses de taureaux et les réjouissances les plus variées rendent cette fête remarquable.

Nous rejoignîmes le chemin de fer du Nord avant Tolosa où nous ne pûmes nous arrêter cette fois, mais je l'avais visitée peu d'années auparavant et je connaissais ses belles rues bien entretenues et pourvues de trottoirs dallés, bordées de jolies maisons à balcons. J'avais remarqué le beau palais Idiaquez, la somptueuse église de Santa Maria avec ses trois nefs, l'*Armeria,* bel édifice dans lequel l'Etat avait installé une manufacture d'armes blanches, mais aujourd'hui il est occupé en partie par la garde civile et en partie par la halle.

Les promenades sur les bords de l'Oria et le long du ruisseau de Berastegrie sont très agréables. Cette ville de plus de 5.000 habitants est située dans une charmante position, près du confluent de l'Oria et de l'Aspiroz, dans la vallée que forment les monts Izazcun et Montescue. Au passage du train, une partie de la population s'était rangée le long de la voie et nous adressait de gracieux saluts, les bonnes tenaient dans leurs bras de charmants bébés frais et roses comme elles, ils nous envoyaient du bout de leurs jolis petits doigts de multiples baisers. Au moment de perdre de vue cette foule, nous entendîmes une salve de hourrahs et le cri répété par mille voix de *Buen viage*. Ce gracieux incident est à jamais gravé dans mon souvenir et je me rappellerai toujours Tolosa comme la ville du bon accueil.

De Tolosa, nous arrivâmes promptement à St Sébastien, ville forte et maritime de 12.000 habitants, pittoresquement située sur un isthme au pied du petit mont conique d'Orgullo entre deux grandes baies. Celle de l'Est, protégée par l'île Santa Clara, est peu sûre et les navires se réfugient dans un petit bassin entouré de môles, qui reste à sec à marée basse. La barre de l'Urumea rend l'autre baie impraticable.

St Sébastien est une ville toute nouvelle avec ses rues tirées au cordeau et coupées à angle droit. M. de Quatrefages a décrit

la destruction par l'armée anglo-portugaise de l'ancien St Sébastien ; nous ne pouvons mieux faire que de copier le récit de ce spirituel et savant auteur.

« Depuis cinq ans, les Français étaient maîtres de St Sébastien quand, le 28 juin 1813, les troupes du général Graham et les trois bataillons de Guipuzcoa vinrent mettre le siège devant la place. Les Sébastianais accueillirent avec les démonstrations de la joie la plus vive cette armée soi-disant libératrice, et nombre d'entr'eux s'échappèrent pour se ranger parmi les alliés ; quand le dernier assaut fut livré et la ville prise, ils s'empressèrent de courir au-devant des Anglais. Leur confiance devait être cruellement trompée.

« Pendant que les Français se retranchaient paisiblement dans la citadelle et aux abords du mont Urgullo, pendant qu'on négligeait à leur égard jusqu'aux plus simples précautions indiquées par l'art militaire, St Sébastien était mis à sac par ses prétendus libérateurs. Une soldatesque effrénée et que pas un officier ne tenta d'arrêter, pillait les maisons, massacrait les habitants, outrageait l'épouse sous les yeux de son époux, la fille sous les yeux de sa mère. Ici le manifeste publié après le siège par les habitants de St Sébastien signale des actes d'une barbarie atroce. Enfin l'incendie vint couronner dignement ces effroyables scènes. Dans la soirée, les soldats Anglais et Portugais mirent le feu à une maison de la Grande Rue, puis sur d'autres points encore, et dansèrent à la lueur des flammes ; ce fut en vain que quelques habitants demandèrent qu'il leur fut permis d'arrêter le fléau ; ce fut en vain qu'un ordre dérisoire, arraché par les instances des Alcades, fut donné dans ce sens. Les charpentiers qui s'étaient offerts, bien loin de se voir escortés, furent maltraités, contraints d'indiquer les maisons où le pillage devait être le plus lucratif et forcés de s'enfuir pour sauver leur vie. Ainsi, pendant que la cité brûlait d'un côté, le viol, le meurtre continuaient de l'autre. Le manifeste cite ici le nom de quel-

ques-unes des victimes les plus remarquables, et parmi elles on voit figurer des magistrats et des prêtres.

« Pendant toute la nuit les portes de St Sébastien avaient été fermées. Enfin le jour parut, et, sur les vives instances des Alcades, il fut permis aux habitants de quitter leur patrie en ruines. La plupart se hâtèrent de fuir. Une foule absolument sans ressources, des femmes entièrement nues, des vieillards couverts de blessures, s'échappèrent dans la campagne, où un grand nombre périrent. Quelques personnes restèrent, espérant que, la première soif de pillage apaisée, elles pourraient sauver les débris de leur fortune ; mais l'incendie durait toujours, et, quand les alliés crurent n'avoir plus rien à prendre, ils trouvèrent que les flammes allaient trop lentement. Alors ils eurent recours à des cartouches incendiaires qu'on leur vit préparer ouvertement dans la rue de Narrica. Grâce à l'emploi de ces artifices destructeurs, le feu se propagea avec une effrayante activité, St Sébastien tout entier fut détruit. Trente-six maisons demeurèrent seules debout, la plupart adossées aux rochers du *Castillo* qu'occupaient les Français, les autres attenantes aux deux églises qui servaient d'hôpital et de caserne aux vainqueurs. Livres, registres publics et privés, archives civiles et ecclésiastiques, tout fut réduit en cendres, et l'on évalue à plus de cent millions de réaux les pertes immédiates.

« Vingt-quatre jours après l'assaut, Anglais et Portugais fouillaient encore les cendres de St Sébastien pour y découvrir quelque objet de la plus mince valeur, et, pendant ce long intervalle de temps, pas un effort ne fut tenté pour réprimer cet excès, pas un officier ne chercha à árrêter les soldats. Bien plus, les objets volés, quelle que fût leur nature, étaient étalés et mis publiquement en vente au quartier général de l'armée alliée.

« L'incendie et le sac de St Sébastien laissaient plus de quinze cents familles sans asile, sans pain, presque sans vêtements. Quatre mois après, le tiers de cette population avait

péri de misère et de faim. Les autorités civiles retirées à Zubieta, après avoir fait constater les faits par une enquête solennelle, demandèrent des secours temporaires et une indemnité qui leur permit de relever leurs habitations ; mais en vain s'adressèrent-elles à Wellington, à la régence d'Espagne, au congrès national, l'un et l'autre leur furent refusés. Alors elles publièrent le manifeste et les correspondances d'où nous avons tiré ces détails. Elles en appelèrent à l'Europe entière.

« On ne peut en douter, le 31 août 1813, St Sébastien a été détruit par ses propres alliés, et sa ruine était préméditée. La responsabilité de cette destruction retombe évidemment toute entière sur les généraux Anglais qui commandaient l'armée assiégeante et qui tenaient des événements une véritable omnipotence. Quelle raison pouvait motiver, de leur part, une conduite aussi étrange qu'odieuse ?... St Sébastien était le chef-lieu d'une des provinces Basques où l'industrie et le commerce ont toujours tendu à se développer ; elle avait été le siège de riches compagnies qui exploitaient les colonies Espagnoles ; le retour de la paix allait raviver les rapports actifs avec la France, que sa position géographique rend inévitables. Pour cela seul, peut-être, St Sébastien devait périr.... »

« L'âme s'attriste et frémit, a dit M. le comte de Toreno, dans son Histoire d'Espagne, au souvenir d'une scène aussi lamentable et aussi tragique, que n'avaient certes pas provoquée ces pacifiques habitants sortis joyeux au-devant de ceux qu'ils considéraient comme des libérateurs, et dont ils reçurent tout aussitôt des menaces, des injures et de mauvais traitements.... Quel déshonneur et quelle atrocité !... Ruine et dévastation qu'on ne pourrait croire l'œuvre des soldats d'une nation alliée, européenne et civilisée, mais plutôt l'acte de folie et de furie de bandes ennemies et sauvages venues de l'Afrique. »

Je trouvais à St Sébastien un ancien ami dans le Consul de France, M. de ***. Il nous reçut si cordialement, mes filles et

moi, toute sa famille fut si bonne, si accueillante, que nous passâmes de fort agréables journées dans cette jolie ville. Grâce à ces aimables compatriotes, nous visitâmes en détail l'admirable et grand bassin du Passage dont Napoléon Ier avait eu la pensée de tirer parti, mais ses persécutions impies et insensées contre le chef visible de l'Eglise de Dieu attirèrent sur lui le courroux du Tout-Puissant et il fut renversé. Ainsi sera-t-il des pygmées orgueilleux et plus impies encore de nos jours.

Le bassin du Passage est alternativement rempli et presque vidé par la marée, il forme le port le plus sûr des côtes de la Biscaye. Malheureusement, les terres et les graviers qu'y jettent l'Oyarzun et de nombreux petits ruisseaux menacent de le combler. Son embouchure sur la mer est ouverte entre deux promontoires. Le dragage pourrait en faire un port militaire de premier ordre. Les chantiers ont fourni un grand nombre de vaisseaux aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. En 1719, le duc de Berwick y brûla six navires presqu'achevés. Lafayette partant pour l'Amérique s'embarqua au Passage. L'aspect de ce bassin est ravissant, on croirait voir un lac, si étroite est son ouverture sur la mer cachée par quelques sinuosités des deux promontoires. Sur celui de l'Est on a élevé, au temps d'Elisabeth peut-être, une tour ronde et un bâtiment carré pour la défense du port.

Au fond de la rade, dans une situation pittoresque, on voit la ville, San Juan sur la rive droite et San Pedro sur la rive gauche. Elle est habitée par des pêcheurs, les femmes manient habilement l'aviron. En 1660, Philippe IV amenant l'Infante Marie-Thérèse à Irun pour épouser le roi de France, admira l'adresse des batelières du Passage, il en fit venir douze à Madrid pour conduire les nacelles royales sur la pièce d'eau du *Buen retiro*. Au Passage, elles se disputent les touristes qui veulent traverser le bassin, et leurs querelles sont parfois si violentes qu'elles inspirent des craintes aux pauvres voyageurs livrés à leur merci. Comme sur presque toute la côte de Biscaye,

les femmes portent les fardeaux, mais Madame la Comtesse d'Aulnoy fut charmée surtout des robustes batelières et je vais citer ce qu'elle en dit un jour qu'elles lui faisaient traverser la Bidassoa. Ces filles au pied marin, ces belles pirates n'entendaient pas la raillerie et ne permettaient pas qu'on leur manquât de respect ; voici la preuve qu'elle en donne à l'occasion des libertés que son cuisinier gascon trop audacieux prenait à leur égard. « Une de ces jeunes Biscayennes, sans autre compliment, lui cassa la tête avec son aviron armé d'un croc qui était à ses pieds. Quand elle eut fait cet exploit, la peur la prit, elle se jeta promptement dans l'eau quoiqu'il fit un froid extrême. Elle nagea d'abord avec beaucoup de vitesse, mais comme elle avait tous ses habits, et qu'il y avait loin jusqu'au rivage, les forces commencèrent à lui manquer. Plusieurs jeunes filles qui étaient sur la grêve entrèrent vite dans leurs bateaux pour la secourir.

« Je vous assure que l'indiscret gascon fut si cruellement battu qu'il était tout en sang, et mon banquier me dit que quand on irritait ces filles Biscayennes, elles étaient plus farouches et plus à craindre que de petits lions. »

Du point culminant du Passage, on aperçoit St Sébastien dominé par ses deux collines dont l'une est couronnée par un télégraphe et l'autre par une forteresse.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME

Départ pour Irun. — Le pont de la Bidassoa sépare les deux Etats. — Description de cette ville. — On laisse à Irun le long attelage de mules, le *mayoral*, le *zagal*, le *delantero* et le *vaya usted con Dios*. — Musique effrayante. — L'océan retrouvé. — Bouquets lancés dans la voiture. — Spectacle grandiose et varié le long de cette route. — Béhobie. — Iles des Faisans et de la Conférence. — Entrevue du Cardinal Mazarin et de Don Luis de Haro ministre de Pillippe IV. — Entrevue des rois de France et d'Espagne. — Ces deux îles disparaissent peu à peu. — Fontarabie ruinée, désolée. — S. Jean de Luz. — Les Basques en Islande, au Spitzberg, aux bancs de Terre-Neuve à la recherche de la baleine.— Louis XIV y célèbre son mariage avec Marie-Thérèse. — Les bains de mer à S. Jean de Luz. — Urrugue et l'inscription sur son horloge.

Nous partîmes pour Irun touchés du bon accueil de nos aimables compatriotes, mais nous allions rentrer en France notre chère patrie, si malheureuse depuis que les Français sont tous souverains, c'est-à-dire : non tous, car je suis catholique sincère, parti le plus nombreux mais persécuté, au martyre corporel près, comme les Chrétiens des premiers siècles de l'Eglise. J'allais donc rentrer en France pour y être, avec mes innombrables coréligionnaires, le sujet le plus impitoyablement, le plus iniquement lésé et illégalement administré qu'il y ait sous la calotte céleste.

Le pont de la Bidassoa sépare l'Espagne de la France, chacune des deux nations en possède la moitié, on peut lire son journal un pied posé sur chaque royaume, comme certain long notaire lyonnais aime à lire le sien planté jambe de ci, jambe de là, au-

dessus du ruisseau de la rue, petite réminiscence du colosse de Rhodes. Ici le soldat Espagnol habillé de vert, là le gendarme français. Mais ne traversons pas Irun sans dire quelques mots de cette dernière station de la ligne du nord de l'Espagne. La ville est bâtie sur une hauteur. On s'y arrêtait au temps des diligences, maintenant on ne se donne pas la peine de descendre d'un wagon du chemin de fer pour visiter ce bourg. Il n'a rien de Français, les toits en éventail, les tuiles rondes et creuses à l'aspect bizarre et mauresque, les balcons en grande saillie et à belles balustrades en fer ouvragé parés de jolies femmes qui y passent leur vie, abritées en avant sous une toile à bandes de couleurs laissant libres les deux côtés, pour donner passage à l'air rafraîchissant et permettre aux regards ardents de plonger dans la rue. Ces balcons et les toits avancés, de couleurs foncées, tranchent agréablement sur les maisons toutes blanchies à la chaux.

Les femmes réunissent leurs cheveux en une longue tresse qui descend le long des reins. Peu de personnes portent des souliers, les bas y sont plus rares encore.

C'est à Irun que l'on quitte le long attelage de mules rasées jusqu'au milieu du corps, ce qui leur donne un aspect étrange, et laisse ressortir leur maigreur effrayante, avec leur queue pelée, leurs oreilles pointues, elles font l'effet d'énormes rats vus au microscope. Là aussi on quitte le *zagal,* le *delantero* et les *escopeteros* armés de *trabucos*, mais qui se trouvent rarement à leur poste si par hasard les bandits vous attaquent, on pourrait croire qu'ils se sont donnés le mot. Passé Irun, on n'entend plus le majestueux *Vaya usted con Dios*, formule de salutation des passants, mais on peut entendre encore parfois une épouvantable musique, concert infernal de chats en noces, d'enfants fustigés par une marâtre, de scies grinçant contre des clous malencontreux, d'instruments de charivari, de sifflets de locomotive enrouée, de portes mal posées faisant miauler leurs gonds rouillés,

de barres de fer que d'impitoyables portefaix font tomber au fond d'un navire en chargement, en les faisant hurler au frottement contre les rebords de l'ouverture béante. On est saisi d'effroi, le militaire porte la main à son épée, on croit à un drame affreux, à des malheureux égorgés par d'infâmes bandits qui leur font souffrir des traitements atroces. Mais non, au détour du chemin, on voit un char à bœufs montant bien lentement la grande rue d'Irun et dont les deux roues pleines hurlent, gémissent en tournant à grand peine sur leur essieu de bois. Ainsi crient ces chars depuis qu'ils sont créés jusqu'au moment où ils tombent usés. Cette harmonie barbare plaît à ces bons campagnards, qui se plaindraient d'un char qui ne la dirait pas.

De la porte de France la vue est de toute beauté, les Pyrénées semblent onduler harmonieusement en s'abaissant sur l'immense plaine liquide de la mer réflétant l'azur du ciel qu'elle coupe çà et là de grandes barres d'argent. Une ligne étroite et terne s'avance dans le lointain en formant une vaste échancrure à la côte, à sa pointe Bayonne et Biarritz échappent au regard, mais le golfe de Gascogne dessine ses contours. Depuis que nous avions quitté les plages Andalouses, nous n'avions pu revoir le magnifique Océan, nous le saluâmes avec émotion, car il mugit aussi aux rives de la France. En montant à Irun, l'attelage franchissait avec une célérité vertigineuse les rudes montées et les pentes rapides grâce à l'habileté des conducteurs et au pied si sûr des mules.

De temps en temps, nous recevions sur nos genoux un rameau de laurier fleuri, un frais bouquet des champs, une couronne de fraises des bois passées dans un long brin d'herbe, manière gracieuse employée adroitement par de gentes fillettes, par de gros chérubins pour obtenir une obole en courant nu-pieds, aussi rapidement que les mules affolées, sur les pierres aiguës. Les voix plaintives et saccadées de ces pauvres petits implorant la cha-

rité de ceux qu'ils croient heureux a quelque chose de touchant et d'une irrésistible poésie.

Des montagnes superposées, dont les découpures arrondies laissaient apercevoir des monts plus élevés, se succédaient de chaque côté de la route. Sur les flancs rapprochés, des champs bien cultivés formaient de jolis cadres très variés au-dessus desquels s'élevaient des bois de chênes verts aux branches tourmentées, que surmontaient les cimes arides mais adoucies aux teintes vaporeuses des lointains. Partout, au bas, des villages aux toits couverts de tuiles rouges, s'étalaient au pied des montagnes, cachés en partie sous des massifs d'arbres. Ce grandiose, ce magnifique spectacle de la grande nature donne toujours un vague désir de dire un éternel adieu aux grandes cités, fourmilières d'hommes agités. On considère ces montagnes qui se succèdent comme les maux, les douleurs de la vie : l'un à peine expiré, il s'en élève un autre ; comme aussi nos désirs, l'un est-il satisfait qu'un plus ardent encore nous agite et détruit la joie du précédent.

Des cours d'eau sinueux, parfois torrents dévastateurs, coulaient sous mes yeux doucement, se multipliant dans leurs capricieux détours, se divisant en maints petits ruisseaux, se rejoignant pour former de charmantes cascades ou se précipiter sur d'énormes rochers, courant vifs et limpides sur de petits cailloux ou sur du sable fin, bien souvent au fond d'un ravin que l'on franchit sur un pont. Ces ponts se multiplient ; si mince est leur tablier au sommet de l'arcade qu'on le croirait interrompu. Ces ponts, le plus souvent, ne voient pas couler d'eau, sous quelques-uns un petit filet suffit à produire le bruit d'un gros ruisseau. Ils animent ainsi toutes ces solitudes. Parfois encore, ils sont utilisés pour faire tourner les roues d'un moulin ou mettre en mouvement les engins d'une usine, dont les écluses, entourées d'une riche verdure, ajoutent encore aux beautés pittoresques de la localité. De petits groupes d'habitations d'une

couleur étrange, charment le voyageur. Çà et là des bouquets d'arbres, des chênes verts à la ramure bizarre, au feuillage touffu et de teinte foncée, ajoutent leurs charmants effets à la sévérité des grandes lignes et des cimes gigantesques des montagnes.

Nous n'avons pas à parler de Béhobie, si ce n'est pour revenir à la Bidassoa qui y devient plus large et sert de limite à la France sur la fin de son parcours, bien près du point où elle se jette dans l'Océan. Près de Béhobie, elle forme plusieurs îles que le mouvement des marées réduit de plus en plus. Celles des Faisans et de la Conférence sont restées célèbres dans l'histoire des deux nations par les événements importants qui s'y sont passés. Louis XI s'y rencontra avec Henri IV d'Espagne et la sœur de ce dernier, Anne d'Autriche fiancée à Louis XIII.

En 1659, le Cardinal Mazarin vint y traiter avec Don Louis de Haro, ministre de Philippe IV, de la paix dite des Pyrénées, et régler le mariage de l'Infante d'Espagne avec Louis XIV. A cette occasion et pour l'entrevue qui devait avoir lieu plus tard entre les deux rois, on éleva dans l'île une magnifique estrade en pavillon que Velazquez fut chargé d'ornementer. Ce grand peintre y contracta des fièvres dont il mourut. Voici la description des lieux faite par la Grande Mademoiselle.

« L'on passait un pont, qui est comme une galerie, qu'on avait tapissé ; il y avait au bout un salon qui avait une porte qui donnait sur un pareil pont bâti du côté de l'Espagne, de même que le nôtre du côté de France. Puis il y avait deux portes, l'une du côté de France, l'autre du côté de l'Espagne, pour entrer dans deux chambres magnifiquement meublées avec de très belles tapisseries. La salle de l'assemblée était au milieu, à l'autre bout de l'île, elle me parut fort grande. Les Espagnols avaient par terre, de leur côté, des tapis de Perse à fond d'or et d'argent. Pour les chaises, je ne me souviens pas comment elles étaient faites. Il y avait deux écritoires, je ne me souviens pas

bien non plus de quelle manière elles étaient faites ; il me semble que les serrures étaient d'or, et si je ne me trompe, il y avait deux tables et deux horloges sur chaque table. Tout y était égal et mesuré. »

Les deux Rois assis l'un à côté de l'autre, l'un sur la terre de France, l'autre sur celle d'Espagne, — car l'île appartenait par moitié aux deux nations — entendirent la lecture du traité, et en jurèrent l'observation à genoux, la main sur l'Evangile ; puis, le 7 juin 1660, la jeune reine Marie-Thérèse fut remise à son illustre époux.

L'île des Faisans et celle de la Conférence sont bien réduites maintenant. Théophile Gauthier a dit de l'une d'elles qu'elle n'était pas plus grande qu'une sole frite de moyenne espèce ; la Bidassoa aidant, elles auront bientôt disparu.

Le milieu du pont de Béhobie et le milieu du chenal de la Bidassoa forment la limite des deux pays.

En quittant Irun, on découvre les deux villes jadis ennemies d'Hendaye et de Fontarabie et l'embouchure de la Bidassoa que dominent les pointes rocheuses de Sainte Anne et du Figuier. On traverse une plaine où le maïs bien cultivé produit beaucoup, puis on atteint bientôt le bas de la colline que Fontarabie *(fons rapidus)* couronne. Cette ville compte deux mille cinq cents habitants. Comme à Irun, les toits se rejoignent presque au-dessus des rues, mais les maisons y restent noicies par le temps ; on y retrouve aussi les balcons en fer ouvragé, les fenêtres grillées derrière lesquelles apparaissent de jeunes et belles filles, et les boutiques sombres, en un mot le caractère parfait des anciennes villes d'Espagne.

La ruine, la solitude, la désolation y règnent. Ses fortifications et ses ports s'écroulent. Là on ne voit que décombres et débris de murailles percées à jour par les boulets. Des *Gitanos* en haillons habitent ces lieux désolés.

François Ier s'en empara en 1521. En 1638 Condé et l'arche-

vêque de Bordeaux l'assiégèrent, mais sans succès. Dans la déroute, plus de deux mille hommes de notre armée périrent dans la Bidassoa. En 1794, défendue par huit cents hommes et cinquante bouches à feu, elle répondit à l'attaque de trois cents français, commandés par Lamarque et le représentant Garreau, par une décharge à mitraille ; mais, menacée de l'assaut et du massacre, la garnison se rendit à la première sommation. En 1808, 1813, 1823 et 1837 prise et reprise, elle conserve les les traces de tant de désastres.

L'église, gothique à l'intérieur, a le caractère de la Renaissance à l'extérieur. Les sculptures de l'autel seules sont remarquables. Un grand nombre de palais témoignent encore de l'antique splendeur de cette ville qui maintenant tombe en ruines. De gigantesques écussons aux façades de ces palais, la lourdeur pompeuse et la grandiose solidité de la Renaissance Espagnole s'y retrouvent encore.

Le port est sûr, mais à marée basse il reste presque à sec.

Nous étions peu disposés à nous arrêter en route au moment de rentrer dans notre chère France, si déchue depuis qu'elle est en république. Il nous tardait d'aller rejoindre les êtres chéris que nous avions quittés depuis longtemps. Nous ne fîmes donc que nous reposer à St Jean de Luz, ville d'environ trois mille âmes qui, jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, en compta plus de douze mille. Ses habitants et les Basques du Labourd furent les premiers à s'aventurer vers l'Islande, le Spitzberg et les bancs de Terre-Neuve pour la pêche des baleines qui ne paraissaient plus au Golfe de Gascogne. Le 9 juin 1660, Louis XIV y célébra son mariage avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV d'Espagne.

La France, en perdant Terre-Neuve par le traité de paix d'Utrecht, vit la déchéance de St Jean de Luz succédant à une prospérité de trois siècles. Pour mettre le comble à ce triste changement, la mer par un phénomène inouï se précipita sur la ville, fit dis-

paraître les rochers qui la défendaient et détruisit tous les travaux que le célèbre Vauban et d'autres ingénieurs avaient élevés pour la protéger.

Les bains de mer très suivis à St Jean de Luz, où ils attirent une foule de riches désœuvrés, y ramènent une certaine prospérité et rendent à cette ville déchue un peu de l'animation et du bien-être dont elle avait joui. Son pont de pierre la sépare de Ciboure, village peuplé de pêcheurs et de *Gitanos* aux mœurs sauvages.

Non loin de là est le château d'Urtubie où Louis XI, en 1462, conféra avec les rois de Castille et d'Aragon. Urtubie est maintenant un riche domaine entouré de métairies.

A cinq kilomètres de St Jean de Luz se trouve Urrugue, ville de près de quatre mille habitants dont la célébrité repose sur l'inscription latine de son horloge, inscription répétée sans cesse par les touristes et les Guides de voyageurs :

Vulnerant omnes, ultima necat.

Oui, toutes les heures nous blessent, puisque la vie n'est qu'une suite non interrompue de chagrins et de douleurs, mais la dernière qui voit finir successivement pour chacun l'exil de ce monde est le commencement d'une vie éternelle, car l'âme une fois créée ne finira jamais: elle retourne à Dieu si elle l'a servi et adoré, ou se plonge dans d'épouvantes tortures si elle a renié son Créateur.

Six kilomètres séparent Urrugue de Béhobie située sur la rive droite de la Bidassoa. Le pont jeté sur cette rivière est tout français.

Là se termine ce récit trop long sans doute, et dans lequel je n'ai pas su apporter l'intérêt que la Péninsule inspire.

Et maintenant, tout au bonheur de me retrouver auprès d'êtres chéris, je repasse auprès d'eux par la pensée dans les lieux que j'aimais en Espagne, et je répète : la vraie joie des voyages n'est que dans le retour et la vraie jouissance en est le souvenir.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



N.-D. de Lérins. — Imp. M. Bernard.